Richard Poulin

# Sexualisation précoce et pornographie

LA DISPUTE
legenredumonde

# SEXUALISATION PRÉCOCE ET PORNOGRAPHIE

## Remerciements

Sans la participation des jeunes, cette recherche n'aurait pas été possible. Leur disponibilité a été précieuse et enrichissante. Mélanie Claude m'a épaulé avec énergie et vivacité dans la cueillette des données, la gestion des questionnnaires, l'interprétation des résultats et les entrevues. Nos discussions ont enrichi mes réflexions et facilité l'écriture de ce livre. La directrice de la collection « Le Genre du monde » à La Dispute, Danièle Kergoat, a lu de façon attentive et critique le manusrit. Ses commentaires m'ont permis de l'améliorer.
Je leur exprime toute ma gratitude.

Illustration de couverture : photo prise sur le web, DR.
Maquette de couverture d'après François Féret

# SEXUALISATION PRÉCOCE ET PORNOGRAPHIE

Richard Poulin

La Dispute

## Du même auteur

Avec Yanick Dulong, *Les Meurtres en série et de masse, dynamique sociale et politique*, Sisyphe, Montréal, 2009.

Avec Mélanie Claude et Nicole LaViolette (sous la direction de), *Prostitution et traite des êtres humains, enjeux nationaux et internationaux*, L'Interligne, Ottawa, 2009.

Avec la collaboration de Mélanie Claude, *Enfances dévastées*, tome II : *Pornographie et hypersexualisation*, L'Interligne, Ottawa, 2008.

*Les Enfants prostitués, l'exploitation sexuelle des enfants*, Imago, Paris, 2007.

*Enfances dévastées*, tome I : *L'enfer de la prostitution*, L'Interligne, Ottawa, 2007.

*Abolir la prostitution*, manifeste, Sisyphe, Montréal, 2006.

*Prostituzione. Globalizzazione incarnata* (direction), Jaca Book, Milan, 2006.

Avec Nalu Faria, *Desafios do livre mercado para o feminismo*, SOF/Cadernos Sempreviva, São Paulo, 2005.

*La Mondialisation des industries du sexe. Prostitution, pornographie, traite des femmes et des enfants*, L'Interligne, Ottawa, 2004 ; Imago, Paris, 2005 ; INLB, Québec, 7 volumes, 2005.

*La Déraison nationaliste. Conflits nationaux, pays « socialistes » et marxisme*, L'Interligne, Ottawa, 2000.

Avec Pierre Salama (sous la direction de), *L'Insoutenable misère du monde. Économie et sociologie de la pauvreté*, Vents d'Ouest, Hull, 1998.

*Les Fondements du marxisme*, Vents d'Ouest, Hull, 1997.

*La Fin du « socialisme »* (direction), Cabédita, Yens-sur-Morges, 1996.

*Le Sexe spectacle, consommateurs, main-d'œuvre et pornographie*, Vents d'Ouest et Vermillon, Hull et Ottawa, 1994.

*Europe de l'Est, la fin du « socialisme »* (direction), Vents d'Ouest, Hull, 1993.

*La Violence pornographique, industrie du fantasme et réalités*, Cabédita, Yens-sur-Morges, 1993.

*Marx et les marxistes*, deux tomes, Asticou, Hull, 1990.

Avec Claude Painchaud, *Les Italiens au Québec*, Asticou, « Critiques », Hull, 1988.

Avec Cécile Coderre, *La Violence pornographique, la virilité démasquée*, Asticou, Hull, 1986.

*La Politique des nationalités de la République populaire de Chine, de Mao Zedong à Hua Guofeng*, Éditeur officiel du Québec, Québec, 1984.

Tous droits de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays
© 2009, La Dispute/SNÉDIT, Paris
ISBN : 978-2-84303-187-8

À mon fils Théo, qui apprend,
dans une société profondément inégalitaire,
le bonheur des relations basées sur le respect et l'égalité.
À Andrea, qui n'admet
aucune concession quant aux valeurs transmises.

# INTRODUCTION

En 1953 naissaient le magazine *Playboy* et la pornographie contemporaine. En 1963 était créé en France le magazine *Lui*. En 1965, au Royaume-Uni, et en 1968, aux États-Unis, paraissait *Penthouse*, tandis qu'en 1972 le film *Gorge profonde* (*Deep Throat*) obtenait une audience débordant le ghetto des salles de cinéma pornographique. Fondé en 1974, le magazine *Hustler* poussait plus loin les limites de ce qui paraissait acceptable pour un magazine grand public. Le nombre de magazines montrant les parties génitales et les rapports sexuels se multipliait. L'arrivée successive des vidéocassettes, des DVD puis du web engendrait une explosion de la production et de la consommation de la pornographie tout en modifiant profondément la structure des marchés. En Occident, les magazines voyaient décroître leur audience. Les nouvelles technologies favorisaient la consommation dans les lieux privés ; en conséquence, les salles de cinéma X disparaissaient. Dans un même mouvement, la production pornographique se transformait : le *gonzo* et la pornographie dite « amateur »

envahissaient les marchés. Du coup, la pornographie facilement disponible devenait extrême, encore plus violente et humiliante. Elle influençait la pornographie « traditionnelle ». Les hardeuses étaient esquintées sur les plateaux de tournage ; les danseuses nues revenaient chez elles avec des ecchymoses. En outre, la pornographie mettait en scène des jeunes femmes de plus en plus jeunes, des adolescentes (*teenagers*), des écolières... À tel point qu'il est maintenant difficile de distinguer cette pornographie utilisant des jeunes femmes à peine d'âge légal (*barely legal*) de celle qui exploite des mineures. En fait, à partir des sites web annonçant des « *teens* », des « jeunes filles », etc., et qui assurent que les jeunes femmes sont âgées de 18 ans et plus, le surfeur accède facilement à des images, à des pages et à des sites de pornographie infantile.

Dans les années 1980-1990, cette industrie du « fantasme sexuel » envahissait l'ensemble des moyens de communication et influençait la publicité, les médias, y compris les magazines féminins, la mode, la littérature, etc. Ses codes et son idéologie s'imposaient et transformaient les imaginaires ainsi que les pratiques sociales et intimes. La pornographie faisait désormais « chic » et branchée ; elle était même considérée comme un facteur de libération sexuelle (et non plus de soumission sexuelle), plus particulièrement pour les femmes. Les références à la pornographie étaient tellement systématiques qu'on en oubliait qu'il n'en avait pas toujours été ainsi. Elle participait à la sexualisation de la sphère publique ainsi qu'à l'hypersexualisation (ou la sexualisation accentuée) des filles. Elle avait, en outre, des effets non négligeables sur la sexualisation précoce des jeunes.

De son côté, l'industrie mondiale de la pornographie visait la reconnaissance, proclamait sa légitimité et s'achetait une vertu. Elle a désormais sa presse spécialisée, ses festivals du film, ses salons et ses foires, ses chaînes spécialisées de télévision, ses créneaux horaires sur les chaînes généralistes, ses émissions promotionnelles, ses sites qui foisonnent et qui sont parmi les plus rentables de la toile mondiale. Elle a également ses animatrices à la radio et à la télévision, ses invités aux talk-shows populaires, ses séries télévisées et ses téléréalités, ses stars, etc. Bref, la pornographie s'est banalisée tout en offrant une idée glamour et excitante de ce que serait

une « carrière » dans l'industrie. Le recrutement en est facilité. Elle serait même devenue pour les femmes une expression non seulement de leur liberté sexuelle, mais une façon de prendre confiance, d'exprimer leur sensualité et de renforcer leur « pouvoir sexuel » – particulièrement de séduction – et, par conséquent, social, ce que relayent les magazines féminins, y compris ceux qui s'adressent aux adolescentes.

Depuis le milieu des années 1990, avec l'explosion de l'exploitation sexuelle des enfants à l'échelle mondiale, la communauté internationale se mobilise contre la pornographie infantile. Déjà, en 1996, le premier Congrès mondial contre l'exploitation sexuelle des enfants à des fins commerciales, tenu à Stockholm, estimait qu'un million d'images pornographiques et quarante millions de pages web étaient consacrées à cette pornographie. Sans compter le foisonnement de la pornographie pseudo-infantile que l'on retrouve sous les menus « *teens* », « *teens for cash* », « *schoolgirls* », « *cheerleaders* », « *babysitters* », etc., et qui sont très populaires, notamment en termes de téléchargement.

Selon un sondage commandé par le Comité sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants et des jeunes, au moins soixante mille personnes au Canada ont déclaré, au début des années 1980, avoir été photographiées dans leur enfance dans des poses pornographiques.[1] La pédopornographie n'est donc pas une activité nouvelle ; ce qui est nouveau, c'est son industrialisation, sa massification et sa facilité d'accès. En outre, avec les nouvelles technologies, la possibilité de produire une pornographie à la maison avec des enfants de son entourage s'est accrue ainsi que le potentiel d'en tirer des revenus en la commercialisant sur le web.

La plupart trouvent inacceptable l'utilisation des enfants dans la pornographie (bien que tous n'aient pas la même définition de l'enfant) ; cependant, le débat sur la pornographie reste généralement circonscrit à celle qui met en scène des adultes, comme s'il y avait un mur infranchissable entre les deux types de pornographie. Ce qui est fort contestable, entre autres parce que la pornographie, dans un seul et même

1. Comité sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants et des jeunes, *Infractions sexuelles à l'égard des enfants*, Centre d'édition du gouvernement du Canada, Ottawa, 2 volumes, 1984.

mouvement, infantilise les femmes et sexualise les enfants ou, autrement dit, les présente comme sexuellement matures. Les techniques d'infantilisation des femmes et de sexualisation des enfants seront non seulement mises en évidence au cours de cet ouvrage, mais elles apparaîtront comme étant l'une des assises de la pornographie.

## Domaine controversé et pauvreté des recherches

La pornographie est un domaine délicat, sujet aux controverses morales, religieuses, philosophiques, politiques et scientifiques. Ses enjeux économiques et sociaux sont imposants. L'industrie de la pornographie, qui est multinationale, engendre des revenus mirobolants évalués, en 2006, à près de 100 milliards de dollars américains par année. Malgré cela, la pornographie reste fort peu étudiée aujourd'hui, comme si elle n'était qu'un phénomène relevant de la sphère privée, sans impact social notable. Il n'existe pratiquement pas de recherches sur les personnes qui œuvrent dans cette industrie.

Des milliers de personnes sont exploitées quotidiennement par les producteurs de pornographie. Malgré des causes économiques – lesquelles pèsent toujours d'un poids important dans nos sociétés –, il n'en reste pas moins que de très nombreuses jeunes femmes vivant dans des conditions précaires n'envisagent jamais d'intégrer cette industrie. Quels sont donc les facteurs individuels et sociaux qui poussent des personnes à œuvrer dans la pornographie ? Sur ce sujet, les connaissances sont très limitées. Nous tenterons de pallier cette défaillance.

Sur les consommateurs, là aussi, il y a eu peu de recherches. Lorsque, au Canada, au cours des années 1980, a été conduite une enquête importante sur la pornographie, aucune étude n'a été commandée sur les effets de sa consommation. La pornographie envahissait pourtant la sphère publique et s'imposait à tout un chacun. Aujourd'hui, les personnes qui ne désirent pas en consommer finissent quand même par en consommer. C'est la grande différence avec ce qu'il se passait voici vingt ans. Les deux autres différences importantes sont que, désormais, les femmes en consomment, alors qu'auparavant la consommation était essentiellement masculine ou

en compagnie de partenaires masculins, et que les consommateurs sont de plus en plus jeunes. Près de trois garçons sur quatre et plus d'une fille sur deux ont commencé à consommer avant l'âge de 14 ans. Ce qui n'est pas sans effets sur leur sexualité, leur rapport au corps et à l'autre, comme nous le montrerons.

Après des décennies de libéralisation pornographique, la pauvreté des recherches dans le domaine déconcerte. Qu'un phénomène aussi important concernant la représentation des hommes et des femmes (et des enfants) ainsi que leurs rapports réciproques n'intéresse pratiquement pas les chercheurs, qu'il n'intéresse pas non plus les gouvernements ni leurs organismes de subvention laisse pantois. Alors que nul n'ignore la puissance des images dans notre société, peu de gens semblent s'en soucier lorsqu'il est question des industries du sexe.

Comme dans la prostitution, au cœur de nombreux écrits revient comme un leitmotiv la question du consentement. « Affirmer que la pornographie est une forme de littérature haineuse explique mal pourquoi des milliers de femmes semblent disposées à la propager », soutient Bernard Arcand.[2] La notion du consentement est décisive pour nombre d'auteurs dans l'acceptation de la pornographie. L'examen des parcours de vie n'est plus nécessaire pour comprendre le recrutement ; la notion du consentement permet l'économie de telles recherches. Elle permet également de ne pas tenir compte de la pornographie qui exploite les enfants, lesquels constituent un vivier de recrutement pour la pornographie dite adulte. Pourtant, et c'est bien connu, des stars de la pornographie comme Traci Lords et Jenna Jameson ont été recrutées par l'industrie lorsqu'elles étaient mineures (respectivement à 15 et à 16 ans).

Ces auteurs s'intéressent surtout à la question de la censure ou, plutôt, font la promotion de la non-censure, tout en n'enquêtant pas sur les possibles torts faits à autrui ou à soi-même, bien que cela reste fondamental dans la condamnation de la pornographie infantile, mais la notion du consentement y est inopérante. Favoriser la non-censure

2. Bernard Arcand, *Le Jaguar et le tamanoir, vers le degré zéro de la pornographie*, Boréal, Montréal, 1991.

de la pornographie a pour effet de « censurer » la recherche, car analyser la pornographie, sa production et sa consommation aurait pour conséquence potentielle de remettre en cause les libertés fondamentales, dont la liberté d'expression. En relevant ainsi de la liberté d'expression, la pornographie est réduite, suivant Catharine MacKinnon[3], à des mots et à des idées, ce qui par conséquent ne causerait aucun préjudice. Même si la pornographie a envahi la sphère publique et s'impose à ceux qui ne veulent pas en consommer, selon les canons du libéralisme, elle n'en relève pas moins strictement du privé. En conséquence, pour les tenants de cette idéologie, les gouvernements ne devraient pas s'en mêler, si ce n'est pour la financer sur les fonds publics, comme le réclame Frédéric Joignot[4], pour prétendument améliorer ses conditions de production et la qualité de ses produits.

Concernant la pornographie, les discours – les mots – ont pris largement le dessus sur la recherche. Les enquêtes empiriques sont donc rares, les analyses scientifiques sur ses effets, tant au niveau de la production que de la consommation, sont exceptionnelles aujourd'hui. L'air du temps est à la pornographie, à sa défense[5], si ce n'est à sa promotion (ce qui est le cas d'une bonne partie des magazines féminins).

Pourtant, dans le monde réel, les citoyens sont préoccupés par les conséquences de l'exposition à la pornographie, qui est de plus en plus précoce. Un certain nombre de chercheurs – psychologues, psychiatres, sociologues, criminologues, sexologues – commencent à tirer la sonnette d'alarme. La pornographie est devenue le principal moyen d'« éducation sexuelle » pour les jeunes. De nombreux jeunes hommes croient qu'elle leur permet de découvrir ce que désire véritablement une jeune femme lors d'un rapport sexuel.

Les jeunes consommateurs y découvrent les corps et y apprennent des techniques et des positions, tout en étant

3. Catharine A. MacKinnon, *Ce ne sont que des mots*, Des femmes-Antoinette Fouque, Paris, 2007.

4. Frédéric Joignot, *Gang Bang*, Seuil, Paris, 2007.

5. Deux exemples récents parmi d'autres : Ruwen Ogien, *Penser la pornographie*, PUF, Paris, 2003, et Debbie Nathan, *Pornography*, Groundwood Books & House of Anansi Press, Toronto/Berkeley, 2007.

imprégnés d'une vision particulière de la sexualité humaine. La pornographie se focalise sur le plaisir masculin – qui est à la fois l'apogée et le but du spectacle, car après l'éjaculation tout est terminé – et l'humiliation des femmes, laquelle se trouve renforcée par une hiérarchisation particulièrement raciste. Les codes et les stéréotypes pornographiques ont colonisé non seulement les fantasmes et les désirs, mais aussi les comportements, ce que nous sommes en mesure de prouver avec notre enquête auprès des jeunes consommateurs.

## L'ENQUÊTE

Si les jeunes accèdent souvent les premières fois à la pornographie par accident, il n'en reste pas moins que leur curiosité est stimulée. Ils consomment, entre autres, pour savoir ce qu'il « faut faire » avec l'autre et comprendre ce qu'il attend d'eux. Néanmoins, cette inféodation à un flux constant de représentations sexuelles explicites et sexistes les plonge dans un univers de stéréotypes, et bien que la plupart soient critiques et qu'ils arrivent à les décoder en partie, ils sont quand même influencés durablement par leur consommation.

Au cours de notre enquête réalisée en 2008, nous avons dépouillé 213 questionnaires auto-administrés[6]. Ils portaient aussi bien sur les expériences pornographiques que sur les pratiques corporelles et sexuelles. L'échantillon était non aléatoire – les répondants ont été recrutés sur une base volontaire dans les cours de première et de deuxième années à la faculté des sciences sociales de l'université d'Ottawa. Le questionnaire avait été testé à deux reprises[7]. Nous avons

6. Il est actuellement repris dans le cadre de deux autres recherches, l'une auprès des hommes hétérosexuels consommateurs de pornographie (Canada), l'autre auprès de jeunes des deux sexes (La Réunion).

7. Dans toute démarche sociologique, avant de procéder à une enquête par questionnaire, il faut procéder à des tests afin de valider les questions et corriger le tir si cela s'avère nécessaire. Nous avons opéré deux tests de ce type en 2006 et 2007. Les résultats préliminaires ont été publiés: Richard Poulin et Amélie Laprade, *Hypersexualisation,*

également rencontré des jeunes ayant répondu à notre questionnaire et réalisé dix entretiens individuels sous la double règle du volontariat et de l'anonymat. La durée des entretiens était d'une heure environ. Ces jeunes ont accepté notre invitation à discuter plus en profondeur de leurs pratiques sexuelles et corporelles ainsi que de leurs rapports avec l'autre sexe. Enfin, au cours des trois dernières années, nous avons animé six petits groupes de discussion, composés de huit à douze jeunes universitaires, qui ont parlé et débattu, lors de douze séances hebdomadaires, de façon approfondie des influences de la pornographie.

Les jeunes qui ont participé à notre enquête par questionnaire[8] ont en moyenne 22 ans. Notre échantillon comporte 71 % de filles et 29 % de garçons. Ce déséquilibre s'explique par deux facteurs : les filles ont répondu plus volontiers et la majorité des étudiants sont de sexe féminin[9]. Quatre-vingts pour cent des répondants sont nés au Canada et l'âge moyen d'arrivée dans le pays pour ceux qui sont nés à l'étranger est de 13 ans. Les confessions religieuses sont diverses, mais les

*érotisation et pornographie chez les jeunes*, Sisyphe, Montréal, 3 mars 2006 (http://www.sisyphe.org/article.php3?id_article=2268) ; Richard Poulin, « Les jeunes, la pornographie et la sexualisation précoce », *Illusio*, n° 4-5, automne 2007, p. 303-312. L'enquête a été l'objet d'un mémoire de maîtrise, sous notre direction, en 2008, au département de sociologie et d'anthropologie de l'Université d'Ottawa : Mélanie Claude, *La consommation de pornographie : un facteur inductif de l'hypersexualisation et de la sexualisation précoce des jeunes ?* Ce mémoire est à consulter puisqu'il détaille beaucoup plus qu'ici les résultats de l'enquête.

8. Le questionnaire comporte 66 questions et est divisé en deux parties. La première interroge les jeunes sur leur consommation de pornographie : la découverte des images pornographiques, le contexte et les motivations de la consommation, l'opinion des jeunes à l'égard de la pornographie, leur vision des hardeuses et des hardeurs ainsi que l'influence sur leur imaginaire sexuel de leur consommation. La deuxième partie porte sur leurs pratiques corporelles et sexuelles. Nous avons utilisé quatre types d'échelles, soit nominales, ordinales, de rapport et d'intervalle. Le choix a été guidé par la nature de la variable mesurée.

9. Au premier cycle à l'Université d'Ottawa, les femmes constituent 60,3 % et les hommes 39,7 % des étudiants.

catholiques dominent largement ; 32 % des jeunes sont pratiquants. 96 % pour cent des répondants se définissent comme hétérosexuels, 1 % homosexuel et 3 % bisexuels.

Notre enquête n'est ni exhaustive ni représentative. Elle dévoile tout de même des pratiques qui nous semblent largement communes aux jeunes. Une enquête représentative – ce qui exige des moyens que nous n'avons pas pu obtenir – montrerait sans doute des variations, quoique, par rapport à une enquête similaire menée en France auprès de 300 adolescents[10], nos résultats apparaissent largement congruents ; les nombreuses similarités nous laissent penser qu'ils ont une base solide.

Cette enquête mesure à la fois les pratiques pornographiques des jeunes et l'influence de cette consommation dans leurs rapports intimes, qu'ils soient corporels ou sexuels. Ce que l'enquête de Michela Marzano et de Claude Rozier n'avait pas pu mesurer car, contrairement à la nôtre, elle s'adressait à des adolescents. Faire une enquête auprès des adolescents exige un protocole lourd et complexe de recherche au Canada. Elle prend beaucoup de temps et demande des moyens que nous n'avions pas. En outre, un certain nombre de questions éthiques propres à la recherche sociologique nous auraient empêchés de les interroger sur certaines de leurs pratiques corporelles et sexuelles.

Une partie de nos questions a été énoncée pour nous permettre de faire des comparaisons avec l'enquête menée en France, parce que nous croyons que les pratiques pornographiques sont largement similaires en Occident, tant en termes d'accessibilité via la télévision et l'internet qu'au regard de l'influence de ses codes sur les médias de masse, la musique, la mode, la publicité, etc.

Sonder les jeunes sur la pornographie est un volet certes important de notre recherche, mais ce n'est qu'une partie de celle-ci, car la pornographie, comme nous l'avons déjà souligné, exploite à foison les mineurs d'âge. Il s'agissait donc d'examiner aussi ce volet, que certains minimisent terriblement en reléguant la pornographie infantile dans le domaine

10. Michela Marzano et Claude Rozier, *Alice au pays du porno. Ados : les nouveaux imaginaires sexuels*, Ramsey, Paris, 2005.

de la « panique morale du public »[11] ou de la « grande anxiété contemporaine » face à l'abus sexuel des enfants[12]. Selon une telle interprétation, c'est ce qui aurait entraîné l'adoption de différentes législations contre la pornographie infantile durant la seconde moitié des années 1990 dans les pays capitalistes dominants de l'Occident. Toutefois, c'est précisément au cours de cette décennie qu'il y a eu une explosion de la production et de la commercialisation de la pornographie, y compris de la pornographie exploitant les enfants. Cette « panique » et cette « anxiété », si panique et anxiété il y avait, reposaient donc sur des bases raisonnables. Certains en arrivent même à expliquer que les mineurs qui intègrent l'industrie de la pornographie et de la prostitution le font à la suite d'un choix rationnel et informé, ce qui exprime leur capacité d'autonomie.[13] Cette optique, ou plutôt cette profession de foi, banalise et justifie l'exploitation sexuelle. Enfin, il apparaît symptomatique qu'un dictionnaire sur la pornographie – « objet de savoir » – ait été publié malgré l'absence d'une entrée sur la pornographie infantile.[14] Cette absence, que l'on pourrait qualifier de négationniste, est révélatrice de l'air du temps : la pornographie est une affaire d'adultes consentants. C'est précisément cela que nous remettons radicalement en cause dans cet ouvrage.

Pour bien décrypter l'influence de la pornographie sur les jeunes consommateurs, nous sommes obligés de passer par une analyse de ce qu'est la pornographie aujourd'hui, son ampleur, ses codes, ses stéréotypes sexistes et racistes ainsi que son évolution au cours des vingt-cinq dernières années. Cela exige également de comprendre son ascendant et son efficacité dans la sexualisation publique actuelle ainsi que son rôle en ce qui concerne l'hypersexualisation vécue et subie par les jeunes. Ce qui donne l'arrière-plan néces-

11. Mélanie-Angela Neuilly et Kristen Zgoba, *La Panique pédophile aux États-Unis et en France*, Champ pénal, 14 septembre 2005 (http://champpenal.revues.org/document340.html).

12. Julia O'Connell Davidson, *Children in the Global Sex Trade*, Polity Press, Cambridge, 2007.

13. *Ibidem.*

14. Philippe Di Folco (sous la direction de), *Dictionnaire de la pornographie*, PUF, Paris, 2005.

saire à la lecture et à l'interprétation des résultats de notre enquête.

Le premier chapitre est consacré à l'influence sociale de la pornographie. Il examine les liens entre la sexualisation publique, le phénomène d'extimité, l'éloge actuel de la jeunesse et la pornographie. Il se penche sur le rajeunissement des personnes exploitées par les industries du sexe et examine les facteurs l'expliquant. Il rend compte de l'expansion et de la banalisation de la pornographie – au point que la célébrité lui est de plus en plus liée. Il fait des liens entre l'extimité promue par les médias (téléréalité) et l'apparition du gonzo, ou « porno-réalité », qui marque lourdement de son empreinte la production et la diffusion actuelle de la pornographie.

Dans le chapitre suivant, qui est consacré à la pornographisation de la culture, est examinée l'influence du porno dans différents secteurs de la société. Ce chapitre s'attarde particulièrement sur les produits consommés par les jeunes ou qui s'imposent à eux : les magazines, la publicité, la mode, la musique populaire, les jeux vidéo, etc.

Le chapitre III se penche sur l'ampleur de l'industrie de la pornographie ainsi que de sa diffusion : du web à la téléphonie sans fil en passant par les foires et la télévision. La pornographie s'est mondialisée et sa consommation s'est universalisée. Sont analysés la structure internationale de sa production et l'essor des industries locales, du Japon au Brésil, de l'Allemagne à la Thaïlande, en passant par l'Europe de l'Est devenue, depuis la chute du mur de Berlin, un vivier de recrutement de hardeuses pour les producteurs occidentaux et un lieu de délocalisation de leur production. Sont également étudiés le contrôle du crime organisé et les liens entre les secteurs « traditionnels » de l'économie et l'industrie de la pornographie.

Le chapitre suivant est consacré à la pornographie infantile et pseudo-infantile. Après avoir examiné l'ampleur de la pornographie infantile au niveau mondial, est scrutée celle qui met en scène des pseudo-enfants. Est discuté le fait que le porno s'évertue à faire tomber les deux derniers tabous qui entravent son commerce : l'inceste et l'exploitation sexuelle des enfants. Enfin, ce chapitre se clôt sur la notion de « consentement », laquelle distinguerait la pornographie mettant en scène les adultes de celle exploitant les enfants.

Le chapitre V analyse la pornographie contemporaine, son évolution et ses codes. Il traite particulièrement de l'aggravation de la violence et de l'humiliation dans l'actuelle production. Sont également examinés les mythes propagés.

Dans le chapitre VI sont décortiquées les enquêtes sur les conséquences de la consommation et de la production de la pornographie sur les hommes, les femmes, y compris les prostituées, les hardeuses et les danseuses nues, et les enfants. Sont particulièrement analysés les liens entre la « pédophilisation » de la pornographie et l'attirance sexuelle des hétérosexuels « normaux » pour les fillettes et les adolescentes.

La chapitre suivant porte sur les impacts de la consommation de la pornographie par les jeunes. Pour l'essentiel, il est basé sur les résultats de notre enquête, laquelle permet de mieux saisir les conséquences de la sexualisation précoce.

La conclusion, qui se concentre sur le souci de soi, le corps et les rapports sociaux de sexe, examine entre autres le « jeunisme » qui, à partir des années 1980, est devenu un ressort idéologique dominant dans nos sociétés. Ce jeunisme est mis en relation avec l'« adocentrisme » du porno. Elle traite également de l'impératif de la beauté, des pratiques invasives (chirurgie plastique, etc.) et de certains de leurs effets sur la santé, puis se penche sur les questions du pouvoir et des résistances. Enfin, elle revient sur le concept de « genre » pour expliquer l'infantilisation des femmes et la sexualisation des enfants, deux questions étroitement entrecroisées, au cœur de la production pornographique.

CHAPITRE PREMIER

# SEXUALISATION ET NOUVEL ORDRE PORNOGRAPHIQUE

Proies des marchands de la mode, des fillettes de 7, 9 ou 11 ans apprennent à séduire par la mise en valeur sexuelle de leur être. Elles sont transformées en nymphettes et en mini-femmes fatales. Les marques de vêtements accentuent cette sexualisation précoce : les jeunes filles disposent aujourd'hui de magasins et de marques spécialisés : Jennyfer, Tammy by Etam, NoBoys, Lulu Castagnette et Miss LM. De nouvelles lignes XXS mettent en avant les attributs encore inexistants des fillettes. Nombril à l'air, camisoles à bretelles, t-shirts moulants, strings et pantalons taille basse, elles sont métamorphosées en objet de désir, en petites femmes sexy, alors qu'elles sont des fillettes et qu'elles n'ont pas encore les moyens d'être sujets de désir. Elles apprennent à dépendre du regard de l'autre pour exister. Les adultes qui abhorrent les pédophiles donnent pourtant à voir leurs enfants comme des objets sexuels. Et les toutes jeunes filles se forgent une idée de la sexualité et de l'amour centrée sur la séduction et la consommation.

Les enfants érotisés, qui risquent de devenir des enfants consommables, des enfants marchandises sexuelles, sont également des consommateurs de pornographie.

Face à cette érotisation des jeunes filles et à leur sexualisation précoce, les médias ont commencé à sonner l'alarme. En France, le rapport sur la violence à la télévision, déposé en décembre 2002, et qui recommande une série de mesures pour que la pornographie soit mise hors de la portée des enfants, lance le débat public. Les images pornographiques y sont analysées comme « une forme d'effraction violente dans l'intimité affective des enfants par l'exposition trop précoce à la sexualité des adultes »[1]. Le Conseil supérieur de l'audiovisuel, qui se préoccupe de l'accès à la pornographie ainsi que des troubles de comportement que cette consommation peut induire chez les adolescents, commandite, dans le cadre d'une enquête européenne portant sur les consommations de substances psychoactives auprès de larges échantillons de jeunes d'âge scolaire, des questions sur la pornographie dans le questionnaire diffusé en France. Les résultats publiés en 2004 font réagir : 80 % des garçons de 14 à 18 ans et 45 % des filles du même âge ont vu au moins un film X durant l'année écoulée. En mai 2005, le quotidien *Le Devoir* publiait un dossier sur les adolescents et la pornographie. En juin de la même année, le magazine *Châtelaine* posait le problème de la « sursexualisation » des jeunes en soulignant que les adolescentes sont « en première ligne », c'est-à-dire en sont les principales victimes. *La Gazette des femmes* de septembre-octobre 2005 publiait un dossier sur l'hypersexualisation des filles et posait la question du possible échec du féminisme : trente années de luttes féministes pour « remiser la femme-objet » et, néanmoins, l'hypersexualisation des filles et la précocité sexuelle qui l'accompagne dominent aujourd'hui l'espace public. En mai 2008, le Conseil du statut de la femme, un organisme du gouvernement québécois, publie un « avis » important sur le sujet de la « sexualisation publique » et formule dix recommandations[2]. Elles consistent pour

1. Blandine Kriegel, *La Violence à la télévision*, PUF, Paris, 2003.

2. Conseil du statut de la femme, *Le Sexe dans les médias : obstacle aux rapports égalitaires*, Avis, Québec, mai 2008 (http://www.csf.gouv.qc.ca/telechargement_publication/index.php ?id=429).

l'essentiel à renforcer les mesures visant à intensifier la lutte contre les « stéréotypes sexuels et sexistes » et à promouvoir des modèles égalitaires dans le domaine de la sexualité dans différents secteurs, dont l'école et la publicité. Aucune des recommandations ne vise le problème de la pornographie, même si l'avis souligne son rôle dans l'accentuation de la sexualisation publique.

Par ailleurs, les chercheurs aux prises avec des enfants ayant des comportements sexuels d'adultes ont commencé à développer des programmes d'intervention pour leur venir en aide. Mélanie M. Gagnon, doctorante au département de psychologie de l'université de Montréal, qui participe à la mise sur pied d'un tel programme en Outaouais, au Québec, explique : « Dans les cours d'école, des enfants âgés de 6 à 12 ans procèdent à des attouchements sexuels [...] qui vont jusqu'à la sodomie. »[3] Les jeux sexuels font partie de la socialisation des enfants, mais cette étape de la découverte du corps et de la sexualité s'accompagne chez un certain nombre d'enfants de gestes inappropriés pour leur âge. Il semble que ceux qui ont adopté un comportement sexuel problématique pour leur âge ont été, pour la majorité d'entre eux, agressés sexuellement ou exposés trop tôt à des modèles sexuels adultes. Aux prises avec des agresseurs sexuels plus jeunes que voici 15 ans, des intervenants du Centre de psychologie légale de Montréal – qui encadre les mineurs agresseurs sexuels – font un lien entre le rajeunissement des agresseurs, la consommation pornographique et la sexualisation précoce.[4] Un constat similaire est fait en France : certains spécialistes constatent un rajeunissement « considérable » des auteurs de violences sexuelles, y compris des viols.[5]

Les tendances sociales actuelles inquiètent. Pourtant, la sexualisation précoce des fillettes n'est pas une chose

3. Dominique Nancy, « À six ans, ils ont des gestes sexuels d'adultes », *Forum*, vol. 37, n° 16, 13 janvier 2003.

4. Interview de Martine Jacob, criminologue, Centre de psychologie légale de Montréal, 12 mars 2007.

5. Alain Braconnier, Anne Bretonnière-Fraysse, Marie Choquet, Yvonne Coinçon, Anne-Aymone Giscard d'Estain, Patrice Huerre, Anne Revah-Levy, *La Sexualité à l'adolescence*, Érès, Toulouse, 2003.

nouvelle.[6] Ce qui est nouveau, c'est sa popularisation et son universalisation. Conséquemment, elle n'est plus un signe tangible de l'agression sexuelle dans ou autour du milieu familial. Le docteur Franciska Baltzer, pédiatre et directrice de la clinique pour adolescents de l'Hôpital pour enfants de Montréal, rapporte : « En 1983, à Sainte-Justine, il était clair, pour nous, que les filles qui portaient des vêtements sexy à 6 ans ou à 7 ans étaient des victimes d'abus sexuels. Aujourd'hui, rien n'est moins sûr étant donné que ce sont ces vêtements qui sont disponibles dans les magasins. »[7]

S'il est vrai que, traditionnellement, la petite fille était sexualisée au moyen de vêtements comme la robe, ce qui exigeait d'elle un comportement approprié et une tenue « décente », avec toutes ses contraintes, aujourd'hui, l'actuelle sexualisation a donné naissance à un terme, l'« hypersexualisation », qui tente de rendre compte de la radicalité et de l'approfondissement du phénomène. Ce terme didactique renvoie à l'excès de sexualisation ou à son aggravation. Il renvoie également à la notion de sexualisation précoce, laquelle est définie par le fait que les jeunes filles « sont poussées socialement à adopter des attitudes et des comportements de "petites femmes sexy" »[8]. Ce qui n'est pas sans conséquences. Selon Pierrette et Natasha Bouchard, l'acquisition d'un savoir-faire sexuel précoce induit un certain nombre d'effets : « Focalisation sur l'image, obsession de la minceur (près de 10 % des petites filles de 8 et de 9 ans ont déjà suivi un régime[9]), fixation sur les relations amoureuses, dépendance

6. Voir à ce propos dans Richard Poulin, *Enfances dévastées*, tome I : *L'enfer de la prostitution*, L'Interligne, Ottawa, 2007, le chapitre II « Des lupanars antiques à l'organisation contemporaine de la prostitution des enfants », p. 50-79.

7. Franziska Baltzer, *Sexualisation précoce des adolescent-es et abus sexuels*, Sisyphe, 13 avril 2007 (http://sisyphe.org/article.php3?id_article=2073), site consulté le 19 janvier 2008).

8. Pierrette Bouchard, *Consentantes ? Hypersexualisation et violences sexuelles*, Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALACS) de Rimouski, Québec, 2007, p. 6.

9. Selon le docteur Baltzer, près de 15 à 20 % des filles à l'école secondaire présentent des troubles alimentaires. Emmanuelle Tassé,

émotive, séduction/sexualisation, manque de confiance en soi, dépréciation de soi, dévalorisation par les autres, perte d'estime de soi, fragilité aux abus de toutes sortes. »[10]

Nous explorerons ultérieurement les conséquences de cette sexualisation précoce. Notons toutefois qu'aujourd'hui les enfants baignent dans la sexualité adulte. Ils consomment très jeunes de la pornographie, tandis que les magazines pour filles ne cessent de traiter de sexe et de la séduction, comme si leur univers ne devait se limiter qu'à ces questions et à celles des produits à acquérir qui les aideront à devenir des filles sexy, et donc tellement intéressantes que tous voudront les connaître et s'en faire des amies. Le sex-appeal, au cœur des préoccupations de ces magazines, est une voie qui s'impose à nombre de jeunes filles. Une voie qui est renforcée par les vidéoclips qu'elles consomment. Plaire devient synonyme d'« être sexy ». Plaire passe par une féminisation adulte des jeunes filles et par leur objectivation sexuelle. Et on constate une entrée active dans la vie sexuelle de plus en plus jeune.[11]

Toutefois, cette sexualisation précoce est parallèle tout en étant étroitement combinée avec un phénomène plus général, celui d'une société elle-même hypersexualisée à l'intérieur de

*Femme trop vite ?*, Canoë (http://www.canoe.qc.ca/ArtdevivreSociete/aou2_fillettes_b.html, site consulté le 22 novembre 2003).

10. Pierrette et Natasha Bouchard, *La Sexualisation précoce des filles et ses conséquences sur leur avenir*, Sisyphe, 2003 (http://sisyphe.org/article.php3?id_article=917, site consulté le 18 avril 2004).

11. Les données révèlent que, chez les personnes âgées de 15 à 29 ans au moment de l'Enquête sociale et de santé de 1998, ce sont 15 % des répondants qui ont eu leur première relation sexuelle avec pénétration avant 15 ans, alors que cette proportion tombe à 8 % parmi les 30 à 39 ans, à 4 % chez les 40 à 49 ans et à 3 % chez les 50 à 59 ans (Institut de la statistique du Québec, *Enquête sociale et de santé 1998*, Les Publications du Québec, Québec, 2000, p. 206). Une étude récente de Statistique Canada, basée sur les résultats de l'Enquête longitudinale nationale sur les enfants et les jeunes (cycles de 1998-1999 et de 2000-2001), indique que 22 % des Québécoises âgées de 14 ou 15 ans affirment avoir déjà eu des relations sexuelles tandis que 17 % des Québécois répondent de la même manière. Didier Garriguet, « Relations sexuelles précoces », *Rapports sur la santé*, vol. 16, nº 3, Statistique Canada, Ottawa, mai 2005, p. 11-21.

laquelle le corps féminin est chosifié et morcelé et où la valeur des femmes est réduite à leurs attributs physiques et à leur capacité à plaire et à séduire. Celui également d'une société de l'extimité[12], c'est-à-dire de l'intimité surexposée dans la sphère publique. Celui d'une société axée sur la performance sexuelle. Celui enfin d'une société normative faisant l'éloge de la jeunesse, ce qui a généré une tendance au tout-jeunesse et au toujours-jeune des mœurs sociales.[13] Les enfants se comportent comme des adolescents, les adolescents comme des adultes, et nombre d'adultes sont en crise d'adolescence... Il y a non seulement une perte des repères intergénérationnels, mais également un brouillage des rôles sociaux. Le tout-jeunesse est à l'œuvre dans les industries du sexe depuis un bon moment déjà. Il se combine à un autre phénomène, la « pédophilisation ».

## Industries du sexe et « pédophilisation »

Le fantasme masculin de la lolita – cette nymphette qui séduit un homme mature tout en initiant de façon délibérée le rapport sexuel – est de plus en plus commun. S'il l'était dans le passé[14], il l'est encore plus aujourd'hui. L'expression « le fantasme de la lolita » vient du personnage éponyme du roman de Vladimir Nabokov.[15] Ce roman a été l'objet de deux films réalisés respectivement par Stanley Kubrick en 1962 et par Adrian Lyne en 1998. Nabokov disait vouloir s'attaquer aux tabous de l'inceste et de la pédophilie. « Lolita ne traîne aucune morale derrière elle », assurait l'écrivain[16], bien que son personnage intervertisse la réalité, à savoir que ce sont

12. Concept repris de Serge Tisseron, *L'Intimité surexposée*, Hachette Littératures, Paris, 2001.

13. Agathe Fourgnaud, *La Confusion des rôles. Les toujours-jeunes et les déjà-vieux*, Lattès, Paris, 1999.

14. Voir, par exemple, le roman pornographique autrichien attribué à Félix Salten, *Les Mémoires de Joséphine Mutzenbacher* (*circa* 1906), Éditions classiques, s.l., 1967.

15. Vladimir Nabokov, *Lolita*, Olympia Press, Paris, 1955. Cette version originale est en anglais.

16. Vladimir Nabokov, « À propos de "Lolita" » (1956), dans *Lolita*, Gallimard, Paris, 1977, p. 499.

les adultes qui initient de tels rapports et non les enfants. Ces rapports relèvent du viol. Mais dans l'imaginaire des agresseurs d'enfants, c'est toujours la petite fille qui est responsable de leurs propres actes sexuels. Cette responsabilisation de la fillette est l'une des assises du discours pornographique, comme nous le verrons dans le chapitre IV.

Dans le roman de Nabokov, Lolita est âgée de 12 ans. Dans le film de Kubrick, elle a 15 ans. Dans celui de Lyne, elle a de nouveau 12 ans. Si de nombreuses scènes, pourtant centrales au roman, ont été supprimées par Kubrick, sans doute pour ne pas choquer, Lyne, pour sa part, les a multipliées, en rajoutant même par rapport au roman. Cette évolution n'est pas sans rappeler que les scènes de sexe se multiplient dans les films grand public et que cette multiplication a connu une inflation au fil des ans. « Le changement dans la mise en scène de la sexualité avec une jeune fille [Lolita], note Pierrette Bouchard, entre ces deux versions du film témoigne de la progression de la culture pornographique dans la société de la fin de la décennie 1990. »[17] Tout comme cela témoigne de la pression de la « culture pédophile ». Selon la sexologue Jocelyne Robert, « l'infantilisation du corps des femmes et l'hypersexualisation du corps des enfants est le modèle sexuel qui est proposé [...]. Cette surenchère de l'utilisation sexuelle des enfants et des petites filles en particulier se retrouve partout ».[18]

L'infantilisation des femmes et l'hypersexualisation des enfants sont à l'œuvre dans les industries du sexe depuis un bon moment. Cela se traduit par une exploitation sexuelle des enfants, avant tout des fillettes, non seulement dans la pornographie mais également dans la prostitution et dans la traite à des fins d'exploitation sexuelle. Les prochaines pages s'attarderont sur le phénomène, constaté à l'échelle internationale, du rajeunissement des personnes exploitées par les industries de la prostitution et de la traite et sur les facteurs expliquant ce rajeunissement.

17. Pierrette Bouchard, *Consentantes ?..., op. cit.*, p. 9.

18. « Présentation de Mme Jocelyne Robert », *Actes de la Journée de réflexion sur la sexualisation précoce des filles*, Y des femmes et Centre des femmes de l'UQÀM, Montréal, 2005, p. 24.

## Facteurs dans le rajeunissement des personnes exploitées sexuellement

« À 10 ans, tu es une jeune adulte, à 20 ans une vieille femme et à 30 ans tu es morte », dit un proverbe circulant parmi les fillettes et les jeunes femmes prostituées de Patpong, la principale rue « chaude » de Bangkok.[19] En Inde et au Népal, la prostitution des fillettes impubères est chose courante. Les jeunes filles *dévadâsi* et *deuki* sont vendues à des temples qui exploitent leur prostitution. En Inde, la très grande majorité des personnes prostituées ont été recrutées lorsqu'elles étaient enfants.[20] Au Mexique comme dans de nombreux autres pays du tiers-monde, une jeune prostituée de 18 ans est déjà une doyenne. « Comme ces fillettes sont recrutées à l'âge de 11, 12 ou 13 ans, à 18 ans, elles sont déjà "vieilles" aux yeux des proxénètes », rapporte Elena Azaola.[21] La Russie est au deuxième rang mondial en ce qui concerne le tourisme pédocriminel et la production de pornographie infantile. À Moscou, 20 à 30 % des enfants des rues sont prostitués. Selon le Bureau international du travail (BIT), les enfants de rue seraient au nombre de 50 000 à 55 000 dans les rues de Moscou et autour de 16 000 à Saint-Pétersbourg.[22] En Ukraine, 11 % des personnes de sexe féminin en situation de prostitution sont des filles âgées de 12 à 15 ans et 20 % ont 16 et 17 ans.

19. Franck Michel, *Voyage au bout du sexe. Trafics et tourismes sexuels en Asie et ailleurs*, PUL, Québec, 2006.

20. Pawan Surana, *Effect of Globalisation on Human Trafficking and Forced Prostitution in India*, Westfälische Wilhelms-Universität Münster, Münster, 2003 (http://e-education.uni-muenster.de/enquete/papers/paxamericana/weltto114_ell004.pdf, site visité le 3 avril 2003).

21. Elena Azaola, « Traite et exploitation sexuelle à la frontière du Mexique et des États-Unis », *in* Richard Poulin (sous la direction de), *Prostitution, la mondialisation incarnée, Alternatives Sud*, vol. XII, nº 3, 2005, p. 227 et 228.

22. BIT, « Un "vecteur" d'espoir pour les enfants des rues de Saint-Pétersbourg », nº 44, 28 juillet 2006.

« Depuis les années 1980-1990, on assiste à un rajeunissement des prostituées », constate Max Chaleil[23], ce que confirme l'Organisation internationale pour les migrations (OIM) : « De nos jours, les victimes sont plus jeunes qu'auparavant et les enfants sont de plus en plus présents dans le processus. »[24] Les enfants, avant tout les fillettes, constituent près de 50 % des victimes de la traite à des fins d'exploitation sexuelle. Selon le BIT, les femmes et les fillettes composent, en 2005, 98 % des personnes victimes de la traite à des fins d'exploitation sexuelle.[25]

À l'échelle mondiale, l'offre sexuelle d'enfants est pléthorique. Elle suit une courbe ascendante connectée à l'expansion des industries du sexe. Plus les industries du sexe accroissent leurs activités, plus les personnes qui y sont exploitées sont jeunes, qu'elles soient recrutées à l'étranger, donc victimes de la traite à des fins de prostitution et de pornographie, ou localement.

Il ne faut pas croire que ce rajeunissement constaté n'est le fait que des pays du Sud ou de l'Est. Au Canada, l'âge moyen de recrutement dans la prostitution tourne autour de 14 ans. Il est de 13 ou 14 ans aux États-Unis. Le même phénomène est constaté dans les autres pays capitalistes dominants, dont l'Allemagne. Ceux qui réduisent la prostitution à un acte entre deux adultes consentants et un travail comme un autre font l'impasse sur le fait que l'âge moyen de recrutement dans la prostitution est très jeune et qu'environ 80 % des personnes prostituées ont été recrutées lorsqu'elles étaient mineures.[26] Ils font aussi l'impasse sur le fait que l'entrée dans la prostitution est très souvent le résultat d'un

23. Max Chaleil, *Prostitution. Le désir mystifié*, Parangon, Paris, 2002, p. 59.

24. IOM, *Trafficking in Persons: IOM Strategy and Activities*, MC/INF/270, Eighty-six Session, 11 novembre 2003 (http://www.iom.int//documents/governing/en/mcinf_270.pdf, site visité le 14 mai 2006).

25. International Labour Office, *A Global Alliance against Forced Labour*, 2005 (http://www.ilo.org/dyn/declaris/declarationweb.globalreportslist?var_language=en, site visité le 14 mai 2006).

26. Sur ces données, voir Richard Poulin, *Les Enfants prostitués*, Imago, Paris, 2007.

crime: les agressions sexuelles. Au Canada, 82 à 85 % des femmes prostituées ont été victimes d'agressions sexuelles dans leur enfance.[27] Ce qui explique pour plusieurs la fugue du foyer familial. Très majoritairement, les jeunes personnes prostituées ont été recrutées au moment où elles étaient en situation de fugue.

Différents facteurs expliquent le rajeunissement constaté.

L'expansion des industries du sexe est liée à la fois à l'essor du tourisme de masse, notamment du tourisme sexuel, et à la réglementation de la prostitution – l'année suivant la légalisation de la prostitution en bordel aux Pays-Bas, l'industrie a connu une croissance de 25 % –, ce qui engendre une pénurie de « main-d'œuvre » locale. Autrement dit, les proxénètes n'arrivent plus à recruter suffisamment au niveau local. La traite à des fins de prostitution se développe. Aux Pays-Bas, 80 % des personnes prostituées sont d'origine étrangère. C'est le cas également, avec des variations mineures, en Allemagne, en Autriche, en Grèce, etc. Les pays qui ont développé des infrastructures importantes de prostitution (Thaïlande, Inde, Cambodge, etc.) sont également des pays de destination de la traite. Des centaines de milliers, voire des millions de jeunes femmes et de fillettes sont victimes, chaque année, de la traite à des fins de prostitution[28]. Les jeunes et les enfants sont la cible de prédilection des proxénètes trafiquants. Les enfants ont plusieurs avantages dont, entre autres, le fait qu'ils sont moins susceptibles d'avoir une infection sexuellement transmissible, d'où leur attrait particulier en ces temps de sida. L'association anglaise Save the Children précise que de nombreux clients prostitueurs « recherchent des filles et

27. Voir, entre autres, Rose Dufour, *Je vous salue... Le point zéro de la prostitution*, Multimondes, Sainte-Foy, 2005; Melissa Farley et Jacqueline Lynne, « Prostitution in Vancouver: Pimping women and the colonization of First Nations women », *in* Christine Stark et Rebecca Whisnant (sous la direction de), *Not for Sale. Feminists Resisting Prostitution and Pornography*, Spinifex Press, North Melbourne, 2004, p. 106-130.

28. Voir, sur ces données, Richard Poulin, « Prostitution et traite des humains: libéralisme et marchandisation des femmes et des fillettes », *in* Mélanie Claude, Nicole LaViolette et Richard Poulin (sous la direction de), *Prostitution et traite des êtres humains, enjeux nationaux et internationaux*, L'Interligne, Ottawa, 2009, p. 27-54.

des garçons de plus en plus jeunes, souvent vierges, et qui ont moins de risque d'avoir contracté le virus du sida ». Au Sri Lanka, sur 100 enfants d'une école, 86 avaient eu une expérience sexuelle à l'âge de 12 ou 13 ans avec un touriste étranger.[29] Certains réseaux de prostitution infantile se targuent « de disposer d'enfants testés et déclarés séronégatifs »[30]. Les vierges sont très prisées. Dans certains endroits, l'hymen est recousu pour louer à nouveau les filles en tant que vierges.

Le rajeunissement tient également à d'autres facteurs :

- L'usure rapide des personnes prostituées. Il faut donc renouveler les stocks de « chair fraîche ».
- Le taux de mortalité des prostituées. De 1992 à 2004, il y a eu 171 meurtres officiellement reconnus au Canada de femmes prostituées et 50 aux Pays-Bas. Les femmes et les filles embrigadées dans la prostitution connaissaient, au début des années 1990, un taux de mortalité quarante fois supérieur à la moyenne nationale.[31] Une étude plus récente estimait que les personnes en situation de prostitution au Canada étaient de soixante à cent vingt fois plus souvent agressées physiquement et victimes d'assassinat que toute personne d'autres groupes sociaux.[32] Pour leur part, les escortes[33] connaissent le taux de tentatives de suicide et de suicides le plus élevé, toutes catégories sociales confondues.

29. Béatrice Dehais, « Mondialisation, les dégâts du tourisme », *Alternatives économiques*, n° 194, juillet-août 2001, p. 42-51.

30. Dans Max Chaleil, *Prostitution. Le désir mystifié op. cit.*, p. 64.

31. Margaret A. Baldwin, « Split at the Root. Prostitution and feminist discourses of law reform », *Yale Journal of Law and Feminism*, vol. 5, n° 1, 1992, p. 47-120.

32. John Lowman, « Victims and the outlaw status of (street) prostitution in Canada », *Violence Against Women: An International and Interdisciplinary Journal*, vol. 6, n° 9, 2000, p. 987-1011.

33. Les escortes ou *escort-girls* sont des femmes prostituées « haut de gamme » œuvrant pour des agences qui reçoivent les appels de clients. Ces agences, qui pullulent, ont une fonction de répartiteurs. Une escorte est prétendument engagée pour « accompagner » un client pendant une heure ou une soirée. Elle peut se déplacer chez lui ou à sa chambre d'hôtel (escortes dites *outcall*), ou encore le recevoir dans un appartement-bordel appartenant à l'agence (*incall*). Le terme « escorte » a peu à peu remplacé celui de « call-girl ».

– La mortalité due au sida et d'autres maladies. Le pourcentage des femmes et fillettes prostituées séropositives est estimé à 50 % au Cambodge, à 70 % à Ho-Chi-Minh-Ville (Viêt Nam), à 34 % dans le nord de la Thaïlande, à 58 % au Burkina Faso, à 52 % au Kenya et à 16 % en Italie. L'OMS prévoit que, dans les années à venir, l'épidémie du sida fera plus de victimes au Cambodge que le génocide orchestré par les Khmers rouges entre 1975 et 1979. Le rapport de l'ONUSIDA et de l'OMS sur l'épidémie mondiale de sida, publié en 2005, montre que le nombre de femmes infectées a augmenté dans chaque région du monde entre 2002 et 2004, le plus fortement en Asie orientale, avec 56 % de hausse, puis en Europe orientale et en Asie centrale, avec 46 % d'augmentation.[34] Étrangement, ce rapport est muet sur la prostitution et la traite à des fins d'exploitation sexuelle; pourtant, ces régions sont réputées pour l'importance de ces industries.

## Les agences matrimoniales et de rencontre

Au cours de la dernière décennie, se sont multipliées les agences matrimoniales et de rencontre par correspondance proposant aux Occidentaux des jeunes femmes d'Europe de l'Est et d'Asie. Cette multiplication est favorisée par les nouveaux moyens de communication. Plusieurs de ces agences sont de simples couvertures pour les activités de prostitution et de pornographie. L'agence *Natasha from Russia* ne camoufle pas son rôle: « C'est le meilleur endroit pour faire la connaissance d'une jolie femme quelles que soient vos intentions – relations romantiques, amitié, mariage ou autres. » Les surfeurs peuvent également voir sur le web de la publicité en faveur de « séances privées de photos de nu de modèles russes » (*Allure Marriage*, à Astrakhan, en Russie). Des agences proposent des séjours pour y faire de la pornographie sur place, y compris avec des filles mineures, lesquelles sont également prostituées. L'agence russe

34. ONUSIDA et OMS, *Le Point sur l'épidémie de sida*, décembre 2005 (http://data.unaids.org/Publications/IRC-pub06/epi_update_2005_fr.pdf, site consulté le 15 août 2006). [http://www.unaids.org/epi/2005/doc/EPIupdate2005_pdf_fr/epi_update_2005_fr.pdf, le 30 juillet 2009]

*Erotic Model* offre aux hommes la possibilité de se rendre en Russie dans le cadre de « voyages érotiques » et de prendre des photos pornographiques de femmes. Plusieurs sites internet comportent des photos de femmes nues. Certains sites semblent appartenir totalement à l'industrie du sexe. C'est le cas notamment du site *Russian Girls on the web*, qui propose des femmes russes à marier, des services d'hôtesses, de la pornographie russe ainsi que la possibilité pour les hommes de faire leur propre pornographie. L'agence matrimoniale *Russian Belle* dresse une liste de six cent trente agences d'escortes.[35] De nombreuses agences ont des hyperliens avec des sites pornographiques.

Plusieurs sites comptent, sur leurs listes, des mineures comme correspondantes ou épouses potentielles. On trouve une jeune fille de 14 ans sur le site de l'agence matrimoniale *Valerie*, à Chişinău, en Moldavie, et des filles de 15 et de 16 ans sur les listes de l'agence matrimoniale ukrainienne *Romeo Juliette*, située à Kherson, en Ukraine. Les agences matrimoniales *Informedia* et *Premier*, à Odessa, en Ukraine, proposent d'entrer en contact avec des jeunes filles âgées de 10 ans et plus.[36]

L'agence russe matrimoniale et de rencontre *Ladies in nude* propose des photos de femmes nues à rencontrer et à marier. Les hommes intéressés peuvent également avoir des conversations en ligne avec les « modèles » proposés et lire des « histoires de sexe ». Cette agence, comme toutes les autres, explique les avantages d'épouser une jeune Russe. Elle argue que la différence principale entre les Russes et les Occidentales tient au fait que les Russes sont attachées aux valeurs familiales qu'elles priorisent au détriment de leur carrière. Elles ne sont surtout pas féministes et ultra-indépendantes. Une différence d'âge de 10, 20 ou même 30 ans leur apparaît tout à fait normale. Un « homme moyen »

35. Tous ces sites ont été visités entre 2001 et 2004. La plupart ont disparu depuis ou ont changé de nom.

36. Donna H. Hugues, *L'Impact de l'utilisation des nouvelles technologies de communication et d'information sur la traite des êtres humains aux fins d'exploitation sexuelle. Rôle des agences matrimoniales dans la traite des femmes et trafic d'images d'exploitation sexuelle*, Conseil de l'Europe, Strasbourg, 2001, Conseil de l'Europe, Strasbourg, 2001.

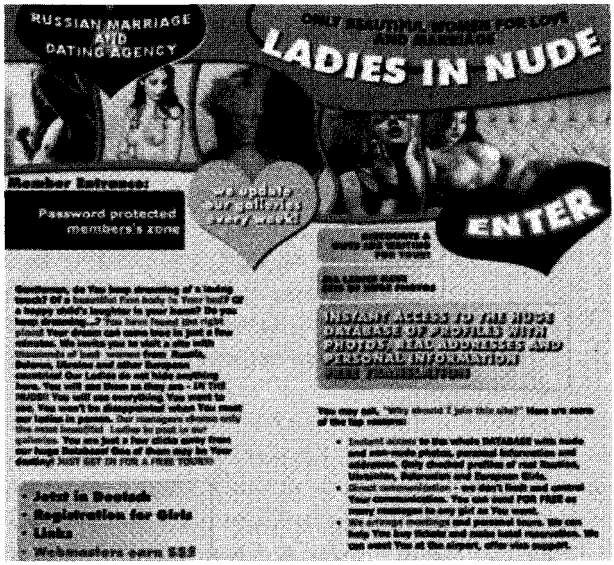



*Illustration I : Ladies in nude*
*Agence russe matrimoniale et de rencontre*

d'Occident peut donc épouser une femme beaucoup plus jeune et jolie qu'il ne peut le rêver dans son pays. En outre, les femmes russes sont de type caucasien. Contrairement à un mariage avec une Asiatique – la principale concurrente sur le marché mondial des mariages arrangés –, l'homme ne sera pas confronté aux « préjugés » et aux « barrières » de sa propre société ; une Russe est donc idéale pour son environnement social. Enfin, les photos de nus ont l'avantage de mettre en évidence le « corps ferme » des jeunes femmes proposées. L'argumentaire de l'agence commence par ces deux questions : « Gentlemen, rêvez-vous d'une relation amoureuse ? D'un corps ferme dans votre lit ? »

En cliquant sur l'un des liens, le surfeur tombe sur des sites d'agences d'escortes et de pornographie.

Nous retrouvons la même chose sur les nombreux sites matrimoniaux et de rencontre proposant des Asiatiques. Un exemple parmi d'autres : le site *Filipina Penpal* propose cinq mille Philippines à marier, à rencontrer ou pour « tout autre type de relation » – ce que les hommes n'ont aucune difficulté à comprendre. Des tournées « romantiques » aux Philippines et en Thaïlande permettant de rencontrer des « centaines de

filles » sont également organisées par l'agence. D'après le site *Filipina Focus*, les Asiatiques seraient indifférentes à l'âge, la race, le statut économique ou même au passé de l'homme à marier. « Les femmes des Philippines sont connues pour leur beauté, leur grâce, leur charme et leur fidélité. D'un naturel doux, les petites femmes des Philippines, aux sourires timides, possèdent une beauté intérieure que la plupart des hommes trouvent irrésistible. Elles sont axées sur la vie familiale et dévouées », déclare l'agence *Filipina Heart*. Environ 90 % des trente-cinq mille Philippines victimes de la traite chaque année se retrouvent au Japon, comme jeunes mariées ou comme entraîneuses. Elles sont victimes de l'« économie vaginale », selon les termes de l'une de ces femmes. Au début des années 1990, environ cinq mille faux mariages étaient conclus aux Pays-Bas chaque année avec des Philippines.[37] Ces mariages factices ou « blancs » avaient pour but la traite aux fins d'exploitation sexuelle dans la prostitution et la pornographie. Des travaux récents laissent à penser que cette traite se poursuit.

Toutes ces agences font appel à la frustration des clients qui acceptent mal l'indépendance des femmes occidentales, perçue comme un repoussoir. « Nos filles sont juste belles, séduisantes et sexy ; elles sont prêtes à vous choyer. Elles ne sont pas simplement belles et attachées aux valeurs traditionnelles, elles veulent deviner vos désirs et vous dévoiler tous leurs charmes. La Russie est formidable parce que les femmes ne sont pas gâtées. » Les Occidentaux sont donc invités à profiter de la désespérance économique de ces femmes.

Le « marché international du mariage et de la rencontre » est structurellement problématique car il ne peut exister que du fait de l'inégalité de pouvoir entre les hommes et les femmes. En effet, ce marché repose sur le recrutement de femmes originaires de régions où le niveau de pauvreté et de chômage est élevé et qui, arrivées dans le pays de destination, sont à la merci de leur mari et de son bon vouloir. Ce qui accroît le déséquilibre de la situation de pouvoir. Tous les abus sont donc possibles.

37. Shay Cullen, *The Miserable Lives of Mail-Order Brides*, The Universe, 9 juin 2002 (http://www.preda.org/archives/2002/r02060901.html, site consulté le 7 novembre 2003).

L'essor du système prostitutionnel mondial s'est produit de façon concomitante de l'explosion de la pornographie et du commerce des mariages et des rencontres arrangés. En fait, dans bon nombre de cas, notamment en ce qui concerne l'Asie et l'Europe de l'Est, il y a entrecroisement des agences matrimoniales et de rencontre, de la prostitution, de la traite des êtres humains et de la pornographie. Nombre de ces agences produisent de la pornographie ou redirigent les hommes vers des sites pornographiques, y compris vers des sites pédopornographiques.

Cet entrecroisement a commencé à adopter des formes inédites: aux États-Unis, l'agence de rencontre chrétienne *BigChurch.com* est apparentée au Penthouse Media Group, Inc., qui a été renommé à la fin de 2008, par son propriétaire Marc Bell, Friend Finders Networks Inc. De *BigChurch.com* à *Bondage.com* en passant par *LikeMyNudePhoto.com*, les agences de rencontre sur le web n'échappent pas à l'appétit vorace de l'industrie du sexe, qui a investi très tôt ce moyen de communication. Elle a, en outre, les moyens financiers pour acquérir les sites de communautés virtuelles: en décembre 2007, Penthouse a mis la main sur Various, un site de réseautage personnel du même genre que Facebook et MySpace, pour la somme de 500 millions de dollars.[38] La stratégie de Penthouse Media Group consiste à utiliser sa plate-forme technologique et son réseau d'affiliés en ligne, au nombre de six cent mille, pour développer une quantité potentiellement illimitée de sites de rencontres et de consommation de pornographie en ligne, lesquels sont d'ores et déjà interconnectés.

## La sexualisation publique et la pornographisation

L'industrie de la pornographie se caractérise par le fait qu'elle exploite des jeunes filles. Cela ne concerne pas uniquement la pornographie infantile, qui est criminelle, mais également la pornographie disponible et facilement accessible. La pornographie capitalise sur le fantasme de la lolita. En tapant

38. Jennifer Ordoñez, « Penthouse Gets Pious », *Newsweek*, 19 mai 2008.

« *Lolita XXX* » sur un moteur de recherche, nous avons eu un résultat de 1 060 000 entrées ; en tapant, « *Lolita porn* », nous avons obtenu 1 850 000 résultats ; pour « *Lolita sex* », le nombre d'entrées est 2 510 000. Pour « *teen XXX* », c'est-à-dire pour la catégorie des filles âgées de 13 à 19 ans, le nombre d'entrées s'élève à 4 320 000 ; pour « *teen porn* », 12 700 000 entrées. Pour « *preteen XXX* », c'est-à-dire des fillettes âgées de moins de 13 ans, nous obtenons 715 000 entrées, et pour « *preteen porn* », 1 500 000 entrées. Cela donne une idée de l'importance de la pornographie usant et abusant d'enfants, ou de pseudo-enfants dans le cas des teenagers, qui peuvent être tout aussi bien âgées de 18 ou 19 ans que de 13 à 17 ans.

La pornographie n'est qu'un aspect d'un problème plus large sur lequel elle agit, celui d'une société où une représentation sexualisée des jeunes sert de plus en plus à vendre tout et n'importe quoi. De plus, les jeunes sont confrontés à des images sexuelles explicites aussi bien dans les jeux vidéo qu'ils affectionnent que dans les magazines qu'ils lisent ou les films et les émissions télévisées qu'ils regardent.

Des magazines à la publicité, de la télévision à l'internet, des films aux images fixes, la société actuelle subit un « vacarme sexuel » assourdissant caractérisé par une banalisation de la pornographie[39] et du sexe-marchandise[40]. Le sexe est partout. Il s'achète, se vend, se loue, et il vend et fait vendre...

Au cours des dernières décennies, nous avons assisté à une explosion à l'échelle mondiale des industries du sexe,

39. Plusieurs auteurs ont abordé cette question : Christian Authier, *Le Nouvel Ordre sexuel*, Bartillat, Paris, 2002 ; Patrick Baudry, *La Pornographie et ses images*, Armand Colin, Paris, 1997 ; Pierrette Bouchard, *Consentantes ?..., op. cit.* ; Xavier Deleu, *Le Consensus pornographique*, Mango, Paris, 2002 ; Laurent Guyenot, *Le Livre noir de l'industrie rose*, Imago, Paris, 2000 ; Michela Marzano, *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, Buchet-Chastel, Paris, 2003, et *Malaise dans la sexualité. Le piège de la pornographie*, JC Lattès, Paris, 2006 ; Pamela Paul, *Pornified. How Pornography is Transforming our Lives, our Relationships, and our Families*, Times Book, New York, 2005 ; Jocelyne Robert, *Le Sexe en mal d'amour*, Éditions de l'Homme, Montréal, 2005.

40. Voir, à ce sujet, Richard Poulin, *La Mondialisation des industries du sexe. Prostitution, pornographie, traite des femmes et des enfants*, Imago, Paris, 2005.

ce qui s'est traduit par une pornographisation de la culture (imaginaire, attitude et comportement), par une banalisation de la prostitution considérée par beaucoup comme un travail comme un autre et, en conséquence, par une marchandisation accrue des femmes et des fillettes. En regardant la télévision, en surfant sur le web, en feuilletant les magazines, y compris les magazines féminins, en visionnant la publicité, en écoutant de la musique, etc., nous sommes bombardés par des images de jeunes femmes sexualisées... Et sexualisées de plus en plus jeunes.

Le concept de pornographisation de la culture permet de mettre en évidence deux éléments entrelacés : d'une part, l'étendue de l'influence de la pornographie dans les systèmes de représentation et de communication et, d'autre part, les normes adoptées et promues découlant de la pornographie et qui participent à forger les rôles sexuels. Ce concept réfère donc au fait que les images sexuellement explicites et sexistes sont désormais largement répandues et que ce processus ne cesse de se développer et de prendre de l'ampleur. Il réfère également au fait que l'époque n'est plus à la suggestion, mais à l'exhibition et à l'ordonnance de normes à suivre. Pour être bien dans sa peau et dans sa vie, pour être *cool*, il faut que les femmes et les adolescentes adoptent de nouvelles pratiques sexuelles et consomment les produits de l'industrie du sexe : films, jouets sexuels, etc. Il leur faut tout essayer et apprendre à aimer la sodomie, l'éjaculation faciale, la double pénétration, le triolisme, etc. Il faut impérativement tout oser !

Pour publier des best-sellers, des écrivains racontent leur vie sexuelle présumée ou réelle. Des émissions de téléréalité montrent des participants en train de faire l'amour. Un grand nombre de magazines féminins font la promotion de la pornographie et de son caractère glamour et inspirant. Des talk-shows mettent en scène la vie intime de quidams comme de personnages connus. Les grands comme les petits couturiers s'inspirent de la tenue vestimentaire « sexy » des prostituées et des hardeuses. La publicité des marques de prêt-à-porter de luxe et de parfum adopte le style sadomasochiste, la zoophilie et le *gang bang* (viol collectif). Les marques de vêtements pour enfants sexualisent leurs produits. Les séries télévisées axées sur le sexe se multiplient. Des stars du X font la tournée des plateaux de télévision, animent des émissions

dans les médias de masse et des téléréalités pornographiques. La Toile mondiale est envahie par la pornographie. Les prétendus documentaires sur la vie trépidante des hardeuses et des prostituées heureuses de l'être foisonnent. Les chaînes de télévision généralistes et à la carte proposent quotidiennement un lot impressionnant de films pornographiques... À cela s'ajoute l'éloge de la jeunesse et sa mise en scène sexualisée. Elle est exaltée par la publicité, la pornographie, les magazines, la mode... Les mannequins des grandes marques sont pour la plupart très jeunes, souvent anorexiques ou presque. Depuis 1970, le poids moyen d'un mannequin en publicité est passé de 11 % de moins que le poids moyen d'une femme à 17 % en 1987. Aujourd'hui, les mannequins pèsent en moyenne 23 % de moins que la femme moyenne; il n'est donc pas surprenant que près de 90 % des Américaines se trouvent trop grosses et que 75 % des femmes et des adolescentes suivent ou aient suivi un régime amaigrissant.[41] Selon Santé Canada, les problèmes de désordres alimentaires touchent désormais un nombre plus important de personnes qu'auparavant et concernent surtout les jeunes femmes de 15 à 24 ans ainsi que les filles de moins de 15 ans, qui sont davantage hospitalisées en raison de problèmes alimentaires. De 1987 à 2001, les hospitalisations pour les troubles de l'alimentation chez les filles de moins de 15 ans ont augmenté de 34 % et chez celles âgées de 15 à 24 ans de 29 %.[42]

Les hardeuses d'un âge « à peine légal », si nous nous fions à la multitude de sites web, de magazines et de DVD les mettant en scène, ont beaucoup de succès. La pornographie usant et abusant d'enfants est facilement accessible malgré les lois la réprimant. Les sites web mettant en scène des fillettes impubères, mais non dévêtues, aux poses sexualisées jusqu'à la caricature, pullulent. Le fait qu'elles ne soient pas nues, bien que passablement dévêtues, permet aux pornocrates d'échapper aux lois sur la pornographie infantile.

41. Hélène Garner-Moyer, *Apparence physique et GRH: entre choix et discrimination*, Université Paris-I (http://cergors.univ-paris1.fr/docsatelecharger/Garnermoyer.pdf, site visité le 25 mai 2008).

42. Santé Canada, *Rapport sur les maladies mentales au Canada*, Ottawa, octobre 2002 (http://www.phac-aspc.gc.ca/publicat/miic-mmac/index_f.html, site visité le 15 octobre 2005).

De nombreux magazines de photos prétendument érotiques, retrouvés également sur le web, exploitent la nudité de jeunes filles alanguies dans différentes poses sexuelles...

Cette sexualisation des filles et des fillettes s'accompagne de son double, l'infantilisation des femmes.

Les femmes se doivent absolument de rester jeunes. Comme nous le verrons, les techniques mises en œuvre dans la pornographie pour infantiliser les femmes et, par conséquent, pour sexualiser les filles, y compris les mineures, se sont imposées socialement.

## La tyrannie du nouvel ordre sexuel

L'envahissement pornographique s'est traduit par la mise en place d'un nouvel ordre sexuel. Les magazines pour femmes et pour adolescentes multiplient les dossiers racoleurs : « Poser nu, pourquoi pas vous ? », « Poser pour *Playboy*, oui c'est possible » (*Le Mag des castings*, juillet-août 2005), « Fantasmes, tabous, j'ose tout » (*Bien dans ma vie !*, été 2005), « Chéri ! on se fait notre cinéma X » (*OH !*, printemps 2008), « Cinéma X : une histoire chaude » (*Adorable*, juillet 2005), « Je suis accro au cybersexe. C'est bien ou pas ? » (*Jeune et jolie*, septembre 2005). Les informations sur l'art de pratiquer la sodomie, la fellation, etc., et les tests du type « Quelle bête de sexe êtes-vous ? » ou encore « Êtes-vous une véritable braise ou un vrai glaçon ? »[43] sont désormais communs et récurrents.

La promotion de la pornographie s'accompagne d'une banalisation de la prostitution. Par exemple, la livraison de juillet 2005 du magazine *Adorable* fait l'éloge des gadgets sexuels trouvés en sex-shop, propose une histoire du X, conseille le sexe express accompagné d'« une panoplie de jouets sexuels » et défend l'idée que les prostituées et les hardeuses font un travail comme un autre, lequel doit être valorisé.[44] Ces magazines voués à une clientèle féminine jeune,

43. Des menottes et une sorte de ceinture de « chasteté » en métal fermé par un cadenas sur un corps féminin illustrent ce dernier test proposé par *Le Mag des castings* (juillet-août 2005).

44. Le groupe Genex Communications publie le magazine *Adorable*. Ce groupe québécois contrôle des stations de radio, un studio de

souvent adolescente, ne sont pas les seuls à faire cette promotion des « métiers » sexuels. Le magazine québécois *Jobbom*, « un chef de file du recrutement en ligne au Canada et un spécialiste du marché de l'emploi » qui offre « des conseils carrière et de l'information sur le monde du travail », a publié, en juillet 2007, un dossier sur les industries et les « métiers » du sexe.

Ces phénomènes se conjuguant, le recrutement pour ces industries s'en trouve facilité. C'est l'un des effets notables, mais souvent passé sous silence, de la banalisation des industries du sexe. Dans les pays de l'Est, où la prostitution, la pornographie et la traite à des fins d'exploitation sexuelle ont connu une explosion aux cours des années 1990, des sondages ont révélé que près d'un sixième des élèves ukrainiennes percevait la prostitution de façon positive, croyant que celle-ci n'était que luxe et plaisir à l'Ouest, et qu'un quart des filles de Moscou élèves au secondaire envisageaient de se prostituer.[45] Lorsque la prostitution et la pornographie apparaissent comme un métier comme un autre, elles deviennent des voies d'« avenir »... pour les filles.

Depuis les deux dernières décennies, la prostitution comme la pornographie sont devenues des industries triviales : elles sont rebaptisées « travail du sexe » ou « vente de services sexuels », « sexualité récréative » ; les proxénètes sont des « managers », des « entrepreneurs érotiques » ; les bars de danse nue ou les maisons closes sont des « lieux de divertissement » et des « établissements érotiques ». Les danseuses nues sont « érotiques » ou « exotiques » et obtiennent de nombreux gouvernements des « visas d'artiste ». Se multiplient les reportages complaisants sur les stars pornographiques et les personnes prostituées qui promeuvent leur « métier » tout en étant heureuses de le pratiquer. Les gadgets vendus dans les sex-shops sont testés et cotés par des magazines féminins et font l'objet d'une promotion soutenue.

production, un réseau d'affichage, un club de hockey de la Ligue nord-américaine et une compagnie multimédia.

45. Sevgi O. Aral, Janet S. St Lawrence, Lilia Tikhonova, Emma Safarova, Kathleen A. Parker, Anna Shakarishvili, Caroline A. Ryan, « The social organization of commercial sex work in Moscow, Russia », *Sexually Transmitted Diseases*, vol. 30, n° 1, 2003, p. 39-46.

Les magazines féminins véhiculent un message sur la sexualité qui est loin d'être subtil. En substance, il dit ceci : presque tout le monde a une vie sexuelle fascinante et variée, sauf vous. Adoptez d'autres positions sexuelles, apprenez à aimer les actes sexuels vus dans la pornographie, amusez-vous avec les gadgets sexuels, vous connaîtrez un épanouissement sexuel et, par conséquent, un épanouissement personnel.

Cette ordonnance en faveur d'un épanouissement sexuel tout au profit des industries du sexe adopte d'autres formes « transgressives » et « libératoires » que s'empressent de relayer les médias d'information. Par exemple, un « masturbothon » a été organisé à l'initiative d'un sex-shop montréalais, *Venez tels quels*, la filiale québécoise de *Come as you are*, établi à Toronto depuis 1988. Il n'y a pas que les masturbateurs qui ont mis la main à la pâte, plusieurs artistes ont participé gratuitement à un spectacle dont les recettes ont été versées à Stella, une association favorable au « travail du sexe ». Ces deux activités ont permis à Stella, qui reçoit déjà d'importantes subventions gouvernementales, d'obtenir 25 000 dollars. Pour Claire Thiboutot, de Stella, « c'est très rare que des gens endossent notre cause au point d'organiser de A à Z une campagne de financement pour nous venir en aide. Mais, en même temps, c'est un peu normal. Nous partageons le même objectif que *Venez tels quels*, celui de démystifier la sexualité. »[46] En effet, Stella poursuit des objectifs qui rejoignent les intérêts des industries du sexe, dont la décriminalisation de la prostitution et du proxénétisme. Il n'est donc pas surprenant qu'un sex-shop, partie prenante de l'industrie du sexe, trouve un intérêt à participer au financement d'un tel groupe et à renforcer son « combat ».

## La saturation sexuelle et sexiste de l'espace public

Avec la mondialisation néolibérale, le sexe tarifé, le sexe-marchandise sous ses différentes formes, étend son emprise dans la vie sociale, trouvant une légitimité inégalée. L'espace public accumule les signes sexuels marchands ; il en est même saturé.

46. Émilie Dubreuil, « Sexe Masturbation », *La Presse*, 5 juin 2005.

Dans une culture où le sexe est mis en évidence et placardé dans les endroits publics, le corps féminin dénudé ou partiellement dénudé est étalé partout; il fait la couverture des magazines féminins, masculins et généralistes et inonde les panneaux publicitaires. Les médias, les publicitaires, les producteurs de vidéoclips, etc., font appel à cette iconographie pour inciter les gens à acheter leurs produits. Cette imagerie vise à créer une excitation, à identifier un produit à une sensation qui perdure. Cette technique est connue pour sa capacité à ancrer un produit dans le cerveau des consommateurs. Toutefois, la saturation de ces images oblige les publicitaires à en faire plus, à surenchérir, à développer le créneau de la publicité dite du « porno chic » puis du « porno *trash* ».

Nombre de médias sont axés sur le « divertissement sexuel ». Il y a évidemment les magazines pour hommes, qu'ils soient pornographiques ou non, qui utilisent à foison le corps féminin. Mais il y a également les magazines féminins, dont les couvertures ressemblent souvent à celles des magazines pour hommes. Au point que les distinctions s'estompent. Aussi n'est-il pas surprenant qu'une affiche annonçant un colloque sur la pornographie à l'université d'Ottawa, en avril 2008, et qui utilisait essentiellement des couvertures de magazines féminins et des publicités tirées desdits magazines, ait pu sembler pornographique et se voir refuser le droit d'affichage dans certains édifices.

Il y a aussi un autre phénomène médiatique qui nous semble correspondre au fait que la pornographie s'est attaquée depuis quelques années à un marché qui lui échappait: celui des femmes. Les magazines féminins se font racoleurs. Ils promeuvent la pornographie sur le web comme « un jouet sexuel des plus hots » (*Marie-Claire*, États-Unis, juin 2007). De nouveaux magazines féminins, comme *OH!*, « le magazine chic et coquin de la femme d'aujourd'hui », voient le jour. Leur fonction manifeste est de mettre en valeur le sexe et de faire l'éloge des produits de l'industrie pornographique. Ils proposent aux lectrices de faire leur propre cinéma pornographique, prenant pour exemple le succès de stars comme Pamela Anderson et Paris Hilton, conseillent des trucs pour *rebooster* la libido, offrent de télécharger des MP3 « érotiques » « dont vous êtes l'héroïne », etc. Les femmes sont invitées

impérieusement à épicer sexuellement leur vie, sans quoi celle-ci non seulement restera ennuyeuse, mais sera ratée. Le magazine propose le « must des gadgets érotiques » disponibles dans les sex-shops. Il explique à ses lectrices ce qui est *in* et ce qui est *out*. Outre leur fascination pour des produits de l'industrie du sexe, ces magazines, qui se veulent à la fine pointe des tendances avant-gardistes, dictent leurs normes. L'une des plus importantes est que la réalisation personnelle passe par le sexe et l'exhibition : les femmes sont sommées de faire un strip-tease, de tourner une vidéo X, de faire leur propre album de photos XXX..., le tout pour séduire les hommes. Lorsqu'ils traitent des fantasmes masculins, l'imprécation est pour les femmes de s'y conformer et d'y trouver plaisir.

Les médias célèbrent le consumérisme. Cela est particulièrement évident dans les magazines féminins établis depuis longue date, dont environ la moitié des pages comporte des publicités, tandis qu'une autre partie assez importante n'est que promotion des produits de compagnies ayant acheté des espaces publicitaires. Évidemment, cette dernière promotion ne serait pas de la publicité à proprement parler, elle n'est qu'« information », puisque ces médias ont vocation à « informer ».

Le principal rôle des médias de masse, qui sont eux-mêmes des industries qui doivent être rentables, est de vendre une audience ou un lectorat aux publicitaires. En 2004, le PDG de TF1, la principale chaîne de la télévision française, a fait scandale en énonçant crûment le rôle des médias : « À la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit [...]. Pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible. »[47]

Pour vendre « du temps de cerveau disponible », il s'agit non seulement de « divertir » les consommateurs potentiels, mais de cultiver la désirabilité des objets de consommation.

47. Cité par Marie Bénilde, *On achève bien les cerveaux. La publicité et les médias*, Raisons d'agir, Paris, 2007, p. 19.

Pour Françoise Brune, « il n'y a de désir que d'objet et donc [...] il faut se faire objet pour être désiré. »[48] La mise en scène de la femme-objet par la publicité ne doit donc rien au hasard. Consumérisme et marchandisation des corps, surtout féminins, vont de pair.

Les annonces de bière sont reconnues pour leur forte propension à sexualiser les jeunes femmes présentées comme niaises, mais disponibles et accessibles. Comme la bière, elles font partie des choses égayant les fêtes masculines et les concours pour gagner tel ou tel séjour dans un endroit de rêve ou participer à un tournoi de golf. En tant qu'objets de consommation, elles font partie de la sociabilité masculine, à la fois comme récompense et comme moyen de festivité.

Les images sexualisées du corps féminin foisonnent dans les médias. Ces femmes sont jeunes, minces et attirantes. Leur corps est leur atout. Par-dessus tout, elles sont présentées comme sexuellement disponibles et comme des séductrices.

## L'EXPANSION IRRÉSISTIBLE DE LA PORNOGRAPHIE

Notre époque, plus que tout autre, est marquée par l'expansion irrésistible de la pornographie. Deux séries télévisées en témoignent, *G-String Divas* (la « vie sexy » de danseuses nues de Philadelphie) et *Cathouse* (la vie de prostituées dans un bordel dans une zone rurale du Nevada), qui sont diffusées sur HBO, une chaîne par câble très regardée aux États-Unis. L'équivalent australien est *Satisfaction*, une série qui suit le quotidien d'une maison close à Melbourne. Ces séries télévisées pornographiques sont présentées comme des « documentaires », et la vie dans un bordel apparaît glamour. En 2004, Time Warner's InDemand lançait l'émission *Can You Be a Porn Star,* en lien avec l'empire Hustler. Elle était animée par des *porn stars.* Sa publicité : « Qu'est-ce qu'une fille ne ferait pas pour 100 000 dollars et un contrat pour un film XXX ? » Un autre reality-show, *Private Stars*, met en scène cinq hommes enfermés dans une maison en compagnie de cinq hardeuses. Les hommes sont jugés sur leurs performances

48. Françoise Brune, *Le Bonheur conforme*, Gallimard, Paris, 1985, p. 241.

sexuelles et le gagnant signe un contrat avec un producteur de films pornographiques. Dans la même veine, au Québec, *Porn Star Académie*, la version pastiche de *Star Académie*, a fait concourir « dix académiciens » (six jeunes femmes et quatre jeunes hommes) qui, pendant plus de deux mois, ont fait leurs prestations pornographiques sur le web avant que deux d'entre eux ne soient déclarés vainqueurs et obtiennent un contrat pour tourner dans un « vrai film porno » commercial. La deuxième version de *Porn Star Académie* oppose de futures hardeuses et hardeurs du Québec et de France. Une autre émission, *Webdreams*, produite à Montréal, met en vedette des gens actifs dans l'industrie de la pornographie en ligne. Cette émission profite de subventions gouvernementales. Il existe même une chaîne canadienne d'informations en continu sur le web, *Naked News*, qui fait présenter l'actualité par des femmes qui font leur strip-tease, nonobstant la nouvelle lue.[49] Nous pouvons voir la présentatrice se dévêtir pendant que des secouristes s'escriment à sortir des cadavres des ruines d'une maison à la suite d'un violent tremblement de terre ou à la suite d'un raid de l'armée israélienne dans les territoires occupés palestiniens.

Il y a une sexualisation importante au cinéma et à la télévision, ce qui est le fonds de commerce de séries comme *Sex in the City, North Shore, Desperate Housewives, The Simple Life, Swingtown, Californication, Tell me you love me*, etc. Cette dernière montre des scènes de sexe à foison et ses producteurs laissent entendre que, comme dans la pornographie, elles ne sont pas simulées.

Aux États-Unis, la proportion d'émissions avec un contenu sexuel aux heures de grande écoute est passée de 67 % en 1998 à 77 % en 2005, de 3,2 scènes sexuelles à l'heure en 1998 à 5 scènes en 2005. De plus, parmi les vingt émissions les plus regardées par les adolescents, 70 % d'entre elles présentent un contenu sexuel.[50]

49. En 2004, les auditeurs pouvaient choisir entre le strip-tease d'une femme ou celui d'un homme. Aujourd'hui, l'option a disparu. Seules des femmes font un strip-tease en lisant les nouvelles.

50. Pour les chercheurs de cette étude, une émission comprend un contenu sexuel lorsqu'elle présente une description d'une activité sexuelle, un comportement de sexualité évocateur, le fait de parler

La programmation de la télévision a été caractérisée, en 2007-2008, par le « grand retour du sexe », selon une étude sur plus de deux mille chaînes, dans quatre-vingt-deux pays.[51] Le sexe est omniprésent sous la forme de magazines, de documentaires, de télévérités, de séries ou de sitcoms. « Du point de vue relationnel, il y a un antagonisme entre l'apologie du sexe pour le sexe, par opposition aux relations de longue durée, stables et solides », souligne Sheily Lemon, consultante à l'IMCA (International Media Consultants Associés). Au Marché international des programmes de télévision, à Cannes, en avril 2008, l'une des grandes tendances est la présence très importante d'émissions sur le sexe et de fictions où le sexe est un élément central comme dans *Dirt* ou *Californication* (États-Unis). Ce qui ne fait qu'approfondir une tendance déjà à l'œuvre depuis plusieurs années.

Dans le même temps, la banalisation de la pornographie a vu l'essor de la diffusion d'émissions d'« information » sur les produits de cette industrie. En Allemagne, la chaîne de télévision Vox, du groupe Bertelsmann-RTL, a produit une émission grand public, de 1994 à 2004, *Wa(h)re Liebe*, dont la traduction est « Amour vrai, amour marchandise », ce qui en dit long sur la nature de cette industrie. Il s'agit d'une émission qui faisait essentiellement la promotion de sites pornographiques, de boîtes échangistes, du téléphone rose, de films et de maisons de production pornographiques, etc. En France, chaque mois, sur Canal+, est diffusé *Le Journal du hard*, présenté par une ancienne hardeuse, Clara Morgane. Ce magazine télévisuel sur « l'actualité du hard » dure déjà depuis quinze ans. Il « informe » sur les dernières productions pornographiques. Au Québec, Anne-Marie Losique est active dans ce créneau. Elle se veut elle-même une bombe sexuelle provocatrice et libérée. Elle est productrice de différentes

de sexualité ou d'une activité sexuelle. Un comportement sexuel devait démontrer une intimité sexuelle. Dale Kunkel, Keren Eyal, Keli Finnerty, Erica Biely et Edward Donnerstein, *Sex on TV 4. Executive summary 2005, A Kaiser Family Foundation Report*, Kaiser Family Foundation, Menlo Parc, 2005.

51. NOTA, *Étude tendances TV internationales, saison 2007-2008*, Médiamétrie-Eurodata TV Worldwide, IMCA, 1er avril 2008.

émissions pornographiques dont *Sex-shop HD*, *Miss Canada nue*, diffusée par Canal Indigo, Bell Express Vu et Video on Demand, *Culture du X I* et *II*, une prétendue série documentaire sur l'industrie pornographique qui est diffusée sur Canal D, Sex TV et XXL TV (France) ainsi qu'une autre série relevant du même genre, *Stripclub*.

Les chaînes pornographiques se sont multipliées : Midnight Movie Channel en Corée du Sud, Paradise Television au Japon, Pink TV et XXL en France, Sex TV au Canada, Television X au Royaume-Uni, Tele Corazón en Espagne, etc., tandis qu'un certain nombre de chaînes généralistes diffusent des films X.

## Célébrité et pornographie

La célébrité des stars pornographiques est désormais chose acquise. Les noms de Briana Banks, Silvia Saint, Clara Morgane, Rocco Siffredi, Laure Sinclair, Brigitte Lahaie, Traci Lords, Jenna Jameson et bien d'autres sont assez connus. Le système de starification pornographique permet des percées dans les médias de masse traditionnels.

Jenna Jameson est l'une des « stars mondiales du porno ». Officieusement la « reine du porno », elle est la *porn star* qui a remporté le plus grand succès au niveau mondial. Après avoir été hardeuse, elle est devenue productrice pornographique en 2000. Elle n'est pas la seule, un bon nombre d'anciennes hardeuses se sont recyclées dans la réalisation ou dans la production de films X. Organiser la pornographie d'autrui permet d'échapper soi-même aux rapports sexuels pornographiques. Au faîte de sa gloire de productrice, Playboy TV diffusait son programme de télévérité, *Jenna's American Sex Star,* où des apprenties hardeuses luttaient pour décrocher un contrat avec le Club Jenna, la boîte de production de Jameson.

Bien qu'il y ait eu d'autres *porn stars* célèbres, Jenna Jameson a fait irruption dans les médias de masse par un chemin jamais vu « auparavant » aux États-Unis avec la publication d'un best-seller, un étalage médiatique sans précédent à la télévision et dans toute la culture populaire ainsi qu'un écho énorme tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du monde de la pornographie. Son autobiographie, *How to Make Love*

*Like a Porn Star*[52], a été pendant six semaines en tête de liste des meilleures ventes de livres du *New York Times.* Elle a été traduite en allemand et en espagnol.

Les médias de masse, suivant en cela les médias pornographiques, n'ont montré pour l'essentiel qu'un seul aspect: Jenna Jameson est richissime grâce à ses activités pornographiques, elle porte des vêtements coûteux et vit dans une grande maison luxueuse. Cependant, sa vie, passée sous silence, n'est pas si attrayante ou ensorcelante que cela. Adolescente, elle a subi un viol collectif et a été laissée pour morte. Elle a été violée de nouveau par l'oncle de son petit ami. Danseuse nue à 16 ans, posant au même âge pour *Penthouse,* elle est presque morte d'une overdose à 20 ans.

Sa célébrité pornographique lui a permis d'être invitée régulièrement à l'émission animée par Howard Stern, lui-même élevé au rang de vedette par des entreprises médiatiques dominantes dont plusieurs ont des intérêts financiers dans l'industrie pornographique. Ses talk-shows, saturés d'une culture misogyne, ont fait de lui l'un des animateurs les mieux payés du monde occidental. Stern a aidé à légitimer la pornographie comme une activité pour « des gars qui veulent être des gars » ! Il est une sorte de souteneur faisant la promotion des aspirantes hardeuses. Sans doute parce que c'est cela que ces jeunes femmes « veulent être »... Jenna Jameson a joué dans le film semi-autobiographique de Stern (1997), ce qui fut le point de départ d'une série de rôles dans des films non pornographiques ainsi que de son embauche comme animatrice pour des émissions de voyage comme *Wild On,* diffusé sur une chaîne câblée. Elle a prêté sa voix à son propre personnage animé dans un épisode des *Griffin.* Elle est apparue dans deux jeux vidéo, notamment dans *Grand Theft Auto: Vice City,* où elle est une prostituée qui rencontre le succès comme hardeuse. En 2003, Jenna Jameson a joué dans deux épisodes de *Mister Sterling,* une émission diffusée en période de pointe, dans lesquels elle est la petite amie d'un financier politique. Elle a été actrice dans des films d'horreur de série B. En avril 2006, Jenna Jameson a tourné une vidéo publicitaire pour Adidas. Enfin, en juillet 2006, elle est devenue la première

52. Jenna Jameson et Neil Strauss, *How to Make Love Like a Porn Star. A Cautionary Tale,* Harper Collins, New York, 2004.

star pornographique à faire son entrée au musée de Madame Tussauds... celui de Las Vegas évidemment.

Jenna Jameson a eu une vie qui diffère de celle de la très grande majorité des femmes dans la pornographie. Elle est devenue une star mondiale et s'est enrichie. Pourtant, le monde réel de la pornographie ne ressemble en rien au monde chic et glamour promu par les médias autour du cas de Jameson.

Parallèlement, la célébrité est de plus en plus liée à la pornographie. Ainsi, Paris Hilton est célèbre pour deux choses: la richesse de sa famille et le fait qu'elle a eu des relations sexuelles qui ont été filmées et diffusées sur le web. Lorsqu'elle est apparue sur la scène de culture populaire, sa célébrité était mineure et essentiellement liée à sa famille propriétaire de la chaîne d'hôtels Hilton. Quand le film de sa relation sexuelle avec son amant a été mis sur le web, elle est devenue une star mondiale du jour au lendemain. Sur le web, les hommes commentent ainsi la prestation sexuelle de Paris Hilton: « C'est amusant de regarder cette chienne stupide s'avilir elle-même comme une petite putain. » Si Paris Hilton est plus riche que chacun d'entre nous ne peut le rêver de l'être un jour, il n'en reste pas moins que les femmes peuvent difficilement s'évader de la culture pornographique. Ce que montre l'histoire récente d'Ashley Alexandra Dupré, la jeune escorte impliquée dans le scandale avec le gouverneur de New York. Elle voulait faire une carrière musicale. Celle-ci n'arrive pas à décoller malgré sa célébrité récente. Elle a, par contre, reçu des offres d'un bordel célèbre du Nevada, de *Penthouse* et de *Hustler* ainsi que des producteurs de *Girls Gone Wild*, qui ont retiré leur offre d'un million de dollars après s'être aperçus qu'Ashley Dupré avait déjà participé gratuitement à l'une de leurs vidéos en 2003. Ils se sont empressés de la mettre sur le web. En mars 2008, le *New York Post* publiait une série de photos de la jeune femme à moitié dénudée, puis en avril, c'était le tour d'*US Weekley,* un tabloïd *people* consacré aux célébrités. Très rapidement, sur le web ont été mises des photos pornographiques de la jeune femme, entre autres dans des scènes lesbiennes. Encore une fois, pornographie et prostitution apparaissent étroitement liées. Le cas d'Ashley Dupré montre un va-et-vient fréquent entre les deux industries.

Des étudiantes du collège et de l'université participent au tournage de vidéos comme *Girls Gone Wild.* Les jeunes femmes de ces vidéos sont pratiquement toutes de type caucasien. Elles sont exhortées à montrer leurs seins; elles reçoivent en retour un t-shirt et trente secondes d'une pseudo-gloire médiatique. Les raisons pour lesquelles des jeunes femmes consentent à faire cela devant la caméra ne sont sans doute pas très compliquées à comprendre, mais leur décision illustre l'un des pièges tendus aux femmes: si elles ne le font pas, c'est qu'elles sont prudes ou coincées, et si elles y participent, elles sont des dévergondées stupides et objets de railleries. Comme dans le cas de Paris Hilton ou de Pamela Anderson. Pamela Anderson est célèbre en tant que bombe sexuelle tandis que, simultanément, elle est ridiculisée en tant que blonde stupide. Les plaisanteries sur ses seins siliconés, son comportement sexuel et son manque présumé d'intelligence sont légion. Indubitablement, elle a obtenu la consécration de son statut de bombe sexuelle par la pornographie et la diffusion de la vidéo où elle fait l'amour avec son amant du moment (comme Paris Hilton). Son succès pornographique à *Playboy,* où elle a fait plusieurs fois la couverture du magazine, lui a ouvert les portes, en 1992, de la télévision, où elle a joué dans la série *Alerte à Malibu.*

Que signifie socialement la « célébrité » éphémère – en conformité avec les codes pornographiques – obtenue par les jeunes femmes acceptant de tourner dans les vidéos de *Girls Gone Wild*? Cette recherche de la célébrité ne peut être réellement comprise qu'à la condition de la mettre en rapport avec une tendance sociale actuelle, celle de l'intimité surexposée.

## De l'intimité surexposée

Depuis le milieu des années 1990, nos sociétés se caractérisent par une surexposition publique de l'intimité.[53] Ce phénomène résulte d'un double processus: la privatisation de l'espace public et la publicisation de l'espace privé. Nous sommes dans « l'âge de l'individu quelconque, c'est-à-dire un âge où n'importe qui doit s'exposer dans l'action personnelle

53. Lire, à ce propos, Serge Tisseron, *L'Intimité surexposée, op. cit.*

afin de produire et montrer sa propre existence.»[54] L'individu quelconque, pour se révéler en tant qu'individu, doit se singulariser dans une société où la consommation de masse uniformise tout. L'identité personnelle réussie exige une visibilité sociale et, en retour, la visibilité sociale est la preuve du succès de la quête identitaire individualisée. La singularité doit devenir spectacle pour s'avérer « vraie ». Pour Alain Ehrenberg, « la nouveauté est ce processus impersonnel, ce mode de socialisation qui pousse chacun à se rendre visible »[55]. Chacun doit réussir sa vie. À cet égard, les injonctions dans la psychologie populaire sont légion. Cependant, cet épanouissement dépend désormais de sa visibilité personnelle. Les gens meurent d'envie de passer sur les écrans et ainsi « accorder une valeur à leur vie »[56]. Nous pouvons donc comprendre, dans de telles conditions, le succès des télévérités. Dans ces émissions, l'individu quelconque devient momentanément une star. Il échappe à sa condition d'anonyme. Chaque individu peut donc devenir l'espace d'une émission une vedette et ainsi croire pouvoir se réaliser en tant qu'individu. Toutefois, pour cela, il doit accepter de se dévoiler, de donner un accès public à son intimité tant psychique que physique.

L'événement le plus marquant des dernières années est l'intrusion massive de la télévision dans un domaine autrefois réservé : l'intimité de l'individu, ses rêves, ses traumatismes, sa sexualité, ses pulsions. La télévision a procédé à un basculement des rôles, le téléspectateur étant convié à assister désormais à des émissions dont il est, ou son semblable – l'individu quelconque –, à la fois le sujet et l'acteur. *Big Brother* est lancé en 1999, aux Pays-Bas. Cette émission signe l'avènement de la téléréalité. Ce concept donnera naissance à différents clones, comme *Loft Story* ou *Secret Story*, et sera adapté par les chaînes d'autres pays. Ce type de télévérité place en laboratoire, c'est-à-dire dans un appartement truffé de caméras, des quidams, filmés vingt-quatre heures sur vingt-quatre, dans tous les avatars de leur intimité la plus

54. Alain Ehrenberg, *Le Culte de la performance*, Hachette Littérature, Paris, 1991, p. 279.

55. *Idem*, p. 280.

56. Vicente Verdu, *Le Style du monde. La vie dans le capitalisme de fiction*, Stock, Paris, 2005, p. 121 et 122.

triviale. Les personnages jouent consciemment ou non à aller jusqu'aux limites extrêmes de l'exhibition et de la vulgarité.

La téléréalité rejoint principalement un auditoire jeune, composé davantage de femmes que d'hommes.[57]

De nos jours, on s'acharne à tout montrer, à exposer le privé dans les moindres détails, y compris les plus sordides, pour en faire un produit de consommation. Cette évolution ressemble fort à celle qu'a connue la pornographie. Les photographies d'un magazine à grande diffusion comme *Penthouse* reflètent l'évolution vers l'exposition de l'intimité : au début des années 1970, il commence à montrer les pilosités pubiennes, puis, progressivement, il expose la vulve qu'il entrouvre. Suivent les scènes lesbiennes sans, puis avec contact sexuel, l'exhibition du pénis, le rapport oral ébauché, puis réalisé. À la fin des années 1990, il présente la pénétration en plan lointain, puis en plan rapproché.[58]

Si, du roman à l'autobiographie en passant par les reality-shows et les talk-shows, l'apparence de réalité « vraie » remplit les écrans de cinéma, de télévision et d'ordinateur, au même moment, la production et la consommation de pornographie, laquelle se veut réalité vraie sur le sexe, explosent. Le territoire pornographique, qui était confiné auparavant dans le privé et le caché, s'affiche publiquement, avec arrogance même. La pornographie s'impose dans tous les domaines.

La musique populaire poursuit la tendance. Britney Spears a bâti son succès sur une image d'écolière à tresses se déhanchant dans un couloir d'école. *Hit me baby one more time*, scandait-elle langoureusement, la chemise généreusement ouverte sur sa poitrine, la jupe à carreaux très écourtée de petite fille modèle. Puis, une fois le temps passé de l'adolescente virginale mais sexy, elle accentue sa mise en scène sexuelle par une reprise consciente des codes pornographiques tant dans ses chansons que ses vidéoclips. Ces derniers ont été réalisés par Gregoire Dark, lequel a dirigé des films pornographiques comme *New Wave Hookers* (putains,

57. Luc Dupont, *Téléréalité: quand la téléréalité est un mensonge*, Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2007, p. 108.

58. Jean-Claude Bertrand et Annie Baron-Carvais, *Introduction à la pornographie*, La Musardine, Paris, 2001, p. 13 et 14.

nouvelle vague), *Between the Cheeks* (entre les joues) et la série *The Devil in Miss Jones* (le diable au corps de M^lle^ Jones).

Cette prolifération d'images est marquée par une sexualité exhibitionniste. Dans la pornographie, cette sexualité agressive et frénétique est ponctuée d'actes sexuels, se voulant hyperréalistes, de plus en plus extrêmes : *gang bang*, double et triple pénétration, zoophilie, *bukkake*, ondinisme, *fisting*, bondage, etc. L'apparence de réalité « vraie » a pris une nouvelle dimension avec l'émergence puis le foisonnement de la « *reality porn* », du « porno vérité » et du « *gonzo* ». Cette variété particulière de pornographie a inondé le web au même moment où les reality-shows envahissaient la télévision. Le *gonzo* montre certaines des scènes les plus violentes et avilissantes de la production pornographique. L'étiquette de « porno-réalité » prétend offrir des actes sexuels authentiques aux consommateurs. Parce que la pornographie se veut déjà réalité sur le sexe, la prétendue porno-réalité ne fait que renforcer l'aspect déjà sordide de cette industrie en humiliant encore plus les femmes.

Le *gonzo* apparaît comme un « divertissement d'humiliation » ou, en anglais, « *humilitainment* »[59]. Il n'est pas plus « vérité » que l'ensemble de la pornographie qui se veut « vérité » sur le sexe, mais il est encore plus avilissant pour les femmes. Dans les *gonzo*, tout est montré, y compris la préparation à la pénétration anale : sont filmées les scènes où les femmes sont pénétrées par différents objets pour dilater leur anus et le préparer à la pénétration pénienne. On y voit également les scènes de lavement des intestins et l'expulsion du liquide utilisé pour ce lavement. Au moment de l'expulsion, les hardeuses adoptent des poses se voulant jouissives. Ces femmes soumises à plusieurs hommes sont sodomisées par un ou deux hommes, puis leur font des fellations et avalent leur sperme. Si elles sont en duo, elles s'échangeront le sperme de bouche à bouche. Ce genre est également nommé « du cul à la bouche » ou « *ass to mouth* ». Il n'y a aucun plaisir supplémentaire pour l'homme, à l'exception de la dégradation et de l'humiliation de la femme. La caméra s'attarde générale-

59. Shauna Swartz, *Triple-X Offender*, Not for Sale (http://www.notforsale-book.org/Articles/Swartz.html, site visité le 28 septembre 2005).

ment sur l'anus dilaté comme si elle tentait elle-même de le pénétrer. Certains sites *gonzo*, intitulés « *teens for cash* », utilisent de très jeunes femmes, qui semblent souvent mineures, qui « expérimentent » pour la première fois la sodomie. Ici, la propagande pour la prostitution est évidente. Le « *cash* », l'argent, permettrait de leur faire accepter tout et n'importe quoi. Très souvent, l'expression du visage des jeunes femmes relève de la souffrance, même si, à certains moments, elles se fendent, dans un rictus, d'un sourire, tout en demandant que l'acte sexuel soit « *harder* », c'est-à-dire plus dur. Les hardeurs n'hésitent pas à leur donner des claques sur les fesses, à leur tirer les cheveux pour qu'elles soient le plus arquées possible et, lors de la fellation, à tenir leur tête pour pousser le plus loin possible leur pénis dans leur gorge. Certaines s'étouffent, d'autres vomissent.

## Conclusion

Le capitalisme a récupéré le sexe et trouvé « vocation [...] à marchandiser le désir, notamment celui de la libération, et par là même à le récupérer et à l'encadrer »[60]. La mondialisation néolibérale favorise la pénétration de la marchandise dans le domaine des mœurs et les révolutionne, ayant des effets considérables, mais mal connus, sur les codes sociaux ainsi que sur le psychisme humain et les rapports entre les hommes et les femmes. La « liberté sexuelle » est dorénavant « une valeur marchande et un élément des mœurs sociales ». « Le plaisir sous cette forme engendre la soumission »[61], analysait Herbert Marcuse à la fin des années 1960, ce qui est particulièrement vrai pour les femmes et les enfants transmutés en marchandises sexuelles. C'est ce que nous mettrons en évidence au cours des prochains chapitres.

60. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris, 2002, p. 226.

61. Herbert Marcuse, *L'Homme unidimensionnel*, Seuil, Paris, 1968, p. 108.

CHAPITRE II

# LA PORNOGRAPHISATION DE LA CULTURE

La « pornographisation », c'est-à-dire le recyclage d'archétypes pornographiques dans la culture, est la nouveauté des années 1990. Cette pornographisation est particulièrement évidente dans certains romans et autofictions contemporains, au cinéma, à la télévision, dans la publicité et dans les magazines pour femmes et adolescentes. Elle est évidente aussi lorsque l'on considère le succès des livres des hardeuses qui publient des autobiographies sur leur vie édifiante et leurs expériences particulières. Depuis, un certain nombre d'entre elles se recyclent... dans les questions du sexe, évidemment. Elles écrivent, par exemple, des « guides pratiques » comme *Osez... la sodomie*[1], *Osez... découvrir le point G*[2], *Osez... tourner votre film X*[3] et *Osez... l'amour pendant la grossesse*[4]. Leur passage dans la pornographie leur a donné un

1. Coralie Trinh Thi, *Osez... la sodomie*, La Musardine, Paris, 2007.

2. Ovidie, *Osez... découvrir le point G*, La Musardine, Paris, 2006.

3. Ovidie, *Osez... tourner votre film X*, La Musardine, Paris, 2005.

4. Ovidie, *Osez... l'amour pendant la grossesse*, La Musardine, Paris, 2007.

statut d'experte apte à conseiller judicieusement les quidams et à leur faire bénéficier de leur profonde et enrichissante expérience sexuelle. La collection « Osez » chez La Musardine vous donne d'autres conseils tout aussi édifiants : osez coucher pour réussir, osez la fessée, osez faire la chasse à l'homme, osez les *sex toys*, osez faire l'amour à deux, trois, quatre, etc. Chacun des thèmes de la pornographie y trouvera son compte et son guide. Le passage de ces femmes dans la pornographie leur a également permis d'être actrices ou réalisatrices de films non pornographiques. Malheureusement pour elles, le milieu du cinéma traditionnel les marginalise ou ne les utilise que pour réaliser des scènes pornographiques ; ce fut notamment le cas de l'ancienne hardeuse, actuellement réalisatrice de films X, Ovidie, dans le film *Le Pornographe*, de Bertrand Bonnello.

L'époque est définitivement sous le signe de ce que Xavier Deleu nomme le consensus pornographique, lequel se traduit par des convergences entre le X et le non-X[5]. De telles convergences ne sont pas fortuites : dans cette ère marquée par la marchandisation généralisée et par la banalisation de la vénalité sexuelle, il y a un souci de rendre acceptable et insignifiante la représentation pornographique et de tout sexualiser. Il importe également d'ouvrir de nouveaux marchés pour poursuivre la croissance : les femmes qui consommaient peu de pornographie sont désormais une cible privilégiée de cette industrie, ainsi que les jeunes.

La pornographie influence différents secteurs de la société. Cette influence, bien que variable dans son intensité, se fait sentir partout. Nous nous attarderons dans ce chapitre sur les produits consommés par les jeunes ou qui s'imposent à eux.

## Les magazines féminins

« Faites votre cinéma XXX ! », « Silence, on jouit ! », « Guide du top dix des films érotiques », « Les films pornographiques peuvent alimenter votre vie sexuelle ! », « Préparons le popcorn et le lubrifiant ! », « Cours de danse sexy pour *booster* la séductrice en nous ! », « Fais-moi mal chéri ! », « Festival de la branlette ! »...

5. Xavier Deleu, *Le Consensus pornographique*, *op. cit.*

Non, ce ne sont pas des titres coiffant des DVD pornographiques ou des articles de magazines pour hommes ! Ces titres sont tirés du magazine *FA, Femmes d'aujourd'hui* [6], publié par TVA Publications, une compagnie de la multinationale Quebecor qui possède également la principale chaîne de la télévision québécoise. *FA* racole pour la pornographie en tentant de convaincre les femmes que celle-ci est glamour, sexy et enrichissante. Ce magazine a le soutien financier du gouvernement canadien, par l'entremise du Programme d'aide aux publications et du Fonds du Canada pour les magazines, pour ses envois postaux et ses coûts rédactionnels.

Symboliquement, de tels magazines sont un concentré des tendances actuelles, notamment en ce qui concerne l'imbrication de l'industrie de la pornographie avec des compagnies « traditionnelles » (ce que nous explorerons plus à fond dans le prochain chapitre). Le groupe Quebecor est propriétaire de Vidéotron, l'une des principales compagnies de câblodistribution et de connexion à l'internet. Par conséquent, Quebecor s'avère l'un des principaux diffuseurs de la pornographie à la télévision et par l'internet. Le groupe encourage ouvertement sa diffusion dans ses nombreux magazines et ses hebdomadaires gratuits. La multinationale contrôle également les principaux portails commerciaux québécois de l'internet, dont un moteur de recherche, des agences de rencontre ainsi que des réseaux de communautés en ligne.

Les magazines comme *FA* sont l'aboutissement d'une tendance à l'œuvre depuis les années 1990, depuis que la pornographie s'ébat, avec succès, hors de son ghetto, en imposant ses normes.

La presse féminine, qui était traditionnellement sentimentale, est devenue « sexuelle » ; elle fait nettement écho à l'imagerie pornographique. Le « si on se fiançait » a évolué en « comment mettre un homme dans son lit » (*Isa*, mars 2001) ou en « toi, je t'aurai » (*Biba*, mars 2001). L'acte sexuel est dissocié des sentiments, ce qui, on le sait, est la trame même du discours pornographique : « *Instant sexe*, le guide de l'amour rapido-incognito », titre *Vingt ans* (mai 2000), un magazine

6. *FA*, vol. 13, nº 6, sans date, mais disponible en kiosque au mois de mai 2008.

consommé par les adolescentes et même les préadolescentes. Dans *Jeune et jolie* (avril 1999), l'amant idéal « déchire votre décolleté, vous prend sur la commode, sur la machine en position essorage [...] un vrai *wild boy* ». *Muteen, pour les filles en avance sur leur âge*, titre dans sa livraison d'avril 2008 : « Sexe, pourquoi ils aiment les films X ? » Réponse : c'est normal, les hommes « ont une sexualité spatiale », mais attention à l'addiction tout de même.

Il s'agit non seulement de « *booster* son plaisir » (*Bien dans ma vie !*, été 2005) et de croire que tout ce qui est pornographique est *hot*, mais surtout de réguler la sexualité féminine autour de l'idée de la performance sexuelle. Les femmes et les adolescentes doivent absolument vivre une sexualité épanouie.[7] Cette dernière exige à la fois une connaissance technique du corps, sa mise en condition (si ce n'est sa transformation) et l'adoption de pratiques pornographiques : « Utilisez les *sexy toys* ! » (*Isa*, juillet 2003), « Et si je lui faisais un *strip-tease* ? » (*Bien dans ma vie !*, été 2005), « Sodomie 101[8] : Passer par la porte d'en arrière ». Suivent les conseils pratiques : « Primo, s'ouvrir l'esprit ; Deuxio, s'ouvrir le corps... » (*FA*, été 2005). « Pour donner de grands frissons à ces messieurs, rien de plus simple... Soyez quelque peu *trashy* et terriblement sexy » (*Adorable*, novembre 2005), suivent des photos d'une adolescente « vamp » prenant des poses qui n'ont rien à envier à celles que l'on retrouve dans la pornographie. « Masturbez-vous sans complexes, exhibez-vous si ça vous chante, réclamez votre droit à l'orgasme quotidien ! », assène *Biba* (août 2003) aux jeunes filles.

« Faites-lui plaisir tous les jours », commande une publicité de lingerie publiée par *Jeune et jolie* (mars 2007) qui, dans la même livraison, pose la question : « Avez-vous le corps de ses envies [à lui] » ou, plus loin : « Êtes-vous une nana qui fait fantasmer les garçons ? » Le magazine en rajoute dans un « sexy quiz » : « Quelle experte êtes-vous ? », « Êtes-vous prem's ou à la traîne ? » Il hiérarchise entre celles qui sont à la

7. Caroline Moulin, *Féminités adolescentes*, Presses universitaires de Rennes, Rennes, 2005, p. 44.

8. En Amérique du Nord, « 101 » renvoie au cours d'introduction à une matière.

traîne et qui devraient lire les guides de Tracey Cox[9], *Hot Sex* et *Super Hot Sex*[10], celles qui ne sont pas totalement larguées et celles qui sont des « loveuses incroyables ».

Les magazines pour adolescentes et jeunes femmes multiplient les conseils pour convertir les lectrices aux bienfaits du sexe express : « Les dix commandements de la p'tite vite » (*Adorable*, juillet 2005). Osez, osez... Ne soyez pas ordinaire ! Distinguez-vous de la masse ! Soyez résolue ! Ce qui souvent se réduit à mettre en valeur les « atouts » typiquement féminins : « Une seule résolution pour la rentrée : être irrésistible » (*Jeune et jolie*, septembre 2005). Suivent les conseils prescriptifs : « Comme Paris Hilton, soyez toujours optimistes ! Rendez Jules super amoureux ! Mettez du piment dans votre big love ! »

Soyez audacieuses ! Démarquez-vous ! N'hésitez pas à adopter le perçage, le tatouage et même la scarification (*Adorable*, novembre 2005). Puisque ces pratiques « font maintenant sensation auprès des femmes », faites donc comme les autres, soyez de votre temps, laisse entendre le magazine ! C'est la quadrature du cercle : il faut réussir à se démarquer des autres tout en faisant comme tout le monde !

Apprenez à aimer les actes sexuels vus dans la pornographie, amusez-vous avec les jouets sexuels, vous connaîtrez un épanouissement sexuel et, par conséquent, un épanouissement personnel, prescrivent les magazines pour les filles. L'époque, on le voit bien, est à l'ordonnance de normes à suivre. Pour être bien dans sa peau et dans sa vie, il faut adopter de nouvelles pratiques sexuelles et consommer les produits de l'industrie du sexe. Les magazines féminins racolent pour les sex-shops, font la promotion de leurs gadgets... Certains ont leur propre sex-shop, comme L'Adorable boutique, où la lectrice peut se procurer les « jouets sexuels » testés et promus par le magazine. Dans son numéro de novembre-décembre 2005, *Jalouse* offre à ses lectrices un vibromasseur. Selon le

9. Tracey Cox est une journaliste qui collabore régulièrement à l'édition australienne de *Cosmopolitan* ainsi qu'à de nombreux autres magazines féminins. Rendue célèbre par ses chroniques et ses articles, elle anime désormais une émission de télévision mensuelle : *Hot Love*.

10. « *Super Hot Sex* propose des expériences torrides, des jeux sexuels sans tabou et aborde des sujets très hot, le tout agrémenté de photos coquines ! »

directeur du magazine, « vendre un vibromasseur avec *Jalouse* correspond parfaitement à sa vocation avant-gardiste ».

L'imprécation « tout oser » pour enrichir sa vie personnelle est devenue courante. Il faut, en effet, tout essayer. Le magazine *Jalouse* (février 1999) proposait un reportage intitulé « Fantasmes et maux d'amour, fessée, bondage, splosh, érotisme médical... Quatre fantasmes explorés et pourquoi pas... à expérimenter. » Pour sa part, *Marie-Claire* (juin 2005) publiait un reportage sur l'échangisme dans un « club de vedettes », une pratique désormais « branchée ».

Il faut également transformer son corps, notamment par le moyen de la chirurgie esthétique, qui est promue, banalisée, idéalisée. Un exemple parmi d'autres : sous le titre, « Corps à la carte », on explique que « la liposculpture permet de sculpter le corps [...] donne des résultats appréciables sur des zones très précises » (*Adorable*, mai 2007). Exit la liposuccion, c'est désormais de la liposcuplture ! La « poitrine sur mesure » (*Adorable*, juin 2007), c'est-à-dire la chirurgie plastique des seins, a la cote.

« La place accordée aux rubriques ayant explicitement l'activité sexuelle pour sujet dans la presse féminine [...] et l'exposé fréquent des normes destinées à réguler cette activité tendent ainsi à poser un impératif érotique »[11] ou plutôt pornographique, si ce n'est un « impératif orgasmique »[12]. Celles qui n'embarquent pas sont coincées, elles sont simplement *out*, et finissent par se sentir coupables de ne pas fonctionner selon les normes promues. Dans la plupart des magazines pour adolescentes, la sexualité « est souvent suggérée aux ados comme moyen d'obtenir autre chose »[13].

À lire les magazines féminins, qu'ils soient pour adolescentes ou pour femmes, on ne peut pas être surpris par la croissance de la consommation de pornographie par les femmes.

11. Sylvette Giet, *Soyez libres ! C'est un ordre. Le corps dans la presse féminine et masculine*, Autrement, Paris, 2005, p. 101.

12. André Bégin, « Crépuscule des psychanalystes, matin des sexologues », *Communications*, n° 35, 1985, p. 159-171.

13. Natasha et Pierrette Bouchard, « La sexualisation précoce et la vulnérabilité des filles », *in* Pierrette Bouchard, Natasha Bouchard et Isabelle Boily (sous la direction de), *La Sexualisation précoce des filles*, Sisyphe, Montréal, 2005, p. 16.

Pratiquement aucun magazine féminin n'échappe à la sexualisation exagérée. « Il n'y a pas de fantasme qui soit mauvais ou irréalisable », titre *Corps et âme* (novembre 2007). Les autres magazines conjuguent tous un refrain sur le même ton : « Ayez un corps étonnant ! » (*Seventeen*, juin 2008), « Faire l'amour, on attend quoi ? » (*Jeune et jolie*, avril 2008), « Sexe, 100 % plaisir. Retour au point G, slow sex... Ahhh ! » (*Elle Québec*, juin 2008), « Fantasmer sa vie. L'audace ça paye ! » (*FCD*, mai 2008), « Onze tests pour oser et devenir irrésistible » (*Girls*, avril 2008), « Sexe, l'orgasme idéal » (*Adorable*, mai 2008), « Soyez bien nue ! Des astuces confidentielles pour accroître votre confiance au lit et ailleurs. Les choses les plus sexy à faire après le sexe... » (*Cosmopolitan*, mai 2008), « Sexe. Stimulez leur libido avec la lingerie ! » (*Corps et âme*, février, 2008), etc. Les magazines assènent tous la même chose au même moment. C'est un discours médiatique à pensée unique qui documente à l'excès le sexe dans un sens pornographique à la fois performatif et mécanique, exigeant en outre des femmes et des filles un corps sexy parfait en fonction du plaisir d'autrui, du plaisir masculin.

Ces magazines non seulement incitent les jeunes filles à adhérer aux standards de la mode et de la beauté pour obtenir ainsi l'attention des hommes et des garçons, mais donnent également la responsabilité de la réussite amoureuse et sexuelle aux adolescentes, qui doivent être prêtes à tout pour attirer puis satisfaire « leur homme » et ainsi assurer le succès du couple. Leurs désirs ne sont fonction que de ceux à satisfaire de leur partenaire.

## La publicité

Luxe et sexe font bon ménage. Saphisme, sadomasochisme, viol collectif, fétichisme, zoophilie, etc., sont des thèmes exploités dans la communication publicitaire qui flirtent avec la pornographie ou même qui tournent nettement à la pornographie.

Le « porno chic » désigne une pratique publicitaire qui puise son inspiration directement dans la pornographie et qui est promue dans la « bonne société ». Le but principal de cette publicité, outre le fait qu'elle vise à élargir la

clientèle, est de retenir l'attention du public et d'influencer son opinion à l'égard de la marque. La stratégie du « porno chic » des grandes marques de luxe a pour objectif de susciter un désir chez le consommateur tout en lui faisant mémoriser la marque, ce pourquoi la provocation est très utile. « En impliquant fortement le consommateur, le *shockvertising* [publicité provocatrice] garantit la remarquabilité de l'annonce et augmente son taux de mémorisation de manière substantielle. »[14] Ce type de stratégie de communication peut s'avérer très efficace. « Dans un environnement publicitaire encombré, un contenu publicitaire choquant assure au message d'être entendu », attestent des chercheurs.[15]

L'expression « porno chic » est apparue au début des années 2000 pour désigner le style publicitaire adopté par des marques de luxe. Cette mode s'est étendue par la suite. En conséquence, très rapidement, pour les produits de consommation bas de gamme, le « porno chic » est devenu « porno *trash* ». À l'origine, le « *glam-trash* » est issu de la contre-culture hip-hop aux États-Unis. La quincaillerie du style proxénète des rappeurs – lourds colliers en or, pendentifs en forme d'étoile, etc. – fait partie de ses symboles emblématiques. Pour les mannequins, avant de se lancer devant l'objectif, il est devenu un passage obligé de se rouler dans la gadoue, le cambouis ou même le goudron.

Au début des années 1970, l'expression « porno chic » ne concernait pas la publicité ; elle désignait aux États-Unis la vague de longs-métrages pornographiques tels que *Deep Throat*, *Behind the Green Door* et *The Devil in Miss Jones* et le phénomène médiatique qui en a résulté. Durant deux ou trois années, il a été en effet de bon ton dans certains

14. Gilles Lugrin, « Âmes sensibles s'abstenir : entre surenchère homosexuelle et "glam-trash", la polémique du porno chic », *ComAnalysis*, n° 25, septembre 2001 (http://www.comanalysis.ch/ComAnalysis/Publication25.htm, site consulté le 3 août 2002).

15. Darren W. Dahl, Kristina D. Frankenberger et Rajesh V. Manchanda, « Does it pay to shock ? Reactions to shocking and non-shocking and content among University students », *Journal of Advertising Research*, vol. 43, n° 3, 2003, p. 268-280.

milieux de la bonne société de commenter « savamment » ces films.[16]

Les publicités à caractère sexuel sont devenues plus explicites à partir de 1993 tant dans les magazines féminins et masculins que dans ceux ciblant un large public. Elles ont connu un boom à la fin des années 1990.

La « vogue sex-shop de la publicité » – cuissardes, colliers de chien... – a été la marque de commerce de groupes comme Gaultier, Helmut Lang et Mugler.[17] Les marques de luxe Gucci, Versace, Dior ou Vuitton, puis celles de prêt-à-porter comme Eram et American Apparel ont à leur tour adopté les codes de la pornographie pour publiciser leurs produits. Il est de bon ton de montrer une femme dénudée en position de soumission à un homme (Weston) ou en train de lécher un homme plein de cambouis en érection (jeans Redwood). Des lesbiennes se lèchent pour un sac à main Ungaro. Le sexe d'une femme nue est caché par une bouteille de parfum Tom Ford, tandis qu'Alfa Romeo utilise la même technique, mais avec son logo.

« Arrêtez de penser », ordonne Paco Rabane avec son eau de toilette mettant en scène une fille faisant un strip-tease devant un homme. La « danse au poteau » pour promouvoir le string est à l'honneur chez Sloggi. « Je suis vierge et vous ? » questionne une publicité pour le string Bolero. Le parfum Yves Saint-Laurent n'est concevable, semble-t-il, que par la mise en scène de la nudité féminine, laquelle, comme le parfum lui-même, n'a pour fonction que d'appâter et de séduire un ou des hommes (triolisme). Calvin Klein, Rochas et d'autres marques de luxe déclinent ce thème à satiété, employant toutes le même type d'images stéréotypées.

Un homme offre une bague Natan, la femme ouvre alors les jambes pour montrer sa disponibilité sexuelle ; le bijou est décrit comme « la première télécommande jamais inventée ». Une femme en sous-vêtements Triumph permet à la compagnie d'aviation *low cost* Sky de se targuer d'être « la première compagnie à la mode ». « La culture

16. Ralph Blumental, « Pornochic : "Hard-core" grows fashionable and very profitable », *The New York Times*, 21 janvier 1973.

17. Xavier Deleu, *Le Consensus pornographique*, *op. cit.*, p. 27.

du plaisir » de Virgin est symbolisée par une femme nue dans la neige croquant une pomme. Acquérir un appareil photo ayant plus de pixels fait grossir les seins du modèle. La barre chocolatée Magnum « fera de vous un homme » ; elle est introduite comme un pénis en érection dans le slip d'une femme. Cette thématique est reprise quasiment à l'identique par Nescafé pour son sachet individuel de café soluble.

Un sein ou une canette de bière, « ce n'est pas important ce que l'on voit, ce qui importe, c'est ce que c'est », annonce Schneider. Le cul d'une femme et l'orange pressée du Brésil sont une seule et même chose pour Del Monte. « Je les ai passionnés avec mon projet de financement », annonce Minelli au moyen d'une femme qui montre sa disponibilité sexuelle en ouvrant les jambes. Pour la campagne de la lingerie Barbara, une jolie jeune femme en sous-vêtements dit : « Quand on me dit non, j'enlève mon pull » et « Mon banquier me préfère à découvert, allez comprendre ».

Le « pornographisme » de la publicité n'utilise pas que la nudité féminine ou ne pratique pas que l'exacerbation de la féminité, il met fondamentalement en scène la soumission des femmes et leur asservissement sexuel. Le produit promu est associé à l'accès sexuel aux femmes. Cette objectivation sexiste « érotise » également l'agression sexuelle. La violence pornographique et ses symboles sont repris et mis au goût du jour. Les marins de Minute Maid se livrent à un *gang bang*, tout comme les hommes de Dolce & Gabbana. Les mannequins au sol, partiellement dénudés, souillés d'huile à moteur, font la promotion d'un sac à main de luxe Dior. La marque récidive : elle met en scène une femme recouverte de cambouis, vêtements sales et troués, le visage tuméfié et le regard hagard. L'ambiguïté fait la force de la photo : une partie du public y voit la représentation d'une scène de viol alors qu'une autre peut y voir une forme d'abandon dans un plaisir extrême. Le photocopieur Brother fait dire à une femme violentée : « Coup de soleil ? Gifle ? Pudeur ? » La réponse est pourtant évidente. Une publicité pour un fournisseur télé par internet enferme une femme dans un sèche-linge : « Son mari a préféré lancer un programme couleur », peut-on lire.

Le sadomasochisme (SM), le fétichisme et le bondage sont à l'honneur. Cuir, latex, skaï, fessée, flagellation, menottes,

cuirasses métalliques aux ceintures de chasteté, les codes pornographiques sadomasochistes ont envahi la publicité. Une Noire à la tête enserrée d'une gaine en cuir vend un sac Evolution. Rien de plus sexy qu'une jeune femme mains attachées dans le dos et couchée sur un canapé (Sisley). « Le latex, ça chauffe bien la peau », assure la ligne de vêtements Adeline. Chez Gucci, Givenchy, Kenzo, Bochum, Herus, la femme à la page adopte des vêtements et des accessoires fétichistes SM. Puisque ces derniers sont très « mode », les magazines féminins où paraissent ces publicités indiquent à leurs lectrices les boutiques où elles peuvent se les procurer.

La zoophilie est banalisée. La fille de Kookaï est en position de levrette devant un mouton, parce qu'elle a « envie d'un pull ». Ungaro montre une femme en extase léchée par un chien. Une femme de Sisley aux jambes largement ouvertes invite un taureau au rapport sexuel. Encore chez Sisley, une femme presse les pis d'une vache, dont le jet couvre sa figure, rappelant l'éjaculation faciale du X.

Le tourisme sexuel y trouve également son compte. Une publicité Thalys, faisant la promotion, à l'époque des fêtes de Noël, d'un voyage en train pour Amsterdam, montre un père Noël touriste devant une vitrine où un renne prostitué attend sa visite.

Les fantasmes pornographiques masculins s'affichent sans retenue. Le « porno chic » joue sur tous les tabous, y compris sur celui de la pédophilie bien que cela soit fait avec ambiguïté. Des gamines comme mannequins sont agenouillées, jambes écartées, seins dénudés (Sisley), léchant une sucette (Lee), tenant un ourson (« Arrêtez de jouer tout seul ! » assène Goa) ou allongées sur une immense peluche.

Tandis que la femme est ultraféminisée dans les publicités, l'homme est, pour sa part, virilisé : musclé, pose macho, tatoué, racaille, etc. Il ressemble comme deux gouttes d'eau au hardeur des années 2000. La tendance, bien que très minoritaire, est aussi à son objectivation.

Des fesses de femmes pour vanter un photocopieur, des seins pour vendre du parfum, des jambes pour les automobiles, des blondes inintelligentes pour de la bière ou d'autres produits... la publicité sexiste existe depuis longtemps. Elle a, par contre, été amplifiée de façon radicale par l'adoption des codes pornographiques.

## La mode hypersexualisée

« À quoi reconnaît-on une prostituée ? », se demande Florence Montreynaud.[18] Pour attirer les clients, les personnes prostituées s'habillent de façon provocante, se donnent à voir, font des gestes et adoptent des postures « obscènes ». Elles se vêtent de façon à montrer une disponibilité sexuelle. Désormais, les repères sont brouillés, souligne l'historienne. Ce qui faisait mauvais genre auparavant non seulement s'est banalisé, mais a subi une inversion. La haute couture, analyse-t-elle, a rattrapé et même dépassé le style « prostitué », elle semble s'être donné le mot d'ordre de « faire plus pute que les putes ». Les créateurs « se surpassent dans l'exhibitionnisme, concurrençant sérieusement les panoplies de sex-shop »[19]. Or, cette haute couture influence de façon importante les tendances du prêt-à-porter. Aussi, aujourd'hui, les femmes prostituées s'habillent-elles comme le font un certain nombre d'adolescentes et de jeunes femmes et vice-versa. Elles n'utilisent plus, pour une bonne partie d'entre elles, de vêtements stéréotypés. Peut-être parce que ces vêtements sont tout simplement devenus la norme ! Pour Sheila Jeffreys, les jeunes femmes doivent aujourd'hui adopter les codes vestimentaires de la prostitution dans le but de se donner à voir « gratuitement » en public et de titiller sexuellement les hommes.[20] Pour sa part, Andrée Matteau écrit d'un ton ironique qu'« avoir l'air pute est une discipline à s'imposer »[21].

La banalisation pornographique est telle que le logo de *Playboy*, un lapin, fait fureur, notamment chez les fillettes : « Ce lapin-là, il est partout maintenant : sur les tee-shirts, les boucles d'oreilles, etc. Les filles de 12, 13 ou 14 ans portent le symbole alors qu'elles n'ont aucune idée que c'est le lapin de *Playboy*, que ça envoie un message à certaines personnes.

18. Florence Montreynaud, *Amours à vendre, les dessous de la prostitution*, Glénat, Paris, 1993, p. 44-46.

19. *Idem*, p. 48.

20. Sheila Jeffreys, *Beauty and Misogyny. Harmful Cultural Practice in the West*, Routledge, Londres et New York, 2005, p. 177.

21. Andrée Matteau, *Dans la cage du lapin. De la pornographie à l'érotisme*, Les Éditions du CRAM, Montréal, 2001, p. 136.

Pour elles, c'est un lapin "*cute*". »[22] Les jeunes consomment des produits de l'industrie de la pornographie en toute innocence. Pour les pornocrates, c'est une bonne chose, sachant que la fidélité à une marque de commerce démarre jeune et que cela, à terme, sera plus que rentable. Quand *The Nation* a questionné le propriétaire de l'empire Playboy, à propos de ce phénomène de mode, Hugh Hefner a répondu : « Je ne me soucie pas qu'un bébé tienne un hochet-lapin de Playboy. »[23] Ce qui est fort compréhensible, puisque les revenus tirés des objets et des vêtements de la marque Playboy sont évalués à 350 millions de dollars par année.[24]

Il n'est pas surprenant que de nombreuses jeunes filles, qui adoptent naïvement ce symbole, puissent être perçues comme des filles aux « mœurs légères », ouvertes aux expériences sexuelles précoces. Il n'est pas surprenant non plus pour le docteur Baltzer que « si on habille une fille de 4 ou 5 ans avec du linge sexy, plus tard, quand elle sera adolescente, elle utilisera le sexe comme moyen de communication »[25]. Elle sera habile avec ce « langage » car c'est celui qu'elle aura appris à utiliser.

Certes, la sexualisation des jeunes filles n'est pas un phénomène nouveau. Ce qui est nouveau, cependant, c'est la récente production et la disponibilité de produits sexy dans des tailles pour enfants et « ado-naissantes » (ou *tween*).[26] Les experts en marketing reconnaissant que le marché des « ado-naissants » est une nouvelle niche excessivement lucrative. Aux États-Unis, les enfants âgés de 4 à 12 ans ont fait dépenser à leurs parents, en 2002, 30 milliards de dollars, ce qui

22. Franziska Baltzer, « Sexualisation précoce des adolescent-es et abus sexuels », article cité, p. 10. *Cute* signifie « mignon ».

23. Alison Pollet et Page Hurwitz, « Strip till you drop », *The Nation*, 24 décembre 2003.

24. Patrice A. Oppliger, *Girls Gone Skank. The Sexualization of Girls in American Culture*, McFarland & Company Inc., Jefferson (Caroline du Nord) et Londres, 2008, p. 11.

25. Franziska Baltzer, « Sexualisation précoce des adolescent-es et abus sexuels », article cité.

26. American Psychological Association (APA), *Report of the APA Task Force on the Sexualization of Girls*, American Psychological Association, Washington, 2007, p. 14.

représente une augmentation de 400 % par rapport à 1989.[27] Le pouvoir d'achat des 31 millions d'adolescentes américaines est estimé à 158 milliards de dollars ; elles dépensent quelque 75 % de leur budget en vêtements.[28] Selon l'American Psychological Association, les publicitaires dépensent plus de 12 milliards par année à l'intention des jeunes.[29]

Le conditionnement des jeunes filles au port de vêtements sexy illustre clairement la nature commerciale de cette pornographisation. Vers la fin des années 1990, le string[30] et le thong[31] sont devenus les nouveaux must. La mode des pantalons taille basse s'est imposée. La ficelle du string devait se faire voir. Les filles âgées de 13 à 17 ans auraient dépensé, en 2003, près de 152 millions de dollars américains pour l'achat de strings.[32] Des sous-vêtements pour fillettes simulent une poitrine avec bonnets de soutien-gorge en mousse. La Senza Girls a même mis sur le marché des soutiens-gorge rembourrés de la taille 80 A. Ce type de mode impose très tôt aux jeunes filles un rôle de lolita et de bimbo (style ultraféminin), tout en leur inculquant le message que leur valeur se mesure à leur sex-appeal.[33] Le culte de l'apparence place ces fillettes en position d'objet de désir, c'est-à-dire les chosifie.[34]

Alors que le look « sexy prostituée » fait bon genre chez les filles – en anglais, le terme « *prostitot* » renvoie au style « prostituée » chez une jeune enfant (*tot*, c'est-à-dire bambin) –,

27. Juliet B. Schor, *Born to buy*, Scribner, New York, 2004, p. 23.

28. Patrice A. Oppliger, *Girls Gone Skank...*, *op. cit.*

29. APA, *Report of the APA Task Force on the Sexualization of Girls*, *op. cit.*

30. Le *G-string* tire son origine de la danse nue. Lorsque qu'il était encore interdit de montrer les parties génitales, il servait à les couvrir tout en permettant une exposition maximale du corps.

31. Le thong est une pièce de vêtement qui comporte deux triangles de tissus, un devant l'autre derrière, tandis que le string en comporte un seul, devant.

32. Pamela Paul, *Pornified...*, *op. cit.*, p. 184.

33. Natasha et Pierrette Bouchard, *La Sexualisation précoce des filles peut accroître leur vulnérabilité*, Sisyphe, 18 avril 2007 (http://sisyphe.org/imprimer/php3?id_article=917, site consulté le 17 septembre 2007).

34. Xavier Pommereau, *Ado à fleur de peau*, Albin Michel, Paris, 2006, p. 56.

chez les garçons c'est le style macho, qui souvent se réfère au modèle *pimp* (maquereau) et racaille, qui fait *in.* Influencés par les chanteurs hip-hop et rap, dont certaines des vedettes sont partie prenante de l'industrie pornographique, des jeunes hommes portent la casquette, des chandails évasés sports, des jeans larges portés très bas montrant les caleçons et des chaussures de sport de marque. Ces vêtements s'accompagnent d'accessoires comme d'énormes bijoux symbolisant l'argent ou le crime.[35] Pour Xavier Pommereau, ce style permet aux jeunes garçons de revêtir l'apparence machiste et de jouer la provocation. Le psychiatre français souligne que, à force de jouer aux durs, les garçons peuvent finir par être intégrés à un gang.[36]

L'intégration de références pornographiques à la mode pour bébé peut servir d'étalon pour juger de leur acceptabilité et de leur popularité. Il est possible de se procurer sur de nombreux sites, notamment *Pimpfants* et *Cafepress,* des vêtements pour les bébés et les enfants sur lesquels y sont inscrits des slogans comme « *Jr. Pimp Squad* » (escouade maquereaux juniors), « *Babybling* » (bébé argent), « *Hooray for boobies* » (hourra pour les seins), « *Don't hate me because i'm cute. Hate me because my mom has big milk bags* » (ne me déteste pas parce que je suis mignon. Déteste-moi parce que ma mère à de gros sacs à lait), ou encore « *My Mommy's a MILF* » (ma maman est une mère que j'aimerais baiser). Sur le site *T-Shirt Hell,* qui met sur sa page d'entrée la photo d'un hardeur bien connu, sont proposés des t-shirts pour bébés et enfants de 6 mois à 3 ans, avec des inscriptions comme « *Pardon my nipple breath* » (pardon pour mon haleine de sein), « *Playground pimp* » (terrain de jeux pour maquereaux), « *F!#K the milk, were's the whiskey tits ?!* » (oublie le lait, où sont les seins au whisky ?), « *All daddy wanted was a blowjob* » (tout ce que papa voulait c'était une pipe).

Le look et les poses sexy commencent dès l'école primaire, soit bien avant l'apparition d'une maturation sexuelle. Quand des enfants baignent dans la sexualité adulte, il est évident

35. Jean-Philippe Pineault, « De la provocation », *Le Journal de Montréal,* le 24 août 2007.

36. Xavier Pommereau, *Ado à fleur de peau, op. cit.*

qu'ils n'ont pas fait un tel choix, rappelle Pierrette Bouchard.[37] Les fillettes et jeunes filles qui affichent un look sexy, emprunté aux images publicitaires et aux artistes qu'elles aiment, « ne sont évidemment pas prêtes à [en] assumer les conséquences »[38]. C'est un jeu, certes encore innocent chez les enfants, qui prête toutefois à l'ambiguïté et qui engendre la confusion.

## La musique populaire

Les codes pornographiques fourmillent dans l'industrie de la musique, non seulement dans les titres des albums et les paroles des chansons, mais également dans l'habillement et les chorégraphies des artistes. Si les contenus sexuels dégradants et la chosification des femmes étaient l'apanage du hip-hop et du rap, ils s'étendent désormais à tous les styles musicaux. Les *porn stars* sont volontiers cooptées : « Jusqu'à récemment, fraterniser en public avec une vedette du porno était inacceptable. Aujourd'hui, cela donne aux musiciens une aura de danger et d'intrigue », affirme un journaliste de *Rolling Stone,* le principal magazine états-unien de critique musicale.[39] Dans le monde de la musique rock, les *porn stars* sont désormais montrées comme des trophées. Chez les rappeurs comme Snoop Dog et 50 Cent, la pornographie n'est qu'un moyen parmi d'autres de faire des affaires.[40]

Certains décomptes musicaux, comme celui des cinquante vidéoclips les plus sexy, présentés à la chaîne de télévision canadienne Much Music au cours de la semaine de relâche des élèves du secondaire, à l'hiver 2008, contribuent à la normalisation de la pornographie et de ses codes. Par ailleurs, au cours de cette même semaine, la chaîne a présenté différents micros-trottoirs où les animateurs cherchaient à connaître quelle femme ou quel homme les auditeurs aimeraient voir sans vêtements, quelle artiste féminine a les plus

37. Pierrette Bouchard, *Consentantes ?..., op. cit.*, p. 6 et 7.

38. Xavier Pommereau, *Ado à fleur de peau, op. cit.*, p. 56.

39. Pamela Paul, *Pornified..., op. cit.*, p. 5.

40. *Idem*, p. 6.

belles fesses ou quel vidéoclip contient les mouvements et les corps les plus sexy, etc.[41]

Ces chaînes musicales s'adressent à un public âgé de 15 à 25 ans. Soixante pour cent des jeunes Américains les écoutent de 1,5 à 2,5 heures par jour en moyenne.[42] Quelque 52,3 % des jeunes Québécois de 12 à 17 ans écoutent la chaîne MusiquePlus.[43] Ce public jeune est bombardé quotidiennement de chansons et d'images hypersexuelles, souvent dégradantes pour les femmes.

Dans la grande majorité des vidéoclips des artistes populaires, revient comme un leitmotiv l'idée que l'autonomie, voire la libération sexuelle, passe par la servitude sexuelle et la mise en valeur du corps. Madonna, les Spice Girls, Janet Jackson, Britney Spears, Nelly Furtado, les Pussycat Dolls, Fergie, Mariah Carey, Gwen Stefani, Destiny's Child et Rhianna ne sont que quelques-unes des idoles qui ont fait fortune au moyen de leur flirt ou de leur réappropriation des codes pornographiques.

La chanteuse pionnière ayant le plus exploité ce filon est sans aucun doute Madonna. Sa discographie pullule de titres provocateurs, sans compter que deux de ses vidéoclips, *Justify my love* et *Erotica*, ont été retirés des ondes de la chaîne américaine MTV pour « sexualité excessive ». Sous le couvert de la libération sexuelle et de l'autonomie des femmes (*empowerment*), Madonna n'a jamais hésité à adopter les codes pornographiques. Outre la mise en scène pornographique, il y a aussi la mise en valeur du corps par le port de vêtements qui évoquent les tenues des hardeuses et des danseuses nues. Enfin, son nouvel album intitulé *Hard Candy* poursuit dans la même veine : les vêtements de la chanteuse ainsi que sa façon de lécher une languette de similicuir ne sont pas sans rappeler le fétichisme sadomasochiste.

41. Isabelle Aubin, *Pornographie dans les vidéoclips*, manuscrit, Ottawa, Université d'Ottawa, 2008.

42. Steven Martino, Rebecca Collins, Marc Elliot, Amy Strachman, David Kanouse et Sandra Berry, « Exposure to degrading versus nondegrading music lyrics and sexual behavior among youth », *Pediatrics*, vol. 11, nº 2, 2005, p. 430-441.

43. Conseil du statut de la femme, *Le Sexe dans les médias...*, *op. cit.*, p. 28.

Plusieurs jeunes émules de Madonna, notamment Britney Spears et Christina Aguilera, la considèrent comme l'une de leurs plus grandes influences musicales. Les baisers échangés par Madonna, Britney Spears et Christina Aguilera lors leur prestation, en 2003, aux MTV Awards ont été, pour plusieurs critiques musicaux, un symbole du passage du flambeau de Madonna aux deux jeunes chanteuses sexy.

Britney Spears compte parmi les jeunes chanteuses qui ont intégré les codes pornographiques à leurs vidéoclips et à leurs chorégraphies afin de rompre avec l'image innocente qui lui avait pourtant permis de percer dans l'industrie musicale. Elle n'est pas la seule. Pour son premier album, *Sweet Kisses*, paru en 1999, Jessica Simpson avait misé sur sa virginité. La chanson « Sweetess Sin » de son album *In this Skin*, paru en 2003, est diamétralement opposée à cette image. Le paradoxe sur lequel ces chanteuses jouent à fond est celui de l'adolescente à la fois pudique et nymphomane.[44] Depuis la parution de son troisième album, en 2001, Britney Spears ne cesse de provoquer, que ce soit par les paroles de ses chansons, la surexposition de son corps ou ses tenues hypersexualisées, qui ne sont pas sans rappeler celles portées par les femmes actives dans les industries du sexe. Plusieurs références directes à la pornographie sont intégrées dans ses vidéoclips. Par exemple, le clip de la chanson « Gimme More », tiré de l'album *Blackout*, se déroule dans un club de danse nue. Elle simule la relation sexuelle à plusieurs, l'effeuillage, sans oublier les poses qui feignent la servitude sexuelle.

En 2002, la chanteuse américaine Christina Aguilera sortait un deuxième album intitulé *Stripped*. Quoique le titre de l'album soit une allusion à son prétendu effeuillage psychologique, l'image de la pochette ainsi que la chanson « Dirrty » font davantage référence à l'effeuillage corporel. Le vidéoclip de celle-ci simule un combat de boxe dans la boue tout en présentant la chanteuse vêtue d'une jambière de cuir rouge mettant en valeur ses fesses dénudées. La tournée mondiale *Stripped* a généré des revenus de 32 millions de dollars.[45]

44. Pierrette Bouchard, *Consentantes ?..., op. cit.*

45. Ariel Levy, *Female Chauvinist Pigs. Women and the Rise of Raunch Culture,* New York, Free Press, 2005, p. 31.

Au Canada, des chanteuses comme Nelly Furtado et Caroline Néron jouent dans le même créneau. Leurs derniers vidéoclips reprennent tous les clichés usuels de ce qui est considéré « érotique » dans le genre.

Le fantasme pornographique de la jeune collégienne est surexploité dans les vidéoclips. En France, de jeunes chanteuses comme Pamela et Alizée jouent sur la dualité de l'adolescente pudique et de la jeune nymphomane en juxtaposant l'image de la jeune collégienne sage à celle de la rebelle qui exhibe sa sexualité. Aux États-Unis, le vidéoclip *Stupid S**** du groupe Girlicious, formé à la suite d'un concours télévisé produit par Robin Antin, la même qui a fondé le groupe The Pussycat Dolls, commence en vêtements de collégienne et se poursuit avec un strip-tease. Au cours de l'émission de téléréalité destinée à former le groupe, la productrice a invité les jeunes candidates à pratiquer la danse au poteau et à se (dé) vêtir comme les danseuses nues. Elle s'adressait en outre aux filles en les traitant de « *bitches* » (salopes).

Une star féminine de la chanson ou du cinéma devra presque obligatoirement adopter un look sexy. Plus encore, elle se doit d'être une bombe sexuelle sans complexes. Les autres, qu'elles soient excellentes chanteuses ou actrices, si elles n'ont pas la chance d'avoir un physique qui rencontre les normes dominantes en vigueur, risquent de ne pas pouvoir faire une belle carrière, encore moins d'être des stars.

Les bandes promos vidéo des chanteuses comme celles de Britney Spears et de Christina Aguilera, qui ciblent un public de jeunes filles, « véhiculent une image dégradante des femmes où l'on voit les chanteuses mimer des actes sexuels dans des tenues associées à la prostitution »[46]. Sans cette sexualisation outrancière, les bandes promos vidéo sembleraient désormais ringardes comme si elles appartenaient à un monde suranné.

Les artistes féminines ne sont pas les seules à participer à l'étalage pornographique. Les chanteurs contribuent aussi à ce phénomène. Si, dans la pornographie, les femmes sont des salopes, des putes, des chiennes, des allumeuses, etc., dans l'industrie de la musique, elles sont décrites et

46. Natasha et Pierrette Bouchard, « La sexualisation précoce et la vulnérabilité des filles », article cité, p. 16 et 17.

présentées dans les mêmes termes. Voici quelques-unes des paroles : « Alors, suce-moi la chienne/Je ne joue pas du rock pour le cancer/Je joue du rock pour l'argent et les danseuses nues » (Kid Rock). « Je dis aux putes tout le temps/Chiennes embarquent dans mon auto » (50 Cent). « Ferme-toi salope/Tu causes beaucoup de chaos/Penche-toi simplement et prends-la salope, d'accord Ma ? » (Eminem). « God bless the topless, écarte toé les fesses/Si t'es une bonne chienne, ma slacker ta laisse/Tu vas voir pourquoi qu'elles crient quand elles se font mettre/Parce que c'est moé qui a le fouette » (Black Taboo).[47]

Les artistes des générations précédentes ne veulent pas rater le bateau ! Le chanteur britannique Elton John a présenté, en 2004, un spectacle intitulé *The Red Piano* (le piano rouge) au Caesars Palace, à Las Vegas. Hautement acclamé par la critique, ce spectacle avait, entre autres, pour décor des seins gonflés placés devant de gigantesques écrans sur lesquels on faisait jouer une vidéo de Pamela Anderson en train de danser autour d'un poteau.[48] Cette représentation a connu un tel succès que la chaîne américaine NBC a choisi de la présenter en décembre 2007 pendant les heures de grande écoute. L'événement a pu compter sur la présence de Pamela Anderson.

Les rappeurs 50 Cent, Ice-T et Snoop Dog enregistrent désormais directement pour des compagnies pornographiques : Playboy, Girls Gone Wild, Colmax, Catt Entertainment, etc. Entre les chansons se succèdent les scènes sexuelles *hard*.

## Les jeux vidéo

Ventre dénudé, poitrine et hanches disproportionnées par rapport à la taille, cuissardes, regard aguichant, nudité... cette description n'est pas celle d'une hardeuse, mais bien celle de personnages féminins de jeux vidéo. Plusieurs jeux ont pour héroïnes des femmes hypersexualisées (*Tomb Raider, Heavenly Sword, Dream of Mirror*). D'autres offrent

47. APA, *Report of the APA Task Force on the Sexualization of Girls, op. cit.*, p. 6 ; Pierrette Bouchard, *Consentantes ?..., op. cit.*, p. 29-32.

48. Ariel Levy, *Female Chauvinist Pigs, op. cit.*, p. 24.

aux joueurs la possibilité d'habiller leurs personnages (*Rock Band, Guitar Hero, Second Life*). Or, les vêtements proposés sont souvent les mêmes que ceux que l'on retrouve dans la pornographie.

L'industrie du jeu vidéo croît à une vitesse phénoménale et certains estiment que les ventes en Amérique du Nord ont atteint les 20 milliards de dollars en 2007.[49] Il n'est donc pas étonnant que les industries du sexe veuillent leur part du gâteau. En 2006, à San Francisco, avait lieu la première conférence Sex in Video Games.[50] Puisque la pornographie se retrouve partout maintenant, dans les films, les magazines, le web, alors pourquoi ne pas l'intégrer dans les jeux vidéo ?, se demande la présidente de l'événement, Brenda Brathwaite, auteure du livre *Sex in Video Games*.[51] La conférence a notamment discuté des stratégies pour intégrer davantage les scènes de sexe dans les jeux vidéo grand public. L'accroissement du marché féminin était également l'un de ses objectifs. Selon Brenda Brathwaite, les jeux pornographiques comme *Virtually Jenna* (où le joueur incarne Jenna Jameson), *Red Light Center* (un monde monétisé strictement réservé aux adultes) et *Leisure Suit Larry* (dragues d'un puceau de quarante ans) sont produits pour un marché masculin et, pour conquérir le marché féminin, poursuit-elle, il faut créer des jeux plus « émotionnels » où les personnages féminins sont poursuivis, avant d'être l'objet de caresses une fois capturés ! Les femmes aiment sans doute, au plus profond de leur être, qu'un homme les viole ! C'était pourtant le thème de l'un des premiers jeux pornographiques, *Custer's Revenge, the White Man Came*, mis sur le marché en 1982. Le jeu représentait un général de l'armée américaine, George Armstrong Custer, qui prenait sa revanche sur les Amérindiens qui l'avaient vaincu à la bataille de Little Big

49. Patrick Déry, *Jeux vidéo : une tonne de préjugés*, Cyberpresse, 8 décembre 2007 (http://www.cyberpresse.ca/apps/pbcs.dll/article?AID=/20071208/CPOPINIONS02/7120.html, site consulté le 3 janvier 2008).

50. *Sex in Video Games 2007*, http://sexinvideogames.com, site consulté le 17 mars 2007.

51. Brenda Brathwaite, *Sex in Video Games*, Charles River Media, Boston, 2006.

Horn (1876). Nu et en érection, le général devait traverser un terrain en évitant un certain nombre d'obstacles avant de pouvoir violer une Amérindienne attachée à un poteau.

Les premiers jeux pornographiques sont crus et sans sensualité. Créé en 1982, *Beat Em Eat Em* met en scène deux femmes qui doivent attraper le sperme dans leur bouche. Un homme sur un toit éjacule et le joueur dont les femmes laissent le moins tomber de sperme au sol gagne. Plus tard, les jeux pornographiques tourneront fréquemment autour de thèmes mettant en vedette les industries du sexe, c'est notamment le cas de *Lula : The Sexy Empire*, mis sur le marché en 1998. Le personnage Lula est une prostituée. Avec l'aide d'un criminel, elle devient une *porn star*. Ils créent ensemble une entreprise pornographique, ce qui est prétexte à la multiplication d'actes sexuels à l'écran. Le but du jeu est de faire le plus d'argent possible. Les générations suivantes du jeu seront intitulées *Lula Pimperator contre-attaque* (*Wet Attack. The Empire Cums*) et *Lula Pinball*. Puis ce sera, en 2005, *Lula 3D*. Il met en scène l'enlèvement de trois hardeuses devant tourner dans le prochain long-métrage produit par Lula. Dans la même veine, en 2002, était édité le jeu BMX XXX, une simulation de courses et d'acrobaties en motocyclette, dont les exploits sont récompensés par des séquences de strip-tease. Le jeu japonais *Benki Kuosuko* montre une femme ligotée, jambes écartées sur la cuvette des toilettes avec en sous-titre la phrase suivante : « Fais-lui aimer ça ! » Le joueur est invité à lui insérer des seringues, des œufs, une boîte de lait ou des pilules dans le vagin et l'anus.[52]

Au cours de ces années apparaissent les programmes « mod », des programmes pour modifier le jeu original, sous la forme d'une greffe qui se rajoute à l'original, mais qui le transforme parfois complètement. Le « mod » permet de convertir les jeux non pornographiques en jeux pornographiques. *Tomb Raider* sera l'une des cibles privilégiées. Aujourd'hui, des programmes de modification sont créés pour pratiquement tous les jeux ayant un personnage féminin.

52. Erica Scharrer, « Virtual violence : Gender and aggression in video game advertisements », *Mass Communication & Society*, vol. 7, n° 4, 2004, p. 393-412.

Présentement, plus de trois cents jeux vidéo axés sur le sexe sont proposés sur le marché. Ils vont du strip-poker aux jeux de rôle en passant par le jeu « érotique » multijoueur en ligne. Parmi les quatre cents jeux classifiés pour les adolescents, 27 % présentaient, en 2004, un contenu sexuel.[53]

Parmi les jeux axés sur le sexe, il y a les populaires *Grand Theft Auto* (*GTA*) et *Playboy: The Mansion.* La série *Grand Theft Auto* (*GTA*), créée en 1997, invite le joueur à se plonger dans la peau d'un gangster à la morale douteuse qui effectue des missions – de la fusillade en pleine rue au braquage de banque. Les joueurs utilisent toutes sortes de véhicules. Ils sont invités à utiliser les services de prostituées puis à les tuer (ce qui rapporte davantage puisque les joueurs récupèrent leur argent), à visiter des clubs de danse nue, des sex-shops, à aller au cinéma X et à avoir des relations sexuelles anales. Dans le guide qui accompagne la quatrième génération de *GTA*, on retrouve une publicité pour le club de danse nue Honkers. Le *GTA 4* a été classé « M. », ce qui signifie qu'il s'adresse à un public âgé de 17 ans et plus. Certaines grandes entreprises, notamment Wal-Mart, refusent de vendre des jeux vidéo classés « adulte ». Une classification « A » – réservée à un public âgé de plus de 18 ans –, aurait été désastreuse pour le studio Rockstar et l'éditeur Take-Two. Compte tenu de la taille du marché contrôlé par des compagnies comme Wal-Mart, il semble évident que Rockstar a fait d'énormes pressions pour que son jeu ne soit pas pour les 18 ans et plus.

Le jeu *Playboy: The Mansion* invite les joueurs à vivre comme Hugh Hefner, le propriétaire de l'empire Playboy. Le joueur travaille à créer et à faire prospérer un magazine. Mois après mois, l'« entrepreneur » doit se procurer articles, interviews et photos, tout en organisant des séances de prise de vues afin d'alimenter de *playmates* la couverture et les pages centrales du magazine. Il peut engager le personnel nécessaire ou prendre lui-même les photos et recruter les jolies jeunes femmes qui poseront pour lui. Le casting s'effectue au manoir Playboy. Évidemment, il a également la possibilité de s'envoyer en l'air en tout temps et en tout lieu. Le jeu propose

53. Peter Stock, *The Harmful Effects on Children of Exposure to Pornography*, Canadian Institute for Education on the Family, 2004 (http://www.cief.ca/pdf/harmpornography.pdf, site visité le 15 avril 2005).

à cet égard des « sauteries » pour lesquelles le joueur décide du thème vestimentaire, des invités et des lieux.

Dans l'optique de toujours capitaliser sur de nouveaux marchés, le magazine *Playboy* offre des photos téléchargeables pour la console Playstation.[54] En 2004, plusieurs personnages de jeux vidéo, dont la demi-vampire de *BloodRayne*, Mileena de *Mortal Kombat* ainsi que Nina, de *Tekken*, ont été dévêtus pour le magazine *Playboy*. Devant le succès de cette édition, *Playboy* a décidé de récidiver en octobre 2005. Cette fois, nous pouvions y voir Jacqui, une meneuse de claque de *Blitz: The League*, Carla Valenti d'*Indigo Prophecy*, Alexa de *50 Cent: Bulletproof* ainsi que des personnages de *God of War*.

Une étude sur l'évolution de l'image et du rôle des femmes dans les jeux vidéo des quatre dernières générations montre à la fois une sexualisation accrue des femmes au fil du temps et une pornographisation accentuée de leur rôle.[55] Soulignons toutefois qu'un pourcentage non négligeable de jeux – environ 30 % – ne comporte aucun personnage féminin.

Au moyen d'une échelle élaborée pour juger du sex-appeal des personnages, les auteurs de l'étude démontrent qu'à la troisième génération (1983-1987) – celle des consoles 8 bits –, les femmes ne sont pas très sexy; les héroïnes attendent que le prince charmant vienne les délivrer. Rares sont les combattantes ou les sportives. Une exception notoire toutefois, Samus Aran, la chasseuse de prime intergalactique du jeu *Metroid* (1986), mais elle ne livre son secret de femme qu'à la fin du jeu.

La quatrième génération (1987-1996), celle des consoles 16 bits, reproduit largement les stéréotypes des jeux de la génération précédente: des femmes relativement peu sexy sont en attente de leur libération par un héros. Mais il y a beaucoup plus de combattantes et de guerrières. Ces dernières sont nettement plus sexy. Apparaissent également les femmes potiches, lesquelles sont moyennement sexy.

54. Tim Surette, *Playboy strips down girls of gaming... again*, GameSpot (http://www.gamespot.com/ps2/action/50centbulletproof/news.html?sid=6132922, site consulté le 7 mai 2008).

55. Jocelyne Leduc, Mathieu Savage et Joss Yamdjie, *Femmes, sexualité, jeux vidéo*, manuscrit, Ottawa, Université d'Ottawa, 2007.

La cinquième génération (1996-2002), celle des consoles 32 et 64 bits, voit une quasi-disparition des femmes en attente du héros libérateur. Celles qui sont encore exploitées par quelques jeux sont moins sexy qu'auparavant. Le jeu d'aventure commence à intégrer des personnages féminins, c'est particulièrement le cas avec *Tomb Raider* (1996). Les combattantes guerrières comme les femmes sportives, plus nombreuses, surtout dans la lutte, sont plus sexy qu'auparavant. Les potiches sont également plus sexy. Enfin, des jeux vidéo comme *Duke Nukem 3D* invite le joueur à aller dans un club de danse nue.

Avec la sixième génération (2002 à 2007), celle des consoles 128 bits, les femmes sont davantage sexy. Les nombreux clones de Lara Croft (*Tomb Raider*) accentuent la présence des combattantes guerrières. Concurrence oblige, elles sont au moins sinon plus sexy que Lara Croft. Cependant, le groupe de personnages féminins qui a connu la plus importante sexualisation est de loin celui des sportives. Le volley-ball de plage est à l'honneur et permet de reluquer des femmes 3D aux formes développées revêtues de minuscules bikinis. Les potiches ne se démarquent pas de celles de la génération précédente. Enfin, des jeux comme *Grand Theft Auto 3* font de la prostituée un personnage important bien que secondaire.

À l'évolution technologique correspond la sexualisation accrue des femmes dans les jeux vidéo. Les personnages de danseuses nues et de prostituées se multiplient, y compris dans des jeux classifiés non pornographiques. L'arrivée de la 3D a facilité cette sexualisation, y compris dans des jeux comme *Bratz: Forever Diamonz*, qui s'adressent aux fillettes. Les fillettes sont invitées à incarner une Bratz sexy et à consommer des produits pour les rendre encore plus sexy et attirantes. Dans une autre veine, *The Sims Hot Date* invite les joueurs à créer des couples, à les faire évoluer de la première rencontre jusqu'au mariage, en passant par les rapports sexuels. Un homme peut y maltraiter sans conséquence une femme.

Les changements observés dans les jeux vidéo du rôle de la femme et de son apparence ne suivent pas uniquement la courbe des changements technologiques, elles rendent compte avant tout de la sexualisation publique et de la pornographisation des imaginaires sociaux. Elles mettent en

lumière également les stratégies mises en place pour sexualiser encore plus les jeux et fidéliser ses jeunes adeptes aux produits pornographiques.

## Le sport

Les passerelles entre lutte professionnelle récréative et pornographie sont désormais solidement établies. À la fin des années 1990, on assiste à l'arrivée des femmes dans la lutte récréative à titre de femmes potiches et de « divas »[56]. Dans une analyse comparative de la représentation des femmes dans la lutte, Stéphanie Boucher et Sarah Wilkins décrivent le processus de chosification des femmes. Elles constatent qu'au début des années 1990 le décor entourant la lutte était essentiellement composé par des machines à feu et des lumières vives, alors qu'aujourd'hui il est constitué de femmes qui dansent à moitié dévêtues. Ces danses précèdent l'entrée des lutteurs. En 2006, les lutteurs les plus populaires employaient abondamment des termes dégradants lorsqu'il était question des femmes, ce qui était quasi absent de leurs propos quinze ans plus tôt. Les liens entre la pornographie et la lutte se révèlent davantage lorsque nous consultons la fiche d'information des diverses divas sur le site internet de la World Wrestling Entertainment (WWE). La plupart des profils soulignent que ces femmes se sont prêtées à une session de photos pour des magazines comme *Playboy*.[57] Sur la page d'accueil du site des divas, nous trouvons le décompte « *Countdown to Playboy* » qui traite essentiellement de la session de photo et de la parution du magazine.[58] Le site internet *Official Women of Wrestling*[59] se décrit comme le lieu des dernières nouvelles et des rumeurs concernant les lutteuses. Il étale de courtes biographies tout en offrant l'accès à plus de mille photos

56. Stéphanie Boucher et Sarah Wilkins Laflamme, *La Représentation des femmes dans la lutte*, manuscrit, Ottawa, Université d'Ottawa, 2007.

57. *Ibidem.*

58. *World Wrestling Entertainment*, www.wwe.com, site consulté le 9 mai 2008.

59. *Official Women of Wrestling*, www.owow.com, site consulté le 7 mai 2008.

de divas. Une fois sur la page d'accueil du site, est proposé l'accès payant à des galeries d'images de nus des lutteuses.

*Sports Illustrated* est un magazine pour hommes à l'intérieur duquel les vedettes féminines du sport, telle la joueuse de tennis Maria Sharapova, posent pratiquement nues. Chaque année, le magazine publie une édition spéciale sur les maillots de bain, le *Swimsuit Issue*. L'édition 2008 met en vedette les meneuses de claque de la Ligue nationale de football et les femmes des grandes vedettes du sport, dont Ingrid Vandebosch, la femme de Jeff Gordon, coureur automobile dans la catégorie Nascar. Ce magazine a pris l'habitude d'étaler ces dernières comme de simples trophées raflés par leurs conjoints.

Le magazine s'adresse maintenant aux enfants avec une édition conçue pour eux! Cette technique vise à pénétrer de nouveaux marchés et rendre les jeunes fidèles à une marque.

Cette offre pléthorique de corps féminins parfaits (et perfectionnés au moyen de logiciels appropriés) engendre des conséquences sur l'estime de soi des femmes et des filles. Il ne faut toutefois pas s'en préoccuper puisqu'il existe une solution: les cours de cardio strip-tease! Les cours de danse au poteau sont offerts comme une activité parascolaire à l'université de la Colombie-Britannique, ils sont promus sur des plateaux de télévision comme à l'émission très populaire d'Oprah Winfrey, sans compter qu'ils sont offerts comme prix lors de concours à la radio privée. Dans son édition du mois d'avril 2007, le magazine québécois *FA* publiait un article promotionnel sur les cours de cardio strip-tease. Il les décrivait comme étant une forme différente et stimulante de faire de l'exercice en plus de permettre de regagner confiance en soi et de se trouver belle.

## D'AUTRES PRODUITS

Les produits tirés des industries du sexe se vendent comme des petits pains.

Face au succès qu'a connu la série *Girls Gone Wild* (GGW), les producteurs ont décidé de créer une ligne de produits dérivés qui compte non seulement des vêtements, mais aussi une compilation sur cd-rom des chansons qui ont fait

fureur. Ils ont même créé une chaîne de restaurants. Le rôle des vedettes de l'industrie du divertissement dans la popularisation de ces produits n'est pas négligeable. Dans un magazine, nous pouvons voir le chanteur Justin Timberlake photographié avec une casquette à l'effigie de CGW. De son côté, l'acteur Brad Pitt a offert à ses collègues, comme cadeau de fin de tournage du film *Troie*, le coffret vidéo de la série américaine.[60]

En juin 2007, certaines pharmacies du Québec ont offert une session de maquillage gratuite pour les élèves à l'occasion de leur bal de fin d'études. Cette offre était commanditée par *Playboy Beauty*.[61] Le site de la compagnie nous vend sa camelote dans ces termes : « Des attraits sexuels de la fille d'à côté à la sirène des temps modernes, les produits *Playboy* vous permettent d'exprimer chaque facette de votre personnalité ! »

## Conclusion

L'offre aux jeunes filles des produits comme ceux de *Playboy* révèle les liens entre la sexualisation et l'érotisation précoces et la pornographisation des codes sociaux. Ces codes pornographiques et leur influence culturelle et sociale participent, par ailleurs, à la normalisation de la prostitution.

Pour Michela Marzano, « c'est par l'envahissement des représentations pornographiques qu'on impose une vision particulière de l'humain et de la sexualité »[62]. Évidemment, plus jeune est imposée cette vision, plus elle risque de modéliser la sexualité et d'influencer le rapport à l'autre. Quand les enfants et les adolescents sont bombardés d'allusions sexuelles constantes, d'images de femmes sexualisées à outrance et de pornographie, le monde dans lequel ils évoluent risque

60. Ariel Levy, *Female Chauvinist Pigs*, *op cit.*, p. 8.

61. Anne-Marie Tremblay, *Être une playmate ou l'art de plaire*, Montréal Express (http://www.montrealexpress.ca/article-129726-Etre-une-playmate-ou-lart-de-plaire.html, site consulté le 17 septembre 2007).

62. Michela Marzano, *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, *op. cit.*, p. 23.

d'être perçu par eux à travers des lunettes fortement sexualisées si ce n'est sexualisantes. Puisque le processus de sexualisation est relationnel et puisqu'il dérive en grande partie de la pornographie, il importe maintenant d'analyser son ampleur ainsi que sa puissance économique et sociale (chapitre III), avant de saisir son rôle dans l'exploitation sexuelle d'enfants et de pseudo-enfants ainsi que dans l'infantilisation des femmes (chapitre IV). Il s'agit aussi d'examiner en profondeur ses messages (chapitre V), lesquels font désormais partie de la socialisation des jeunes.

CHAPITRE III

# L'INDUSTRIE PORNOGRAPHIQUE CONTEMPORAINE

La pornographie est une industrie très rentable et en pleine croissance. Elle a colonisé le monde entier, tant au niveau de sa production que de sa commercialisation. Elle a engendré, en 2006, à l'échelle internationale, un chiffre d'affaires estimé à 97,06 milliards de dollars américains.[1] En 2002, les revenus de la pornographie étaient évalués à l'échelle mondiale, selon les sources, à 57 milliards de dollars[2] ou à 60,8 milliards de dollars américains[3]. Bien que ces estimations soient évidemment sujettes à caution, elles n'en restent pas moins indicatrices d'une expansion considérable de l'industrie à l'échelle planétaire.

1. Jerry Ropelato, *Internet Pornography Statistics*, *TopTenReviews*, 2006 (http://internet-filter-review.toptenreviews.com/internet-pornography-statistics.html), site consulté le 21 avril 2008).

2. Nicola Simpson, *The Money Shot: The Business of Porn*, Université de Berkeley, printemps 2005 (http://criticalsense.berkeley.edu/archive/spring2005/simpson.pdf, site consulté le 20 avril 2008).

3. Sabine Dusch, *Le Trafic d'êtres humains*, PUF, Paris, 2002, p. 101.

Des comparaisons avec d'autres industries nous permettent de mieux saisir l'importance économique de la pornographie. Les revenus mondiaux de la pornographie sont plus importants que les recettes combinées des compagnies en ligne et de haute technologie telles que Microsoft, Google, Amazon, eBay, Yahoo!, Apple, Nexflix et Earthlink. Les revenus de la pornographie aux États-Unis, estimés, en 2006, à 13,33 milliards de dollars, sont plus importants que les recettes combinées des trois principaux conglomérats états-uniens de médias – American Broadcasting Compagny (ABC), CBS Corporation et National Broadcasting Compagny (NBC) – et surpassent celles du box-office des films produits par Hollywood, qui sont de 9 milliards de dollars. Ses recettes sont également plus importantes que les revenus combinés de tous les sports professionnels du pays ou que ceux de la vente des disques de musique.[4]

Autrement dit, l'industrie pornographique est désormais un média de masse très important économiquement et, par conséquent, influent socialement. Ses produits s'intègrent dans le courant dominant de l'économie de libre marché capitaliste. En fait, l'industrie pornographique fait partie du courant dominant; elle a été déterminante dans l'adoption des normes technologiques actuellement en vigueur. Elle a envahi la sphère publique, imprimant sa marque sur les autres secteurs de l'économie (mode, publicité, littérature, médias de masse, etc.), tout en y imposant certains de ses codes et normes. Nous sommes loin de l'époque où la pornographie était une production clandestine, distribuée sous le manteau, bien que cet aspect existe toujours dans certains recoins du monde.

Cette industrie pèse d'un poids si lourd dans le secteur de l'audiovisuel qu'elle a prescrit ses standards techniques. Au début des années 1980, elle a privilégié le format VHS pour les vidéocassettes, ce qui a contribué à l'arrêt de mort du concurrent, pourtant supérieur sur le plan technique, le format Betamax. Le VHS était plus simple à distribuer. Dans les années 1990, elle a été pionnière du DVD (Digital Video Disc); elle a entraîné tout l'audiovisuel à adopter ce nouveau

4. Frank Rich, « Naked capitalists », *The New York Times Magazine*, 20 mai 2001.

support. Lorsqu'elle adopte les nouvelles technologies, ce n'est pas le principe de la qualité qui l'anime, mais bien la facilité d'utilisation et de distribution. Ses budgets dérisoires pour tourner les films la poussent à utiliser la technologie la plus légère à manier et la moins coûteuse. L'industrie pornographie délaisse peu à peu la technologie HD DVD au profit du Blue-ray. Les experts s'inquiétaient pour la survie du format de Toshiba. Leur inquiétude était fondée : le 19 février 2008, Toshiba annonçait l'abandon de cette technologie.

Pour Vivid Entertainment Group, l'un des principaux groupes états-uniens : « Lorsque l'on introduit un nouveau format, il semblerait bien que l'industrie du film pour adulte vous aide. »[5] L'industrie s'empare de la technologie la plus facilement consommable, un peu comme le contenu qu'elle propose. Il faut dire qu'elle produit énormément de DVD. Elle a sorti en 2005, aux États-Unis seulement, 13 588 films (ce qui comprend les compilations), contre 1 300 en 1988.[6] Ce qui signifie qu'en 2006, chaque semaine, 250 films étaient lancés sur le marché par l'industrie pornographique américaine. À titre de comparaison, en 2004, l'industrie cinématographique mondiale a produit quelque 3 500 longs-métrages.

Si le caméscope a révolutionné la production en écrasant les coûts, la toile, elle, a transformé la commercialisation.

## La pornographie sur le web

Sur le web, la pornographie est largement répandue. Selon les estimations de Jerry Ropelato, en 2006, 12 % des sites web sont à caractère pornographique – pour 4,2 millions de sites et 420 millions de pages –, 25 % des requêtes via les moteurs de recherches concernent la pornographie (68 millions de requêtes par jour), 35 % des téléchargements sont de nature pornographique (1,5 milliard de téléchargements *peer-to-peer* – poste-à-poste ou pair-à-pair). Toutes les secondes, 28 258 internautes consultent des sites pornographiques

5. *L'Industrie du porno et la HD : un poil trop réaliste ?*, L'Actualité informatique et multimédia, PC Inpact.com, 28 janvier 2007 (http://www.pcinpact.com/actu/news/34318-porno-HDDVD-realiste.htm, site consulté le 20 avril 2008).

6. Jerry Ropelato, « Internet Pornography Statistics », article cité.

et 3 076 dollars américains sont dépensés pour acquérir ou visionner de la pornographie en ligne. Chaque mois, les sites pornographiques sont visités, en moyenne, par 72 millions d'internautes. Les ventes de matériel pornographique sur l'internet atteignent, en 2006, 4,9 milliards de dollars américains. En 1996, l'institut d'études de marché Forrester aux États-Unis avait estimé à 52 millions de dollars américains les ventes mondiales de pornographie adulte par internet.

Les données concernant l'internet montrent que, sans l'ombre d'un doute, ce nouveau moyen de communication a participé de façon importante à la croissance de l'industrie de la pornographie au cours de la dernière décennie. La progression est fulgurante : en 1997, il y avait environ 22 000 sites pornographiques sur le web, 280 000 en 2000[7] et 4,2 millions en 2006. Les États-Unis dominent pour le nombre de pages pornographiques en ligne (89 %), bien avant l'Allemagne (4 %), le Royaume-Uni (3 %), l'Australie (2 %), le Japon, les Pays-Bas, la Russie, la Pologne et l'Espagne (respectivement 1 %).

Cette offre étendue stimule la demande : en avril 2001, il y avait 18,75 millions de visites sur les sites pornographiques et, en août 2005, 75 millions. Néanmoins, les autres secteurs de la pornographie restent fondamentaux dans la commercialisation de ce matériel. Aux États-Unis, si le web génère des revenus de 2,84 milliards de dollars en 2006, comparativement à 2,5 milliards en 2005, la vente et la location de cassettes vidéo ou de DVD engendrent pour leur part des revenus plus importants, soit 3,62 milliards de dollars en 2006. En 2005, les revenus de ce secteur étaient de 4,28 milliards de dollars. Il y a donc eu une décroissance de plus de 15 % des recettes.

En conséquence, les patrons de l'industrie sont inquiets. L'un des principaux producteurs de films X états-uniens, Vivid, obtient 80 % de ses quelque 100 millions de dollars de revenus par année à partir de la vente de DVD. En 2007, ses ventes ont chuté de 30 %. La concurrence de l'internet fait mal, notamment celle qui est opérée par les sites gratuits, lesquels n'en proposent pas moins aux internautes l'achat de DVD en ligne ou un visionnement tarifé desdits DVD. Sur

7. Donna H. Hugues, *L'impact de l'utilisation des nouvelles technologies de communication et d'information sur la traite des êtres humains aux fins d'exploitation sexuelle, op. cit.*

*Tableau 1. Revenus de la pornographie aux États-Unis en 2006 et 2005 (en milliards de dollars américains).*

| | 2006 | 2005 |
|---|---|---|
| Vente et location de vidéos et de DVD | 3,62 | 4,28 |
| Internet | 2,84 | 2,50 |
| Téléphones portables ou cellulaires, messageries, télévisions à péage, par le câble, la technologie *in-room* (utilisée notamment pour les chambres d'hôtel) | 2,19 | 1,34 |
| Clubs de danse nue | 2,00 | 2,00 |
| Livres (romans et nouvelles). | 1,73 | 1,50 |
| Magazines | 0,95 | 1,00 |
| Total | 13,33 | 12,62 |

le site pornographique canadien *XTube*, 1 % des visiteurs achètent des DVD, ce qui se traduit tout de même en millions de dollars de recettes annuelles. Cependant, la majorité des revenus du site provient de la publicité en ligne. L'industrie accuse ces sites de pirater leur production. Le portail AEBN (Adult Entertainment Broadcast Network) fait face à une plainte de Vivid pour piratage. AEBN propose des vidéos gratuites de 45 secondes à trois minutes. Pour Coffman, le président d'AEBN, présenter des vidéos de 45 secondes n'a rien à voir avec le fait d'offrir une vidéo complète, ce qui serait alors, selon lui, un acte de piratage![8]

Comme en fait foi le tableau 1, la croissance des revenus aux États-Unis est rapide – plus de 9,4 % en un an – du moins pour la pornographie liée aux nouvelles technologies et à la littérature, tandis que les ventes de magazines et l'achat ou la location de vidéo et de DVD déclinent, pendant que les revenus des clubs de danse nue stagnent. Cette croissance est donc inégalement répartie. Ce qui caractérise les secteurs en croissance comme les secteurs en décroissance, c'est la privatisation accrue de la consommation. En général,

8. Galice, *L'Industrie du porno est victime des contenus gratuits sur Internet*, Natchers, 13 janvier 2008 (http://www.natchers.com/actualite-2008/1149/lindustrie-du-porno-est-victime-des-contenus-gratuits-sur-internet/, site consulté le 21 avril 2008).

le consommateur se déplaçait pour louer ou acheter un DVD ou un magazine. Avec les nouvelles technologies, il n'a plus à se déplacer. Il peut faire ses affaires en toute intimité, dans le confort du foyer, sans que personne ne puisse le voir en train de se procurer de la pornographie. Car si la pornographie est devenue banale, il n'en reste pas moins que ses consommateurs évitent encore de montrer en public qu'ils consomment, sauf évidemment dans les lieux traditionnels de connivence masculine, comme les clubs de danse nue. Les ventes et les locations de DVD en magasin ont connu une décroissance, laquelle est freinée par la possibilité de location dans des distributeurs automatiques à l'entrée des commerces, où le client ne voit pas d'autres personnes et n'est pas vu par elles, évitant ainsi d'être reconnu. En France, la part du chiffre d'affaires réalisé par la pornographie dans les vidéoclubs généralistes est de 25 %. Elle s'élève à 50 % pour les distributeurs automatiques.

Avec l'arrivée de la vidéocassette, la consommation dans les lieux privés et intimes a entraîné, au cours des années 1980, la fermeture quasi complète des salles de cinéma spécialisées. Pour l'essentiel, n'ont survécu que les *peep-shows*, où le client peut se masturber dans des cabines individuelles sans que les autres clients puissent le voir.

Le succès de la vidéocassette, du DVD et de la pornographie en ligne a eu un effet majeur sur la vente des magazines « traditionnels ». *Penthouse*, qui vendait 3,5 millions d'exemplaires par mois dans les années 1980, a fait faillite en 2004. Il a été racheté par un groupe dirigé par Marc Bell. Le tirage du magazine n'était, en 2006, que de 360 000 exemplaires. Les revenus du groupe Playboy déclinent. Tous les secteurs du groupe, qui est très diversifié, ont été affectés par le déclin des revenus. Une perte de 3,1 millions de dollars était enregistrée en mai 2008. *Playboy* a fait faillite en 2009.

Paradoxalement, la discrétion que permet la vidéocassette, le DVD puis l'internet a donné à la pornographie une visibilité maximale.

## La téléphonie sans fil

Pour accroître son marché, l'industrie de la pornographie investit dans la diffusion d'images et de vidéos sur les télépho-

nes sans fil. L'entreprise britannique Vodafone, le deuxième opérateur de téléphonie mobile du monde, offre des contenus pornographiques depuis la fin de 2003. En Europe, la pornographie sur les téléphones portables a généré, en 2007, des recettes de 775 millions de dollars américains contre 26 millions en Amérique du Nord.[9] Selon le *New Scientist*, 20 % des recherches effectuées en Europe depuis un téléphone mobile concernent des « contenus pour adultes », contre seulement 8,5 % pour les ordinateurs portables.

Cette différence importante des recettes entre l'Europe et l'Amérique du Nord tient à deux facteurs. En 2007, la deuxième plus grande compagnie de téléphonie sans fil du Canada, Telus, se voyait contrainte de ne plus autoriser le téléchargement de contenu pornographique sur ses cellulaires. Le mouvement contre cette nouvelle fonction du téléphone sans fil a débuté à Vancouver, où l'archevêque catholique de la ville a invité les écoles catholiques ainsi que les églises à ne pas renouveler leurs contrats avec Telus.[10] Par la suite, des clients, des actionnaires et des mouvements communautaires ont suivi. Toutefois, ce qui explique fondamentalement la différence de revenus entre l'Europe et l'Amérique du Nord tient plus au fait que le téléphone portable est largement plus utilisé en Europe. Cela se remarque aisément dans les rues, les cafés et les autres endroits publics.

Face à la décroissance des revenus dans le secteur de vente des DVD, la téléphonie mobile à contenu pornographique, qui est sous-développée en Amérique du Nord, semble être, pour les patrons de la pornographie, la voie royale de développement futur. Au troisième Mobile Adult Content Congress, tenu en Floride en janvier 2008, la téléphonie sans fil apparaissait comme le moyen privilégié de croissance dans le nouveau contexte numérique. On s'attend à ce que ce marché engendre des revenus de 3,5 milliards de dollars américains en 2010, au moyen notamment des vidéos à contenu multimédia en temps réel (*streaming*) ainsi que des services « pour adultes ». Les

9. Bruno Guglieminetti, « Le divertissement pour adultes emprunte la voie du téléphone cellulaire », *Le Devoir*, 4 février 2008.

10. La Presse canadienne, *Porno : un archevêque demande de boycotter Telus*, 2007, Branchez-vous (http://techno.branchez-vous.com/actu/07-02/11-155304.html, site consulté le 21 avril 2008).

responsables de l'industrie pornographique, réunis en 2008 à l'AVN Adult Entertainment Expo, dans le Nevada, estiment que la solution réside dans des accords de diffusion futurs avec des grandes compagnies comme AT&T (fournisseur états-unien de services téléphoniques locaux et interurbains, sans fil et xDSL), Verizon (anciennement Bell Atlantic Corporation, une compagnie de télécommunications), Comcast (premier câblodistributeur aux États-Unis) et Apple (iPhone).

De Barcelone, la multinationale Private Media Group annonçait, le 15 avril 2008, une entente avec Pilgrim Telephone pour le lancement nord-américain d'*Intimate Connections*, un réseau « social » pour adultes de messagerie instantanée. Les compagnies qui utilisent ce nouveau service pour y proposer leurs services sont LodgeNet, On Command, New Frontier Media, Playboy, Club Jenna, Digital Playgroung et Rogers. Rogers est une compagnie canadienne offrant, entre autres, des services de câblodistribution, de télévision et de téléphonie sans fil, sans compter l'internet haut débit. Ce nouveau service permet aux consommateurs de se connecter les uns avec les autres et de « discuter avec les filles de Private »[11]. Au Canada, trois grandes compagnies de câblodistribution, de télévision satellitaire, de téléphonie sans fil et fixe ainsi que d'internet à haut débit, soit Rogers, Vidéotron (propriété de Quebecor) et Bell, se partagent le secteur de la diffusion pornographique.[12]

## Les foires et les salons commerciaux

Depuis les années 1980, la pornographie se comporte comme toutes les autres industries. Elle a mis sur pied des salons et des foires. Les professionnels s'y rencontrent et débattent de l'avenir de l'industrie, pendant que les consommateurs y reluquent les stars et starlettes de l'industrie. L'édition 2008 de l'AVN Adult Entertainment Expo, qui se targue d'être la plus importante foire pour l'industrie porno-

11. AVN Media Network, *Private Launches Adult Social Networking Service for U.S., Canada*, 15 avril 2008 (http://www.avn.com/video/articles/29632.html, site consulté le 22 avril 2008).

12. Philippe Bensimon, *Pénis sans visage. Le fléau mondial de la pornographie*, Méridien, Montréal, 2007.

graphique au niveau mondial, recevait quatre cents compagnies – des producteurs, des distributeurs et des détaillants – et trente mille visiteurs. Ces derniers déboursaient 73 dollars par jour s'ils payaient à l'avance et 80 dollars s'ils achetaient leur ticket d'entrée sur place. Ils pouvaient se procurer un forfait de trois jours pour 200 dollars.[13] L'industrie pornographique a également ses magazines spécialisés, comme *AVN* (*Adult Video News*) aux États-Unis.

Depuis 1984, le magazine *AVN* décerne à Las Vegas les AVN Awards au cours d'une cérémonie qui récompense les meilleures performances du cinéma X états-unien dans presque cent catégories. En France, le mensuel *Hot Vidéo* joue un rôle analogue. Il a été créé en 1989 par Franck Vardon et Gilles Blot. Dès 1992, s'inspirant du magazine *AVN*, le mensuel lance la cérémonie des Hot d'Or. Les récompenses du cinéma X français ont été décernées en marge du festival du film de Cannes de 1992 à 2001, puis à Paris et, en 2007, à Tripoli. Partout en Europe, l'industrie a mis en place des cérémonies en l'honneur de l'industrie pornographique, plus particulièrement l'industrie locale, comme les Vénus à Berlin et d'autres prix à Barcelone, à Bruxelles, à Milan, à Prague, à Varsovie, etc. Au Canada a même été créé, en 2006 à Toronto, un *Feminist Porn Award*: les prix sont décernés par la propriétaire d'un sex-shop.

De nombreux autres événements récurrents ont vu le jour pour promouvoir l'industrie et ses produits: le salon Erotica (Los Angeles) qui, en 2007, a attiré quarante-cinq mille visiteurs; Adultcon (Los Angeles), une foire consacrée à la rencontre avec les stars de la pornographie qui y font la promotion des produits de l'industrie et de ses services – elle a lieu deux fois par an; Eurowebtainment (Majorque, Espagne) qui, en 2008, en était à sa treizième édition, consacrée à l'internet, à la téléphonie sans fil, à la télévision par satellite et par câble; l'Exotic Dancer National Championships (Forest Park, États-Unis); le salon InterNext (Hollywood) qui porte, entre autres, dans son édition de 2008, sur le piratage ainsi que sur les domaines « adultes » du web; l'*AVN* Novelty Expo (Los Angeles), un salon du livre pornographique...

13. Pour une description critique de l'événement: Robert Jensen, *Getting Off. Pornography and the End of Masculinity*, South End Press, Cambridge, Massachusetts, 2007.

À Montréal a lieu chaque année, en février, le Salon de l'amour et de la séduction, où les visiteurs ont pu rencontrer, en 2004, les gagnants de PornStar Académie.

En se comportant comme les autres entreprises, la pornographie non seulement cherche une légitimité, ce qui lui semble aller de soi étant donné son poids économique et son influence sociale, mais vise également à consolider les assises de son industrie. Les foires et les salons commerciaux, qui sont l'occasion de rencontres entre les professionnels de l'industrie, leur permettent d'élaborer des stratégies économiques, technologiques et juridiques communes. Elles leur permettent aussi de se consulter en vue d'empêcher les nouveaux joueurs de menacer l'emprise des multinationales sur des segments du marché. Le tout étant financé généreusement par les visiteurs qui n'hésitent pas à payer le prix fort pour pouvoir entrer dans de telles foires et y guigner les hardeuses.

Enfin, la banalisation sociale de la pornographie et la recherche de la légitimité par les patrons de l'industrie se sont traduites par le fait qu'une série de multinationales de ce secteur ont été introduites en bourse. Ce sont désormais bel et bien des industries comme les autres et leurs produits sont largement disponibles et courants, ce qui n'est pas sans effets sur la consommation.

## La mondialisation et l'universalisation de la consommation

La consommation de la pornographie a évolué au cours des vingt dernières années. Cette évolution peut être saisie au moyen de quatre facteurs interdépendants. En premier lieu, la pornographie a envahi la sphère publique et s'est imposée à tout un chacun ; les personnes qui ne désirent pas en consommer finissent quand même par en consommer. Deuxièmement, désormais, les femmes en consomment, alors qu'auparavant la consommation était essentiellement masculine ou se limitait à des situations où les femmes se trouvaient en compagnie masculine.[14] Troisièmement, on consomme de plus en plus jeune. Enfin, le marché s'est mondialisé.

14. Richard Poulin et Cécile Coderre, *La Violence pornographique, la virilité démasquée*, Asticou, Hull (Québec), 1986.

Trente-quatre pour cent des internautes ont été exposés contre leur volonté à de la pornographie. Un jeune sur sept a été sollicité sexuellement sur le web, tandis que, dans les clavardoirs (*chat rooms*), 89 % des jeunes ont été sollicités sexuellement. L'âge moyen de la première exposition à la pornographie sur l'internet est 11 ans. Il y a de nombreux sites pornographiques qui utilisent des noms proches de ceux des émissions ou des jeux pour enfants. C'est le cas de Pokemon, Action Man, les Simpson et des films produits par la compagnie Walt Disney. En outre, si un enfant a le malheur de taper dans un moteur de recherche des mots comme « chatte » et « chienne », il tombera sur des dizaines de milliers de sites pornographiques.

L'internaute risque également de tomber sur de la pornographie en utilisant sa messagerie électronique. La Commission nationale de l'informatique et des libertés (CNIL) a réalisé une étude en 2002 sur quelque 325 000 pourriels (*spams*), ces courriels publicitaires non sollicités et répétés qui envahissent les messageries. Quarante-deux pour cent des pourriels de langue anglaise étaient à caractère pornographique contre 55 % des pourriels en français.[15] Ce qui est nouveau avec l'internet, c'est qu'il s'agit d'un moyen de communication qui rabat ses utilisateurs, y compris les enfants, vers des images et des sites qu'ils n'ont pas demandé à voir.

Selon le Réseau Éducation-Médias, plus de la moitié des jeunes Canadiens sont tombés par hasard, en 2004, sur des sites pornographiques en se servant d'un moteur de recherche, lors d'une erreur de frappe, en tapant l'adresse d'un site, en cliquant sur un lien dans un courriel, une messagerie instantanée ou un clavardoir, ou en utilisant les logiciels de partage de fichiers.[16] Un sondage mené en 2007 auprès de

15. CNIL, *Opération "boîte à spams": les enseignements et les actions de la CNIL en matière de communications électroniques non sollicitées*, 24 octobre 2002 (http://www.cnil.fr/fileadmin/documents/approfondir/rapports/boite_a_spam.pdf, site consulté le 10 septembre 2003).

16. *Know the Risks. Pornography*, Media Awareness Network (http://www.media-awareness.ca/english/teachers/wa_teachers/safe_passage_teachers/risks_pornography.cfm, site consulté le 5 mars 2006).

439 jeunes internautes Québécois de 12 à 17 ans a révélé que 56 % d'entre eux ont visité un site pornographique, 31 % ont eu des conversations en ligne à caractère sexuel et 15 % ont fréquenté des sites de rencontre. Enfin, 12 % des filles ont rencontré un étranger à la suite d'un clavardage (*chat*).[17] Une étude réalisée en 2001 par la Kaiser Family Foundation révélait que 70 % des jeunes âgés de 15 à 17 ans avaient été exposés « par accident » à de la pornographie sur l'internet et que, pour 23 % d'entre eux, ces contacts non désirés arrivaient « parfois » ou « très » souvent.[18] Un sondage téléphonique, réalisé en septembre 2002 auprès de 200 jeunes Australiens âgés de 16 et 17 ans, a montré que 84 % des garçons et 60 % des filles étaient accidentellement tombés sur des sites pornographiques alors qu'ils naviguaient en ligne. Toutefois, 38 % des garçons et 2 % des filles ont avoué avoir délibérément accédé à ces sites.[19] Au Royaume-Uni, une étude nationale auprès de 1 511 jeunes âgés de 9 à 19 ans a révélé que plus de la moitié (57 %) des jeunes qui font un usage régulier de l'internet avaient eu un contact avec la pornographie. Ce contact était le plus souvent accidentel: 38 % d'eux ont été exposés à des fenêtres intempestives, 36 % sont entrés sur un site X alors qu'ils cherchaient autre chose et 25 % ont reçu des pourriels pornographiques.[20]

Pierrette Bouchard constate que plus l'échantillon de l'étude inclut des personnes très jeunes, moins l'exposition à la pornographie est volontaire. En revanche, plus l'échantillon de l'étude comprend des jeunes plus âgés, plus le contact avec la pornographie est volontaire.[21]

L'exposition involontaire des jeunes à de la pornographie est en hausse. Des chercheurs ont constaté qu'en 2005, 40 %

17. Conseil du statut de la femme, *Le Sexe dans les médias...*, *op. cit.*, p. 35.

18. Cité dans APA, *Report of the APA Task Force on the Sexualization of Girls*, *op. cit.*

19. Michael Flood, « Exposure to pornography among youth in Australia », *Journal of Sociology*, n° 43, 2007, p. 53.

20. Sonia Livingstone et Magdalena Bober, « Taking up opportunities ? Children's uses of the Internet for education, communication and participation », *E-Learning*, vol. 1, n° 3, 2004, p. 395-419.

21. Pierrette Bouchard, *Consentantes ?...*, *op. cit.*, p. 61.

des adolescents états-uniens disaient avoir vu de la pornographie au cours de l'année écoulée contre 25 % en 2000.[22] Au Québec, en 2007, 55 % des jeunes disaient avoir été exposés de façon involontaire à des sites pornographiques, mais les garçons sont plus nombreux que les filles à avoir surfé « par hasard » sur ces sites.[23] Cette hausse s'expliquerait, entre autres, par une agressivité accrue de l'industrie pornographique.[24]

Bien que le groupe le plus important de consommateurs de pornographie sur le web soit âgé de 35 à 49 ans, 80 % des internautes âgés de 15 à 17 ans ont consommé plusieurs fois de la pornographie durant l'année écoulée. Quatre-vingt-dix pour cent des jeunes âgés de 8 à 16 ans ont visionné de la pornographie en ligne à la suite, pour un bon nombre d'entre eux, de recherches pour rédiger leurs travaux scolaires à la maison.[25]

Malgré tout, le lieu principal de la première consommation de pornographie reste la télévision, suivie par l'internet. Selon les données de notre enquête, 54,5 % des jeunes ont consommé la première fois des images pornographiques à la télévision et 25,5 % sur l'internet. Une enquête menée en France au printemps 2003 auprès de quelque 10 000 élèves scolarisés indiquait que 62 % des jeunes âgés de 14 à 18 ans – 80 % des garçons et 45 % des filles – ont visionné des images pornographiques durant les douze derniers mois, le petit écran étant la principale source de ces images. Cette enquête révélait en outre qu'à 14 ans 61 % des garçons avaient déjà vu au moins un film pornographique à la télévision dans l'année. Ce chiffre augmentait avec l'âge. Les garçons étaient non seulement plus nombreux à regarder du X, mais aussi plus enclins à être des « spectateurs assidus ». Ainsi, 24 % d'entre

22. Kimberly J. Mitchell, David Finkelhor et Janis Wolak, « Online requests for sexual pictures from youth : Risk factors and incident characteristics », *Health*, vol. 41, n° 2, 2007, p. 196-203.

23. Réseau Éducation-Médias, *Jeunes Canadiens dans un monde branché. Phase II : sondage des élèves*, Le Réseau, Montréal, 2005, p. 64-66.

24. Pierrette Bouchard, *Consentantes ?..., op. cit.*; Pamela Paul, *Pornified..., op. cit.*

25. Jerry Ropelato, « Internet Pornography Statistics », article cité.

eux, contre seulement 2 % des filles, avaient vu au moins dix films pornographiques lors des douze derniers mois.[26]

Selon Michele Ybarra et Kimberly Mitchell, les jeunes âgés de moins de 14 ans qui ont consommé de la pornographie ont utilisé davantage les moyens traditionnels de communication que sont la télévision et les magazines.[27] Néanmoins, la première consommation est moins liée aux magazines (11,5 % selon notre enquête) que celle des générations précédentes, et le web devient par la suite le lieu privilégié de la consommation des jeunes, bien que la télévision reste un outil important. Plus d'un jeune sur deux consomme actuellement sur l'internet et un jeune sur trois à la télévision.

Selon notre enquête, pour 14 % des jeunes, cette première consommation a été rendue possible grâce à du matériel appartenant aux parents (vidéocassettes, DVD et magazines). La consommation par les jeunes de la pornographie à partir du matériel des parents a pour conséquence que cette consommation commence beaucoup plus tôt (dix ans et demi en moyenne contre 13 ans). Cette différence notable n'est pas sans effet sur leur développement, comme nous le constaterons.

Selon les données de notre enquête, l'âge moyen de la première consommation est 12 ans pour les garçons et 13 ans pour les filles. Plus de la moitié (57 %) des jeunes ont vu les premières images pornographiques entre 8 et 13 ans (53 % des filles et 66 % des garçons).

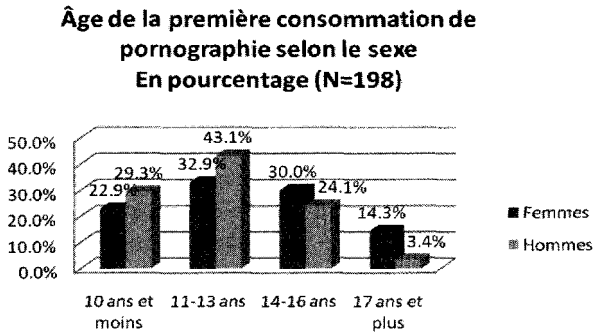
Selon Michela Marzano et Claude Rozier, qui ont interrogé 300 adolescents français, 58 % des garçons et 45 % des filles ont vu leurs premières images pornographiques entre 8 et 13 ans.[28] Selon Denise Stagnara, la moitié des enfants français âgés de 10 et de 11 ans (60 % des garçons et 30 % des filles) ont déjà vu un film pornographique. Elle précise qu'en 2005, 75 % des garçons, à l'âge moyen de 9 ans et 10 mois, avaient

26. Sandrine Blanchard, « Deux adolescents sur trois ont vu des films pornographiques », *Le Monde*, 16 septembre 2005.

27. Michele L. Ybarra et Kimberly J. Mitchell, « Exposure to Internet pornography among children and adolescents: A national survey », *Pediatrics*, vol. 11, n° 4, 2005, p. 1169-1177.

28. Michela Marzano et Claude Rozier, *Alice au pays du porno...*, *op. cit.*, 2005.

*Graphique 1.*




vu un film X et 17,5 % des filles à l'âge moyen de 11 ans et 3 mois.[29]

Les différences de consommation que nous pouvons constater entre les différentes enquêtes ne sont pas très grandes ni significatives. Elles montrent sans l'ombre d'un doute une tendance de fond dans les pays occidentaux: la consommation commence très jeune.

Les différences de consommation entre les jeunes qui ont répondu à notre enquête (âge moyen de 13 ans pour la première consommation) et les données compilées par Jerry Ropatelo (âge moyen de 11 ans pour la consommation sur le web) ne sont pas contradictoires. Elles tiennent au fait que les jeunes de notre enquête sont âgés de 22 ans en moyenne. Autrement dit, ils avaient 10 ans en 1986. L'accès à l'internet s'est généralisé plus tard. De plus, la présence de la pornographie à la télévision a fait véritablement son entrée avec la télévision par câble à partir du milieu des années 1980, puis par la suite avec la télévision numérique et par satellite. En France, c'est en août 1985 que la chaîne Canal+ a diffusé pour la première fois un film classé X.

Selon les données de notre enquête, la quasi-totalité des jeunes (96 %) ont consommé de la pornographie, la grande majorité avant 18 ans (92,5 %), soit pour la plupart des pays occidentaux avant l'âge légal de consommation. L'âge de la

29. Jean-Sébastien Stehli, « Nés sous le X », *L'Express*, 13 avril 2006.

découverte de la pornographie varie selon les pays de naissance. Au Canada, les jeunes nés dans un pays occidental ont vu leurs premières images à l'âge moyen de 12 ans, ceux nés en Asie à 13 ans, ceux nés au Moyen-Orient à 14 ans et ceux nés aux Antilles, en Amérique latine et en Afrique à 15 ans.

En 2006, 28 % des internautes qui consultent des sites pornographiques sont des femmes et 72 % des hommes; 70 % du trafic sur les sites pornographiques s'effectue entre 9 heures et 17 heures; 20 % des hommes ont admis avoir accédé à de la pornographie au travail contre 13 % des femmes. Un visiteur sur trois des sites pornographiques sur le web est une femme, pour 9,4 millions de visites en moyenne par mois.[30] Une étude américaine réalisée auprès de 813 étudiants constate que près de 31 % des jeunes femmes, contre 86 % des jeunes hommes, ont consommé de la pornographie. Toutefois, elles n'étaient que 3,2 % à en faire un usage quotidien ou hebdomadaire, contre 50 % pour les jeunes hommes[31].

Les rapports Kinsey sur la sexualité des États-Uniens publiés en 1948 et 1953 notaient que la pornographie était essentiellement consommée par des hommes.[32] Au début des années 1980, la consommation de pornographie était encore très largement masculine. Au Québec, en 1982, les hommes représentaient 80 % des consommateurs de films, 90 % des spectateurs de clubs de danse nue et 95 % des acheteurs de magazines. Lorsque les femmes consommaient l'un ou l'autre de ces produits, elles le faisaient en général en compagnie masculine. Elles étaient encouragées à consommer par leur compagnon. Même un magazine comme *Playgirl*, qui visait prétendument une clientèle féminine, était acheté

30. Jerry Ropelato, « Internet Pornography Statistics », article cité.

31. Jason S. Carroll, Laura M. Padilla-Walker, Larry J. Nelson, Chad D. Olson, Carolyn McNamara Barry et Stephanie D. Madsen, « Generation XXX. Pornography acceptance and use among emerging adults », *Journal of Adolescent Research*, vol. 23, n° 1, 2008, p. 18 et 23.

32. Alfred Charles Kinsey, Wardell B. Pomeroy et Clyde E. Martin, *Sexual Behavior in the Human Male* (1948), Indiana University Press, Bloomington, 1975; Alfred Charles Kinsey, Wardell B. Pomeroy, Clyde E. Martin et Paul H. Gebhard, *Sexual Behavior in the Human Female* (1953), Indiana University Press, Bloomington, 1998.

surtout par des hommes. En 1965, au Canada, il y eut 0,18 magazine pornographique vendu par habitant tandis qu'en 1981 ce chiffre atteignait 0,56.[33] Cela ne comprenait pas les abonnements à des magazines étrangers non vendus dans les kiosques canadiens. De telles données semblent dérisoires par rapport à la consommation actuelle.

En 2004, selon un sondage en ligne du magazine *Cosmopolitan*, 43 % des femmes ont été dans un club de danse nue. Le magazine *Elle*, qui a procédé au même type de sondage en ligne, a obtenu un résultat légèrement supérieur : 51 % des femmes qui ont répondu à leur sondage ont déclaré avoir été dans ce type de club. Plus de la moitié des sondées, soit 56 %, sont favorables à l'activité de la danse nue, et 52 % assurent que la fréquentation par leur partenaire d'un tel club ne leur pose aucun problème. Dans notre enquête, 31 % des jeunes femmes ont été dans un club de danseuses nues et 24,1 % dans un club de danseurs nus.

***

L'universalisation de la consommation de pornographie est un fait patent, même si celle-ci adopte des rythmes différents selon les régions et qu'elle est inégalement répartie. La croissance mondiale de la pornographie a été accélérée par l'essor des autres industries du sexe : prostitution, traite à des fins d'exploitation sexuelle et tourisme sexuel. Secteur libéralisé avant les autres industries du sexe, la pornographie a joué un rôle dans la légitimation et la banalisation de la prostitution.

Enfin, la croissance de la pornographie, qui s'est très rapidement attaquée aux nouveaux marchés de l'Est – *Penthouse* a publié son édition russe en 1993 –, ne peut se poursuivre qu'en conquérant le marché féminin.

## La mondialisation pornographique et l'essor des industries locales

Le premier producteur mondial de films pornographiques reste les États-Unis. Les autres pays producteurs sont

33. Richard Poulin et Cécile Coderre, *La violence pornographique, la virilité démasquée*, *op. cit.*

par ordre d'importance le Brésil, les Pays-Bas, l'Espagne, le Japon, la Russie, l'Allemagne, le Royaume-Uni, le Canada et l'Australie. D'autres pays ont vu le développement ou la consolidation d'industries locales importantes. Il s'agit de la Suède, de l'Italie, du Danemark, de la France, de la Suisse, de la Belgique, de la Roumanie, du Portugal, d'Israël, de la Serbie et de la République tchèque.[34] Certaines de ces industries existent depuis longtemps, d'autres ont vu le jour récemment. Certaines représentent un pourcentage non négligeable du produit intérieur brut. C'est notamment le cas au Danemark, où la pornographie est la troisième industrie du pays. Ce pays a été le premier à légaliser en 1969 sa production et sa diffusion ainsi qu'à abaisser l'âge légal de sa consommation à 16 ans, ce qui a, évidemment, donné une impulsion à l'industrie. Le pays s'est transformé en une plaque tournante de la pornographie au niveau mondial et a attiré les producteurs étrangers. La Suède et l'Allemagne ont suivi le mouvement, puis l'ensemble du monde occidental.

À la suite de la chute du « communisme », l'industrie a connu un essor fulgurant en Europe de l'Est. Bas salaires, autorités complaisantes et libéralisation tous azimuts ont favorisé le développement conjoint de la prostitution, de la traite à des fins d'exploitation sexuelle, du tourisme sexuel et de la pornographie, tout en reléguant les pays de l'Est au rang de réservoir à jeunes femmes pour les industries du sexe du monde entier. L'industrie de la pornographie s'est particulièrement développée en Hongrie. Ce pays est devenu l'un des endroits prisés par les producteurs de films européens, qui y ont délocalisé une bonne partie de leur production – c'est notamment le cas de la multinationale Private Media Group –, sans que l'industrie locale ne réussisse à s'y développer suffisamment pour s'imposer sur les marchés européen et mondial. Toutefois, les hardeuses hongroises sont exportées en Europe de l'Ouest et aux États-Unis. Sa capitale, Budapest, a été surnommée « la Bangkok de l'Est ». En effet, la capitale hongroise est un pays de destination et de transit pour les femmes victimes de la traite à des fins d'exploitation sexuelle en provenance d'Ukraine, de Moldavie, de Russie et des pays de l'ex-Yougoslavie. Elle est non seulement une

34. *Ibidem.*

plaque tournante de la traite à des fins de prostitution, mais elle est aussi un centre de production pornographique qui désormais devance les capitales européennes rivales qui dominaient auparavant la production : Amsterdam et Copenhague. Un producteur pornocrate allemand de la compagnie Silwa explique les raisons qui rendent Budapest si attrayante : les hardeuses « coûtent moins cher et en font plus. Même les actes de torture et d'humiliation ne coûtent généralement que deux ou trois cents dollars »[35].

La structure internationale de la production de films à contenu pornographique ressemble fort à la structure du capitalisme mondial et à ses rapports de domination. Les pays impérialistes de l'Europe de l'Ouest, de l'Amérique du Nord, de l'Asie et du Pacifique sud, même les petits pays, dominent le marché. Les nouveaux joueurs, notamment les pays d'Europe de l'Est, sont des lieux où les industries du sexe, notamment la prostitution et la traite des femmes et des fillettes à des fins d'exploitation sexuelle, ont connu dans les années 1990, soit depuis la transition vers le capitalisme néolibéral, un essor sans précédent. La « main-d'œuvre », qui y est abondante et bon marché, est de type caucasien. Ce dernier trait, comme nous le verrons, revêt une importance décisive et explique en partie leur rôle dans la production mondiale de la pornographie.

Dans ce tableau, le Brésil fait figure d'exception : c'est le seul pays du Sud qui a développé une industrie locale importante ayant réussi une certaine percée sur le marché mondial. Ce pays est spécialisé, entre autres, dans une pornographie mettant en scène des transsexuels ; ces derniers sont également exportés un peu partout dans le monde, plus particulièrement en Europe, pour y être prostitués. Le Brésil est également connu pour l'exploitation sexuelle commerciale des enfants, qui y a revêtu l'aspect d'une véritable industrie, laquelle attire les touristes. Les pays de l'Asie du Sud-Est ont vu croître, en lien avec le tourisme sexuel et la prostitution, la production de films pornographiques, mais les producteurs desdits films sont davantage d'origine étrangère que locale.

35. Cité par Donna H. Hugues, « The Internet and sex industries : Partners in global sexual exploitation », *Technology and Society Magazine*, vol. 19, n° 1, 2000, p. 35-42.

La plupart des entreprises pornographiques tissent des liens internationaux, fonctionnent comme des multinationales et exportent leurs films ainsi que leur « main-d'œuvre ». Des entreprises québécoises, comme Eromodel – l'une des plus importantes compagnies pornographiques au Canada –, recrutent des hardeuses tant pour l'industrie états-unienne que canadienne. Les entreprises pornographiques importent également des hardeuses de partout, plus particulièrement d'Europe de l'Est. Cependant, comme pour les flux de l'économie mondiale, les échanges au niveau des capitaux s'effectuent principalement entre les compagnies des pays capitalistes dominants (le centre de l'économie mondiale). Par contre, la production, y compris lorsqu'elle s'opère dans les pays périphériques, notamment dans le tiers-monde, est le fait, pour l'essentiel, d'entreprises venant de pays du centre du capitalisme mondial qui y délocalisent une partie de leur production. La commercialisation est mondiale; elle s'est développée à un rythme très rapide en Asie, notamment en Chine – plus particulièrement à Hongkong et à Taiwan – et en Corée du Sud, les deux principaux pays générateurs de revenus à l'échelle mondiale (respectivement 28 et 27 % des recettes), suivis par le Japon (21 %), qui est aussi un important producteur. Les États-Unis ne représentent plus que 14 % de la part des revenus du marché mondial, tandis que l'Australie et le Royaume-Uni arrivent loin derrière, avec 2 % chacun.

L'industrie pornographique se développe au niveau local en raison de particularités nationales. L'industrie allemande, qui produit environ cinq cents films par mois, est reconnue pour sa production extrême et « *trash* » (ordurière). L'industrie anglaise connaît un boom important des clubs de danse nue, notamment de la danse contact (*lapdancing*), laquelle est étroitement liée à la prostitution. Depuis 2003, le nombre de clubs de danse nue a doublé. La pornographie produite en Grande-Bretagne est également connue pour sa spécialisation sadomasochiste et fétichiste. L'industrie japonaise, avec ses cinq mille titres par an, a relativement peu de succès à l'étranger, n'exportant que très peu, sauf pour les *hentai* (manga pornographique). Légalement, la pornographie est définie au Japon, entre autres, par l'affichage de la pilosité, qui est proscrit. Paradoxalement, cette définition a engendré une utilisation dans les dessins animés, les bandes dessi-

nées et autres supports d'images de personnages impubères, souvent des enfants très jeunes. Cette pornographie contourne la censure par des subterfuges du type « tous les personnages représentés se livrant à des relations sexuelles sont, dans le script et le scénario, des majeurs âgés d'au moins vingt ans »[36], même si les dessinateurs et les graphistes mettent en scène des fillettes aussi jeunes que 3 ou 4 ans. L'industrie est également connue pour sa prédilection pour les jeunes filles en uniforme d'écolière (*seifuku*), un genre à part entier, qui exploite bel et bien des vraies personnes, tandis que les produits du type *lolicon* (ou *rorikon*) mettent en scène des jeunes filles qui semblent être d'âge mineur et qui, pour certaines d'entre elles, le sont certainement. De nombreux mâles adultes japonais seraient, semble-t-il, attirés par les très jeunes filles, succombant ainsi au « complexe de la lolita ». Des fillettes de 10 ans revêtues d'un string sont exploitées par des magazines spécialisés.

En fait, la pornographie infantile est l'une des bases de l'industrie nippone. C'est également une pornographie fétichiste et violente : le genre *chikan* consiste à simuler un viol en public tandis que le *goukan* met en scène le viol d'une femme qui a été (pour)suivie durant toute la journée. Cette érotisation de la violence se retrouve également dans d'autres genres propres à la pornographie nippone : la torture du nez (*hana zeme*) et le bondage avec des cordes (*kibaku* et *shibari*), un exercice très douloureux pour les femmes. Enfin, le *bukkake*, ou douche de sperme, et sa version *gokkum*, où la jeune femme avale le sperme, sont désormais intégrés à la pornographie occidentale.

En Thaïlande, la pornographie est un moteur de l'économie, étroitement lié au tourisme sexuel et, donc, à la prostitution. La pornographie, pour des raisons légales, s'est surtout épanouie dans les magazines, qui se comptent par milliers. À Hongkong, au milieu des années 1990, 50 à 70 % des quelque trois cents films produits et projetés chaque année étaient pornographiques. Cette pornographie ne répugnait ni à la violence ni à l'exploitation des mineures. L'équivalent de *Penthouse*, le magazine *Hong Kong 97*, publie fréquemment

36. Jacques Zimmer, « Japon », *in* Philippe Di Folco (sous la direction de), *Dictionnaire de la pornographie*, *op. cit.*, p. 247.

des reportages consacrés à des jeunes filles mineures. En Inde, la pornographie produite localement s'est développée en étroite collaboration avec les réseaux de prostitution, mais la majeure partie des films est importée en contrebande et dupliquée sur place.

Profitant de la restauration capitaliste, des entreprises pornographiques, tant locales qu'internationales, partent à l'assaut de ce nouveau marché. En Russie, comme ailleurs, les compagnies qui tiennent le haut du pavé sont occidentales: Private, Vivid ou Penthouse. Aujourd'hui, la Russie est le cinquième producteur mondial de films pornographiques et le deuxième producteur de pornographie infantile. Saint-Pétersbourg, la capitale de la pornographie russe, serait devenue la deuxième plus grande destination de tourisme sexuel pédocriminel. La production de pornographie infantile y éclipse la production de pornographie avec des femmes adultes. Pour les enfants et les jeunes femmes de Russie, c'est surtout par la prostitution qu'ils intègrent l'univers de la pornographie. La production locale sort peu des frontières, sauf par l'internet, et elle émane en grande partie d'organisations criminelles.

## Crime organisé et pornographie

Les activités criminelles se sont amplifiées avec la mondialisation néolibérale.[37] Le produit criminel brut est évalué à 15 % du commerce mondial,[38] ce qui fait des organisations criminelles des puissances économiques, sociales et politiques fort importantes et actives. Aussi jouent-elles un rôle non négligeable dans les affaires mondiales, régionales et nationales. Elles ont été les responsables de la crise financière et économique japonaise du début des années 1990 («bulle immobilière» constituée à 30 % de prêts irrécupérables consentis au crime organisé, les yakusa). Le Japon ne s'en est pas encore totalement remis.

Cette question du crime organisé ne doit pas être sous-estimée, même si les recherches à ce niveau sont parcellaires.

37. Voir, entre autres, Moisés Naím, *Le Livre noir de l'économie mondiale*, Grasset, Paris, 2007.

38. René Passet et Jean Liberman, *Mondialisation financière et terrorisme*, Écosociété, Montréal, 2002.

Le rôle du crime organisé dans l'organisation des marchés tant au niveau local que mondial, non seulement en ce qui concerne la pornographie infantile – même si beaucoup de sa production est « amateur » – mais également en ce qui a trait à la pornographie courante, largement disponible, est incontournable. Ce n'est pas seulement le cas de pays comme la Russie et le Japon, où la documentation démontre que les organisations criminelles sont largement présentes dans ce secteur d'activités. À l'échelle mondiale tout comme au niveau des États nationaux, l'industrie de la pornographie est largement dominée par les organisations criminelles, qu'elles soient petites ou grandes.

Le crime organisé vise l'accumulation d'argent et de capitaux. Pour cela, il tente de mettre la main sur des pans entiers de l'économie, soit par le racket, soit par la prise de contrôle directe.[39] Si la guerre, selon Carl von Clausewitz, n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens, le crime organisé n'est que le prolongement des affaires par des moyens illicites.

Au cours des dernières années, les organisations criminelles ont investi le web. Leur stratégie a toujours été d'infiltrer des industries particulières. Ce fut et c'est toujours leur mode privilégié d'action. Historiquement, elles ont noyauté les secteurs de la construction et du traitement des ordures – ce que le scandale récent à Naples a mis une nouvelle fois en lumière –, et plus récemment les banques, particulièrement en Russie, mais pas seulement dans ce pays.

Du point de vue de ces organisations, la croissance du commerce en ligne et du web crée de nouvelles possibilités d'affaires et permet une pénétration accrue ainsi qu'un renforcement de leur influence. L'internet a créé à la fois de nouveaux champs d'activités et des cibles à exploiter. Les détournements de fonds se multiplient. Il y a également le blanchiment d'argent, les manipulations boursières (au moyen de la coercition auprès des courtiers et de fausses informations sur le web – les spécialistes estiment que, chaque année, les pertes des investisseurs se comptent en millions de dollars), les extorsions, les fraudes, les virus

39. Clotilde Champeyrache, *Sociétés du crime. Un tour du monde des mafias*, CNRS Éditions, Paris, 2007.

informatiques qui donnent accès aux comptes bancaires secrets, les jeux de hasard, les communications cryptées, etc. Le commerce en ligne de la pornographie n'échappe pas au crime organisé, d'autant plus qu'il a investi ce secteur depuis fort longtemps et que c'est l'un des secteurs les plus rentables de la Toile mondiale. Toutefois, ce que les autorités surveillent, c'est essentiellement la pornographie exploitant les enfants. Cette surveillance a mis en lumière l'existence de réseaux transnationaux utilisant des technologies perfectionnées de dissimulation et reposant sur une étroite coordination. Nous pouvons citer comme exemple le Wonderland Club, un réseau international auquel il était impossible d'avoir accès sans un mot de passe et dont le contenu était chiffré.

S'il existe une production « amateur », dont le poids est difficile à évaluer, qui n'est pas liée à la criminalité transnationale organisée, il n'en reste pas moins que, selon le rapporteur spécial des Nations unies sur la vente des enfants, la prostitution et la pornographie impliquant des enfants, les sites commerciaux de pornographie infantile sont liés au crime organisé, à la traite et à la prostitution d'enfants.[40]

Les gangs criminels organisés sont des réalités dynamiques, en perpétuelle mutation, s'adaptant aux circonstances les plus diverses. À côté des traditionnelles mafias italiennes, d'autres bandes criminelles organisées ont vu le jour. C'est le cas des Yardies, qui figurent parmi les criminels les plus violents du monde. Leur pays d'origine est la Jamaïque. Ils sont regroupés en « Posse » et se sont développés dans les lieux traditionnels d'émigration de leurs concitoyens, notamment en Grande-Bretagne, au Canada et aux États-Unis. Les bandes de motards comme les Hells Angels, les Bandidos et les Outlaws opèrent dans de nombreux pays. Le proxénétisme est l'une de leur activité traditionnelle, la pornographie également. Avec la chute du mur de Berlin, de nouveaux acteurs très actifs en provenance d'Europe de l'Est ont pu s'implanter en Europe de l'Ouest, tandis que les groupes en provenance

40. Juan Miguel Petit, *Report of the Special Rapporteur on the Sale of Children, Child Prostitution and Child Pornography*, Commission on Human Rights, Rights of the Child, E/CN.4/2006/67, January 12, 2006.

d'Orient accéléraient leurs opérations tant en Europe qu'en Amérique. La mafia albanaise, y compris kosovar, la *mafiya* (*organizatsiya*) russe et ukrainienne, les clans criminels turcs et kurdes, les Triades chinoises et les Yakuza japonais ainsi que d'autres gangs (du Viêt Nam notamment) ont connu une expansion à la fois territoriale et dans leurs activités.

Leurs opérations criminelles engendrent une masse de capitaux qu'il leur faut recycler. Les blanchir dans les secteurs légaux de l'économie n'est pas toujours chose aisée, bien que cela soit facilité par les paradis fiscaux et le secret bancaire. Toutefois, il leur est plus facile de blanchir une partie de ces capitaux dans des industries de la pornographie et de la prostitution, du moins là où cette dernière est une activité légale. Tous ces groupes opèrent dans les industries du sexe qu'ils contrôlent grandement.

À côté des différentes mafias actives dans les industries du sexe, d'autres groupes se sont organisés à partir de la pornographie. Il s'agit d'organisations comme Randy Raiders, Shadows Brotherhood et NAMBLA (plus connu sous le nom de Boylove). Ces groupes produisent et organisent la vente de photos et de vidéos sur l'internet et proposent du matériel hors ligne, DVD et vidéocassettes.

Ce n'est pas parce qu'une activité est légale qu'elle n'est pas sous la coupe du crime organisé. C'est précisément cet aspect qui a fait réagir les autorités municipales d'Amsterdam qui se sont attaquées au quartier rouge de la ville. Après enquête, la mairie est arrivée à la conclusion que la situation était « incontrôlable », les bordels légaux étant des paravents pour les transactions criminelles (blanchiment d'argent, rackets, extorsion, traite des femmes, etc.). « Au lieu d'assainir la filière, la politique de licences accordées depuis octobre 2000 aux maisons closes a abouti à une situation incontrôlable », affirmait Karina Schaapman, ex-prostituée et conseillère municipale.[41] L'une des raisons évoquées par les Pays-Bas pour légaliser la prostitution en bordels était d'éradiquer le contrôle du crime organisé sur l'industrie, mais les autorités municipales d'Amsterdam ont constaté que ce dernier avait plutôt étendu son emprise. « On a réalisé que ce

41. Sabine Cessou, « Amsterdam veut nettoyer son quartier rouge », *Libération*, 26 août 2006.

n'était plus de petits entrepreneurs, mais d'importantes organisations criminelles impliquées dans la traite des femmes, le trafic de drogues, les meurtres et les autres activités illicites », a déclaré Job Cohen, le maire de la ville.[42] Selon les données de la municipalité, il y a cent quarante-deux bordels dans la ville, avec quelque cinq cents vitrines ; une bonne partie des bordels licenciés exploitant des femmes « immigrantes » illégales, c'est-à-dire victimes de la traite à des fins de prostitution.

Les actions de la municipalité d'Amsterdam dressent un terrible constat d'échec pour ceux qui croient que la réglementation de la prostitution est la voie à suivre, car cette dernière a eu pour conséquence un poids accru du crime organisé dans la société et une subordination renforcée des femmes. Ce que souligne Maria Mourani, qui rappelle que, « dans le milieu criminel, les femmes restent essentiellement des marchandises »[43]. Le crime organisé est un milieu particulièrement machiste. Le mépris à l'endroit des femmes y est une règle universelle.

« L'industrie pornographique est contrôlée par le crime organisé. Derrière de faux noms et des sociétés factices, règnent les patrons de crime », assurait Gary Potter, qui détaillait certains des liens.[44] À la fin des années 1960, aux États-Unis, la famille Peraino diffuse des productions en 8 mm dans les sex-shops, les peep-shows et les salles de cinéma. De 1975 à 1980, les « guerres mafieuses » pour le contrôle de l'industrie du sexe (magazines, films, sex-shops, salons de massage) font rage. Elles ont fait vingt-cinq morts dans le seul État de New York, où l'industrie était pour l'essentiel sous la coupe de la famille mafieuse new-yorkaise Bonanno.

42. Marlise Simons, « Mannequins : A change for Amsterdam sex district », *International Herald Tribune*, 24 février 2008.

43. Maria Mourani, *La Face cachée des gangs de rue*, Éditions de l'Homme, Montréal, 2006, p. 123.

44. Gary H. Potter, *Criminal Enterprises : Pornography*, Eastern Kentucky University, 1986 (http://www.Policestudies.eku.edu/POTTER/international/Pornography.htm, site consulté le 19 mars 2002) ; voir également, du même auteur, *Criminal Organizations : Vice, Racketeering, and Politics in an American City*, Prospect Heights, Waveland Press, 1994.

Dès 1975, les experts estiment que le crime organisé contrôle 80 % de cette industrie et, dans le milieu des années 1980, de 85 à 90 % de l'industrie.[45] L'entreprise Playboy elle-même était associée à l'Outfit, c'est-à-dire la mafia de Chicago. En Californie, centre de la production états-unienne, le gros de la reproduction et de la diffusion des vidéos et DVD pornographiques passait, en 2002, par l'entreprise de Joseph Abinanti, un associé de la « famille » Lucchese de New York.[46]

Selon toute vraisemblance, peu de producteurs pornographiques peuvent fonctionner sans la « protection » du crime organisé. Les compagnies de films sont obligées de faire distribuer leurs produits par des sociétés contrôlées par le crime organisé. À la commission d'enquête sur la pornographie tenue au milieu des années 1980 aux États-Unis, un agent du FBI déclarait: « Vous ne pouvez pas être dans le domaine et distribuer de la pornographie sans leur consentement. »[47] Est-ce que le web a permis aux distributeurs d'échapper à ce contrôle ? Sans doute pour une partie d'entre eux, mais lorsque leurs activités sont publiques et qu'elles attirent une clientèle relativement nombreuse, rares sont ceux qui évitent d'être rackettés par des organisations criminelles. Nous avons pu observer ce phénomène dans le cas des agences d'escortes qui publicisent leurs activités sur le web et dans les journaux.[48] Il serait fort surprenant que le crime organisé se soit retiré de cette industrie au moment de son essor mondial, laissant à d'autres ce fantastique pactole.

Au Canada, les gangs criminels de motards ont fait main basse sur de nombreuses agences de danseuses nues et des clubs dans lesquels elles se produisent. Au Québec, la Sûreté du Québec estime que 80 % des clubs de danse nue sur son territoire de juridiction sont sous la coupe du crime organisé. La danse nue est l'un des moyens privilégiés par les

45. Xavier Raufer, *Le Grand Réveil des mafias*, JC Lattès, Paris, 2003, p. 226.

46. *Ibidem.*

47. Attorney General's Commission on Pornography, *Final Report*, Washington, US Department of Justice, juillet 1986.

48. Mélanie Claude et Richard Poulin, « Pornographie », *in* Joseph J. Levy et André Dupras (sous la direction de), *Questions de sexualité au Québec*, Liber, Montréal, 2008, p. 358-370.

proxénètes pour prostituer les femmes. Certaines recherches récentes sur les gangs de jeunes criminels[49] ont mis en évidence le fait que ces clubs sont souvent la voie privilégiée pour y prostituer les adolescentes[50].

Le phénomène inverse existe également. Dans son enquête sur les bordels légaux du Nevada, Melissa Farley a mis en évidence le fait que de nombreuses prostituées, dont plusieurs étaient victimes de la traite internationale ou interne (interétatique), ont été obligées de tourner dans des films pornographiques.[51] Las Vegas est la deuxième ville productrice de films pornographiques aux États-Unis après Los Angeles. Son maire récemment élu était l'avocat du crime organisé.

La pornographie et la prostitution sont des industries étroitement entrelacées et mondialisées. Ainsi, les groupes criminels nippons financent l'importante industrie pornographique néerlandaise, qui se situe au troisième rang au niveau mondial en termes de productions de films et au quinzième en termes de revenus. Le transfert de valeurs au profit des multinationales néerlandaises – notamment Private Media Group et Woodman Entertainment – est saisissant.

## Secteurs économiques traditionnels et pornographie

Les secteurs « traditionnels » de l'industrie et du commerce sont de plus en plus liés à celui de la pornographie. L'industrie hôtelière, entre autres les chaînes Marriott, Westin et Hilton, profite de l'industrie pornographique : à chaque film visionné dans une chambre, elle perçoit 20 % du prix de location. L'ensemble du système hôtelier nord-américain est

49. Selon le gouvernement, il y aurait plus de 300 gangs de rue au Canada, comptant quelque 11 000 membres. Gouvernement du Canada, *Le Crime organisé dans votre quartier* (http://organized-crime.ca/statsfacts_f.asp, site visité le 19 avril 2008).

50. Michel Dorais, avec la collaboration de Patrice Corriveau, *Jeunes filles sous influence. Prostitution juvénile et gangs de rue*, VLB, Montréal, 2006.

51. Melissa Farley, *Prostitution and Trafficking in Nevada. Making the Connections*, PRE, San Francisco, 2007.

largement équipé de télévisions offrant des films à la carte, et la moitié des films visionnés sont pornographiques, pour un chiffre d'affaires aux États-Unis, au début des années 2000, de 200 millions de dollars par an.

Aux États-Unis, AT&T possède un canal pornographique en continu, The Hot Network, et une connexion à Comcast, le plus important câblodistributeur et diffuseur de pornographie. La multinationale General Motors vendait plus de films pornographiques chaque année que l'empire Hustler. General Motors possédait DirecTV, un diffuseur par satellite de plusieurs chaînes pornographiques ; DirecTV est maintenant la propriété du magnat de la presse Rupert Murdoch, dont la chaîne de nouvelles en continu, Fox News, la plus regardée aux États-Unis, est extrêmement conservatrice. Les géants de la communication comme Time Warner tirent de la pornographie en ligne une part grandissante de leurs profits. La Banque d'Irlande a investi dans Remnant Media, qui a acheté Fantasy Publications, un éditeur de magazines pornographiques. Au Canada, Bell ExpressVu, Vidéotron et Rogers offrent des dizaines de chaînes pornographiques à la carte tout en proposant à leurs abonnés aux postes généralistes de nombreux films pornographiques, sans compter des émissions comme « Miss Nue Canada » et autres « documentaires » du même genre. Le nombre de diffusions de films X à la télévision en France tourne autour de 900 à 1 000 par mois.[52] Il est désormais possible de voir 85 films X par semaine sur les cinq chaînes qui les diffusent en France. Les chaînes payantes de télévision se rentabilisent souvent par ces films, dont le prix pour une diffusion à la télévision ne représente que 5 % du prix d'un film traditionnel.

La plupart du matériel pornographique distribué en ligne, y compris la pédopornographie, est acheté au moyen de cartes de crédit. C'est ce qui permet aux forces policières de retracer les transactions entre le vendeur et l'acheteur. Bien que cela se complique du fait que l'autorisation de paiement, comme le paiement lui-même, transite souvent par des sociétés écrans qui facilitent les transactions électroniques.

Il est très facile, sur le web, d'accéder à de la pornographie infantile. Le système de commande pour des films, des

52. Christian Authier, *Le Nouvel Ordre sexuel*, *op. cit.*

photos ou le visionnement en ligne de vidéos est relativement simple.[53] Il faut entrer son nom, son adresse électronique, son pays, puis le mode de paiement : par un transfert bancaire ou par une carte de crédit. Les entreprises de cartes de crédit sont donc impliquées d'une façon ou d'une autre dans ce trafic, certaines indirectement, d'autres directement. Ainsi, un certain nombre de logos de cartes de crédit se retrouvent sur des sites pédopornographiques ; ils sont affichés bien en évidence sur les pages web desdits sites. Les entreprises de cartes de crédit prélèvent un pourcentage sur toutes les transactions, y compris celles qui sont criminelles (pornographie infantile), ce qui génère des sommes colossales. Cette complicité dans les activités pédocriminelles n'a pas encore fait l'objet de poursuites.

Plus les industries du sexe développent leurs ressources financières, plus elles investissent dans l'industrie « traditionnelle », notamment dans les médias, ce qui leur permet de mieux influencer l'opinion publique. Par exemple, au Royaume-Uni, le *Daily Express*, le *Sunday Express* et le *Daily Star* ont été vendus en 2000, avec l'accord du gouvernement de Tony Blair, à Jesmond Publisher, le plus important éditeur de magazines pornographiques du pays,[54] conférant ainsi à Richard Desmond, son propriétaire, une reconnaissance sociale et une influence politique inégalée.

L'industrie pornographique a atteint un seuil de respectabilité hors pair, sauf dans un domaine, celui où elle exploite les enfants. Elle a toutefois adopté depuis fort longtemps des stratégies pour faire tomber ce tabou.

53. Sur certains sites, les pédocriminels peuvent même commander des enfants ou organiser un voyage pour les agresser sexuellement. Les coûts varient de 3 000 à 5 000 euros. Pour un enfant âgé de 7 à 10 ans, le prix est de 5 000 euros ; pour un enfant de 11 à 15 ans, 3 000 euros. Plus l'âge augmente, plus les prix baissent.

54. Sheila Jeffreys, « Prostitution culture. Legalised brothel prostitution in Victoria, Australia », *Seminar on the Effects of Legalisation of Prostitution Activities*, Stockholm, 5 et 6 novembre 2002, p. 22-27.

CHAPITRE IV

# PORNOGRAPHIE PSEUDO-INFANTILE ET INFANTILE

En 2003, des enquêteurs américains retraçaient 250 000 pédopornophages à travers le monde à l'aide d'informations concernant des cartes de crédit colligées sur des sites de pornographie infantile. En septembre 2003, la police allemande démantelait un réseau pédophile dans lequel 26 500 internautes de 166 pays étaient impliqués. La même année, plus de 1 200 enseignants, médecins, travailleurs sociaux et policiers étaient arrêtés au Royaume-Uni dans le cadre d'une opération contre des pédocriminels ayant utilisé un service internet américain. Cette enquête a démarré après la découverte par les autorités américaines d'un site géré par un couple de Texans auquel ils étaient abonnés. Les enquêteurs ont découvert les coordonnées de 75 000 abonnés du monde entier et ont transmis 7 000 références de cartes de crédit à la police britannique. À cette occasion, 50 policiers ont été arrêtés. En 2003, en Italie, plus de 400 perquisitions étaient effectuées dans 54 villes. Les enquêtes ont commencé après la découverte de photographies pornographiques d'enfants

de 5 ans qui circulaient sur des sites apparemment « inoffensifs ». Une autre enquête en Italie sur un réseau pédophile internet qui abusait, entre autres, de nouveau-nés âgés de 2 et de 3 mois comptabilisait quelque 1 000 transactions par carte de crédit. En janvier 2004, un réseau international de pornographie infantile était démantelé. La justice arrêtait 1 600 personnes actives dans le réseau Internet Regpay and Connections USA, un service basé en Biélorussie et proposant des abonnements à cinquante sites. En 2007, Europol démantelait un réseau mondial de pédopornographie qui produisait des vidéos « sur mesure » pour près de 2 500 clients de 19 pays. Les clients commandaient les vidéos qu'ils désiraient acheter, précisant quels enfants ils souhaitaient y voir et dans quelles circonstances. Les autorités autrichiennes démantelaient, la même année, un autre vaste réseau pédocriminel. Les vidéos étaient diffusées sur un site internet russe. Près de 8 000 connexions ont été recensées en 24 heures à partir de 2 361 adresses IP localisées dans 77 pays.

## L'AMPLEUR DE LA PORNOGRAPHIE INFANTILE

Les affaires pédocriminelles font régulièrement les actualités. Est-ce parce que les réseaux de pornographie infantile sont en recrudescence ou parce que les autorités s'en préoccupent davantage et mettent des moyens plus importants pour les traquer ? Ou est-ce une combinaison des deux raisons ? Nous tendons à privilégier la première hypothèse car, à l'échelle mondiale, les sites pornographiques exploitant les enfants se multiplient : 480 000 sites étaient recensés en 2004 contre 261 653 sites en 2001[1], alors qu'en 1999 il y en avait 30 000[2] et, en 1996, 4 300[3].

Selon le rapport annuel de 2007 de la fondation britannique Internet Watch Foundation (IWF), les images d'abus

1. Matiada Ngalikpima, *L'Esclavage sexuel : un défi à l'Europe*, Éditions de Paris et Fondation Scelles, Paris, 2005, p. 66.

2. Cynthia Guttman, *Internet et la pédophilie*, Courrier de l'Unesco, 1999 (http://www.unesco.org/courier/1999_09/fr/connex/ txt1.html, site consulté le 23 septembre 2003).

3. Matiada Ngalikpima, *L'Esclavage sexuel : un défi à l'Europe*, *op. cit.*, p. 66.

d'enfants publiées ou vendues sur l'internet sont de plus en plus explicites et impliquent des enfants de plus en plus jeunes. Ces sites internet sont à 90 % hébergés aux États-Unis et en Russie. Depuis 2004, le nombre d'images de violences sexuelles aggravées aurait été multiplié par quatre. L'IWF a également enregistré une hausse significative des sites d'échanges de photos. En 2006, 10,5 % des adresses internet relatives à des sites de publication en ligne de photos pour le cercle des proches donnaient à voir des photos d'abus d'enfants alors qu'en 2004 la basse de données de l'IWF n'en référençait aucun.[4]

Il y aurait plus d'un million d'images pornographiques d'enfants sur le web ; 200 nouvelles images seraient quotidiennement mises en circulation.[5] Un site pédopornographique particulier aurait reçu un million de visites au cours d'un seul mois. Il y aurait, selon Philip Jenkins, de 50 000 à 100 000 réseaux organisés de pornographie infantile dans le monde, un tiers d'entre eux opérerait aux États-Unis.[6]

Les rapports concordent : les images mettant en scène des agressions sexuelles d'enfants sont de plus en plus nombreuses. Le cyberespace est l'hôte d'images de plusieurs dizaines de milliers d'enfants victimes d'abus et d'exploitation sexuels.[7] Cette pornographie est soit produite hors-ligne pour ensuite être mise en circulation sur le web, soit produite au moment même de l'agression sexuelle, en temps réel, devant un public en ligne.

Les forces policières trouvent constamment des images de « nouveaux » enfants qui n'étaient pas répertoriés auparavant

4. *Annual and Charity Report*, IWF, 2007 (http://www.iwf.org.uk/documents/20080417_iwf_annual_report_2007_(web).pdf, site consulté le 30 avril 2008).

5. John Carr, *Child Abuse, Child Pornography and the Internet*, NCH, Londres, 2004.

6. Philip Jenkins, *Beyond Tolerance : Child Pornography on the Internet*, New York University Press, New York, 2001.

7. Angie Howe, *Proceedings of the Standing Senate Committee on Legal and Constitutional Affairs*, Issue 17, 23 juin 2005, Ottawa, Canada (http://www.parl.gc.ca/38/1/parlbus/commbus/senate/Com-e/lega-e/17evb-e.htm?Language=E&Parl=38&Ses=1&comm_id=11, site consulté le 30 juillet 2005).

dans leurs banques de données. Proportionnellement, plus d'images mettent en scène des abus graves et des enfants très jeunes. Très peu d'enfants agressés sexuellement pour produire de la pornographie sont localisés. Parmi les milliers d'images figurant dans la base de données administrée par Interpol, seuls 320 enfants ont été retrouvés.[8]

La production et la distribution d'images à caractère abusif d'enfants rapporteraient de 3 à 20 milliards de dollars américains. Cinquante-cinq pour cent du matériel produit et diffusé serait d'origine américaine et 23 % russe.[9]

Dans certains pays, le matériel connu sous le nom de « pornographie virtuelle » est légal. Au Japon, par exemple, un rapport analysant les derniers développements du marché du contenu informatique du pays (incluant les logiciels et les bandes dessinées) donne une indication de la valeur commerciale des illustrations et des animations mettant en scène l'abus d'un enfant dans certains dessins animés ou mangas. Le marché pour les produits *moe* (les livres, les images et les jeux) qui sont associés aux bandes dessinées et aux mangas était estimé, en 2003, à 88,8 milliards de yens, soit 800 millions de dollars américains.[10] Littéralement, le terme *moe* réfère à une attraction sexuelle fétichiste que certains fans de jeux informatiques, d'animation et de manga ont pour les personnages d'enfants de sexe féminin représentés dans un contexte pornographique.

Ces données sont sujettes à caution, ce qui est évidemment toujours le cas lorsqu'il s'agit d'activités criminelles. Elles montrent tout de même une recrudescence difficile à nier. S'il y a un manque de données fiables sur l'ensemble de la pédopornographie produite et commercialisée, c'est moins le cas pour ce qui concerne la pornographie infantile sur l'internet parce qu'elle est plus facilement repérable, notamment parce que de nombreux gouvernements ainsi que des

8. Deborah Muir, *La Violence contre les enfants dans le cyberespace*, ECPAT International, Bangkok, septembre 2005.

9. Direction générale des Affaires juridiques, *Organised crime situation report 2005*, rapport provisoire, Conseil de l'Europe, Strasbourg, 2005.

10. Deborah Muir, *La Violence contre les enfants dans le cyberespace*, *op. cit.*, p. 36.

organisations non gouvernementales ont mis en place des services permettant aux internautes de dénoncer ces sites. Des informations existent sur l'ampleur du problème sur le web, mais elles ne sont souvent rendues publiques qu'à la suite de l'intervention des services de police et des poursuites judiciaires qui en découlent. Ces données proviennent en majorité des pays – souvent les pays industrialisés – dans lesquels l'action des services de police a été portée à l'attention du grand public.

Les nouvelles technologies ont remplacé peu à peu les supports traditionnels de la pornographie mettant en scène des enfants. Elles ont pour effet de développer ce secteur, tout en multipliant considérablement les possibilités d'obtention et de vente de ce matériel criminel. Surtout, ces technologies donnent aux prédateurs de nouvelles possibilités, en leur permettant de traquer et de s'attaquer à des enfants du monde entier. Le tourisme sexuel impliquant des enfants est un phénomène important à l'échelle mondiale.[11] En lien avec son développement massif, les experts ont pu constater l'apparition d'une nouvelle catégorie d'agresseurs sexuels : des adultes qui font la connaissance d'un enfant d'un autre pays par l'internet et vont ensuite le rencontrer dans le dessein de l'exploiter sexuellement.

Une partie de la pédopornographie qui circule actuellement a été produite parfois il y a vingt ou trente ans. Cependant, lorsqu'il y a démantèlement d'un réseau d'exploiteurs d'enfants, comme ce fut le cas pour le Club Wonderland (opération Cathédrale), la police a pu identifier les photos de 1 263 enfants différents, dont seuls 16 ont été identifiés. Dans le cadre de cette affaire, la police a saisi en tout plus de 750 000 images pornographiques mettant en scène des enfants et quelque 1 800 heures de vidéos numériques d'agressions sexuelles. Les membres qui ont été identifiés étaient ressortissants de 49 pays différents.[12] La police a pu pister ce réseau à partir d'un autre club, plus précisément à partir d'un individu qui a agressé sexuellement une fillette de 10 ans, amie de sa propre fille, et qui a filmé son viol au moyen d'une

11. Voir Richard Poulin, *Les Enfants prostitués*, *op. cit.*, p. 59-86.

12. Matiada Ngalikpima, *L'Esclavage sexuel : un défi à l'Europe*, *op. cit.*, p. 67.

caméra reliée à son ordinateur. Les membres du Club Orchid, qui étaient connectés, ont pu suivre le déroulement en direct de l'agression sexuelle. Par la suite, le film a été diffusé sur l'internet. C'est à partir de l'ordinateur de ce violeur d'enfants que la police a pu remonter jusqu'au Club Wonderland.

Dans le passé, la production de matériel pornographique mettant en scène des enfants était dans la très grande majorité des cas considérée comme relevant d'une « industrie artisanale »[13], même s'il existait alors une production « professionnelle », notamment dans le cas des magazines. Elle était composée largement d'amateurs, auteurs pour bon nombre d'entre eux des agressions sexuelles sur les enfants. Bien que l'aspect artisanal subsiste, elle est devenue depuis une industrie « professionnelle » et mondialisée.[14] Par exemple, l'entreprise pédopornographique texane Landslide avait un chiffre d'affaires de neuf millions de dollars américains au moment de son démantèlement. Elle était accointée avec un Russe et quatre Indonésiens qui sévissaient dans leurs pays respectifs. Aujourd'hui, profitant du pactole – puisque cette industrie est très rentable grâce à ses faibles coûts de production –, plusieurs réseaux criminels organisés produisent et vendent du matériel pornographique mettant en scène des enfants.

La « consommation » d'enfants sexualisés pour le plaisir des adultes était une activité commerciale en pleine expansion au début des années 1970. En 1977, environ 250 magazines de pornographie infantile étaient mis sur le marché aux États-Unis, plusieurs d'entre eux étant importés d'Europe.[15]

13. William Utting, « People like us », *The Report of the Review of The Safeguards for Children Living Away from Home*, Health Department, United Kingdom, 1997.

14. Ce que permettent les nouvelles technologies. Les caméscopes, les magnétoscopes, les ordinateurs, les scanners, les appareils photos numériques et technologies apparentées sont de moins en moins chers et de plus en plus répandus. Ils ont considérablement facilité la production et la conservation d'images pornographiques mettant en scène des enfants et permis de les distribuer à grande échelle.

15. John Crewdson, *By Silence Betrayed: Sexual Abuse of Children in America*, Little Brown, Boston, 1998; Tim Tate, *Child Pornography: An Investigation*, Methuen, Londres, 1990.

La plupart des enfants représentés dans cette pornographie étaient de type caucasien. Au début des années 1980, lors d'une enquête dans quatre librairies pour adultes dans la région de Los Angeles, les chercheurs ont découvert que, selon la librairie visitée, de 29 à 33 % des livres pornographiques impliquaient des enfants.[16] À cette époque, la part du marché occupée par la pornographie infantile était estimée entre 7 et 10 % du marché pornographique.[17] À la suite de la progression du tourisme pédocriminel dans les années 1980 et 1990, à mesure que les exploiteurs filmaient leurs actes criminels et faisaient circuler leurs photos et leurs vidéos, sont apparus sur le marché mondial des images d'enfants d'Asie et d'Europe de l'Est.

L'essor de la pornographie « adulte » bon chic bon genre a permis parallèlement une banalisation de l'exploitation sexuelle de jeunes filles. Après avoir dénudé la femme, après lui avoir ouvert tous les orifices, il ne restait à la pornographie qu'à promouvoir la disparition du tabou de l'exploitation sexuelle des jeunes filles par les mâles adultes. Dans les photos, les textes et les bandes dessinées, la pornographie courante et dominante des années 1970 et 1980 connaissait une augmentation du nombre de mises en scène d'adolescentes ou de pseudo-adolescentes. Sur le plan photographique, l'évolution était encore plus nette. Ainsi, pour *Playboy*, en 1966-1967, il n'y avait que 2 photos d'adolescentes ou de pseudo-adolescentes sur 149 ; en 1974-1975, 22 photos sur 146 et, en 1982-1983, 46 sur 152. Les *playmates* du mois semblaient de plus en plus jeunes. S'il était évident qu'en 1967-1968 les jeunes femmes étaient âgées de vingt-et-un ou vingt-deux ans, en 1974-1975 elles avaient l'air plus jeunes et, en 1982-1983, elles l'étaient nettement. Dans le *Penthouse Letters* du mois de juillet 1983, une jeune adolescente affiche, sur son pull, l'âge de 12 ans, et dans le *Lui* du mois de juillet de la même année, le mannequin de la page centrale n'a sûrement pas plus de 16 ans. Déjà, en 1976, le *Playboy* du mois d'avril présentait sur

16. Lisa E. Stone et David Finkelhor, *Child Pornography Literature and its Relationship to Child Sexual Abuse*, communication, V^e^ Congrès international des enfants négligés et abusés, Montréal, 1984.

17. Shirley O'Brien, *Child Pornography*, Kendall-Hunt, Dubuque, 1983, p. 19.

sa page de couverture une femme d'allure très jeune entourée d'oursons en peluche et de poupées de chiffon.[18] Depuis, la tendance s'est accentuée.

La pornographie infantile est, aux États-Unis, une industrie importante et lucrative. D'après les estimations, le chiffre d'affaires de cette pornographie serait, au début du millénaire, de 2,6 à 3,9 milliards de dollars américains par an, dont 1 milliard de dollars généré par les transactions à partir de l'internet.[19] Évidemment, les profits y sont nettement plus élevés que ceux de la pornographie dite adulte parce que les enfants utilisés ne coûtent pratiquement rien. Les producteurs de pédopornographie auraient filmé environ un million d'enfants aux États-Unis.[20] En Allemagne, la police estimait à 130 000 les enfants qui auraient été contraints à des pratiques pornographiques.[21] La situation est encore plus grave dans les pays d'Europe de l'Est.

Selon le rapport de l'IWF déjà cité, 80 % des victimes enfantines des viols mis en ligne étaient de sexe féminin et 91 % avaient moins de 12 ans.

Les liens sont étroits entre la prostitution des enfants, le tourisme sexuel exploitant des enfants et la pornographie mettant en scène des enfants. Les pays où la prostitution et le tourisme sexuel sont répandus sont aussi, pour bon nombre d'entre eux, d'importantes sources de nouveau matériel pédopornographique. Au Népal, presque tous les enfants qui ont participé à des discussions de groupe sur le sujet du tourisme sexuel ont été photographiés à des fins pornographiques par un touriste ; 81 % d'entre eux ont indiqué que les touristes leur

18. Richard Poulin et Cécile Coderre, *La Violence pornographique, la virilité démasquée*, *op. cit.*

19. ECPAT International, *La Violence contre les enfants dans le cyberespace*, ECPAT International, Bangkok, septembre 2005.

20. Congrès mondial contre l'exploitation sexuelle des enfants à des fins commerciales, *La Pornographie enfantine*, Yokohama, 2002 (http://www.csecworld congress.org/PDF/fr/Yokohama/Background_reading/Theme_papers/La%20pornographie%20enfantine%20FORMATTED.pdf, site consulté le 21 avril 2003).

21. Urs Ellengeber, *Prostitution enfantine*, Tages-Anzeiger, 25 septembre 2002, article en ligne (http://www. kinderschutz.ch/kweb_f/ecpat_aktuell.html, site consulté le 28 avril 2003).

avaient montré du matériel pornographique.[22] En République tchèque, des travailleurs sociaux ont signalé que des enfants impliqués dans la prostitution de rue recevaient souvent des demandes pour être photographiés à des fins pornographiques par des proxénètes ou des clients.[23] En Moldavie, en 2001, la police douanière a arrêté deux femmes trafiquantes d'enfants – un groupe de garçons et de filles âgés de 13 à 16 ans. Elles les transportaient de la ville de Chişinău vers des studios à Odessa, en Ukraine, dans le dessein de les exploiter dans des productions pornographiques. Des recherches ont également montré une utilisation importante dans la pornographie des jeunes filles prostituées aux États-Unis.[24] Ce qui est également le cas pour les jeunes prostituées qui évoluent sous la coupe de gangs de jeunes criminels dans les clubs de danse nue au Canada. À Goa, en Inde, des filles prépubères se livrent à des danses « érotiques » dans les bars. Des pratiques du même ordre existent dans d'autres régions du sous-continent indien et en Asie du Sud-Est. Au Mexique, une étude réalisée en 1999-2000 sur l'exploitation sexuelle des enfants à des fins commerciales à Acapulco a révélé qu'un groupe d'enfants était exploité via une production bien organisée de matériel pornographique. Certains des enfants vivaient dans la rue ou étaient impliqués dans la prostitution avec des touristes. D'autres enfants avaient été recrutés à partir des quartiers ruraux défavorisés où les parents recevaient de l'argent pour accepter le départ de leurs filles pour prétendument étudier ou travailler. D'autres étaient des écoliers qui acceptaient de poser pour des photographies en échange d'argent.[25] Aux Philippines, des entreprises

22. Christine Beddoe, *Situational Analysis Studies on Child Sex Tourism in Tourist Destinations of India, Nepal and Sri Lanka*, ECPAT International, Bangkok, décembre 2005.

23. Inge Bell et Ales Pickar, « Trafficking in children for sexual purposes: Country report, Czech Republic », *in* Muireann O'Briain (sous la direction de), *The Joint East West Research Project on Trafficking in Children for Sexual Purposes in Europe: The Sending Countries*, Trafficking II, ECPAT Law Enforcement Group, Amsterdam, 2004.

24. Barri R. Flowers, *The Adolescent Criminal: An Examination of Today's Juvenile Offender*, MacFerland, Jefferson, 1990.

25. Elena Azaola, *Stolen Childhood: Girl and Boy Victims of Sexual Exploitation in Mexico*, DIF, Unicef et CIESAS, 2000.

repaires de cybersexe (*cyber sex dens*) mettent en scène des adolescents et des adultes qui s'adonnent à des actes sexuels devant une webcaméra selon les instructions d'un spectateur qui paie par carte de crédit.[26]

## La pornographie pseudo-infantile

La pornographie promeut l'idée que les enfants et les adolescentes sont des partenaires convenables pour les hommes adultes. La quantité importante de la pornographie infantile et pseudo-infantile sur l'internet montre l'attrait permanent que constitue l'utilisation sexuelle d'enfants par des mâles adultes. En tapant « schollgirls », « teen », « lolita » ou « cheerleader » (meneuse de claque) sur n'importe quel moteur de recherche, on constate l'énorme popularité de ce genre de pornographie – une pornographie parfois appelée « pseudo-infantile » – où les pornophages fantasment sur un rapport sexuel avec des teenagers sans se percevoir comme des pédophiles. Sur un moteur de recherche, nous dénombrons près de 14 millions d'entrées pour « teen porn », près de 24 millions d'entrées pour « teen sex » et quelque 1,2 million pour « kiddie porn ».

Bien que la plupart des personnes condamnent la pédopornographie, rarement sont discutés les moyens par lesquels la pornographie massivement disponible la légitime tout en standardisant l'utilisation et l'abus sexuel des jeunes filles par des adultes.

L'un de ces moyens est l'emploi de jeunes filles d'un âge « à peine légal ». Pour contourner les lois plus strictes sur la pornographie mettant en scène des enfants, il est d'usage de produire une pornographie imitative. Les modèles sont photographiés et filmés sous un aspect juvénile, portent des vêtements très typés, accompagnés d'accessoires destinés à renforcer l'impression de jeunesse. La pornographie exploitant les teenagers est légale parce que les jeunes femmes seraient âgées de 18 ans ou plus, bien qu'elles soient présentées comme des enfants. Elles sont menues, arborent des

26. Tink Palmer et Lisa Stacey, *Just one Click: Sexual Abuse of Children and Young People through the Internet and Mobile Phone Technology*, Barnardos, Londres, 2004.

expressions mutines, leurs cheveux sont souvent tressés ou coiffés avec une queue-de-cheval ou des couettes, elles ont une sucette à la bouche, elles sont entourées d'oursons en peluche, elles sont placées dans un parc d'enfants ou dans une chambre de fillette, prennent des poses enfantines, etc. Par de telles techniques, les producteurs pornocrates infantilisent ces jeunes femmes. En effet, la pornographie pseudo-infantile montre les jeunes femmes d'âge majeur comme si elles étaient d'âge mineur. D'un autre côté, et dans un même mouvement, la pornographie infantile présente des fillettes comme de petites adultes ou des adultes en miniature. Les deux types de pornographie se rejoignent.

Le site *Nubiles.net* joue à fond sur l'infantilisme et, à l'occasion, sur l'adultisme.

*Illustration II : Nubiles.net.*

Ce site est très populaire. Il est spécialisé dans la mise en scène de jeunes filles « nubiles », c'est-à-dire en âge de procréer, ce qui s'avère dans la réalité plus jeune que 18 ans. Elles font un strip-tease devant la caméra, se masturbent,

emploient des godemichés, ont des rapports sexuels, cela dans le dessein d'aguicher et d'exciter les pornographes qui sont invités à s'abonner. Si certaines des filles mises en vedette n'ont sans doute pas l'âge légal, pour d'autres c'est assurément le cas. Elles proviennent aussi bien de Hongrie, de République tchèque, de Russie, d'Ukraine que des États-Unis. Cependant, la majorité des filles sont principalement originaires de Russie et d'Europe de l'Est, deux viviers internationaux pour les proxénètes, les trafiquants et les producteurs pornocrates.

Les abonnés du site peuvent contacter les « modèles », leur parler – « parler avec la photo » pouvons-nous lire, un lapsus sans doute significatif –, leur écrire, obtenir des autographes, réaliser des fantasmes vestimentaires qui seront l'objet de photos ou de vidéos futures, se procurer des dessous, lire leur biographie, notamment ce qui concerne leur vie sexuelle, participer à un forum de discussion, acheter des DVD, télécharger des films, etc. La section *harcore* du site met en scène de vraiment jeunes filles, essentiellement des Slaves si nous nous fions à la page d'introduction, où le non-abonné pourra visionner de très courts extraits de vidéos à télécharger. Le site n'héberge que des modèles de type caucasien.

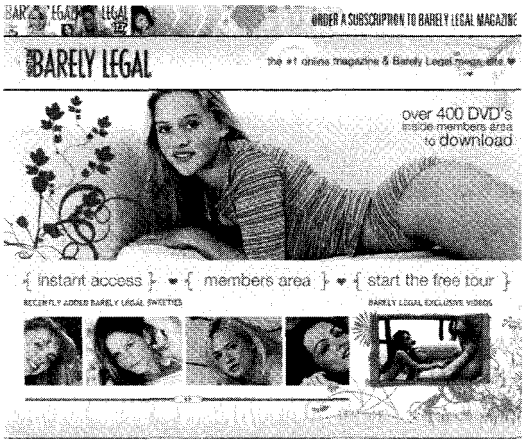



*Illustration III : Barely Legal de Hustler.*

Les produits Barely Legal de l'empire Hustler sont très populaires tant au niveau des magazines, des DVD – 77 DVD

sont proposés aux pornophages au moment d'écrire ces lignes – que des vidéos et des images téléchargeables. Le site web du même nom se veut le numéro un mondial en ce qui concerne la mise en scène de « chaudes teenagers en action ». « *Barely Legal* satisfera tous vos désirs », pouvons-nous lire sur le site qui soutient que « de la salle de classe à la chambre à coucher, ces jolies jeunes filles désirent vous plaire et entreprennent tout ce qui est possible d'essayer ». Les modèles sont sélectionnés en fonction de leur apparente jeunesse. Elles sont présentées comme des nymphomanes en puissance qui ne pensent qu'au sexe. Ce site héberge pour l'essentiel des modèles de type caucasien.

Une fenêtre intempestive apparaît soudainement pour offrir une visite du site *Teens for Cash* (teenagers pour de l'argent).

*Illustration IV : Teens for cash.*

« Semaine après semaine, nous trouvons de fraîches nouvelles figures dans la rue qui baisent pour de l'argent », écrivent les promoteurs du site *Teens for Cash*, qui assurent par ailleurs que leurs recruteurs « subornent autant de teenagers qu'ils le peuvent, contraignant leurs trous étroits à recevoir leurs queues ». Pour ce site, la prostitution de jeunes filles est un fait normal et à normaliser. La prostitution facilite le recrutement pornographique, laisse-t-on entendre. En y mettant le prix, les jeunes s'empresseraient d'accepter des rapports sexuels filmés. Les hommes dont le fantasme est de voir les jeunes filles s'avilir en échange de billets verts en auraient pour leur argent. Le scénario est quasi invariable : deux hommes dans la quarantaine ou la cinquantaine cherchent à suivre une « thérapie jeunesse » en repérant des filles dans un supermarché de banlieue puis en les persuadant

en échange d'argent de les suivre. Une fois à destination, généralement dans un appartement minable, les enchères commencent pour que la fille enlève les vêtements puis pour le rapport sexuel, lequel donne lieu immanquablement à une double pénétration.

Ce site propose plus de deux cents films à télécharger.

Une autre fenêtre intempestive propose l'accès à de nombreux sites pornographiques, puis se multiplient les *pop-up* publicitaires.

Dans la pornographie, l'initiation sexuelle de jeunes filles par des hommes matures est chose courante et normale, ce que met en évidence le site *Fresh Teen Porn* (porno de fraîches teenagers). Ses promoteurs assurent que « les chaudes petites poulettes sont pompées très durement dans toutes les positions imaginables », puis « elles reçoivent sur leur doux visage un tas de matière visqueuse, dont elles lèchent chaque goutte avant d'avaler ». Elles sont présentées comme de « fraîches petites salopes vicieuses » qui « étalent leurs jeunes et étroits vagins ». La page d'accès au site montre une jeune fille ayant une sucette dans la bouche (« vous voulez ma friandise », lui fait-on dire) ainsi que des oursons en peluche dans le but de renforcer l'impression de jeunesse. Le site *Teen X World* met en scène des « vilaines teenagers », certaines ne sont sans doute pas majeures. Presque tout y passe : *hardcore*, triolisme, lesbianisme, sexe avec un godemiché, filles seules qui font un strip-tease et se masturbent. Mille heures de vidéo, trois mille jeux de photos, histoires « érotiques », webcaméras et plus sont proposés aux abonnés.

Les sites exploitant les jeunes femmes d'un âge « à peine légal » ont donné naissance à des genres spécialisés sur leur « première fois » ou leur « première expérience ». Se sont multipliés les sites de ce type *Her First Big Cock* (sa première grande queue), *Her First Lesbian Sex* (son premier rapport lesbien), *Her First Ass To Mouth* (une fellation après une pénétration anale), *Her First DP* (sa première double pénétration), *First Time Swallows* (la première fois qu'elle avale le sperme). Le site *Her First Anal Sex* invite les pornophages à regarder les filles « qui sont brisées brutalement ». D'autres sites sont spécialisés sur le dépucelage présumé des jeunes filles, où le pornographe peut voir la douleur et le sang couler, l'hymen étant prétendument rompu pendant la pénétration.

Il existe un site européen, le *Club Seventeen*, qui joue sur le fait que les « jeunettes » mises en scène n'auraient pas 18 ans.

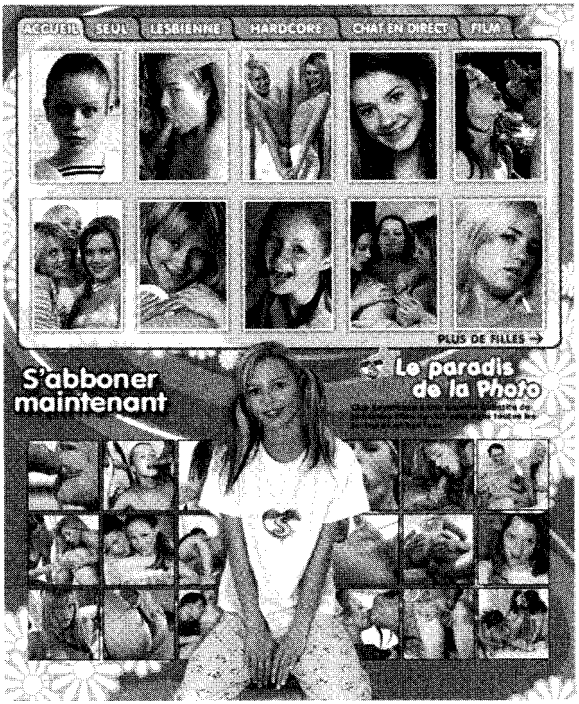



*Illustration 5 : Club Seventeen.*

De ce site, le surfeur accède à celui intitulé *Petite Innocence* (innocence menue) où, selon toute vraisemblance, une partie des « jeunettes » sont d'âge mineur. Il peut par la suite cliquer sur d'autres liens : *Your Favorite Teens* (vos teenagers favorites), *Younger Bodies* (corps plus jeunes), *Shame Album* (album de la honte), *Young Orchids* (jeunes orchidées), *New Teen Sex* (sexe de nouvelles teenagers), *Bunny Teen Pussy* (chattes de teenagers Jeannot lapin), *Seventeen Babes* (petites de dix-sept ans), *Teen Sexy Models* (modèles de teenagers sexy), *Innocent Dreams* (rêves innocents), *School of Virgins* (école de vierges), *Hornie Girlie* (adolescentes excitées), *New Nubiles* (nouvelles nubiles), *Innocent Cute* (mignonne innocente), *Petite Teenager* (teenager menue), etc.

Sur certains de ces sites sera proposé aux pornographes canadiens qui recherchent des relations sexuelles avec des jeunes l'accès à des teenagers du pays. Il en sera de même pour tous les internautes des autres pays : la technologie permet, via l'adresse IP, de connaître l'origine géographique de la personne qui visite ces sites. Évidemment, les relations sexuelles proposées sont tarifées. Plusieurs sites pornographiques exploitant les teenagers servent également de paravents à l'industrie de la prostitution.

*Illustration 6 : Old Farts, Young Tarts.*

Enfin, les sites mettant en scène des hommes très âgés et des teenagers pullulent : près de cinq millions de résultats sur ce thème à partir d'un moteur de recherche. Les sites « Jeunes poulettes, vieilles queues » (*Young Chicks, Old Dicks*), « Vieux pets, jeunes tartes » (*Old Farts, Young Tarts*), « Beauté et les anciens » (*Beauty and the Seniors*), etc., mettent en scène de très jeunes femmes avec des hommes qui pourraient être leurs grands-pères. « Elle a 18, il a 71 ans », « Elle a 19, il a 83 ans »... Ces jeunes sont décrites comme stupides – des tartes – puisqu'elles sont facilement manipulées par les vieux. Pour faire encore plus vrai, le site *Old Farts, Young Tarts* publie les photos des pièces d'identité des protagonistes (illustration 6).

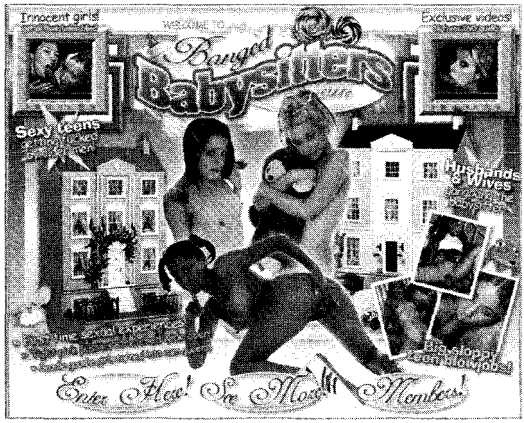



*Illustration 7 : Banged Babysitters.*

Rien n'échappe aux producteurs pornocrates, toutes les occasions sont matières à promouvoir leurs produits. Les nombreux sites de « baby-sitter » en sont une preuve éloquente. De jeunes gardiennes d'enfants ont des relations sexuelles avec le couple qui les a embauchées ou le père de famille qui revient inopinément à la maison. Le site *Fuck the Babysitter* explique le scénario : « La stupide baby-sitter n'a pas fait correctement son travail. Maintenant, elle doit gagner son argent. Mets-toi à genoux petite salope et suce ma queue ! » Ces filles peuvent coûter cher, explique-t-on, mais si elles vous sucent, ça vaut la peine. Un autre site, *Frisky Babysitters* (gardiennes d'enfants folâtres), propose à ses abonnés de regarder d'innocentes gardiennes d'enfants se transformer en putains. Ces sexy jeunes filles ne répugnent pas à faire un travail en supplément, explique-t-on, et « une bonne gardienne d'enfants rend son employeur aussi dur que du bois ».

On laisse entendre sur ces sites que les jeunes femmes ayant besoin d'argent et qui pour cela gardent des enfants peuvent facilement accepter de se prostituer. La pornographie ne cesse de marteler ce message : les femmes sont toutes des prostituées en puissance, il ne s'agit que de trouver leur prix. Corrélativement, les femmes qui ont besoin d'argent sont prêtes à tout. En contrepartie, les hommes qui ont de l'argent ont accès aux femmes, et plus ils ont d'argent, plus cet accès est grand.

Cette présence importante de pornographie exploitant des teenagers, dont un certain nombre n'ont pas l'âge légal, ce qui est de la pornographie infantile, cette sexualisation des jeunes filles, laisse penser que l'attraction sexuelle pour les enfants n'est pas limitée à un segment minuscule du marché composé de pédophiles. Philip Jenkins en est venu à rejeter l'idée qu'il existe un « fossé fondamental entre les "amateurs d'enfants" et les gens "normaux" »[27]. En tenant compte du fait que l'hypersexualisation est un phénomène social caractéristique de notre époque, il n'apparaît pas évident que la société, qui interdit les rapports sexuels entre les adultes et les mineurs, proscrive l'attirance sexuelle pour les mineures.[28] Du moins si nous nous fions non seulement à toute la pornographique diffusée largement, mais aussi à la façon dont l'image des jeunes filles est exploitée dans les médias de masse, dans l'industrie de la mode, etc.

La juvénilisation des femmes dans la pornographie fait nettement partie de la pornographie facilement accessible. Elle se retrouve également dans la pornographie mettant en scène des relations incestueuses.

## La promotion de l'inceste

Beaucoup de films et de sites web pornographiques « érotisent » l'inceste ; ils montrent des hommes ayant un rapport sexuel avec des jeunes qui seraient leurs filles, leurs belles-filles ou leurs nièces. En fait, la pornographie promeut l'initiation sexuelle des jeunes filles par les « vieux », par les hommes matures, dont les membres de la famille.

Le site *First Daddys Lesson*, comme de nombreux autres sites, fait l'éloge de l'initiation sexuelle par le père de sa fille inexpérimentée qui a besoin d'un vrai homme pour perdre sa virginité. « C'est mieux, nous affirme-t-on, de devenir une femme sous les mains assurées d'un père affectueux. » En

27. Philip Jenkins, *Beyond Tolerance : Child Pornography on the Internet*, *op. cit.*, p. 27.

28. Park E. Dietz et Alan E. Sears, « Pornography and obscenity sold in "adult bookstores" : A survey of 5 132 books, magazines, and films in four american cities », *Journal of Law Reform*, vol. 21, n° 1-2, 1987-1988, p. 7-46.

*Illustration 8 :First Daddys Lesson.*

même temps, ces jeunes filles, « à peine d'âge légal » selon les affirmations des promoteurs pornocrates, « apprennent durement l'art du sexe et poussent des cris perçants ». Brutalité et sexe vont souvent de pair, sans compter le viol. « Savez-vous comment entreprendre un dialogue sur le sexe avec votre fille lorsqu'elle devient adulte ? Plonger votre queue profondément dans son vagin, ça c'est la façon de faire d'un vrai père. » Et si la fille tente d'argumenter, son père n'a que faire taire « cette salope » en lui « fourrant son pénis dans la bouche ».

L'initiation sexuelle par le père rendrait les filles heureuses. Par la suite, elles ne penseraient qu'au plaisir reçu et fantasmeraient sur le grand et dur pénis paternel. « Maintenant, je considère mon père comme mon petit ami et pas comme un père », leur fait-on dire sur le site *First Time with Daddy*. Souvent ce sont les filles qui initient le rapport sexuel avec le père. Des sites entiers sont consacrés à ces « petits anges irrésistibles, aguicheuses et tentatrices » qui font succomber avec facilité leurs pères. D'autres sites comme *First Sex with Sisters* ou *Sister Seduction* exploitent l'inceste entre frères et sœurs. Évidemment, ce sont les sœurs, souvent des adolescentes, qui trouvent leurs frères attirants et les « plus cochonnes » d'entre elles ont « suffisamment de courage pour les séduire ».

Tous les types d'inceste trouvent leur place sur le web. Il n'y a pas seulement des sites mettant en scène l'inceste père-fille ou frère-sœur. Il y a ceux qui font l'éloge de l'inceste

mère-fils, mère-fille-père en trio, grand-père - petite-fille (comme sur le site *Fuck me Grandpa*), etc. Cependant, l'utilisation de femmes infantilisées, quand ce ne sont pas des fillettes rendues adultes, est très fréquente et sans doute largement majoritaire.

Ces sites popularisent l'idée que les rapports sexuels avec des hommes qui ont vingt, trente ou même quarante ans de plus que les filles sont normaux. Plus encore, ils sont bénéfiques aux jeunes filles puisqu'elles profiteraient ainsi d'un adulte expérimenté.

De ces sites sont accessibles des dizaines et des dizaines de milliers de sites, comme *Group Family Incest* (inceste familial en groupe), *Real Crual Familiy* (vraie famille cruelle), *Real Brutal Family* (vraie famille brutale), *Family Nightmare* (famille de cauchemar), *My Sexy Daughter* (ma fille sexy), *Love in Family*, *Fuck me Daddy* (baise-moi papa), *Oh Papa*, etc. Sur un moteur de recherche, « incest porn » fait 3 millions de résultats tandis que « incest sex » en fait 3 490 000.

Sur le site *Use my Daughter* (utilise ma fille), les producteurs pornocrates expliquent les raisons motivant un père pour prostituer sa fille : « J'aime les dépenses supplémentaires que l'argent comptant me permet de faire en laissant ces types baiser ma fille de merde. » On peut lire encore : « Je ne l'ai pas élevée pour baiser gratuitement. » Une nouvelle fois, la pornographie fait la promotion de la prostitution. Pour cela, elle dévalorise et humilie les personnes du sexe féminin (« ma fille de merde »). Il serait peut-être plus juste de dire que la pornographie, comme média de masse, est une propagande en faveur du sexe tarifié et de l'exploitation sexuelle des femmes et des jeunes filles.

Toute cette pornographie pseudo-infantile sert de passerelle entre la pornographie qui exploite les jeunes femmes « adultes » et celle qui use et abuse des enfants. Ce que favorise aussi la multitude de sites faisant la promotion de magazines et de vidéos « érotiques » qui mettent en scène des jeunes femmes de 18 ans et plus ou des filles nettement plus jeunes : *Met Art*, *Met Models*, *Amour Angels*, *W 4 B (Watch for Beauty)*, *Studio Girls*, *Pretty Nudes*, *Femjoy*, *Glamour Flower*, *Secret Virgin*, *Sweet Virgin*, *Teen Studio*, *Upskirt*, *Atomic Sweet*, *MPL Studios*, *Errotica Archives*, *Just Teen Site*, *Callista Models*, *Rigin Studio*, *etc.* En comparant le choix des modèles sur certains de

ces sites, nous constatons qu'elles sont, au fil du temps, plus jeunes. Nous constatons également que les modèles portent davantage de prénoms à consonance slave.

D'autres passerelles existent : les sites internet et les magazines qui exploitent des fillettes « non nues ».

## Les sites de fillettes non dénudées

Les pornophages ont accès à une multitude de sites de fillettes très jeunes, photographiées ou filmées dans des poses fortement sexualisées, mais qui ne sont pas entièrement dévêtues. La non-nudité permet vraisemblablement à ces sites d'échapper aux lois sur la pornographie infantile. Les sites de ce type pullulent sur le web. En tapant « nonnude preteen » sur un moteur de recherche, nous obtenons 1 400 000 résultats.

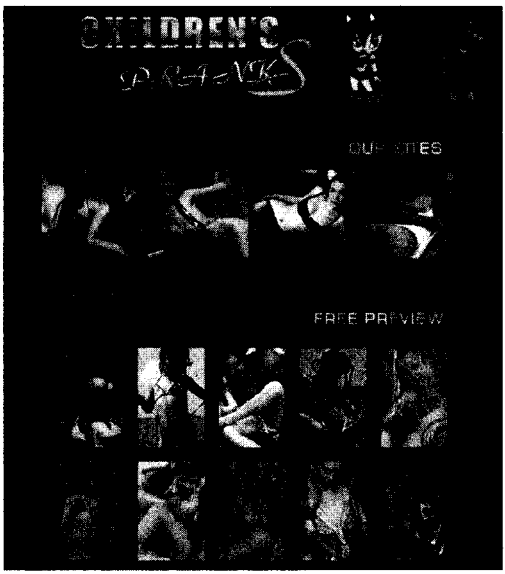



*Illustration IX : Children's Pranks.*

Les filles et fillettes mises en scène sont toutes d'âge mineur. Le site *Children's Pranks* (niches d'enfants) propose des photographies de fillettes très jeunes. Sur ce site comme sur les autres sites du même genre, les fillettes prennent des poses de séductrices et d'aguicheuses. Elles adoptent des

attitudes sexy qui ne sont pas de leur âge. Certains sites se spécialisent dans les « lolly » ou les « little lolas » de 7 à 14 ans, d'autres montrent des fillettes encore plus jeunes.

Les photographies publiées de ces fillettes s'inspirent à la fois des codes pornographiques et de l'image des femmes adultes dans les médias de masse, notamment dans la publicité. Certes, les fillettes ne sont pas mises en situation de rapport sexuel, mais on leur fait prendre des postures d'adulte. En outre, pour renforcer l'impression qu'elles ne sont en définitive que des femmes en miniature, certaines sont très maquillées, portent peu de vêtements et le peu de vêtements portés, dont le string omniprésent, est sexuel. Leur expression est souvent une invite, leur maintien est fortement sexualisé. Elles ne sont en définitive que des lolitas, c'est-à-dire des séductrices d'hommes matures.

Bien que ces sites prétendent ne pas publier de photographies de nus, un observateur attentif, comme l'est en général celui qui visite régulièrement ces sites, remarque assez facilement des photos où les jeunes filles portent une robe mais n'ont pas de slip, exposant ainsi leurs parties génitales.

L'internaute qui clique sur les photos pour agrandir les images ou les télécharger sera très rapidement redirigé vers

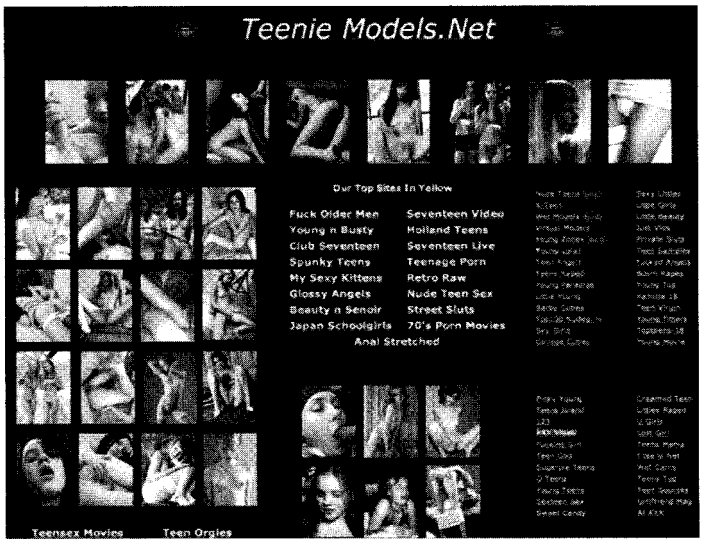



*Illustration X : Teenie Models.net.*

des sites de pornographie infantile et de pornographie pseudo-infantile, ou plutôt des sites qui combinent des deux, comme c'est le cas de *Teenie Models.net.*

*Teenie Models* est l'un de ces sites qui entremêlent photos et vidéos de jeunes filles nues ou ayant un rapport sexuel avec un adulte, qui ont prétendument l'âge légal, avec d'autres jeunes filles qui sont nettement d'âge mineur. Lorsque nous voulons quitter le site, une fenêtre intempestive nous redirige sur le site *Young Teen Models.* Pendant une période, l'entreprise Playboy plaçait des aguiches publicitaires sur ce site. Prétendre après cela qu'il faut absolument distinguer la pornographie « adulte » de la pornographie qui exploite les enfants, c'est méconnaître les liens très forts et multiples qui unissent ces deux « genres » de pornographie. Cette distinction sert avant tout à légitimer la pornographie qui exploite les jeunes femmes âgées de 18 ans et plus. De ce site, nous tombons sur de la pornographie qui exploite des enfants aussi jeunes que 4 ou 5 ans.

À partir des sites de fillettes impubères prétendument non dévêtues, l'internaute pédopornographe a accès à des sites comme *Pedo-Stars, Lolitas Nature, Latine Lolitas, Naked Tulips, Nude Lolita, Lolita Virgin, Cute Angels, Tiny Virgin, Nymphet, Underage Home, Amusing Kids, Illegal Dirty Lolitas,* etc. L'accès à la pornographie infantile n'exige pas de recherches très poussées, bien au contraire, cette pornographie illégale est facilement accessible.

Le pédopornophage pourra également visiter les sites de pornographie de dessins numérisés en trois dimensions. Ils usent et abusent particulièrement d'images de fillettes très jeunes. En outre, ces sites mettent en scène les pires formes de violence. Il y a même des sites spécialisés sur le viol des fillettes. C'est le cas également des sites de dessins animés et de bandes dessinées. Cela est renforcé par le fait que le manga japonais du type *hentai* n'utilise à peu près que des fillettes. Ces bandes dessinées sont vendues partout au Japon, y compris dans des distributeurs dans les gares et les stations de métro. Là aussi, la violence règne. On aime bien y représenter des fillettes en pleurs pendant un rapport sexuel. Comme ce ne sont pas de véritables enfants, qu'il n'y a donc pas de « tort » fait à autrui, du moins directement, les pornophages ont facilement accès à ce type de pornographie qui

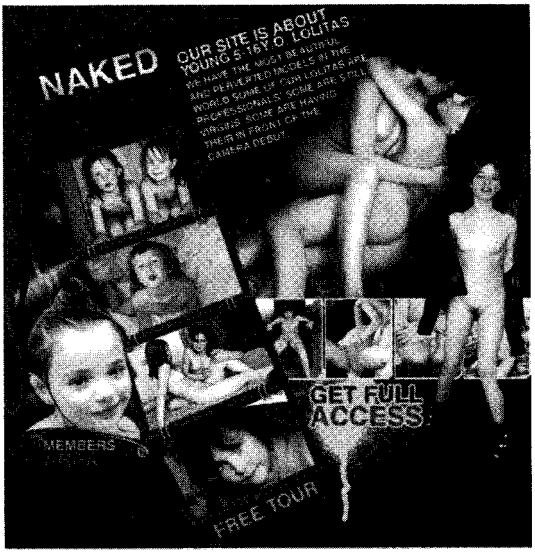



*Illustration XI : Naked Tulips.*

n'est pas illégale dans de très nombreux pays, puisqu'il n'y a pas exploitation sexuelle de véritables enfants.

Cela étant, nous sommes en droit de nous poser des questions sur cette sexualisation pornographique des enfants et sur les imaginaires sociaux qu'elle participe à façonner. En même temps, la sexualisation incessante des fillettes jette une lumière différente sur les codes pornographiques. Sur tous ces sites, les images, qu'elles soient fixes ou animées, sont *des viols en direct.* Un viol reste un viol, y compris lorsque la fillette imite la hardeuse de la pornographie dite adulte et « gémit de plaisir ».

## Des tabous à faire tomber... depuis Belle Lurette

Nous avons prétendu plus haut qu'il n'y a pas de fossé entre la pornographie dite adulte et la pornographie exploitant les enfants. Nous avons mis en évidence certaines des passerelles unissant ces deux types de pornographie. La pornographie s'évertue depuis fort longtemps à banaliser l'utilisation sexuelle des enfants par les hommes matures ; il lui faut « libérer » la société des « derniers tabous » qui entra-

vent son commerce. Les producteurs pornocrates utilisent depuis belle lurette des techniques banalisant l'exploitation sexuelle des enfants. La pédopornographie n'est donc pas un secteur si marginal que cela, vouée à un public restreint de pédocriminels. Elle est présente dans la pornographie courante.

Dès le début des années 1980, les magazines à grande diffusion comme *Penthouse, Playboy* ou *Lui* contenaient des scènes, des récits ou des images mettant en scène des fillettes, des adolescentes ou des pseudo-adolescentes. En analysant les textes de onze magazines pornographiques à grand tirage publiés en février 1983, nous avons pu relever un total de vingt-quatre situations impliquant des enfants. Cela ne concernait ni les dessins ni les bandes dessinées où l'utilisation des enfants est beaucoup plus fréquente. Par exemple, dans *Lui* de février 1983, 25 % des dessins sont axés autour de la sexualité des enfants tandis que dans *Playboy*, édition française de février 1983, la proportion des dessins utilisant les enfants atteint 22 %. En 1996, la campagne publicitaire pour l'édition brésilienne de *Playboy* jouait sur l'âge de la « playmate » : « Elle a peut-être 18 ans, mais elle a un corps de 15 ans »[29], annonçait-elle. Parmi toutes les annonces publicitaires des onze magazines publiés – les plus vendus et qui avaient un statut bon chic, bon genre – au début des années 1980, une sur dix était centrée d'une façon ou d'une autre sur les jeunes filles d'âge mineur. En outre, 17,5 % des publicités faisaient allusion à l'inceste.[30]

Au cours des mêmes années, au moins quinze magazines de pornographie pseudo-enfantine (ou même enfantine en prétendant que les modèles avaient l'âge légal) étaient en vente libre au Canada. À la même époque, le photographe David Hamilton, qui a acquis une renommée internationale, mettait en scène des nymphettes dénudées, alanguies et sensuelles ainsi que de jeunes lesbiennes.[31] Il publiait

29. Cité par Jack Epstein, « Helping a society to no longer accept sex with kids », *The Christian Science Monitor*, septembre 1996, p. 19.

30. Richard Poulin, *La Violence pornographique. Industrie du fantasme et réalités*, Cabédita, Yens-sur-Morges, 1993.

31. Les éditions La Martinière, qui n'en manquent pas une, ont publié en 2006 un recueil de photos de David Hamilton. En 2007, les

ses photos dans les magazines pornographiques comme *Penthouse*, mais également dans des magazines consacrés à la photographie, lesquels exploitent le nu féminin sous toutes ses formes. Très rapidement, fort de son succès, ont été imprimés à partir de ses photos des cartes postales, des calendriers et des posters. Ces produits étaient vendus dans les grandes surfaces. L'âge de ses modèles était jeune, très jeune même. C'était le cas dans un numéro du magazine *Photo* où il mettait en scène une fillette de 12 ou 13 ans. C'était également le cas dans son livre *L'Âge de l'innocence*, publié en 1995, où certains des modèles paraissaient encore plus jeunes. Cette érotisation de jeunes filles graciles participait à la banalisation de l'exploitation sexuelle des enfants. David Hamilton lui-même a séduit plus d'un de ces jeunes modèles avec qui il a partagé des périodes de sa vie. Sa popularité est désormais moindre. Les sociétés ont changé, si bien que « la jeune fille » est, selon lui, « le dernier tabou ». « Avant l'affaire Dutroux, le monde était innocent, explique Hamilton, aujourd'hui, le monde est devenu complètement dingue. »[32] Un « paradis perdu », titrait *Le Monde* le 20 septembre 2007. Certainement pour David Hamilton, mais pas pour les pédopornographes qui ont accès comme jamais à la pornographie infantile.

***

La pornographie qui exploite les enfants apparaît donc étroitement imbriquée à celle qui exploite les femmes. À ce propos, Florence Rush rapporte que, lorsque la photographie a été inventée, le centre londonien de la pornographie, Holywell Street, a été submergé de photos pornographiques d'enfants.[33]

L'idéologie pornographique qui sous-tend l'exploitation des enfants est la même que celle qui sous-tend l'exploitation des femmes. De plus, les enfants sont décrits comme étant

éditions Hermé, qui font partie du groupe La Martinière, récidivaient en faisant paraître *Les Contes érotiques, cahier photographique 1970-1990*, en deux volumes.

32. Jean-Sébastien Stehli, « David Hamilton. La quête de l'innocence », *L'Express*, 26 décembre 2006.

33. Florence Rush, *Le Secret le mieux gardé. L'exploitation sexuelle des enfants*, Denoël-Gonthier, Paris, 1983.

heureux d'être pris en charge sexuellement par des adultes, particulièrement par leurs pères ou leurs grands-pères. Si au début, ils n'aiment pas l'acte sexuel, à la fin, ils l'aimeront. Ils sont souvent présentés comme les initiateurs des rapports sexuels avec les hommes adultes.

## Consentement ?

La pornographie « adulte » s'est fortement affranchie de l'opprobre social qui la caractérisait auparavant. Elle est souvent considérée comme une liberté et une récréation inoffensive. Elle relèverait de la « liberté d'expression ». Aussi a-t-elle conquis une légitimité sans pareil. Promue et même exaltée par nombre de médias, la pornographie séduit par son air « libérateur » et « transgressif ». Le discours change du tout au tout lorsqu'il s'agit de la pornographie qui utilise les enfants. Le tollé est presque unanime. Il n'est plus question de « liberté d'expression » sauf pour des franges très marginales de l'opinion publique. La communauté internationale se mobilise contre « l'exploitation sexuelle commerciale des enfants ». Cette « exploitation sexuelle », plus particulièrement avec la pornographie sur le web, source de toutes les préoccupations, doit être non seulement interdite, mais traquée. L'argument de la « liberté d'expression » disparaît au profit de l'indignation. Les consommateurs de ce qui est nommé pédopornographie sont des dépravés dangereux, alors que les consommateurs de pornographie « adulte » ne le sont pas. Lutter contre la pédopornographie, c'est combattre « l'exploitation sexuelle », alors qu'il n'y a pas d'« exploitation sexuelle » dans la pornographie « adulte » puisqu'il y a « consentement » des protagonistes, sauf dans des cas extrêmes de coercition. Ce « consentement » est conféré par un âge légal arbitrairement défini par l'État : l'âge des « hardeuses adultes », qui peuvent se produire légalement, varie de 14 à 18 ans, selon les différentes législations nationales européennes.[34] Ne pas remettre en cause la pornographie qui exploite des jeunes femmes, c'est défendre la « liberté d'expression » et le droit à la « libre disposition de leur corps », si ce n'est

34. Matiada Ngalikpima, *L'Esclavage sexuel : un défi à l'Europe*, *op. cit.*, p. 179.

leur « autonomie » et leur « libre choix » ! Par conséquent, les consommateurs de cette pornographie ne sont pas des pervers sexuels, ni de vils pédophiles à pourchasser... C'est du moins le cas pour certains États, lorsque pour d'autres ils peuvent l'être.

Les victimes adolescentes et enfantines de l'industrie du sexe atteignent un jour leur majorité et, ce jour-là, elles cessent légalement d'être « exploitées sexuellement » : elles sont désormais, pour nombre d'États, des personnes qui font le commerce de leur corps de façon consentante, en toute liberté[35], en connaissance de cause. Pourtant, les images créées pour assouvir les fantasmes des consommateurs sont souvent le résultat d'agressions sexuelles – ce qui est totalement le cas dans la pédopornographie –, dont les conséquences sociales et individuelles sont considérables.

Les débats sur le « libre choix » ou non des « travailleurs du sexe », que ce soit dans la pornographie ou dans la prostitution, sont internationaux et opposent des visions philosophiques et éthiques contradictoires.[36] Ils renvoient au vieux débat dans les sciences sociales entre les tenants du libéralisme (liberté individuelle, éthique minimale) et ceux du déterminisme social. Ces notions sont relativement récentes. L'expression « travail du sexe » a fait son apparition dans le milieu des années 1980.[37] Depuis, elle structure en grande partie les discours.

La notion de consentement réduit la question à un choix délibéré d'adultes de se produire dans la pornographie, sans discuter les raisons d'un tel « choix ». Puisque c'est une question de choix individuel, il n'est pas approprié d'analyser cette industrie comme une institution d'oppression et d'exploitation sexuelle des femmes.

35. Voir Tammy Quintanilla Zapata, « Le risque global d'être convertie en marchandise », *in* Richard Poulin (sous la direction de), *Prostitution, la mondialisation incarnée*, *op. cit.*, p. 63.

36. Voir, entre autres, Geneviève Fraisse, *Du consentement*, Seuil, Paris, 2007 ; Michela Marzano, *Je consens, donc je suis...*, PUF, Paris, 2006.

37. L'expression « travail du sexe » a été créée par une dirigeante de COYOTE (Call Off Your Tired Ethics), Priscilla Alexander. L'organisation COYOTE a été fondée en 1973 par des activistes libertaires et

La coïncidence entre le triomphe du néolibéralisme et l'apparition de la notion de « travail du sexe » n'est pas fortuite. En induisant une vision particulière du consentement, elle participe à l'éloge de la libéralisation des marchés et de la soumission des corps aux valeurs marchandes, décrétées « libertés » et « droits ». Le libéralisme d'aujourd'hui promeut une éthique et un idéal de liberté individuelle qui avalise et légitime les mécanismes de contraintes marchandes.

Cette idéologie s'est imposée peu à peu. Il a fallu des changements profonds et un ensemble de conditions propices pour que le recrutement dans les industries du sexe soit désormais désigné un « choix », une « liberté » ou un « droit ». Ces changements découlent autant de l'explosion des industries du sexe à l'échelle planétaire que de la mondialisation néolibérale, deux phénomènes étroitement imbriqué.[38]

Les notions de choix et de consentement sont des outils conceptuels sans aucune valeur pour comprendre la pornographie. En tant que système, la pornographie nécessite un « approvisionnement » constant de femmes et d'enfants. La manière dont les femmes et les enfants sont recrutés n'est pas une question pertinente du point de vue du fonctionnement de l'industrie, ni du point de vue des organisations ou des chercheurs qui font la promotion du « travail du sexe ». Elle est pourtant décisive pour en comprendre les ressorts et le fonctionnement. La pornographie exploite particulièrement les jeunes femmes fragilisées par les agressions sexuelles subies lors de leur enfance, membres des classes subordonnées, des minorités ethniques ou encore de sociétés dominées dans l'économie mondiale. Tous les discours sur

des membres de l'industrie du sexe. En 1974, elle organise le premier Hookers Ball (bal des putains) et, deux ans plus tard, le premier Hookers Convention (congrès des putains), deux événements promotionnels appuyés par l'industrie du sexe de San Francisco. COYOTE consolide sa base internationale en organisant à Amsterdam en 1985 et à Bruxelles en 1986 les deux premiers congrès internationaux de prostituées (*whores*). Ces congrès ont joué un rôle très important dans la légitimation de la prostitution comme « travail du sexe ».

38. C'est la thèse de notre livre *La Mondialisation des industries du sexe*, *op. cit.*, et de l'essai de Sheila Jeffreys, *The Industrial Vagina. The Political Economy of the Global Sex Trade*, Routledge, New York, 2009.

la liberté d'expression et le « consentement » esquivent ces questions fondamentales liées à l'oppression des femmes et à la domination masculine.

CHAPITRE V

# LA PORNOGRAPHIE CONTEMPORAINE

Si l'exploitation sexuelle des jeunes mineurs est l'une des assises de la pornographie – ce qui a déjà été amplement démontré –, il n'en reste pas moins que cette assise a été radicalement élargie au cours des deux dernières décennies.

Tout comme la technologie a modifié et étendu les moyens de diffusion de la pornographie, le contenu de celle-ci a également changé. *Playboy* était la norme voici trente ans, mais aujourd'hui une pornographie beaucoup plus violente et dégradante qu'auparavant domine le marché. C'est en grande partie cette pornographie que consomment les jeunes. Il est donc important de l'analyser pour pouvoir mieux en saisir les conséquences sociales et individuelles sur ses consommateurs : la jeune génération d'aujourd'hui a un accès sans précédent à des quantités inouïes de pornographie. Elle commence, en outre, à consommer très jeune. Avant de procéder à cette analyse, nous devons nous intéresser à un autre phénomène à la fois propice à la prédation sexuelle et symptomatique de la sexualisation précoce des filles, les communautés en ligne.

## Communautés en ligne et réseautage personnel

Les technologies – lecteurs et enregistreurs de DVD et de CD, caméras digitales et internet – permettent à tout un chacun de devenir un producteur amateur de pornographie et de partager ses réalisations avec d'autres personnes à travers le monde. Sur les sites des communautés virtuelles comme Facebook et MySpace et sur des sites de partage de vidéos comme YouTube, les internautes peuvent visionner des vidéos réalisées par des jeunes gens montrant leurs ébats sexuels et des filles en train de faire un strip-tease.[1] Des cas plus graves ont fait leur apparition. Deux préadolescents français âgés de 11 et de 12 ans ont été accusés de viol sur la jeune sœur de l'un d'entre eux et d'avoir diffusé les images de leur agression aux élèves de leur collège via un téléphone sans fil. Selon une source judiciaire, le plus jeune des deux garçons avait invité chez lui son copain, venu accompagné de sa sœur. Ils avaient regardé un film pornographique et décidé de reproduire les scènes avec la fillette, tout en les filmant sur leur téléphone.[2]

Dans un certain nombre de cas, ces vidéos sont réalisées puis divulguées sur le web à l'insu de la personne. La technique de la caméra cachée ou celle de la caméra numérique intégrée à l'ordinateur ou au téléphone sans fil, qui tourne sans que la personne filmée soit informée du fait, permet de telles dérives. La publication de ce matériel sur le web peut également servir à nuire à de jeunes personnes qui, soudainement, se retrouvent nues ou à moitié nues ou encore en plein rapport sexuel sur des sites auxquels tous ont accès. Aux yeux des pairs de leur école, les filles ainsi exposées passent pour des « salopes » et des filles aux mœurs légères. Pour les gars, c'est une autre histoire. D'une part, rarement les filme-t-on à leur insu alors qu'ils sont en train de faire l'amour. D'autre part, si cela se produit, ils sont plutôt perçus par leurs pairs comme des gars à la fois chanceux et faisant preuve de virilité, ce qui est positif.

1. À ce propos, Patrice A. Oppliger (*Girls Gone Skank...*, *op. cit.*, p. 171-179) donne une série d'exemples, tous plus instructifs les uns que les autres.

2. Le Monde.fr et AFP, « Deux adolescents mis en examen pour viol et diffusion de la scène via un téléphone portable », 17 mai 2008.

L'exploitation et l'abus sexuels peuvent désormais se commettre discrètement sur des sites de clavardage (*chat*). Les prédateurs sexuels utilisent les communautés en ligne pour entrer en contact avec les jeunes. Certains réussiront à produire de la pornographie et à prostituer des jeunes filles. En 2008, un de ces cas a défrayé les journaux au Québec. Un jeune homme de 19 ans a été condamné à deux ans de prison pour avoir prostitué une enfant de 13 ans et filmé ses relations sexuelles avec deux autres adolescentes. Se présentant comme un adolescent sur le site de la communauté en ligne *Do you look good*, il a persuadé la fillette de 13 ans d'accepter 60 dollars en échange d'une relation sexuelle qu'il a filmée. Deux autres jeunes filles de la même école, âgées respectivement de 14 et de 15 ans, ont eu des relations sexuelles filmées avec lui, mais n'ont pas touché d'argent. Il a été reconnu coupable de production de matériel pornographique et de prostitution juvénile.

*Do you look good* a trois catégories de membres : les 13 à 17 ans, les 18 à 24 ans et les 25 ans et plus. Ce site est le préféré de 15 % des filles et de 2,3 % des garçons.[3] L'anonymat et la possibilité de surfer sous une fausse identité permettent aux prédateurs sexuels d'entrer en contact avec des jeunes vulnérables et de les exploiter. Une enquête nationale aux États-Unis sur les agressions sexuelles commises sur des jeunes à la suite de rencontres en ligne a révélé qu'au moment des faits 75 % des victimes étaient âgées de 13 à 15 ans, tandis que 76 % des 129 criminels condamnés avaient plus de 25 ans. Sur les sites, la majorité des prédateurs ne déclarent pas à leurs proies mineures qu'ils sont adultes.[4]

L'utilisation du cyberespace pour obtenir les « faveurs sexuelles » de la part d'enfants n'est pas un phénomène négligeable. Une enquête nationale menée en 2000 auprès de cette jeune population d'utilisateurs de l'internet montrait que 3 % des enfants âgés de 10 à 17 ans rapportaient avoir fait l'objet

3. Réseau Éducation-Médias, *Jeunes Canadiens dans un monde branché*, *op. cit.*

4. Janis Wolak, David Finkelhor et Kimberley Mitchell, « Internet-initiated sex crimes against minors : Implications for prevention based on findings from a national study », *Journal of Adolescent Health*, vol. 35, n° 5 (http://www.unh.edu/ccrc/pdf/CV71.pdf).

d'une sollicitation sexuelle appuyée de la part d'une personne étrangère.[5] Comparant avec les données de cette étude, les chercheurs constatent qu'en 2005 les jeunes sont 1,7 fois plus susceptibles d'être sollicités sexuellement en ligne de façon insistante.[6]

Les sollicitations sexuelles des adultes à l'égard de ces enfants sont souvent graduelles et comprennent des échanges, des invitations à des rencontres et des propositions sexuelles plus directes. Des images plus ou moins *soft* aux scènes sexuelles plus *hard* et violentes, les enfants sont aussi exposés à différents types de matériel pornographique.

Les nouvelles technologies ont accru les possibilités pour les adultes d'entrer en contact avec les enfants. Les interactions en ligne incluent les communications entre des personnes provenant des quatre coins du monde, ainsi que les communications qui permettent de renforcer socialement et de prouver le bien-fondé de la « normalité » de l'utilisation sexuelle criminelle d'enfants. À l'évidence, le cyberespace offre un grand nombre de lieux, dont les sites de conversation sur l'internet, les babillards électroniques ou tableaux d'affichage électronique (*Bulletin Board System* ou *BBS*) et les jeux où les enfants se rassemblent.

Les sites de réseautage personnel comme *Do you look good* incitent les jeunes filles à exposer leur intimité et à afficher leurs photos sur l'internet. Il n'est donc pas surprenant que, dans une ère favorisant l'extimité, ces communautés en ligne connaissent un grand succès. Patrice A. Oppliger donne plusieurs exemples de filles qui se présentent sur MySpace comme des *skank*, c'est-à-dire des ordures ou des salopes.[7] L'autoprésentation sur le web diffère selon le sexe. Les filles affichent volontiers leurs photos et étalent des éléments de leur intimité, tandis que les garçons fournissent suffisamment d'informations personnelles pour permettre une iden-

5. David Finkelhor, Kimberley Mitchell et Janis Wolak, *Online Victimization: A Report on Nation's Youth* (6-00-020), National Center for Missing & Exploited Children, Alexandria (Virginie), 2000.

6. David Finkelhor, Kimberley Mitchell et Janis Wolak, « Online requests for sexual pictures from youth: Risk factors and incident characteristics », *Health*, vol. 41, nº 2, 2007, p. 196-203.

7. Patrice A. Oppliger, *Girls Gone Skank...*, *op. cit.*, p. 173.

tification.[8] Des jeunes filles imprégnées par l'ambiance sexuelle et sexiste généralisée développent très tôt des attitudes « sexy » qu'elles reproduisent et donnent à voir sur ces sites, dans le dessein de plaire aux inconnus qui regarderont leurs photos en ligne. L'anecdote suivante est symptomatique de cette tendance à tout montrer pour séduire : une fillette de 9 ou 10 ans, amoureuse d'un garçon un peu plus âgé, qui ne l'aime pas, pose naïvement cette question à un adulte : « Penses-tu que, si je lui envoyais une photo de ma vulve, il voudrait sortir avec moi ? »[9] Des jeunes filles s'identifient et se conforment à un modèle féminin qu'elles absorbent à la suite de leur exposition à la pornographie et par leur consommation de médias qui reprennent ses codes, notamment les magazines pour jeunes et les vidéoclips dont elles sont friandes. Ce modèle identificatoire pousse les jeunes à développer, comme si cela allait de soi, une image de soi et un savoir-faire sexuel d'adultes.[10]

La pornographie est devenue le principal moyen d'informations sur la sexualité pour les jeunes. Il importe donc de décrypter ses messages et son idéologie. Toutefois, les jeunes ne consomment pas que des images, ils intègrent également une vision des relations sexuelles et, plus généralement, une conception des rapports entre les femmes et les hommes.

La pornographie se donne à voir par catégories, lesquelles sont aménagées en deux grands ordres de classement : selon la variété des femmes et selon la nature des actes sexuels.

## Les catégories de la pornographie facilement accessible

Dans la pornographie facilement accessible sont proposées aux pornographes des « écolières » et des « étudiantes » (sous-menu « *schoolgirls* »), qui peuvent à leur tour se

8. Michele L. Ybarra et Kimberly J. Mitchell, « Exposure to Internet pornography among children and adolescents... », article cité.

9. Cas cité par la sexologue Jocelyne Robert, *Actes de la Journée de réflexion sur la sexualisation précoce des filles*, *op. cit.*, p. 26.

10. Voir Gérard Bonnet, *Défi à la pudeur. Quand la pornographie devient l'initiation sexuelle des jeunes*, Albin Michel, Paris, 2003, p. 140.

décliner en collégiennes et en universitaires, des « *teens* », des meneuses de claque (« *cheerleaders* »), des femmes mûres et des grands-mères (« *mature* » et « *granny* »), des ménagères (« *housewives* »), des mères que je voudrais baiser (« *mothers I'd like to fuck* ou *MILF* »), des naines (« *midgets* »), des « femmes enceintes » (« *pregnant* »), des fugueuses, des secrétaires, des infirmières, des domestiques, des Asiatiques, des Noires, des Latines, des blondes, des rousses, des brunettes, des vierges, des sportives, etc. Les pornographes ont également accès à des sous-menus qui proposent des femmes qui ont de « gros seins » ou de « petits seins », qui sont « maigres » ou « grosses », qui portent un uniforme, un corset, de la lingerie fine, un collant, des bas résille, des bottes, des souliers à talons hauts ou encore des lunettes, qui ont les cheveux longs ou courts, qui se masturbent, qui introduisent dans leurs orifices des légumes et d'autres objets qui vont des battes de base-ball aux bouteilles de vin, etc.

Bref, le corps féminin sert à tous les usages. Il est à la fois la cible, le moyen et le matériau de base. Il n'existe pas de catégories équivalentes pour les hardeurs, sauf peut-être le sous-menu « grandes queues ». Mais, même dans ce cas, c'est la hardeuse, pénétrée de toutes parts par cette « grande queue », qui reste centrale au spectacle.

Les autres sous-menus réfèrent aux actes sexuels. Les pornographes peuvent alors visionner des vidéos ou reluquer des séries de photographies du style « *ass to mouth* » (du cul à la bouche), « *machines* » (où une femme se fait pénétrer par une ou des machines), « *cum swapping* » (échange entre deux ou plusieurs femmes de sperme de bouche à bouche), « *cum swallowing* » (avaleuses de sperme), « *fist fucking* » (pénétration par le poing, le pied et d'objets dans le vagin ou dans l'anus), « *rough sex* » (sexe à la dure), « *throat fucking* » (pénétration de la gorge), « *spanking* » (fessées), de fétichisme sadomasochiste, de bondage (où les femmes sont attachées et torturées), sans compter la sodomie, la double ou triple pénétration, le « *pissing* » (ondinisme), le viol et le viol collectif.

Ces catégories montrent que, dans la pornographie courante, le sexe est associé à la punition, aux mauvais traitements et à l'humiliation des femmes. Cette pornographie est facilement disponible, rappelons-le. Il est également très facile de trouver du matériel encore plus dur, violent et

dégradant. Dans ce chapitre, nous n'analysons que le matériel le plus facilement disponible, autrement dit le matériel consommé par le consommateur moyen de pornographie.

Le sous-menu « *hardcore* » réfère désormais à la pénétration vaginale, tandis que la catégorie « bisexuel » renvoie à des actes où une femme et deux hommes ont un rapport sexuel triangulaire. Jamais ce sous-menu ne met en scène deux femmes et un homme. Cette catégorie de triolisme se retrouve dans le sous-menu « sexe en groupe », lequel exclut la « bisexualité », tout simplement parce que les rapports lesbiens ne servent qu'à stimuler l'excitation masculine.

Ce qui hier pouvait passer pour des pratiques sexuelles marginales fait aujourd'hui partie de la pornographie dominante. L'ondinisme est emblématique de cette tendance. C'est encore plus vrai des pénétrations de la gorge avec étouffement, de la sodomie, de l'éjaculation faciale. C'est également le cas d'une autre pratique désormais banale : les claques sur les fesses de la femme avant et pendant la pénétration.

## Sites de rencontre pour « adultes »

Le surfeur, s'il est le moindrement attentif, s'apercevra que son activité n'est pas si privée que cela. Par exemple, pour écrire ce qui précède, nous avons visité un site pornographique gratuit. Quelle ne fut pas notre surprise de découvrir une publicité de « rencontre » mise en évidence sur la page des menus et des sous-menus et intitulée : « Les membres d'*Adult Friend Finder* près d'Ottawa [...] *Find a fuck buddy tonight in Ottawa* » (trouvez une copine de baise ce soir à Ottawa). Suit une série de photos de femmes prétendument disponibles pour des rencontres sexuelles à Ottawa, à Gatineau, à Nepean, etc., bref dans la région de l'internaute. Les femmes sont décrites comme suit : « Femme de trente ans recherchant hommes, femmes, couples (homme et femme) ou groupes » ; « Femme de vingt-deux ans recherchant hommes, femmes, couples (homme et femme), groupes, couples (deux femmes) ou couples (deux hommes), habitant Miami, Ottawa, Ontario, Canada »...

*Adult Friend Finder* se présente comme le « plus grand site mondial des rencontres sexuelles et échangistes ». Il propose aux pornographes des rencontres sexuelles « réelles » et des services en ligne : « Rencontrez de véritables partenaires

sexuels ce soir!» ; « Faites des rencontres de célibataires vigoureux dès maintenant!» ; « Regarder [*sic*] des milliers de vidéo [*sic*] de membres» ; « T'chatchez [*sic*] avec des millions de chercheurs avide [*sic*] de sexe à travers le monde entier». Tout cela sent la mauvaise traduction... mais surtout la prostitution. Le touriste sexuel qui cherche sur le web des agences d'escortes à l'étranger trouvera également des aguiches au profit d'*Adult Friend Finder*. C'est aussi le cas pour les hommes qui visitent les sites d'agences matrimoniales internationales et de rencontre. On retrouve également sur le site de l'agence une publicité pour un concours de lingerie fine pour la page centrale du magazine *Penthouse*. Pour y participer, il faut être inscrit à *Adult Friend Finder*.

Des fenêtres intempestives apparaissent lors de la visite d'autres sites pornographiques, redirigeant les pornophages vers des agences de rencontre du même genre, comme *Yes! Messenger*.

Les différentes industries de « divertissement pour hommes», de rencontre et de mariage sont à l'évidence étroitement entrelacées; à tout le moins, elles se nourrissent mutuellement.

## Violence et humiliation

« Bourrer», « pomper», « défoncer», « empaler», « casser», « atomiser», « salopes éclatées», « pilonnage», « explosion anale», « fais-moi mal», etc., sont les mots-clés utilisés par les producteurs et les diffuseurs pornocrates pour vendre leur camelote. Le langage est cru et violent: « Les chiennes se font exploser la chatte» ; « la salope subit des doubles pénétrations qui la font jouir comme une putain de dingue» ; « cette bonne blonde salope va se faire exploser son petit anus dilaté avant de se faire éjaculer le foutre des couilles au fond de sa bouche chaude». Le sexe y est rapport de force, domination, humiliation. Les femmes sont des putains, des salopes, des chiennes, des proies. Certes, les producteurs pornographiques coupent certaines des scènes les plus dures lorsqu'ils visent une diffusion à la télévision. Ils se soumettent aux règles des régies de cinéma ou à des « codes d'éthique» récemment adoptés par certaines télévisions payantes. Mais cela ne transforme pas les messages véhiculés.

La production pornographique est devenue extrême.

Pour Michela Marzano, les années 1990 ont été caractérisées par le fait que la pornographie est plus crue, que les enjeux dramatiques des films produits s'estompent, que le sexe, « désormais filmé avec la précision d'une caméra chirurgicale endoscopique, a intégré la violence et substitué la brutalité au désir »[11].

La tendance est au *gang bang*, où une femme est livrée à plusieurs partenaires. Sur le web, en tapant ce mot, nous obtenons un total de 23,5 millions de résultats. Pour ce type de pornographie, la surenchère n'a, semble-t-il, aucune limite. Elle est aussi indicatrice d'une certaine évolution de la pornographie. En 1995, Annabel Chong était baisée par environ 60 mâles en dix heures. Étaient comptabilisés 251 actes sexuels. Elle a dû cesser sa performance à la suite de douleurs dues à des irritations et à des blessures au vagin et à l'anus. Le film de cet « exploit », *The World's Biggest Gangbang*, « l'événement de la décennie » pouvait-on lire sur la pochette, a obtenu un fort succès auprès des consommateurs, lançant ainsi la mode des concours pour battre le record « mondial » du *gang bang*. Le 19 avril 1996, 51 hommes se succédaient, sous l'œil de la caméra, pendant douze heures de suite sur Jasmine Saint-Clair. Étaient enregistrés 300 actes sexuels. La hardeuse déclarait : « J'aime choquer, c'est comme ça qu'on devient célèbre. »[12] Saint-Clair, qui devait mettre de la glace sur ses organes génitaux pour réussir à tenir, a été surnommée la Ice Queen. Était publiée une nouvelle cassette de cet exploit, *The World's Biggest Gangbang II*. Cette production remportait le *AVN Award* du titre le mieux vendu de l'année. De son côté, Angela Houston a enduré pendant sept heures, en 1999, quelque 620 actes sexuels perpétrés par 60 hommes. La vidéo tirée de ce *gang bang, The World's Biggest Gang Bang III. The Houston 620*, a également remporté le prix du titre le plus vendu de l'année. En 2002, Klaudia Figua, une hardeuse polonaise, aurait eu 646 actes sexuels devant le public pendant le salon Eroticon, tenu à Varsovie, en Pologne, établissant ainsi un nouveau record. En 2003, Marianna Rokita, une

11. Michela Marzano, *Malaise dans la sexualité...*, *op. cit.*, p. 71.

12. Jean-Baptiste Drouet, *Les Nouveaux Visages de la prostitution*, Filipacchi, Paris, 1997, p. 228.

autre hardeuse polonaise, brisait à nouveau le record (759 actes sexuels). Le record mondial appartient toutefois à Lisa Sparxxx qui, en 2004, lors du même salon Eroticon, aurait eu 919 actes sexuels d'au moins 30 secondes. Était tiré de cette « performance » le film *Rekord Swiata. Lisa Spraxxx 919*, publié dans la collection « *The World's Biggest Gang Bang* » de la compagnie Pink Press.

Après cela, les scènes de double ou de triple pénétration semblent de la petite bière.

Victoria Givens se réclame du record mondial du *gang bang* anal : en 2004, elle aurait eu 101 rapports sans lubrifiant ! Brooke Ashley, qui détenait le précédent record – 50 rapports sexuels anaux –, a imputé à cet événement sa séropositivité. En 2004 également, la hardeuse américaine Ariana Jollee gagnait, à Prague, en République tchèque, le record du plus grand nombre d'éjaculations internes (vagin et anus – *creampies* dans l'argot de l'industrie), soit 50. Elle récidivait en 2005 pour obtenir un autre record, à savoir celui du plus grand *gang bang* avec des transsexuels.

À l'origine, le mot *gang bang* désignait l'assassinat d'un homme appartenant à un gang par un groupe d'un gang adverse, puis le terme a référé à un viol collectif brutal. Avec la pornographie, le *gang bang* est désormais considéré comme un acte sexuel volontaire et... payant. Voici quelques années, il octroyait une célébrité à la hardeuse qui s'y soumettait, la transformant du jour au lendemain en une *porn star*, ce qui est de moins en moins le cas, puisque c'est une pratique aujourd'hui banale. Nombreuses sont les hardeuses qui, un jour ou l'autre, tournent dans des films où plusieurs hommes s'échinent sur elles.

## Banalisation du viol

Au *gang bang*, qui est désormais largement répandu, s'ajoute une série de produits pornographiques censés érotiser le viol. Ce matériel s'appuie sur un certain nombre de mythes tout en les propageant. Nous énoncerons schématiquement certains des mythes les plus répandus en donnant un exemple tiré de la pornographie. Cet exemple est emblématique puisque régulièrement énoncé sous différentes formes.

— Les femmes ne connaissent pas leurs propres dispositions mentales et désirs. Les hommes savent mieux qu'elles ce que sont leurs véritables besoins. Le site pornographique *Naughty Bookworms* (vilaines filles le nez toujours dans les livres) met en scène des jeunes filles premières de classe. L'une d'elles, Lystra, a le mal du pays et « désire retourner en Corée. Comme tout bon enseignant, le professeur Lawrence [...] sait ce qui est le meilleur pour ses étudiantes, comme sa queue profondément entrée dans son petit trou moite ».

— Au départ, une femme peut ne pas vouloir une relation sexuelle, mais une fois qu'elle a goûté au sexe torride, elle n'en a jamais assez. Le site *Gangbangsquad* (escouade du viol collectif) explique aux pornographes : « Au début, Katie était peu disposée à avoir une relation sexuelle, mais après que deux queues dures ont étiré son cul serré et l'ont ouvert en grand, elle a hurlé de joie. » Dans la pornographie, le « non » féminin se transforme à la suite du rapport sexuel, qui est un viol, invariablement en un « oui » tonitruant.

— Les hommes qui violent les femmes leur font découvrir leur vraie nature sexuelle. Elles leur seront reconnaissantes et en redemanderont : « Une salope de blonde est prise dans une tournante [...]. Elle hurle, elle hurle et elle hurle encore pour être baisée comme une chienne et sans ménagement. » « Cette salope en redemande et au vu des cris qu'elle pousse, elle aime ça cette chienne. » (*Porno-3.*)

— Les femmes sont des délurées et des nymphomanes. « Gia est une petite putain désagréable qui semble ne jamais avoir suffisamment de queues à son service. Nous nous assurons que cette salope obtient ce qu'elle mérite et même plus », nous assure le site *Monster Loads* (éjaculations monstrueuses).

— Faire boire de l'alcool à une femme est un bon moyen pour la mettre dans l'ambiance et faire tomber les barrières. « Vous savez comment les filles agissent après quelques verres !!?! Elles perdent leurs inhibitions et commencent à sucer et baiser comme si leur vie en dépendait !!! » Les femmes ivres se convertissent en « salopes et souillons insatiables prêtes à sauter sur n'importe quelle queue disponible, boire chaque goutte de sperme et faire toutes les cochonneries qu'on leur demande », assure le site *Real Drunken Girls* (vraies filles ivres).

— Toutes les femmes sont fondamentalement des prostituées potentielles qui désirent baiser avec n'importe quel homme disponible. « Vanessa semble être une fille gentille, mais dans son moi profond, elle est une putain qui veut sauter une grande queue blanche », nous assure le site *Dirty Little Whore* (sale petite putain).
— Enfin, les femmes sont essentiellement des manipulatrices sexuelles. « Jaclyn Case est assez intelligente pour savoir comment duper les gars, les attirer et faire en sorte qu'ils lui donnent ce qu'elle veut » nous dit-on sur le site *Naughty America* (vilaine Amérique), qui poursuit : « C'est ce qu'on aime : une fille qui sait ce qu'elle veut. » Sur le site *Galeries Porno*, on décrit les actes à perpétrer avec ce type de femmes : « Fellation de force pour cette bonne pute qui faisait trop sa maligne à allumer deux mecs très violent ! »

Les sites pornographiques intitulés « viol » et « viol collectif » foisonnent. En tapant sur un moteur de recherche « *rape video* », nous trouvons sur le web plus de 6 millions de résultats, près de 2,5 millions pour « *rape porn* » et 5,43 millions pour « *rape X* ».

Étant donné la convergence des messages pornographiques avec l'idéologie du viol, il est difficile de prendre au sérieux l'idée que la consommation de pornographie rend moins probable le viol, puisqu'elle dériverait les agressions sexuelles vers une activité masturbatoire inoffensive. Aucune recherche n'étaye cette idée reçue pourtant largement répandue et qui tient de la profession de foi de la part des pornophiles. Nous explorerons dans le prochain chapitre les connaissances scientifiques en la matière et, par conséquent, nous déconstruirons ce mythe tenace. Cela étant, nous pouvons d'ores et déjà affirmer que la pornographie renforce les messages favorables à l'agression sexuelle : elle apprend aux hommes à répondre favorablement tant au niveau émotif (excitation) qu'au niveau physique (masturbation) aux représentations sexuelles violentes.

Du point de vue de la recherche sociale, la question n'est pas de savoir si la pornographie est une cause directe du viol – ce qui est une approche monocausale simpliste et non féconde –, mais plutôt de comprendre le rôle complexe que joue la pornographie en tant que média de masse dans le maintien si ce n'est dans la promotion d'une culture banali-

sant l'agression sexuelle. Aux États-Unis, chaque minute, une femme est violée. On estime à 700 000 le nombre de viols par année. Le FBI (Federal Bureau of Investigation) estime qu'une Américaine sur quatre est agressée sexuellement ou violée avant l'âge de vingt ans.[13] À l'échelle mondiale, une femme sur cinq est victime d'un viol ou d'une tentative de viol.[14] Cette culture du viol et de la violence sexuelle rencontre un large écho dans la pornographie tout en y étant promue.

## Le gonzo

L'ère est au *gonzo*, c'est-à-dire à la pornographie d'humiliation et de démolition. Les femmes, souvent qualifiées de « *goo girls* », de filles dégueulasses, aimeraient subir des mauvais traitements et se réaliseraient dans la souffrance. Les sites *gonzo* décrivent ainsi leurs produits : « Alicia ne prend son pied que si on lui défonce sauvagement l'anus », « il sodomise la chienne et lui crache à la gueule », « il humilie et déchire la chatte de ces deux chiennes totalement soumises », etc. Le *gonzo* est fondamentalement brutal, violent et dégradant.

Selon Frédéric Joignot, « le genre *gonzo* a bifurqué vers le cinéma "amateur" violent [...]. Il a viré pendant les années 2000 à ce reportage sexuel ultra-hard tourné dans des hôtels borgnes, des parkings ou des caves, avec des caméras portables [...]. Ce cinéma se réduit à une "passe" filmée, toujours violente, afin que le spectateur puisse se dire : c'est une "vraie pute" maltraitée », qu'il pourrait lui-même « se taper ».

Les premiers *gonzo* pornographiques ont été réalisés à la fin des années 1980 dans des clubs de danse nue.[15] La production a envahi le marché à partir du milieu des années 1990. Le genre se caractérise par l'emploi de la caméra légère (portée). Les sautes d'images, les imperfections diverses et les ratés agencés (mauvais cadrages, flous volontaires) sont

13. Gail Dines, Robert Jenson et Ann Russo, *Pornography: The Production and Consumption of Inequality*, Routledge, New York, 1998.

14. UNFPA (United Nations Population Fund), *État de la population mondiale*, 2005 (http://www.unfpa.org/swp/index_fre.htm, site consulté le 13 février 2006).

15. Frédéric Joignot, *Gang Bang*, *op. cit.*, p. 47.

supposés être des gages d'authenticité d'une pornographie « réalité » qui se veut plus vraie que celle des productions traditionnelles.[16] Les scènes sont tournées en caméra subjective : le spectateur voit l'acte sexuel à travers les yeux du hardeur qui porte au poing l'appareil. Ce *gonzo* POV (*point of view*) est l'une des recettes préférées des producteurs. En tapant « *POV porn* » sur un moteur de recherche, nous obtenons près de 26 millions de résultats.

Le *gonzo* se caractérise également par le fait qu'il n'y a pas ou très peu d'intention narrative. Les « scènes sans lien entre elles défilent sous les yeux du spectateur-consommateur qui n'a que faire de l'intrigue. Non seulement il y a mise entre parenthèses totale du hors-champ – le hors-champ qui, dans le cinéma classique, permet au spectateur de construire son propre monde à partir du récit proposé –, mais le scénario lui-même n'existe plus »[17].

Un film *gonzo* ou amateur se tourne en France avec un budget de 3 000 à 10 000 euros. Aux États-Unis, il coûte de 15 000 à 25 000 dollars, contre 50 000 à 150 000 dollars pour un long-métrage pornographique professionnel.[18]

Si le *gonzo* a vite prospéré, c'est certainement pour des raisons financières. Elles expliquent en partie son positionnement croissant dans la production, mais cette prépondérance tient également au mode de diffusion et de consommation de la pornographie. D'une part, le découpage en scènes courtes pour la diffusion sur le web sectionne des films pornographiques « traditionnels » en une série de séquences sans liens narratifs, ce qui est le propre du *gonzo*. D'autre part, avec le VHS puis le DVD, les consommateurs peuvent zapper et visionner uniquement les scènes qui les intéressent. Eux-mêmes transforment les longs-métrages en une série de courts-métrages *gonzo*.

Les sites *gonzo* du style *Bang Bus* assurent que les filles qui se font accoster dans la rue acceptent volontiers, moyen-

16. Patrick Beaudry, « Amateur », *in* Philippe Di Folco (sous la direction de), *Dictionnaire de la pornographie*, *op. cit.*, p. 23-25.

17. Michela Marzano, *Malaise dans la sexualité...*, *op. cit.*, p. 72.

18. Ronald Weitzer (sous la direction de), *Sex for Sale. Prostitution, Pornography and the Sex Industry*, Routledge, New York et Londres, 2000, p. 18.

nant quelques dollars, de se faire baiser dans un van. Il s'agit en fait pour les hommes – le chauffeur du van et deux ou trois complices – de recruter une passante, de la tringler brutalement dans le véhicule puis après de la laisser sur le bord de la route. Quelques titres d'épisodes en disent long: « Cinq dollars pour la jolie Cubaine », « Une chaude fille sans emploi », « Les filles sans domicile fixe ont davantage de plaisir ». Quand les hommes se présentent avec « une caméra vidéo et les mains pleines d'argent », selon les producteurs de *Bang Bus,* ils recrutent facilement des femmes, plus particulièrement celles qui connaissent des difficultés économiques. Les femmes sont décrites à la fois comme naïves et comme des putes et des salopes qui aiment se soumettre. Elles sont naïves parce que très souvent elles ne verront pas la couleur de l'argent promis. Les injures pleuvent lors des rapports sexuels. La fille ainsi exploitée profitera néanmoins de l'expérience, puisqu'elle découvrira sa véritable nature sexuelle.

Le *gonzo* et la pornographie « amateur » sont souvent une seule et même chose. L'« amateurisme » est généralement défini par le fait que celles et ceux qui tournent dans les vidéos ne sont pas payés ou très peu; en fait, la paie des hommes, ce sont les filles qu'ils baisent devant la caméra. Beaucoup de ces « amateurs » tournent cagoulés et, parce qu'ils sont masqués, ils peuvent se permettent encore plus d'injurier et d'humilier les femmes.[19] Selon Sweet, une hardeuse, les hommes masqués « adorent insulter et humilier les filles. Ils viennent pour cela. Ça devient n'importe quoi! C'est dingue! Ils les traitent comme des morceaux de viande, pas comme des personnes. Ils s'en servent littéralement comme de la bidoche! Le boucher du coin fait plus attention à ses morceaux de viande qu'eux! »[20]

L'une des mises en scène très utilisée dans le *gonzo* est celle du casting. Une femme se fait interviewer avant de tourner les scènes sexuelles. Quelques questions lui sont posées sur son âge, son expérience sexuelle, ses fantasmes et ses positions préférées, puis l'action débute sans plus tarder. « Au cours du casting, expliquent les producteurs pornocrates, on

19. Martin Carle, *Le Gonzo. L'évolution récente de la pornographie,* manuscrit, Ottawa, Université d'Ottawa, avril 2008.

20. Frédéric Joignot, *Gang Bang, op. cit.*, p. 53 et 54.

apprend beaucoup sur vos filles favorites parce qu'elles sont nerveuses et ouvertes. C'est presque comme une entrevue pour un job mais nue. Elles nous disent si elles aiment l'anal et si elles avalent [le sperme].»[21]

Installé au cœur du X, le *gonzo* explore sans cesse de nouveaux sévices sexuels, de nouvelles épreuves, de nouvelles violences. «Dans les films *gonzo,* où la jouissance féminine est hors jeu, cette traque du "vraiment" [...] est poussée à l'extrême. Les bruits sourds de la gorge qui encaisse, les grappes de crache qui dégoulinent, l'étouffement, les grimaces de dégoût, les soubresauts, les vomissements, la résistance brisée, les douleurs arrachées font le divertissement – *entertainment for men.*»[22]

Le *gonzo* s'insère parfaitement dans l'évolution du capitalisme libéral mondialisé: production rapide et peu coûteuse, main-d'œuvre bon marché, jetable après usage, marchandisation et réification du corps féminin, déshumanisation, exploitation de la misère économique des femmes, infériorisation d'un sexe au profit de l'autre... Vitesse de production, vitesse de diffusion, obsolescence rapide du produit, vitesse de rotation des hardeuses qui ne sont pas des *porn stars* et qui ne risquent pas de le devenir.[23] Tout cela rappelle plutôt la dynamique des industries des nouvelles technologies: dès l'achat d'un produit par le client, il est déjà souvent désuet, ce qui fait la fortune de compagnies comme Microsoft.

## La fureur de l'orifice

La pornographie est indubitablement de plus en plus dure, crade et *trash* (ordurière). Elle est, en outre, caractérisée par une fureur des orifices sur lesquels s'attardent les gros plans et qui sont pénétrés violemment de toutes parts, avec tout et n'importe quoi, n'importe comment. La caméra entre littéralement dans le corps féminin et, au moyen du *pussy-*

21. Martin Carle, *Le Gonzo. L'évolution récente de la pornographie, op. cit.*

22. Frédéric Joignot, *Gang Bang, op. cit.*, p. 60.

23. Voir à ce propos le témoignage d'HPG, un producteur de pornographie dite «amateur». HPG, *Autobiographie d'un hardeur*, Hachette, Paris, 2002.

*light*, une lampe d'appoint, fouille le vagin et l'anus, qui sont étirés jusqu'au point de rupture. Ensuite, certains réalisateurs donnent à la hardeuse de la Biafine, une crème utilisée dans les cas de brûlure au deuxième degré, pour calmer la douleur.

L'écran est envahi par le « microrelief cutané »[24], par des images axées sur les organes génitaux au moyen de gros plans anamorphoseurs. Les scènes sont dramatiquement hyperréalistes : les orifices féminins sont montrés de manière chirurgicale. L'hyperréalité des productions, la proximité absolue des organes génitaux, l'hypervision en gros plan, la dimension sans recul, la promiscuité totale du regard et la fascination du détail ont pour fonction la restitution intégrale du réel, mais d'un réel qui expurge l'humanité. C'est une « illusion fantasmatique du sexe en direct »[25]. Le corps est métamorphosé en orifices purs et en pals déjecteurs de liquides séminaux. Le sexe pornographique est béant pour la femme, gigantesque et infatigable pour l'homme. Ces vides féminins et ces armes de jet masculins structurent les actes sexuels et agencent leur reproductibilité infinie, donc industrielle, avec des gestes froids mécaniques.

Les chairs des hardeuses sont écartelées « jusqu'au noir absolu de l'intérieur. Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à voir »[26]. Le hardeur retire son pénis de l'anus de sa partenaire pour que la caméra puisse le montrer le plus dilaté possible, quand il commence à se refermer, le hardeur le pénètre une nouvelle fois puis se retire encore. Sur le site « Explosion anale », nous pouvons lire : « Trouvez ici des gonzesses qui se font pénétrer l'anus à sec et qui montrent leur trou de balle souillé de foutre en gros plan ! » Les sites comme « Démolition anale », « Défonce anale », « *Anal Hell* » (enfer anal), « *Pump that Ass* » (pompe ce cul), « *Gap her Ass* » (ouvre tout grand son cul), « *Destroy that Ass* » (détruit ce cul), etc., sont légion. Violence, brutalité et hyperréalisme se conjuguent pour donner une apparence de « réalité vraie », ce qui, en définitive, serait le but même de la pornographie : la « réalité » du sexe. Ce n'est donc pas une surprise qu'elle en soit arrivée à ce stade.

24. Michela Marzano, *Malaise dans la sexualité...*, *op. cit.*, p. 73.

25. Jean Baudrillard, « L'élevage de poussière », *Libération*, 29 mai 2001.

26. Frédéric Joignot, *Gang Bang*, *op. cit.*, p. 60.

## LA PORNOGRAPHIE COURANTE : LES FEMMES AIMENT LA BRUTALITÉ ET L'HUMILIATION

L'industrie pornographique produit essentiellement deux types principaux de films. Le *gonzo*, qui se caractérise par une succession de scènes sexuelles et par l'absence de toute intention narrative et qui domine actuellement la production, et le film traditionnel, où un scénario des plus minces relie les scènes sexuelles les unes aux autres. Ce sont ces films qui sont diffusés à la télévision. Ils coûtent plus cher à produire et font appel à des professionnels du *hard*. L'industrie « traditionnelle » est friande des *remakes* de films ou de séries télévisées à succès, avec un scénario, un développement de caractère des personnages et des dialogues minimaux, prétextes aux scènes de sexe. Avec leurs images plus léchées et une production plus raffinée, ces films semblent plus respectables que le *gonzo*. Toutefois, cette pornographie, tout comme le *gonzo*, met en scène des rapports sexuels où un homme pénètre le corps d'une femme comme il aime lui le faire, ce qu'elle aimera évidemment. Malgré quelques variations, la succession des scènes est immuable : fellation, pénétration et éjaculation. Tout est concentré sur le plaisir masculin : l'éjaculation est le but à atteindre et doit être nécessairement visible. Pratiquement, chaque scène se termine avec l'éjaculation masculine (*money shot*, en anglais), habituellement dans la bouche, sur le visage ou, plus rarement maintenant qu'auparavant, sur le corps.

Essayons maintenant de décrypter les thèmes de la pornographie facilement accessible et dominante (non marginale).

Un important producteur de pornographie aux États-Unis, Wicked Pictures, qui vise la respectabilité et qui joue sur le fait qu'il serait l'« ami » des couples, produirait, selon sa publicité, une pornographie qu'un homme pourrait consommer en compagnie de sa femme ou de sa petite amie. Wicked Pictures produit pourtant des longs-métrages comme *Jenna Loves Pain* (Jenna aime la douleur) qui mettent en scène de façon explicite la domination, la douleur et la violence. La violence y est présentée comme étant désirée par la femme. Le texte promotionnel du film prétend que Jenna Jameson fait « un retour en arrière punitif sur certains de ses fantasmes les plus extrêmes ».

Le sexe anal est maintenant universel dans la pornographie. Ce n'était pas le cas voici vingt-cinq ans, du moins pour les productions états-uniennes qui, contrairement à celles des Européens qui intégraient plus régulièrement des scènes anales dans leurs films, reléguaient la relation anale au rang de spécialité, comme l'était la pornographie gay ou encore la pornographie exploitant les Afro-Américaines. Aujourd'hui, la relation anale est souvent présentée comme étant plus excitante pour les hommes parce que plus humiliante et dégradante pour les femmes. C'est précisément ce que souligne une publicité de la compagnie Pure Filth (pure saleté): « Nous, à Pure Filth, savons exactement que vous voulez et nous vous le donnons. Les poulettes sont sodomisées jusqu'à ce que leurs sphincters soient roses, gonflés et totalement éclatés. Quand le travail de ces putains est terminé, elles ont besoin de couches pour adultes en magasin. »

Régulièrement, la pornographie montre des femmes désirant des actes qu'elles savent douloureux ou dommageables pour leur santé, avec les résultats mis en évidence par la caméra. Des sites comme *Altered Assholes* (culs transformés) sont spécialisés dans ce type de pornographie; ils ne sont pas les seuls.

De plus en plus, ce qui importe dans les scènes de pénétration orale ce sont le contrôle de l'homme et l'humiliation de la femme. L'homme tire par les cheveux la femme, pousse violemment son pénis dans sa gorge, la frappe au visage avec son sexe et la traite de tous les noms possibles. Dans certaines scènes, que l'on nomme « *gagging* » en anglais et « étouffement » en français, l'homme enserre la gorge de la femme et provoque un léger étouffement, ou lui pince le nez pour l'empêcher de respirer pendant qu'elle lui fait une fellation. Il n'est pas rare de voir des femmes avoir de la difficulté à déglutir et, à l'occasion, vomir. À la fin de la scène, la hardeuse se place devant la caméra pour montrer qu'elle a bien le sperme dans la bouche.

L'étouffement des femmes lors des fellations est un thème de plus en plus banal. JM Productions, le producteur de la série *Gag Factor*, a produit au moins vingt-cinq films de ce type et se vante d'offrir sur le marché les « meilleures baises de la gorge jamais vues à la caméra ». Beaucoup de ces images montrent des femmes grimaçant ou même criant. La même

compagnie a produit plus récemment une autre série intitulée *Throat gangbang* (viol collectif de la gorge).

La double pénétration ou DP est de plus en plus fréquente : une femme est pénétrée dans l'anus et le vagin par deux hommes en même temps. Parfois, un troisième pousse son pénis dans sa gorge. Dans l'argot de l'industrie, c'est l'« hermétique » puisque chaque trou est bouché. Une importante compagnie pornographique, Zero Tolerance, fait la promotion de ses produits en ces termes : « Les femmes sont nées avec trois trous pour un but : se faire fourrer profondément à l'intérieur de chacune de leurs tendres cavités par une queue ! Nos putains soumettent leurs beaux corps dévergondés aux façons les plus désagréables jamais filmées. » Les femmes qui y sont exploitées sont souvent concernées par une seule chose : supporter l'activité sexuelle. À regarder leur visage, il est évident qu'elles ont mal, qu'elles souffrent. Lorsqu'elles oublient de gémir de plaisir, elles sont rappelées à l'ordre par une voix off. À l'occasion, la caméra filme une femme grimaçant de douleur qui dit « ça fait mal », « faites-le arrêter s'il vous plaît » ou « ça va déchirer ».

La douleur féminine fait partie du spectacle.

Dans les films du type « ATM » ou « *Ass to Mouth* » (du cul à la bouche), le hardeur retire son pénis de l'anus d'une femme et le met directement dans sa bouche ou dans la bouche d'une autre femme. Il n'y a pas de plaisir sexuel supplémentaire pour un homme, à l'exception de la dégradation et de l'humiliation de la femme.

La soumission au plaisir masculin est donc « érotisée » de différentes façons. De nombreuses personnes ne trouvent pas cela érotique, mais violent et humiliant. Pourtant, des hommes trouvent ces images suffisamment excitantes pour se masturber et jouir. Mais jouir de quoi exactement ?

La pornographie utilise sans cesse un jeu de messages avilissants. Les femmes y sont traitées de tous les noms dégradants possibles.

Les femmes méritent non seulement leur exploitation et les abus, mais elles aiment ça et en redemandent ; en outre, le rapport sexuel violent révèle leur vraie nature. La femme sera nécessairement consentante après l'agression parce qu'elle découvrira ce qu'est un « vrai » homme et en quoi consiste une « vraie » bonne relation sexuelle.

Peu importe la nature des actes sexuels mis en scène, un des thèmes centraux de la pornographie est que les femmes sont sexuellement disponibles ; elles sont des choses à baiser. Toutes les femmes sont prêtes et souhaitent être baisées. Elles baisent avec d'énormes machines ou introduisent dans leur sexe toutes sortes d'objets, sans compter les poings et les pieds qui farfouillent dans leurs organes génitaux.

Toutes les activités et les métiers y passent : bonnes d'enfants, secrétaires, domestiques, infirmières, enseignantes, étudiantes, écolières, serveuses, stagiaires en entreprise, boulangères, hôtesses de l'air, avocates, etc. Dans tous les cas, les femmes sont dépeintes comme prêtes à tout pour du sexe, que leurs métiers soient traditionnellement féminins ou non, prestigieux ou non. Elles sont par essence des putes et des salopes qui ne pensent qu'à cela, y compris au travail. N'est-ce pas là un discours normalisant le harcèlement sexuel au travail ?

Enfin, dans la pornographie, qu'elle soit *gonzo* ou non, les scènes de « filles avec d'autres filles » sont fréquentes. Les femmes ont des rapports sexuels les unes avec les autres, mais leurs activités n'ont pour fonction que d'accroître le plaisir masculin. Elles baisent pour stimuler un homme et s'occupent par la suite, à deux ou plus, de lui.

## Pornographie et racisme

La pornographie contemporaine largement disponible n'est pas seulement misogyne, elle est aussi profondément raciste. En fait, elle « érotise » le racisme.

La très grande majorité des stars du porno, de même que la très grande majorité des stars du cinéma non pornographique, sont de jeunes femmes blanches répondant aux standards occidentaux conventionnels de beauté.

Les vedettes féminines de Vivid, l'une des principales compagnies, ont souvent des cachets relativement élevés ; en outre, elles peuvent faire de l'argent supplémentaire dans le circuit des clubs de danse nue et dans les salons et les foires de l'industrie, où elles sont censées attirer les foules. Ce sont ces femmes qui sont invitées aux émissions de télévision et qui posent pour des magazines pour hommes comme *Maxim*.

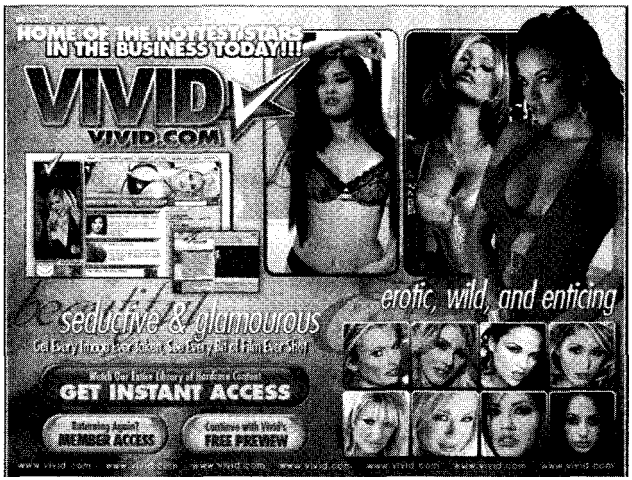



*Illustration XII : Vivid.*

Une femme d'origine asiatique ou africaine cooptée par ces compagnies sera toujours d'origine métisse. Un petit brin d'exotisme peut passer mais, fondamentalement, ce sont les Blanches qui peuvent espérer obtenir un statut de *porn stars*. Comme les vedettes du cinéma hollywoodien, les hardeuses mulâtresses sélectionnées doivent avoir des cheveux non crépus, de préférence longs et raides, une peau blanchie et un nez non épaté.

Outre ces quelques exceptions, les femmes de couleur sont reléguées dans les bas-fonds de la hiérarchie pornographique. Les Noires sont dépeintes comme plus salopes et « putains », plus dignes d'abus que les Blanches. Elles sont naturellement des putains et les Noirs des proxénètes. Le site *Pimp my Black Teen* (maque ma teenager noire) assure que « l'on trouve des teenagers noires ordinaires dans le ghetto et le maquereau les aide à se transformer radicalement ! » La photo « avant » montre des teenagers afro-américaines vêtues de jeans et de coton ouaté. Sur la photo « après », elles sont habillées comme des prostituées ou des hardeuses. Les pornocrates y expliquent comment transformer les filles du ghetto en « des trésors de jeunes filles baisables ». Le texte de l'une des vidéos proposées se lit comme suit : « Kianna avait un sérieux besoin d'être maquée ! Cette fille était du ghetto, et ça paraissait [...]. Après ce que nous avons fait d'elle, elle était

prête à tourner devant la caméra pénétrée par une grande queue noire. Kianna a obtenu du contrôle avec notre gars et a montré sa gratitude.» Voilà une expression du soi-disant «*girl power*»!

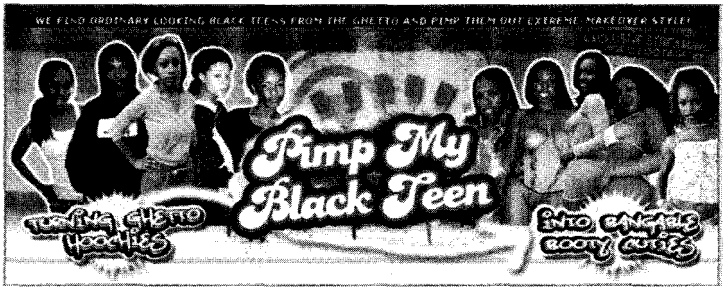



*Illustration XIII : Pimp my Black Teen.*

Ce sont essentiellement des femmes aux poitrines importantes et aux fesses rebondies qui sont exploitées dans cette pornographie. Des sites entiers leur sont consacrés : *Round and Brown* (rondes et brunes), *Bubble Butt* (cul ballon), *Phat Booth* (beaux gros culs), etc.[27] «Ces putes noires avec un beau gros cul rond aiment se faire fourrer», peut-on lire sur l'un de ces sites. L'industrie pornographique laisse entendre que les Afro-Américaines proviennent toutes du ghetto, qu'elles sont par conséquent habituées à la violence et à la domination.[28] La violence misogyne de cette pornographie découle non seulement des rapports inégaux entre les sexes, mais également de la mise en scène de la domination dans des rapports raciaux, coloniaux et de classe, qui sont imbriqués les uns dans les autres.[29]

Les Noires sont couramment présentées dans des scènes où elles sont dominées et exploitées par des Blancs. Elles sont leur esclave, leur femme de ménage, etc. Elles sont l'objet

27. Émilie F. Audy, *Hiérarchisation raciale dans la pornographie hétérosexuelle*, manuscrit, Ottawa, Université d'Ottawa, avril 2008.

28. Susan G. Cole, *Pornography and the Sex Crisis*, Amantia, Toronto, 1989.

29. Gail Dines, Robert Jensen et Ann Russo, *Pornography: The Production and Consumption of Inequality*, *op. cit.*

sexuel du Caucasien.[30] « Quand les producteurs de pornographie utilisent des Noires, écrit Susan Cole, ils les placent dans des situations d'esclavage au sens racial et sexuel du terme. »[31]

Si tous les hardeurs doivent avoir de grands pénis, largement plus grands que la moyenne, pour les Noirs, seuls ceux qui ont d'énormes pénis – un sexe surdimensionné[32] – peuvent tourner dans des films porno. Ils sont recrutés sur cette base. Cela conforte l'idée qu'ils sont des bêtes sexuelles, que leur essence est plus proche de la nature et de l'animal[33] que de la culture et de l'homme « civilisé ». À la base de l'idéologie sexuelle raciste, il y a l'homme blanc dominant « porteur d'une sexualité civilisée » et l'homme foncé, l'homme inférieur, porteur « d'une sexualité brutale »[34]. Toutefois, comparativement aux femmes de couleur, qui sont dans le bas de la hiérarchie raciale pornographique, l'« étalon » noir a un statut un peu plus élevé[35] : sa condition masculine le place au-dessus de celle des femmes, y compris des femmes blanches. Par ailleurs, pour devenir une « véritable » star du X, une hardeuse blanche devra « prendre de grosses queues noires dans la bouche et dans le cul », assure-t-on.

Les femmes asiatiques sont dépeintes comme de petites choses dociles, passives et obéissantes, dont les compétences « exotiques » sont toutefois exquises. La particularité de cette pornographie est de montrer des jeunes filles en larmes, comme si cet aspect, que l'on ne rencontre guère ailleurs, avait pour fonction de stimuler davantage le pornophage invité à associer cette femme à la fragilité et à la soumission. En outre, le thème du désir d'humiliation des femmes

30. Andrea Dworkin, *Pornography. Men Possessing Women*, Putnam's et Perigee, New York, 1981, p. 145.

31. Susan G. Cole, *Pornography and the Sex Crisis*, *op. cit.*, p. 35.

32. Serge Bilé, *La Légende du sexe surdimensionné des Noirs*, Le Serpent à plumes, Paris, 2005.

33. Andrea Dworkin, *Pornography. Men Possessing Women*, *op. cit.*, p. 149.

34. *Idem*, p. 157.

35. Diana H. Russell (sous la direction de), *Making Violence Sexy: Feminist Views on Pornography*, Open University Press, Buckingham, 1993, p. 101.

d'Asie est très courant.[36] Pour donner un frisson supplémentaire, la pornographie fait souvent référence aux industries de la traite à des fins de prostitution et du tourisme sexuel, lesquelles fournissent des femmes et des filles à prix réduit aux hommes occidentaux. La série de DVD pornographiques intitulée *Me Fuck You Long Time* (moi baiser toi longtemps) met en scène des « *Asian Sluts* » (souillons asiatiques). L'expression *Me Fuck You Long Time* réfère à la phrase utilisée par les jeunes prostituées pendant la guerre du Viêt Nam et popularisée par le film *Full Metal Jacket*: « G. *I., ten dollars, me love you long time.* » En effet, pour dix dollars, le G. I. avait droit à la nuit complète. La jeune femme asiatique est également souvent présentée comme une enfant – peignée avec des couettes, entourée de poupées de chiffon et d'oursons, vêtue de vêtements de fillettes – subissant un premier rapport sexuel.

Les femmes d'origine latine sont présentées comme étant des bombes sexuelles ardentes et sensuelles. Le langage utilisé pour décrire les hardeuses latines est moins vulgaire que celui pratiqué à l'endroit des hardeuses noires. La mise en scène de la jeune ou de la très jeune Latine avec un homme beaucoup plus âgé est l'un des thèmes récurrents de cette pornographie.[37] Cela renvoie sans doute à la pratique massive du tourisme sexuel au Mexique, dans les Antilles hispaniques et en Amérique centrale. Si les sites présentent les jeunes Latines comme des femmes dont la sensualité est exacerbée, il n'en reste pas moins que les actes sexuels mis en scène sont aussi brutaux et violents que dans la pornographie courante. Sur certains sites, comme « *8th Street Latinas* », le stéréotype de la chaude Latine est associé à un autre thème usuel de la pornographie: la sexualisation du désespoir des femmes. Nous pouvons y lire: « Je recherche des petites Latines désespérées qui tentent d'obtenir la citoyenneté américaine et je les dupe en leur laissant croire que je peux les aider. »

De son côté, le hardeur latin est utilisé essentiellement de deux façons, soit comme une bête de sexe (animal) violent et dominateur ou comme un amant romantique. Plus la peau

36. Émilie F. Audy, *Hiérarchisation raciale dans la pornographie hétérosexuelle, op. cit.*

37. *Ibidem.*

est foncée, plus le statut du hardeur latin est proche de celui du hardeur noir.

Le racisme a ses particularités nationales. Dans l'imaginaire raciste de la pornographie produite en France, une Maghrébine est une femme soumise ou une esclave sexuelle. Le fantasme du harem n'est jamais très loin. Malgré son jeune âge, la Beurette est souvent sexuellement expérimentée ; elle aime être humiliée et se faire sodomiser violemment – « carnage anal », « pétage de culs », « cassage de fesses », « déchirure anale », etc., sont les termes employés pour publiciser les DVD les mettant en vedette.

La pornographie fait l'éloge du tourisme sexuel et de l'exploitation sexuelle des femmes du tiers-monde. Le nombre de films pornographiques produits sur le thème de la prostitution des « jolies jeunes femmes » ne cesse de croître. C'est notamment le cas pour l'Europe de l'Est qui a un avantage : les femmes sont blanches. Cette production joue également sur l'« exotisme » des petites femmes dociles du tiers-monde, des femmes expertes sexuellement et qui ne coûtent pratiquement rien. Une publicité d'un site pour le tourisme sexuel au Costa Rica, lequel est également un site pornographique, souligne : « Puisque nous sommes près des États-Unis et du Canada et que tout est si bon marché, ici, pour très peu d'argent, vous pouvez être traité comme un dieu ! » Même l'Occidental qui a peu d'argent peut, dans les régions du globe où la pauvreté sévit, se payer facilement des femmes et obtenir, le temps de son séjour, un statut de « dieu tout-puissant ».

Le racisme pornographique fonctionne selon des modalités communes à l'ensemble des industries du sexe, lesquelles surexploitent tant à l'échelle internationale qu'à celle des différentes nations les minorités ethniques et nationales. Aux États-Unis, 40 % des personnes prostituées sur le trottoir sont des femmes de couleur, même si les Noirs ne constituent que 12,5 % de la population. Au Canada, 52 % des femmes prostituées à Vancouver, en Colombie-Britannique, sont d'origine autochtone ou métisse. Elles ne constituent pourtant qu'un très faible pourcentage de la population de la ville et de la province. En Thaïlande, ce sont les fillettes et jeunes femmes des minorités ethniques du nord du pays, en Roumanie, celles des minorités hongroise et tzigane, etc. Autrement dit, les femmes des groupes les plus fragilisés de la société risquent

davantage d'être embrigadées par les industries du sexe. Elles sont aussi sujettes à subir plus d'actes de violence et d'humiliation.[38]

Les situations minoritaires impliquent également une plus grande fragilité économique, ce sur quoi s'appuient les différentes industries du sexe pour prospérer.

## Complicité pornographique

Un produit mis en vente ne donne satisfaction à un consommateur que si ce dernier y trouve son compte. Consommer de la pornographie, c'est bien plus que la regarder, c'est y participer. C'est ressentir de l'excitation sexuelle et se masturber. La pornographie qui « marche » stimule sexuellement le consommateur. Cette complicité du consommateur avec le produit n'est évidemment pas spécifique à la pornographie. On la retrouve dans tous les phénomènes de consommation. Mais si la « complicité » n'est pas un mode de consommation spécifique à la pornographie, il n'en reste pas moins qu'elle la marque fortement par ses effets sur la libido. Sans elle, la pornographie n'a plus de sens. Elle est l'un des constituants essentiels de sa réception.

La pornographie ne tient pas sa capacité d'envoûtement à la seule présence des images, mais à leur organisation spécifique, à leur structuration particulière. Cette structuration est profondément sexiste, elle fait l'éloge de la virilité et de la soumission des femmes et des enfants au plaisir masculin. Le corps pornographique est rabaissé à un statut infra-humain, d'où les références constantes à l'animalité. Pour *Penthouse,* la femme du mois exposée dans les pages centrales du magazine est un « *pet* », c'est-à-dire un animal de compagnie. Pour *Playboy,* les femmes sont des « *bunnies* », des « Jeannot lapin ». Les femmes sont, en outre, des « poulettes », des « chiennes », etc. Ce processus d'animalisation est également en œuvre pour les enfants qui, dans la pornographie, sont qualifiés de « *chicken* ».

Dans la pornographie, les femmes sont offertes – regards aguichants, poses suggestives, lèvres humides et entrouvertes– aux mâles, à ces vrais hommes qui sauront les conquérir

38. Voir, à ce propos, Richard Poulin, *La Mondialisation des industries du sexe, op. cit.*

et les mâter. Les femmes existent non seulement pour le plaisir des hommes, mais elles sont les êtres qui prouvent leur virilité. L'empire de Hugh Hefner s'est construit en exploitant la figure mythique du play-boy. Ce dernier réussit à posséder des femmes aussi facilement que tout autre bien de consommation. Il plaît, il séduit, il conquiert. Il se distingue de la masse des autres hommes en leur étant supérieur. Étant irrésistible, d'une virilité prodigieuse, le play-boy peut exercer sa supériorité naturelle sur les femmes prêtes à tout pour lui. La femme n'est rien si le maître séducteur, viril et supérieur ne daigne baiser avec elle. Même le viol devient une faveur. Le play-boy a de l'argent et du prestige social. Son pouvoir de séduction et de conquête n'est en fait qu'un signe extérieur et une consécration de sa réussite sociale. Le play-boy doit toutefois se défendre des femmes qui veulent nécessairement lui mettre le grappin dessus. Pour se protéger d'elles, il doit les discipliner et les dominer.

Ce discours originel est fondateur de la pornographie contemporaine; tous les mythes analysés dans ce chapitre sont déjà en germe dans les premiers numéros du magazine *Playboy*. Ils connaîtront au fil du temps une radicalisation.

La sexualité explicite, hyperréelle et mécanique cristallise les images de la pornographie contemporaine. Toutefois, ces dernières ne sont pas qu'images sur le sexe. Les rapports sociaux inégaux entre les sexes (et les groupes racialisés) en sont les fondements. La femme a toujours envie d'être prise, elle est prête à accepter tout usage sexuel et, comme elle est une bête sexuelle, elle ne cesse de demander à être satisfaite par un ou plusieurs hommes, ce qui sera toujours à recommencer puisqu'elle est insatiable.

La pornographie provoque l'excitation sexuelle, c'est ce qui fait qu'elle est consommée. Dans un même mouvement, elle chosifie et déshumanise les femmes et les enfants, qui ne sont plus que des corps au service d'hommes. Le corps féminin animalisé confère *une supériorité humaine* aux hommes. Dans certains cas, notamment dans celui des clubs de danseuses nues traditionnels, avant la légalisation de la danse contact, l'homme ne pouvait pas se masturber. Son plaisir n'était donc pas physique. Ce qui était jouissif, c'était l'aliénation des femmes et le fait que ces femmes étaient là « volontairement ». C'était la preuve qu'elles étaient soumises

à leur sexe, qu'elles étaient, en définitive, des « salopes »[39]. Depuis la généralisation de la danse contact, les frontières entre la pornographie et la prostitution se sont estompées. Dans des isoloirs, les hommes payent dorénavant pour tripoter les danseuses et pour des actes sexuels tarifés. Souvent, elles en ressortent avec des ecchymoses. Les femmes apparaissent comme étant prêtes à tout pour une somme quelconque d'argent.

La pornographie fonctionne comme le racisme. Les êtres infériorisés sont perçus comme des êtres de nature auxquels sont opposés les êtres de culture[40], les gens « civilisés ». Les êtres de nature sont, par définition, dépravés, l'anatomie étant leur destin. À ce niveau aussi, les comparaisons avec les animaux sont légion : le Noir est physiquement constitué comme un étalon et agit en conséquence ; la femme est « un animal de compagnie » et agit en conséquence. Si on aime bien son « animal de compagnie », il faut néanmoins le dresser pour qu'il obéisse.

39. Richard Poulin, *Le Sexe spectacle. Consommateurs, main-d'œuvre et pornographie*, Vents d'Ouest et Vermillon, Hull et Ottawa, 1994, p. 61-92.

40. Sur ce sujet, voir notamment Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Côté-femmes, Paris, 1992.

CHAPITRE VI

# LA PORNOGRAPHIE, SES IMPACTS SUR LES HOMMES, LES FEMMES ET LES ENFANTS

Nombreuses sont les personnes qui estiment que la pornographie est dégradante pour les femmes et les groupes « racialisés » et qu'elle promeut l'exploitation sexuelle, l'inceste et l'agression sexuelle des enfants, mais beaucoup soutiennent que, sauf dans le cas de la pédopornographie, cette industrie ne propose que des produits relevant du fantasme. En outre, les hardeuses pratiqueraient le « métier » en toute liberté, c'est-à-dire sans y être « forcées ». Lorsqu'il y a usage de la contrainte, ce à quoi tous s'opposent, cela ne serait le fait que de cas marginaux non significatifs des tendances prédominantes. Elles ajouteront que, si des individus consomment de la pornographie, c'est strictement leur affaire, cela ne concerne que leur vie privée ! Plusieurs argumenteront que la pornographie relève de la liberté d'expression et que toute atteinte à la pornographie est lourde de conséquences pour l'ensemble des libertés publiques et individuelles.[1] Dans

1. Voir, entre autres, le philosophe de « l'éthique minimale », Ruwen Ogien, « L'incohérence des critiques des morales du consentement », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 43, janvier 2007, p. 133-140.

cette ère néolibérale, il est ainsi commun de voir des gens confondre la liberté de commerce et d'entreprise avec les libertés fondamentales des citoyens. Certains pornophiles iront même jusqu'à prétendre que la « consommation de X par des enfants » n'est pas si grave que cela puisque les produits disponibles sont « peu susceptibles de heurter ceux des jeunes qui s'y intéressent »[2]. D'autres, plus cyniques, ajouteront : « On peut exclure le danger physique personnel pour le consommateur de pornographie. Aucun jeune, je suppose, ne s'est retrouvé aux urgences médicales après avoir vu un film ou lu un livre pornographique (à moins d'avoir essayé de l'avaler !) »[3]

Pourtant, la pornographie a des effets significatifs dans le monde réel sur les attitudes et les comportements. Argumenter l'inverse équivaut à ignorer tout ce que nous savons sur le développement et le fonctionnement des individus dans un contexte social et culturel donné. Les entreprises américaines dépensent environ 400 milliards de dollars par année en publicité dans les médias de masse, précisément parce que leurs campagnes ont des effets sur les attitudes et les comportements des consommateurs. Pourquoi supposer que la pornographie serait un média de masse qui, contrairement aux autres médias, n'aurait aucune influence sur les attitudes et les comportements ? Les jeunes sont la cible de stratégies de commercialisation qui cherchent à leur faire adopter très tôt un comportement de consommateur et à les fidéliser aux marques. Les pornographes font la même chose : ils n'hésitent pas à employer des techniques agressives comme le *porn-napping*, le *cyber squatting* et le *looping* afin de recruter de nouveaux consommateurs.[4] Cette stra-

2. Jean-Claude Bertrand et Annie Baron-Carvais, *Introduction à la pornographie*, *op. cit.*, p 192.

3. Ruwen Ogien, *Penser la pornographie*, *op. cit.*, p. 133.

4. Le *porn-napping* est l'achat de noms de domaine expirés ; le *cyber squatting* est l'achat d'un nom de domaine d'un sujet non pornographique, mais qui le deviendra ; enfin, le *looping* se caractérise par l'apparition systématique de nouvelles fenêtres pornographiques. Jerry Ropelato, *Tricks Pornographers Play*, Internet Filter Review (http://www.internet-filter-review.toptenreviews.com/tricks-pornographers-play.html, site consulté le 11 septembre 2007).

tégie connaît sûrement un certain succès puisque 16 % des internautes mineurs aux États-Unis auraient développé une assuétude (addiction) à la pornographie.[5]

Les pornophiles ne cessent d'affirmer qu'« aucune étude scientifique n'a pu démontrer un lien causal entre porno et violences sexuelles, ni même entre porno et attitude sexiste »[6]. Cette façon simpliste d'aborder la question des liens entre la consommation, les attitudes et les comportements, au moyen d'une explication monocausale, suggérant en outre un passage à l'acte immédiat et automatique, sans aucune forme de médiation, est profondément antiscientifique.

À l'exception de quelques universitaires pornophiles, les chercheurs en sciences sociales sont quasi unanimes sur le fait que la production de la pornographie infantile est réalisée au moyen d'agressions sexuelles sur les enfants. La consommation de pornographie infantile se rend donc complice de tels crimes, d'où la sévérité de certaines lois en ce qui concerne sa possession. Toutefois, puisque la consommation de cette pornographie affecte de façon différenciée ses consommateurs, certaines recherches concluent que la consommation de ce matériel ne joue pas un rôle direct, donc causal, dans les agressions sexuelles d'enfants.

Des chercheurs prétendent que la consommation de pornographie a un effet cathartique. Elle a donc un impact, reconnaissent-ils, même si, dans un même mouvement, ils réfutent toutes autres formes possibles de répercussion. Aussi, selon cette perspective, la consommation de pornographie limiterait le nombre d'agressions sexuelles plutôt que d'être un facteur les facilitant. En tant que catharsis, la consommation permettrait « une série de fantasmes, de désirs ou de conduites qui n'ont pas besoin de prendre corps

5. Philippe Bensimon, *Pénis sans visage...*, *op. cit.*, p. 12.

6. Jean-Claude Bertrand et Annie Baron-Carvais, *Introduction à la pornographie*, *op. cit.*, p. 188. Ce thème est récurrent. Voir, entre autres, Norbert Campagna, *La Pornographie, l'éthique et le droit*, L'Harmattan, Paris, 1997. Voir également une défense de cette perspective d'un point de vue « néoféministe », Nathalie Collard et Pascale Navarro, *Interdit aux femmes. Le féminisme et la censure de la pornographie*, Boréal, Montréal, 1996.

dans la réalité »[7]. Tandis qu'une consommation répétée de pornographie entraînerait « un décroissement inexorable de l'intérêt » des consommateurs pour ce type de produit.[8] La consommation de pornographie est souvent comparée par ces auteurs à une soupape de sécurité entravant le passage à l'acte. Appliquée à la pornographie infantile, cette théorie postule que la consommation répétée de ce matériel décroît avec l'usage l'intérêt pour la pédopornographie et l'envie du pédopornophage de passer à l'acte, c'est-à-dire d'avoir des relations sexuelles avec un enfant. Cette consommation rendrait donc moins probable l'agression sexuelle des enfants.

## Des conséquences de la consommation de pornographie chez les hommes

Cette théorie est très influente, même si elle ne s'appuie que sur de rares recherches empiriques à la méthodologie fort questionnable. Par exemple, la recherche menée par James Howard, Clifford Reifler et Myron Liptzin, qui est souvent citée et fait autorité, portait sur seulement vingt-trois élèves blancs d'un collège américain, et leur groupe contrôle ne comportait que neuf autres élèves. Les chercheurs ont exposé les deux groupes au visionnement d'un film X, puis ont procédé à des tests pour mesurer leur excitation sexuelle. Par la suite, le groupe de vingt-trois élèves a consommé les deux mêmes films pornographiques pendant deux semaines à raison de quatre-vingt-dix minutes par jour, tandis que ceux du groupe contrôle visionnaient pendant la même période les mêmes deux films non pornographiques. L'équipe de chercheurs a conclu que chez « tous les sujets ayant rapporté avoir été initialement stimulés » par la porno-

7. Liz Kelly, Rachel Wingfield, Sheila Burton et Linda Regan, *Splintered Lives: Sexual Exploitation of Children in the Context of Children's Rights and Child Protection*, Barnardos, Ilford, 1995, p. 23.

8. Voir Pauline Bart et Margaret Jozsa, qui recensent les recherches qui ont adopté cette perspective: « Des livres obscènes, des films obscènes et des études obscènes », *in* Laura Lederer (sous la direction de), *L'Envers de la nuit. Les femmes contre la pornographie*, Remue-ménage, Montréal, 1983, p. 231-248.

graphie, leur exposition répétée à ce matériel a eu pour résultat « un intérêt décroissant considérable dans la pornographie »[9]. Tout adulte forcé de regarder chaque jour pendant deux semaines le même film finira par le trouver ennuyeux, c'est une évidence. Pourtant, cette recherche a largement été utilisée par la commission présidentielle américaine sur l'obscénité et la pornographie pour formuler ses conclusions et proposer la libéralisation des lois sur l'obscénité.[10]

Une recherche menée par Dolf Zillmann et Jennings Bryant a montré une tout autre dynamique. Cette recherche a porté sur cent soixante sujets étudiants comprenant un nombre égal de garçons et de filles, aléatoirement choisis à partir du répertoire de deux universités du Middle West américain, et un groupe de non-étudiants des deux sexes, pour lequel a été réalisé un échantillon aléatoire et proportionnel à partir des numéros de téléphone d'une région métropolitaine.[11] Les chercheurs ont fait consommer une variété plus grande de pornographie, contrairement à l'expérience précitée. Au lieu de constater une décroissance de l'intérêt pour la pornographie, cette recherche a montré un accroissement, lequel toutefois s'est traduit par des changements dans le type de pornographie consommée. Les sujets exposés à plusieurs reprises au même matériel pornographique finissent inévitablement par s'ennuyer et en viennent à vouloir consommer une pornographie différente et, finalement, plus extrême, comme celle mettant en scène la douleur, la violence et des « pratiques sexuelles non courantes », telles que le bondage et le sadomasochisme. De plus, la masturbation, qui est le but de la consommation de pornographie, n'était pas prise en compte dans l'expérience pilotée par James Howard, Clifford Reifler et Myron Liptzin, contrairement à celle de Dolf Zillmann et Jennings Bryant. Le plaisir sexuel intensifie

9. James Howard, Clifford Reifler et Myron Liptzin, *Effects of Exposure to Pornography*, Commission on Obscenity and Pornography, Washington, 1991, p. 111.

10. Commission présidentielle américaine sur l'obscénité et la pornographie, *L'Obscénité et la pornographie*, extrait du rapport de la commission, UGE, 10/18, Paris, 1971.

11. Dolf Zillmann et Jennings Bryant, *Pornography: Research Advances and Policy Considerations*, Erlbaun Publishers, Hillsadle, 1989.

l'association entre la pornographie et la masturbation, ce que de nombreuses autres études empiriques ont montré.[12]

À la théorie de la catharsis est opposée la théorie de l'intensification du désir. De plus, selon une recherche menée par Evelyn Sommers et James Check, un certain nombre de consommateurs désirent reproduire les actes vus dans la pornographie.[13] D'autres recherches, dont la nôtre auprès des jeunes consommateurs, ont également mis en évidence l'existence du désir de reproduction dans la vie réelle d'actes pornographiques. La catharsis est en définitive une théorie infondée; elle est très utile, par ailleurs, pour légitimer la pornographie. Mais elle est contradictoire puisque ses défendeurs nient que la consommation de pornographie ait quelque répercussion que ce soit, tout en assurant qu'elle a une conséquence, celle de dériver les possibles agressions sexuelles vers des activités fantasmagoriques non dangereuses pour autrui.

Au cours des dernières décennies, plusieurs expériences comme celle de Dolf Zillmann et Jennings Bryant ont montré que la consommation de pornographie banalisait, chez les sujets exposés, le viol et l'agression sexuelle.[14] D'autres recherches ont constaté que, chez les consommateurs, il y avait renforcement de la croyance que les femmes sont insignifiantes et sans valeur en même temps qu'elles ont établi qu'il en résulte une consolidation des mythes sur le viol; elles ont également observé une augmentation du nombre d'hommes qui pensaient pouvoir commettre un viol dans certaines

12. Voir, par exemple, Franklin M. Osanka et Sara L. Johann, *Sourcebook on Pornography*, Lexington Books, Lexington, 1989.

13. Evelyn Sommers et James Check, « An empirical investigation of the role of pornography in the verbal and physical abuse of women », *Violence and Victims*, vol. 2, nº 3, 1987, p 189-209.

14. Voir, entre autres, Seymour Feschbach et Neil Malamuth, « Sex and aggression: Proving the link », *Psychology Today*, novembre 1978; Edward Donnerstein, « Pornography and violence against women. Experimental studies », *Annals of the New York Academy of Sciences*, nº 347, 1980, p. 277-288; Diana H. Russell, *Dangerous Relationships. Pornography, Misogyny, and Rape*, Sage Publications, Thousand Oaks, 1998; Lara O'Toole et Jessica Schiffman (sous la direction de), *Gender Violence. Interdisciplinary Perspectives*, New York University Press, New York, 1997.

circonstances, notamment dans des conditions leur assurant l'impunité.[15] Même si ces recherches ne prouvent pas que la pornographie cause directement le viol, ce qui est impossible à démontrer, une bonne partie des études concluent que la pornographie crée des changements d'attitude chez des hommes qui en consomment. Un grand nombre d'entre elles ont montré que la pornographie peut jouer un rôle dans la violence sexuelle tout en soulignant que ce rôle varie énormément d'un individu à l'autre ; en conséquence, il est impossible de définir précisément les facteurs qui influencent cette violence ou le passage à l'acte.[16] En effet, si, méthodologiquement, nous tentons de n'isoler qu'une seule cause pour comprendre les comportements humains violents, nous ne pouvons qu'en arriver à de telles conclusions, puisque ces comportements découlent d'une constellation de facteurs.

La plupart des hommes savent reconnaître comment fonctionne le processus d'objectivation et de sexualisation des femmes dans la vie publique. La femme est réduite à des parties de corps : seins, fesses, pieds, bouche. Son intégrité et sa complexité disparaissent au profit d'un découpage corporel sexualisé. Ce qui n'est pas sans conséquence pour certains hommes : « Littéralement – et je n'exagère pas – n'importe quelle femme que je pouvais rencontrer dans la journée, je l'évaluais d'abord par ses seins. Ce n'était pas le cas avant le porno [...]. Je suis désormais cette sorte de gars », confiait l'un d'eux.[17]

Une étude sur la consommation de pornographie en ligne, menée en 2002, au Texas, dont les répondants visionnaient en moyenne de 5 à 22 minutes de pornographie par semaine, a montré que plus les hommes consommaient, plus ils étaient

15. Michael Kimmel et Annulla Linders, « Does censorship make a difference ? An aggregate empirical analysis of pornography and rape », *Journal of Psychology and Human Sexuality*, vol. 8, n° 3, 1996, p. 1-20 ; Raquel K. Bergen et Katherine Bogle, « Exploring the connection between pornography and sexual violence », *Violence and Victims*, Fall, vol. 15, n° 3, 2000, p. 227-234.

16. Robert Bauserman « Sexual aggression and pornography. A review of correlational research », *Basic and Applied Social Psychology*, vol. 18, n° 4, 2000, p. 405-427.

17. *Interview*, 12 avril 2008.

susceptibles de percevoir les femmes d'une manière sexualisée et stéréotypée. Ils étaient enclins, en outre, à promouvoir une vision traditionnelle et conservatrice du rôle des femmes dans la société. Les femmes soumises et subordonnées aux hommes avaient, à leurs yeux, une plus grande valeur que les autres. Enfin, il leur apparaissait préférable et tout à fait normal que les femmes n'occupent que des emplois traditionnels.[18]

La pornographie affecte également le rapport d'un homme à son propre corps et à sa sexualité. Des hommes parlent de leur insécurité par rapport à la taille de leur pénis, d'éjaculation trop rapide, de leur difficulté à maintenir une érection et de satisfaire une femme sexuellement.[19] Envoyés massivement par courrier électronique, les pourriels (*spams*) et autres publicités jouent sur l'insécurité engendrée par la consommation de pornographie par les hommes : « Cherchez-vous une méthode naturelle pour augmenter la taille de votre pénis ? Alors vous voudrez considérer l'utilisation d'un produit qui est formulé pour allonger votre pénis d'ici quelques semaines... » ; « Vous éjaculez quelques minutes après la pénétration ! Vous désirez ardemment tirer [éjaculer] comme une vedette de films ? » ; « Allongez votre pénis jusqu'à 30 % de plus ! Augmentez votre quantité de sperme ! Augmentez votre endurance ! Augmentez la dureté de votre érection ! Finissez-en avec l'éjaculation précoce ! Finissez-en avec le dysfonctionnement érectile ! »

On estime que deux à trois millions de Canadiens souffrent de troubles érectiles. Une enquête épidémiologique récente a montré qu'en Belgique un homme sur trois, entre 40 et 70 ans, présente des troubles érectiles modérés ou graves.[20] En France, 32 % des hommes de plus de 40 ans déclarent avoir des troubles de l'érection.[21] Une étude récente estime que

18. Dans Pamela Paul, *Pornified..., op. cit.*, p. 92.

19. Robert Jenson, *Getting Off. Pornography and the End of Masculinity, op. cit.*

20. Rudolf Mak, Guy De Backer, Marcel Kornitzer, Jean-Marie De Meyer, « Prevalence and correlates of erectile dysfunction in a population-based study in Belgium », *European Urology*, n° 41, 2002, p. 132-138.

21. F. Giuliano, M. Chevret-Measson, A. Tsatsari, C. Reitz, M. Murino et P. Thonneau, « Prevalence of erectile dysfunction in France : results

18 % des Américains en souffrent, avec des écarts importants selon l'âge.[22] Les troubles de l'érection sont évidemment le fruit de plusieurs facteurs. Mais, très fréquemment, est mise en valeur la peur de ne pas être à la hauteur (anxiété de la performance). Au moins une personne sur trois qui consulte pour un problème érectile expérimente une perte de désir pour sa conjointe.

Dans la pornographie, la femme semble toujours prête à jouir et jouit très facilement. L'acte sexuel est centré sur la performance masculine mécanique ; la tendresse ne fait pas partie du spectacle. Pour certains, la performance à atteindre est tellement angoissante qu'ils en deviennent impuissants ; certains vont consulter pour apprendre les techniques contre l'éjaculation rapide ou pour acquérir des médicaments qui maintiennent leur érection plus longtemps – un marché en pleine croissance.

L'éjaculation précoce ou prématurée toucherait 30 à 40 % des hommes. On parle d'éjaculation prématurée quand elle survient trop vite. Cela dit, la notion d'un temps minimum n'a pas vraiment cours pour qualifier une éjaculation de précoce ; c'est la notion de perte de contrôle qui est au cœur du diagnostic. La sexologue Diane Brouillette définit l'éjaculation précoce comme un « trouble de l'éjaculation persistant ou répété lors de stimulations sexuelles minimes avant, pendant ou juste après la pénétration, et avant que le sujet ne souhaite éjaculer »[23]. Évidemment, devant les performances des hardeurs, tous les hommes ou presque sont des éjaculateurs prématurés.

Quand un pornophage n'arrive pas à répondre aux normes de la pornographie, sa déception peut rapidement se transformer en inquiétude et en honte. Ce qui a pour conséquence qu'un certain nombre d'hommes vivent une profonde

of an epidemiological of a representative sample of 10 004 men », *European Urology*, n° 42, 2002, p. 382-389.

22. Elizabeth Selvin, Arthur L. Burnett et Elizabeth A. Platz, « Prevalence and risk factors for erectile dysfunction in the US », *American Journal of Medecine*, vol. 120, n° 2, 2007, p. 151-157.

23. Diane Brouillette, *Les Troubles de l'éjaculation et de l'orgasme*, 27 mai 2006 (http://www.amlfc.com/Pages/Colloque_Caraquet/conferences_2006/B1.pdf, site consulté le 13 mai 2008).

solitude non seulement parce qu'ils se masturbent plutôt qu'entrer en rapport avec des personnes, mais également dans leur relation avec leur partenaire sexuelle. Selon un sondage *Elle*-MSNBC, 45 % des hommes qui consomment de la pornographie en ligne pendant plus de cinq heures par semaine affirment qu'ils se masturbent trop et 20 % témoignent avoir moins fréquemment de relations sexuelles avec leur partenaire. Pour Pamela Paul, ces résultats ne sont pas étonnants puisque 35 % des hommes ont avoué que le « vrai » sexe avec une femme était devenu moins excitant et 20 % ont déclaré que le « vrai » sexe ne tenait pas la comparaison avec celui qui est disponible sur le web.[24] Lors d'une rencontre de l'American Academy of Matrimonial Lawyers, près des deux tiers des avocats présents ont signalé une nette augmentation des divorces, estimée à 58 %, causée par la consommation de pornographie en ligne.

Une synthèse des recherches effectuées depuis les années 1980 met en évidence cinq répercussions sur les consommateurs de pornographie : 1. Ils montrent moins d'empathie pour les victimes de viol ; 2. Ils ont plus tendance à croire qu'une femme qui s'habille de façon sexy mérite le viol subi ; 3. Ils sont plus susceptibles d'être en colère lorsque les femmes flirtent mais refusent le rapport sexuel ; 4. Leur désir sexuel diminue avec leur partenaire ; 5. Leur intérêt pour imposer à leurs compagnes des actes sexuels non désirés est plus grand.

La pornographie isole socialement les hommes. Notre propre enquête menée au début des années 1980 avait mis ce facteur en évidence.[25] La pornographie conditionne les hommes à vivre une sexualité esseulée. Cela se sent dans les propos de cet homme pour qui le rapport sexuel avec une femme est comme se masturber en elle : « Je ne faisais que me masturber [avec ma femme]. Tout le temps, je pensais au porno [...]. Vraiment, je l'utilisais, elle n'était qu'un support masturbatoire. »

Des hommes confient le besoin, sous peine de perdre leur érection, de rejouer les images pornographiques dans leur tête pendant le rapport sexuel avec une femme.

24. Pamela Paul, *Pornified..., op. cit.*, p. 153.

25. Richard Poulin, « De la pornographie ou l'homme dans tous ses états », *Cahiers du socialisme*, nº 16, 1984, p. 11-34.

Les sentiments de solitude et de honte peuvent se transformer en colère, laquelle sera dirigée contre la partenaire plutôt que contre la pornographie. Cette colère peut également donner lieu à des actes de violence. Les effets potentiels de la consommation sont encore plus dérangeants à la lumière de l'articulation du discours pornographique avec les mythes sur le viol. L'idée que le viol va devenir agréable pour la femme qui le subit est courante dans la pornographie. L'idée que les hommes sont enclins au viol, que c'est un comportement normal, lié à l'expression de leur virilité, est l'autre facette de la médaille. « Mes fantasmes sexuels ont débuté à l'âge de 16 ans ; le premier fantasme que j'ai eu, c'était d'avoir tous les *Playboy* autour de moi et de les feuilleter jusqu'à ce que je jouisse. [...] J'avais surtout ces fantasmes quand je me sentais trop seul. Ce fut ce fantasme, avec tous les *Playboy*, qui s'est concrétisé, longtemps après, quand j'avais 28 ans environ. C'est là que j'ai commencé à me sentir très seul, très isolé, et que j'ai commencé à faire toutes ces choses que je ne voulais pas faire mais qui m'oppressaient ; j'ai commencé à concrétiser tous ces fantasmes que j'avais, et ces fantasmes ont grossi, ont empiré, jusqu'à ce que je commence à penser au viol [...]. J'ai pensé au viol pendant un an avant de violer quelqu'un. »[26] Ce témoignage d'un homme en prison pour viol montre le lien, dans son cas, entre la consommation de pornographie, les fantasmes liés à cette consommation et l'acte de viol.

Tous les pornophages ne violeront pas. La question n'est pas de savoir si la pornographie est une cause immédiate du viol, mais plutôt de comprendre le rôle complexe qu'elle joue dans une culture où le viol est un crime fréquent et répandu.[27] D'après Statistique Canada, une Canadienne sur quatre sera agressée sexuellement au cours de sa vie, la moitié de ces agressions seront perpétrées contre des femmes de moins de 16 ans. En France, d'après l'Enquête nationale sur les violences envers les femmes en France, de 32 000 à 64 000 femmes âgées de 20 à 59 ans auraient été victimes de viol en un an. Sur 1 200 filles âgées de 16 et de 17 ans interrogées lors d'une étude effectuée à Genève, en Suisse, 20 % ont répondu avoir été agressées sexuellement au moins une fois. Au Pérou, une

26. *Idem*, p. 45.

27. En France, la qualification de crime pour le viol est récente (1980).

étude sur les adolescentes enceintes âgées de 12 à 16 ans a révélé qu'elles étaient tombées enceintes, dans 90 % des cas, à la suite d'un viol, le plus souvent d'origine incestueuse.

Dans la pornographie, l'idée que les femmes refusent l'acte sexuel pour mieux exciter les hommes est tellement ancrée que leur refus est considéré comme un simple jeu de la séduction.

Pour certains, le viol suscite des désirs sexuels. En se masturbant avec du matériel pornographique, ils fantasment sur le viol tout en connaissant une jouissance très forte. Les interviewés qui ont avoué avoir de tels fantasmes ont aussi précisé les craindre.

Plusieurs témoignages tournent autour de la déception face au corps réel des femmes, qui n'atteint que rarement les critères corporels de la pornographie. Sans compter que ce que les pornophages trouvent normal et stimulant dans la sexualité ne l'est pas nécessairement pour leur compagne. Leur satisfaction sexuelle étant basée sur des positions et des comportements précis, qui découlent en partie de fantasmes pornographiques, des hommes exigent de leurs partenaires qu'elles les adoptent. La pression peut, souvent, s'avérer tellement forte que celles-ci finiront par céder. Mais céder n'est pas consentir![28]

Le corps ultraféminisé prend une importance démesurée chez beaucoup. Cette réification fantasmagorique du corps de la femme s'accompagne d'une dévalorisation de son physique réel. Il devient donc difficile pour certains consommateurs de pornographie d'avoir une érection et de faire l'amour avec des femmes en chair et en os.

Les fantasmes ne tombent pas du ciel, ils sont façonnés par l'environnement et par l'expérience vécue, lesquels sont de plus en plus envahis par les représentations pornographiques.

## Des conséquences pour les femmes

La pornographie affecte l'image et l'estime de soi des femmes. Étant donné le bombardement d'images de corps parfaits dans les médias – y compris dans les magazines féminins – et dans la pornographie elle-même, que les femmes

28. Nicole-Claude Mathieu, *L'Arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*, Paris, EHESS, 1985, p. 169-243.

consomment davantage qu'auparavant, il n'est pas surprenant que beaucoup soient insatisfaites de leur corps. Une femme dont le compagnon l'a convaincue de consommer en couple raconte : « J'ai commencé à vivre beaucoup d'insécurité à propos de l'image de mon corps ; je n'avais jamais été embarrassée comme cela auparavant dans ma vie. J'ai commencé à croire que j'avais un surplus de poids, que je n'étais pas suffisamment sexy. »

Les hardeuses aux corps transformés deviennent des modèles de beauté et de féminité : seins hauts, ronds et volumineux, lèvres pulpeuses, vulve prépubère, corps mince, mais dont les rondeurs sont là où elles devraient être... Des images idéales qui s'imposent culturellement. Les normes pornographiques sont désormais prescriptives. Extrêmement exigeant, cet idéal de l'ultraféminité codifie ce qui est sensuel et ce qui ne l'est pas. Il exige une « maîtrise » du corps et un savoir-faire technique pour que le plaisir soit au rendez-vous. Cette maîtrise passe, entre autres, par la chirurgie plastique.

Symbole de féminité s'il en est, la poitrine compte parmi les parties les plus opérées du corps féminin. « Gardez vos seins au top niveau ! » Pour avoir des seins « impertinents, pleins et joliment ronds », il faut pallier les déficiences de la nature. Les stars hollywoodiennes ne sont pas avares en opérations de ce type, ni les hardeuses. Le conditionnement pornographique est tel qu'on estime qu'aux États-Unis les hommes sont « *breast-centric* », c'est-à-dire focalisés sur les seins.[29] Au Canada, le nombre d'opérations de chirurgie plastique est estimé à près de 200 000, et 90 % des personnes ayant recours à cette chirurgie sont des femmes. Les deux opérations les plus courues sont la liposuccion et l'augmentation mammaire. Le nombre de demandes des patientes pour une augmentation mammaire s'élève d'année en année.

En 1999, aux États-Unis, 192 000 interventions pour des implants mammaires ont été pratiquées sur des femmes, soit 20 % de toutes les interventions de chirurgie esthétique. Selon la Société américaine des chirurgiens plasticiens, de 1992 à 1999, les opérations pour implants mammaires ont augmenté de 413 %. En 2003, sur un total de 8,3 millions d'interventions esthétiques (une augmentation de 293 % par rapport à 1997),

29. Pamela Paul, *Pornified...*, *op. cit.*, p. 242.

7,2 millions ont été effectuées sur des femmes (87 %). Selon l'American Society for Aesthetic Plastic Surgery (ASAPS), en 2003, 220 000 personnes de moins de 18 ans auraient eu recours à la chirurgie plastique, soit une augmentation de 75 000 depuis l'année 2000. En 2004, 240 682 jeunes femmes mineures auraient eu recours à la chirurgie plastique à des fins purement esthétiques.[30] Les jeunes filles de moins de 18 ans optent principalement pour l'augmentation mammaire et les injections de Botox. Au cours de l'année 2005, 364 610 implants mammaires et 3 294 782 injections de Botox ont été réalisés.[31] En 2006, la vente d'implants mammaires a généré des recettes de 540 millions de dollars.[32] Chaque année, le nombre des opérations de chirurgie plastique augmente.

Plus de 400 000 personnes, dont 10 % sont mineures, passent tous les ans en Espagne entre les mains des chirurgiens esthétiques. Certaines par nécessité, beaucoup par effet de mode. L'augmentation mammaire et la liposuccion sont les opérations les plus populaires, car ce sont surtout des filles qui se présentent aux consultations médicales avec l'intention de se soumettre à des opérations esthétiques.[33] Environ 250 000 opérations de chirurgie esthétique sont pratiquées chaque année en France.

Au cours des dernières années, un nombre croissant de femmes ont commencé à recourir à la chirurgie plastique pour corriger et transformer leurs parties génitales. Beaucoup de hardeuses ont subi des opérations chirurgicales où

30. Diana Zuckerman, *Teenagers and Cosmetic Surgery*, AMA Virtual Monitor, mars 2005 (www.ama-assn.org/ama/pub/category/14695.html, site consulté le 8 mai 2006).

31. American Society for Aesthetic Plastic Surgery, *Cosmetic Surgery*, National Data Bank, ASAPS, 2005.

32. Ricardo Alonso-Zaldivar et Daniel Costello, *FDA Ends Ban on Silicone Breast Implants*, Los Angeles Times, 18 novembre 2006 (http://www.topix.net/content/trb/244787312923177634340344393218312 6926421, site consulté le 15 mai 2008).

33. María R. Sahuquillo, *Espagne: la chirurgie esthétique très en vogue chez les jeunes*, Courrier international, repris par le site Zoeroseamarseille (http://zoeroseamarseille.mabulle.com/index.php/2008/03/04/123283-espagne-la-chirurgie-esthetique-tres-en-vogue-chez-les-jeunes, site consulté le 14 mai 2008).

il ne s'agissait plus de pratiquer des retouches « classiques », comme augmenter le volume des seins, mais de réduire les petites lèvres du vagin, afin que leurs parties génitales soient plus « esthétiques » à l'écran. Une fois le pubis entièrement épilé, la visibilité des petites lèvres est telle que s'est posé le problème d'esthétiser cette partie du corps. Cette mode, qui a pris naissance dans la pornographie, tend à s'imposer dans la société. Nouvelle venue dans la chirurgie intime, la réduction des petites lèvres, ou la nymphoplastie, est de plus en plus fréquente. Selon un médecin de la région de Montréal qui effectue ce type de chirurgie, la réduction des petites lèvres représente désormais près de 10 % de l'ensemble de sa pratique.[34] La réduction des petites lèvres a pour effet de conférer un aspect infantile au sexe féminin.

« Soyez la femme que vous voulez être », dit une publicité pour la nymphoplastie. « La chirurgie peut améliorer votre satisfaction sexuelle, votre apparence et votre confiance en vous », assure une autre dont une annonce signale que le cabinet de chirurgie plastique propose des plans de financement. Une autre promet de « retrouver la forme de l'intérieur ». On assiste à une banalisation des opérations de resserrement du vagin et de réduction des petites lèvres. En mai 2007, le *British Medical Journal* a publié un article se penchant sur le développement de la chirurgie cosmétique du sexe féminin. Ses auteures, la gynécologue Sarah Creighton et la psychologue Lin Mei Liao, expliquent que les patientes justifient l'opération par des raisons pratiques : pouvoir porter des vêtements serrés, prendre une douche dans des lieux publics, faire du vélo... Cependant, les patientes cherchent toutes le même résultat : des vulves à l'allure prépubère. Les femmes qui désiraient une telle opération ont généralement apporté des photos du résultat souhaité. Ces photos étaient le plus souvent tirées de magazines pornographiques.[35]

34. Marie-Andrée Lamontagne, *Chirurgie esthétique du vagin : la dernière folie des femmes,* Elle Québec (http://www.ellequebec.com/ellequebec/client/fr/Societe/DetailNewsPrint.asp?idNews=234204, site consulté le 11 septembre 2007).

35. Lin Mei Liao et Sarah Creighton, « Requests for cosmetic genitoplasty : how should healthcare providers respond ? », *British Medical Journal,* n° 334, mai 2007, p. 1090-1092.

Il est évidemment difficile de mesurer jusqu'à quel point tous ces corps pornographiques voluptueux, ultraféminisés, infantilisés et hypersexualisés influencent les femmes et leur estime de soi. Les opérations de chirurgie plastique ne sont qu'un indicateur parmi d'autres. Par ailleurs, des jeunes femmes ont signalé que, pendant le rapport sexuel, elles se sentaient moins concernées par ce qu'elles ressentaient que par la perception de leurs corps par leur partenaire.

Beaucoup de femmes sont harcelées par leurs conjoints pour qu'elles consomment de la pornographie ou qu'elles adoptent un « look » comme celui des hardeuses. « J'ai voulu être *cool* comme petite amie. Pour cela, je devais regarder du porno et baiser [...]. Il y avait en lui quelque chose nécessitant la chosification d'une femme pour être excité. Alors, il pouvait transférer son excitation sexuelle sur mon corps. » Plusieurs se sentent coupables si elles ne se comportent pas comme les hardeuses. Elles ont été convaincues de s'épiler les poils pubiens, d'apprendre à faire un strip-tease, d'être sodomisées ou de faire le sexe à trois, d'être ligotées ou de recevoir une fessée, d'être filmées ou photographiées... En général, elles sont persuadées d'agir d'une façon qu'elles estiment inauthentique, inconfortable et, pour plusieurs, avilissante.

Si la pression du partenaire n'est pas suffisante pour les convaincre, les femmes peuvent toujours obtenir un conseil utile auprès de magazines féminins qui sont toujours prêts à leur garantir que la pornographie est normale et saine, qu'elles doivent apprendre à se détendre et à participer au jeu.

Selon le sociologue Michael Kimmel, la consommation de pornographie par les femmes a induit des changements dans leurs fantasmes sexuels, un processus qu'il nomme « la masculinisation sexuelle »[36]. Comparativement à ce qu'il en était voici une décennie, écrit-il, les fantasmes féminins sont aujourd'hui plus axés sur la violence, le sexe *hard* et les attributs physiques masculins.

Le haut niveau d'insatisfaction dans les relations intimes que connaissent nos sociétés est sans doute l'un des prix à payer à l'envahissement pornographique : « Nous avons été ensemble cinq ans. Récemment, j'ai découvert dans l'ordi-

36. Michael Kimmel, *Manhood in America: A Cultural History*, Free Press, New York, 1996.

nateur qu'il est fasciné par la pornographie *hardcore.* Quand je l'ai confronté, il m'a dit que je n'avais aucun droit d'être bouleversée. J'estime que je ne vais pas être capable de satisfaire ses fortes envies parce que je ne veux pas faire ce qui vraiment l'intéresse. Cela soulève la question de savoir si je désire continuer un rapport avec quelqu'un qui peut méconnaître si facilement mes sentiments. »

De telles conséquences ne sont pas à minimiser.

Les études universitaires auprès de populations masculines sur les liens possibles entre consommation de pornographie et violence sexuelle sont limitées puisque la majorité d'entre elles ont été réalisées dans des conditions artificielles, c'est-à-dire en laboratoire ; celles auprès des possibles victimes d'agressions sexuelles ne le sont pas. Dans ce dernier cas, on ne tente pas de mesurer s'il y a une cause qui crée immédiatement un effet, mais bien s'il existe une corrélation entre deux comportements : la violence sexuelle et l'utilisation de la pornographie par les agresseurs. Dans ce cadre, l'acte sexuel non consenti est une mesure de la violence sexuelle. L'autre mesure qui lui est associée pour permettre la corrélation n'est pas que l'agresseur soit un consommateur de pornographie, mais bien s'il a exigé de la victime de reproduire des actes vus dans la pornographie. L'instrumentalisation de la pornographie par l'agresseur sexuel devient évidente dans certaines enquêtes auprès des femmes victimes de viol et prouve hors de tout doute raisonnable le lien entre violence sexuelle et pornographie. Par contre, cette mesure a le défaut de réduire considérablement l'analyse du lien entre l'agression sexuelle et la pornographie, puisque tous les violeurs consommateurs n'instrumentalisent pas la pornographie au cours de leur agression.

Une étude auprès de 198 femmes a révélé que 40,9 % d'entre elles faisaient état de l'utilisation de pornographie par leur violeur pendant l'agression sexuelle. Les auteurs de cette enquête utilisaient l'index américain d'abus du conjoint, d'évaluation du danger et de la sévérité de la violence à l'encontre des femmes (*Index of Spouse Abuse, Danger Assessment, and Severity of Violence Against Women*) pour mesurer le degré de violence du viol. Il était significativement plus élevé quand le violeur exigeait ou forçait sa victime à visionner de la pornographie ou à reproduire des

actes tirés de la pornographie.[37] Selon une autre enquête, 32 % des femmes victimes de viol ayant porté plainte ont été contraintes par leurs violeurs à prendre des positions inspirées de films pornographiques. À partir de données recueillies auprès de femmes dans un centre d'aide aux victimes de viol, qui n'ont pas nécessairement porté plainte, la même étude rapporte que, pour 12 % des femmes, la pornographie était présente durant l'agression.[38] Selon un sondage mené en 1987 par le Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour les femmes victimes de violence, 83 % des 264 femmes battues interrogées ont répondu qu'elles avaient également subi des violences sexuelles en lien avec la consommation de leur conjoint.[39]. L'enquête plus récente du Centre-Femmes de Beauce a révélé que 13 % des répondantes ont subi de la part d'un conjoint une pression en lien direct avec la consommation de matériel pornographique et 8 % ont eu à faire certains gestes contre leur gré.[40] Une étude encore plus récente réalisée dans des refuges pour victimes de violence auprès de 2 135 femmes a montré que les hommes qui battent leur conjointe et qui consomment les produits des industries du sexe (prostitution et pornographie) utilisent davantage de moyens de contrôle et de domination à l'encontre de leur compagne que les autres hommes violents.[41]

37.Elizabeth Cramer, Judith McFarlane, Barbara Parker, Karen Soeken, Concepción Silva et Sally Reel, « Violent pornography and abuse of women : theory to practice », *Violence and Victims*, Winter, vol. 13, n° 4, 1998, p. 319-332.

38. Raquel K. Bergen et Katherine Bogle, « Exploring the connection between pornography and sexual violence », article cité.

39. Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour les femmes victimes de violence, *La Sexualité blessée. Étude sur la violence sexuelle en milieu conjugal*, Montréal, 1987.

40. Centre-Femmes de Beauce, *La Pornographie n'est pas sans conséquences*, Saint-Georges, 2002.

41. Catherine Simmons, Peter Lehman et Shannon Collier-Tenison, « Linking male use of the sex industry to controlling behaviors in violent relationships », *Violence Against Women*, vol. 14, n° 4, 2008, p. 406-417.

Pour les pornophiles, ces recherches, qui accumulent pourtant les preuves, ne comptent pour rien. Ils sont convaincus que la pornographie sert d'exutoire en dérivant les fantasmes et les pulsions vers des activités masturbatoires sans conséquence pour autrui. Ils continuent à assurer qu'il n'y a « aucune donnée fiable ». Par exemple, pour Virginie Despentes, « les articles et ouvrages consacrés au genre sont extraordinairement nombreux. Les études sérieuses le sont moins, on se donne rarement la peine d'enquêter sur les réactions des hommes qui consomment du porno. On préfère imaginer ce qu'ils ont dans le crâne que poser directement la question »[42]. Ces affirmations inexactes sont répétées à satiété. La très grande majorité des enquêtes, dont une partie seulement a été mentionnée dans ce chapitre, a justement porté sur les hommes. Quelques-unes, beaucoup plus rares, ont été effectuées auprès des femmes, celles qui justement peuvent subir les effets tangibles de la consommation pornographique. Les enquêtes auprès des hommes tentaient de mesurer leurs réactions à la suite d'une consommation de pornographie. De nombreux chercheurs ont fait des interviews en profondeur avec des hommes consommateurs. Nonobstant toutes ces recherches, après avoir asséné cette grossière contre-vérité, Virginie Despentes peut alors dénoncer « la violence du rejet volontiers fanatique, aux limites de la panique, dont le porno fait l'objet »[43]. Sa position de défense est toute trouvée. Malgré l'envahissement pornographique, malgré sa banalisation, malgré l'étendue de sa consommation et le fait qu'elle est consommée de plus en plus jeune, l'ère serait caractérisée par son rejet fanatique et non par son triomphe. Nous devons vivre sur des planètes différentes. Évidemment, l'écrivaine cinéaste réussit le tour de force d'éviter toute allusion à la pornographie qui exploite les enfants. Elle omet également de discuter de ses impacts possibles sur les très jeunes consommateurs.

42. Virginie Despentes, *King Kong théorie*, Grasset et Fasquelle, Paris, 2006, p. 96.

43. *Idem*, p. 97.

## Des conséquences de la pornographie infantile

La pornographie mettant en scène des enfants est elle-même un crime, en plus de représenter des scènes de nature criminelle. Elle fait parfois intervenir des enfants très jeunes, voire des bébés. Il y a plus encore : des enfants ont été impliqués dans des productions pornographiques mettant en scène de la violence extrême et même des meurtres (*snuff movies*). En 2000, les policiers de Russie et du Royaume-Uni ont enquêté sur la production et la distribution de vidéos de ce type en Russie. Ils estimaient à environ 100 le nombre de garçons âgés de 9 à 15 ans qui avaient été recrutés sur une période de deux ans. La plupart des garçons avaient été enrôlés dans des gares ; ils étaient issus de familles en difficulté vivant dans la banlieue moscovite. Les autres avaient été recrutés dans des orphelinats.[44]

La pornographie mettant en scène des enfants est à la fois une forme d'abus infligé aux enfants et une représentation de ces abus. Nous pouvons mesurer les conséquences de cette agression sexuelle à l'aide des recherches concernant les abus sexuels perpétrés à l'encontre des enfants.

Aucun enfant n'est préparé psychologiquement à faire face à des stimulations sexuelles répétées. L'enfant qui connaît l'abuseur – ce qui constitue la très grande majorité des cas – et qui y est attaché se retrouve pris au piège entre l'affection et la loyauté qu'il éprouve pour cette personne et le fait que cette activité sexuelle pose problème, crée de l'anxiété et le traumatise. Si l'enfant essaye d'échapper à la relation sexuelle, l'abuseur peut le menacer de violence ou d'abandon. Un enfant victime d'abus sexuel prolongé développe en général une mauvaise estime de lui-même, le sentiment d'être « bon à rien » et une conception anormale de la sexualité. L'enfant peut se replier sur lui-même, s'avérer incapable d'accorder sa confiance aux adultes et éventuellement sera suicidaire. Certains enfants qui ont été abusés sexuellement ont du mal à établir des relations avec d'autres, sauf sur le plan sexuel. Ils sont plus susceptibles d'être recrutés dans la prostitution et la pornographie. Des études ont fait apparaî-

44. Deborah Muir, *La Violence contre les enfants dans le cyberespace*, *op. cit.*, p. 43.

tre des liens très étroits entre l'abus sexuel, la prostitution et la production de pornographie infantile.[45]

L'abus sexuel affecte les comportements des enfants. Ils montrent un intérêt inhabituel ou un évitement de tout ce qui est de nature sexuelle. Ils ont des problèmes de sommeil et des cauchemars. Plusieurs développent un caractère séducteur. Beaucoup ont la conviction que leur corps est sale ou abîmé ou ont peur qu'il y ait quelque chose qui ne marche pas chez eux du côté génital. Ils font montre d'une agressivité inhabituelle. Selon Jane Walburton, certains deviennent dépressifs et même suicidaires. Environ 50 % des enfants victimes d'abus sexuel sont atteints de dépression, du syndrome de stress post-traumatique, de troubles du comportement, ou des trois à la fois dans des proportions variables; 59 % des enfants déclaraient avoir des pensées suicidaires et 66 % étaient atteints d'autres problèmes affectifs et comportementaux. En outre, les jeunes victimes d'abus sexuels risquent d'adopter des comportements sexualisés les rendant encore plus vulnérables.[46] Une autre étude montrait que 50 % des enfants qui abusaient d'autres enfants avaient eux-mêmes été victimes de violences sexuelles.[47]

Les conséquences des agressions sexuelles chez les enfants sont nombreuses. La littérature scientifique en repère un certain nombre: 1. Des retards dans leur développement et des troubles d'apprentissage, liés notamment à la difficulté de concentration, marquée par une baisse du rendement scolaire ou un retrait soudain des activités scolaires; 2. Des états dépressifs, d'angoisse et d'agitation; 3. Des modifications

45. James Incardi, «Little girls and sex: A glimpse at the world of the "baby pro"», *Deviant Behaviour*, nº 5, 1984, p. 71-78; Mimi Silbert et Ayala M. Pines, «Pornography and sexual abuse of women», *in* Mary Louise Fellows (sous la direction de), *Law and Violence Against Women: Cases and Materials on Systems of Oppression*, University of Minnesota and Beverly Balos, University of Minnesota, Carolina Academic Press, 1993.

46. Jane Warburton, *Prevention, Protection and Recovery of Children from Commercial Sexual Exploitation*, 2e Congrès mondial contre l'exploitation sexuelle commerciale des enfants, Yokohama, 2001.

47. David Jones et Paul Ramchandani, *Child Sexual Abuse. Informing Practice from Research*, Radcliffe Medical Press, Oxford, 1999.

comportementales: la peur de rentrer chez soi ou d'aller dans un endroit précis, un isolement par rapport aux autres enfants du même âge, la peur à l'égard d'adultes ou du parent du même sexe que l'abuseur; 4. Des blessures corporelles auto-administrées (automutilation); 5. Des infections urinaires fréquentes, des douleurs en urinant, des maux de gorge chroniques, des difficultés à marcher ou à s'asseoir, des meurtrissures ou des saignements dans la région génitale ou anale; 6. Des activités auto-érotiques compulsives, notamment une masturbation excessive, un comportement sexuel précoce, voire l'habitude prise de provoquer sexuellement des tiers, adultes comme enfants; 7. Des régressions au niveau du langage et dans la motricité; 8. Des désordres alimentaires, anorexie et vomissements fréquents; 9. Un temps excessif passé à se laver; 10. Des troubles psychosomatiques fréquents, dont des douleurs, le retour à l'énurésie (uriner au lit) et à l'encoprésie (refus de déféquer) ou de l'incontinence anale, des démangeaisons, des éruptions, des tuméfactions et des inflammations dans la région génitale ou anale; 11. Des troubles du sommeil; 12. Des infections génitales; 13. Une agressivité extrême ou une obéissance excessive et un repli sur soi; 14. Une faible estime de soi; 15. Des idées suicidaires et des tentatives de suicide; 16. Des fugues à répétition; 17. Ils sont plus susceptibles d'être recrutés dans la prostitution et de tourner dans des productions pornographiques.

Le syndrome de stress post-traumatique est assez répandu et constitue une conséquence à long terme commune aux enfants agressés sexuellement, aux personnes prostituées et aux hardeuses, bref aux personnes qui subissent une exploitation sexuelle de façon régulière.

En outre, la pornographie est utilisée pour désensibiliser les enfants. Les auteurs d'actes sexuels sur des enfants montrent aux enfants du matériel pornographique mettant en scène aussi bien des adultes que des enfants, afin de « réduire leurs inhibitions ».

Dans une culture où le contact sexuel entre les adultes et les enfants est tabou, l'attirance sexuelle d'adultes pour les enfants est un préalable à leur exploitation sexuelle. Le sociologue David Finkelhor a développé une théorie pour expliquer l'agression sexuelle d'enfants dans une société où cet acte est tabou et considéré comme un crime. Sa théorie met en valeur

quatre conditions préalables pour que se réalise le viol d'un enfant: 1. Le contrevenant potentiel doit être motivé pour abuser sexuellement d'un enfant; 2. Il doit surmonter ses inhibitions pour passer à l'acte; 3. Il doit également surmonter des obstacles externes, c'est-à-dire sociaux, à l'accomplissement de l'agression sexuelle; 4. Il doit enfin surmonter ou saper la résistance de l'enfant. Ces quatre conditions inséparables constitueraient ensemble les préalables à l'agression sexuelle. De plus, « les conditions préalables se suivent dans un ordre logique »[48].

L'adulte peut employer ou non la force ou user ou non de l'effet de surprise pour amener un enfant à avoir une relation sexuelle, ou encore l'agression peut être graduelle ou subite. La théorie de David Finkelhor, qui est basée sur de nombreuses recherches empiriques, a l'avantage de bien décrire les modalités du passage à l'acte et de faire comprendre que l'agression sexuelle perpétrée par un adulte à l'encontre d'un enfant est un *processus* qui, pour se réaliser, doit surmonter plusieurs obstacles à la fois psychologiques et sociaux.

Or, avec la pédophilisation actuelle de la pornographie, analysée dans les chapitres précédents, il importe d'évaluer si les produits de cette industrie ne constituent pas un facteur facilitant le passage à l'acte puisqu'ils permettent aux pédocriminels, grâce à la normalisation des relations sexuelles d'adultes avec des enfants, de surmonter plus facilement leurs inhibitions ainsi que les obstacles sociaux entravant l'accomplissement de leurs agressions.

Quelles sont les causes de l'inclination d'adultes mâles pour les enfants? La littérature scientifique en repère cinq, d'importance variable: 1. Les expériences sexuelles dans l'enfance avec d'autres enfants; 2. Les expériences sexuelles dans l'enfance avec des adultes; 3. La sexualisation des enfants par les médias et l'industrie de la mode; 4. Les valeurs patriarcales, qui sont complaisantes à l'égard de la victimisation sexuelle des enfants; 5. Les valeurs patriarcales permissives pour l'inceste. Les deux derniers facteurs donnent une explication au fait que, si la majorité des victimes des agressions sexuelles dans l'enfance sont de sexe féminin, la majorité

48. David Finkelhor, *Child Sexual Abuse: New Theory and Research*, The Free Press, New York, 1984, p. 54.

des délinquants sexuels abusant d'enfants sont de sexe masculin, de 90 à 98 % des cas selon les études. La combinaison d'abus émotionnels, physiques et sexuels dans l'enfance serait, selon certaines recherches quantitatives et qualitatives, fortement corrélée chez les mâles avec la tendance à l'âge adulte à s'intéresser sexuellement à des mineurs.[49] Beaucoup de garçons auraient appris à érotiser les interdits associés étroitement aux circonstances même de l'abus subi, et à transformer ainsi leur angoisse en excitation.[50]

Selon des enquêtes nord-américaines : 1. de 10 à 15 % des hommes pourraient abuser sexuellement d'un enfant s'ils étaient sûrs d'échapper aux rigueurs de la justice[51] ; 2. L'attirance sexuelle d'adultes de sexe masculin pour les adolescentes est très répandue ; elle est considérée comme normale par les mâles hétérosexuels[52] ; 21 % des étudiants de premier cycle universitaire ont admis une attirance sexuelle pour les enfants[53] ; 3. Les préadolescentes stimulent sexuellement même des « mâles normaux »[54], c'est-à-dire non-pédophiles ; 4. Quelque 38 % des femmes adultes auraient été victimes de contacts ou de tentatives de contacts sexuels dans leur enfance par des hommes adultes[55].

49. Kim Etherington, « Adult male survivors of childhood sexual abuse », *Counselling Psychology Quarterly*, vol. 8, n° 3, 1995 p. 223-241 ; Christopher Badgley, Michael Wood et Loretta Young, « Victim to abuser : Mental health and behavioral sequels of child sexual abuse in a community survey of young adult males », *Child Abuse and Neglect*, vol. 18, n° 8, août 1994, p. 683-697.

50. Michel Dorais, *Ça arrive aussi aux garçons : l'abus sexuel au masculin*, Typo, Montréal, 2008.

51. Diana H. Russell, *The Secret Trauma : Incest in the Lives of Girls and Women*, Basic Books, New York, 1986.

52. Philip Jenkins, *Beyond Tolerance : Child Pornography on the Internet*, *op. cit.*

53. John Briere et Marsha Runtz, « University males'sexual interest in children : Predicting potential indices of "pedophilia" in a nonforensic sample », *Child Abuse and Neglect*, vol. 13, n° 1, 1989, p. 65-75.

54. Kurt Freund, « Assessment of pedophilia », *in* Mark Cook et Kevin Howells (sous la direction de), *Adult Sexual Interest in Children*, Academic Press, Londres, 1981, p. 139-179.

55. Diana H. Russell, *The Secret Trauma*, *op. cit.*

La consommation de pornographie infantile et pseudo-infantile prédisposerait les hommes à désirer des rapports sexuels avec des enfants. Selon Diana Russel et Nathalie Purcell, la fusion de l'image des femmes avec celle des jeunes filles provoquerait une normalisation de « remplacement des femmes par les filles ». Ce qui minerait la prohibition sociale de la relation sexuelle entre adultes et enfants. Elle banalise également les effets traumatiques de l'exploitation sexuelle des enfants, tout en désensibilisant les pornophages à son endroit. Enfin, elle légitime l'agression sexuelle.[56]

La pornographie infantile transforme les enfants en objets sexuels. Un producteur pornocrate explique : « Les filles âgées de 8 à 13 ans sont des objets très commercialisables [...], surtout les jeunes filles non développées avec peu ou pas de poils pubiens. »[57] Les producteurs de pédopornographie mettent en scène les jeunes filles photographiées ou filmées seules, en train de se masturber ou non, ou dans un rapport sexuel, de la même manière que les femmes. Cette sexualisation des enfants, leur transformation en adultes miniatures, couplée à l'accessibilité et à la distribution internationale de la pornographie infantile, pour un marché en croissance, a pour effet d'augmenter le nombre de mâles adultes qui s'intéressent sexuellement aux enfants.[58] Avec les nouveaux moyens technologiques, « un segment en croissance de producteurs et de consommateurs de pornographie infantile a été identifié. Ce sont des individus qui n'ont pas une préférence sexuelle pour les enfants, mais qui, étant donné ce que la pornographie propose », sont finalement

56. Diana H. Russell et Natalie Purcell, « Exposure to pornography as a cause of child sexual victimization », *in* Nancy Dowd, Dorothy Singer et Robin Fretwell Wilson (sous la direction de), *Handbook of Children, Culture, and Violence*, Sage, Londres, 2006.

57. Daniel Campagna et Donald Poffenberger, *Sexual Trafficking in Children*, Auburn House, Dover (Massachusetts), 1988, p. 133.

58. Rachel O'Connell, « Paedophile networking and the Internet », *in* Carlos Arnaldo (sous la direction de), *Child Abuse on the Internet: Ending the Silence*, Unesco Publishing/Berghahn Books, Paris, 2001, p. 65-79.

attirés par cette pornographie.[59] Selon André McKibben, de l'Institut Philippe-Pinel, un hôpital spécialisé en psychiatrie légale, « même le plus pervers des hommes il y a cinquante ans n'aurait pas pu imaginer ce qu'on a le moyen de voir aujourd'hui ». Il ajoute : « les cyberdépendants vont tenter de fouiller, voir autre chose qu'ils n'avaient pas déjà imaginée »[60]. Selon ce sexologue criminologue, la consommation de matériel pédopornographique engendre des distorsions cognitives contribuant au passage à l'acte. Ces distorsions se manifestent lorsque les émotions sont sollicitées. Elles pervertissent l'interprétation et légitiment un comportement abusif au moyen de fausses justifications. André McKibben donne un exemple lié à l'hypersexualisation : si une jeune porte un string, c'est la preuve pour le pédocriminel qu'elle consent à l'acte sexuel.

Outre l'abus sexuel des enfants, qui est le socle sur lequel la pornographie infantile est produite, ce type de matériel a six aspects mis en valeur par les experts : 1. L'excitation et le plaisir associés à sa consommation peuvent être uniquement d'ordre fantasmagorique pour certains, mais pour d'autres ils deviennent un prélude au passage à l'acte. 2. La pornographie pseudo-infantile et infantile valide et justifie les rapports sexuels entre adultes et enfants. Les comportements abusifs apparaissent comme n'étant pas anormaux puisque partagés par des milliers d'autres personnes. 3. Les agresseurs sexuels utilisent les photos d'enfants abusés afin de les séduire et les tromper dans le dessein d'avoir des relations sexuelles avec eux. En outre, ces images sont utilisées pour montrer la manière dont l'abuseur veut que l'enfant accomplisse l'acte sexuel. Elles sont également utilisées comme moyen « d'éducation sexuelle » pour normaliser la relation sexuelle avec l'adulte et d'autres personnes. 4. La pornographie infantile est utilisée comme un moyen permettant d'établir la confiance et la camaraderie entre abuseurs et comme preuve de leurs intentions lorsqu'ils établissent

59. Margaret Healy, *Child Pornography : An International Perspective*, 2 août 2004 (http://www.crime-research.org/articles/536/, site consulté le 5 octobre 2005).

60. Entretien, André McKibben, criminologue et sexologue, Institut Philippe-Pinel, 2 avril 2007.

le contact avec d'autres exploiteurs sexuels. Ce moyen de communication entre abuseurs est essentiel dans le réseautage. 5. En retour, le réseautage permet aux abuseurs d'accéder à d'autre matériel pornographique, c'est-à-dire à d'autres images d'enfants abusés, et même à d'autres enfants. 6. Enfin, l'aspect commercial ne doit pas être minoré. Certains l'utilisent pour financer leurs séjours dans des pays où ils pourront avec une certaine impunité assouvir leurs besoins de prédation sexuelle. D'autres, qui n'ont pas d'attirance particulière pour les enfants, n'y verront qu'une source de profit.

## L'ATTIRANCE SEXUELLE DES HÉTÉROSEXUELS « NORMAUX » POUR LES FILLETTES ET LES ADOLESCENTES

L'attirance sexuelle pour les enfants est une condition en général préalable à l'agression sexuelle. Quelle est l'ampleur de cette attirance sexuelle ? En quoi, malgré les tabous, est-elle permise sinon encouragée socialement ?

Puisque l'agression sexuelle d'enfants est le plus souvent un crime caché, il est difficile d'évaluer le nombre de personnes qui ont été agressées sexuellement dans leur enfance. C'est le secret le mieux gardé, comme l'a mis en évidence Florence Rush.[61] La plus vaste étude sur l'agression sexuelle d'enfants au Canada a été menée par le Comité sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants et des jeunes. Elle indiquait que 34 % des filles âgées de moins de 18 ans avaient été abusées sexuellement.[62] Parmi les cas d'abus sexuel analysés au Canada à partir de 15 614 enquêtes des services de la protection de l'enfance, 68 % des cas concernent des attouchements sexuels, 35 % des rapports sexuels et 12 % de l'exhibitionnisme.[63]

61. Florence Rush, *Le Secret le mieux gardé*, *op. cit.*

62. Comité sur les infractions sexuelles à l'égard des enfants et des jeunes, *Infractions sexuelles à l'égard des enfants*, *op. cit.*

63. Nico Trocmé et David Wolfe, *Maltraitance des enfants au Canada. Étude canadienne sur l'incidence des signalements de cas de violence et de négligence envers les enfants. Résultats choisis*, ministère des Travaux publics et des Services gouvernementaux du Canada, Santé Canada, Ottawa, 2001.

Les études montrent que les jeunes femmes âgées de 15 à 24 ans sont le groupe le plus touché par les agressions à caractère sexuel. Aux États-Unis, une enquête établie à partir d'un échantillon représentatif d'adolescentes a révélé que 12 % des jeunes de 14 à 19 ans de Milwaukee avaient été violées. Une étude québécoise sur des adolescentes du même groupe d'âge est arrivée au même résultat.[64] Selon le ministère québécois de la Sécurité publique, les femmes constituaient, en 2006, la grande majorité des victimes des agressions sexuelles (83 %) ; 67 % des victimes étaient mineures au moment du crime. Plus de 8 victimes sur 10 (82 %) connaissaient leur agresseur.[65] De son côté, l'analyse des données du Programme de déclaration uniforme de la criminalité révèle que, au Canada, les enfants et les jeunes de moins de 18 ans sont les victimes de 61 % des infractions sexuelles signalées à la police. Les taux les plus élevés observés chez les filles de 11 à 19 ans atteignent un sommet à 13 ans. Chez les victimes masculines, les taux les plus élevés se retrouvaient dans la catégorie des 3 à 14 ans.[66] Selon Statistique Canada, « les agressions sexuelles sont largement commises contre les enfants et les jeunes. Les enfants de ce groupe d'âge représentent seulement 22 % de la population. Toutefois, des 15 000 agressions sexuelles rapportées à la police [...], environ quatre cinquièmes de ces victimes étaient des filles et plus des deux tiers de ces filles avaient entre 11 et 17 ans »[67].

L'inceste est l'une des formes d'agression à caractère sexuel pour laquelle nous disposons de peu de données, bien

64. Marc Tourigny et Chantal Lavergne, *Les Agressions à caractère sexuel. État de la situation, efficacité des programmes de prévention et facteurs associés à la dénonciation*, Laboratoire de recherche en écologie humaine et sociale, Université du Québec, Montréal, 1995.

65. Louise Motard, *Statistiques 2006 sur les agressions sexuelles au Québec*, ministère de la Sécurité publique, Québec, 2007, p. 30, document téléchargeable (http://www.msp.gouv.qc.ca/prevention/statistiques/agression/2006/stats_agressions_sexuelles_2006.pdf).

66. Centre canadien de la statistique juridique, « Infractions sexuelles au Canada », *Juristat*, vol. 23, n° 6, 2002.

67. Statistique Canada, *Les Jeunes les plus à risque d'agressions sexuelles, Pleins feux sur les crimes contre les enfants*, 25 avril 2005 (http://www42.statcan.ca/smr04/2005/smr04_11605_04_f.htm, site consulté, le 15 mai 2005).

que nous ayons un certain nombre d'indices comme nous venons de le constater. De son côté, le Comité canadien sur la violence faite aux femmes a constaté que 17 % des femmes interrogées avaient connu au moins un épisode incestueux avant l'âge de 16 ans.[68]

Selon les statistiques policières canadiennes, les cas de violence dans les relations amoureuses des jeunes sont estimés à 20 %; 13 % des garçons de quatrième secondaire (équivalent en France de la troisième) rapportent avoir exercé de la violence sexuelle. D'après l'Enquête canadienne sur les homicides, ce sont les adolescentes âgées de 15 à 19 ans qui courent le plus grand risque d'assassinat par leur partenaire.[69] Au Québec, on a estimé que 20 % des viols étaient le fait d'adolescents et que 20 % des agressions sexuelles rapportées à la Protection de la jeunesse étaient commises par des jeunes de moins de 19 ans.[70] Ce qui a le plus changé au cours des dernières années, c'est le fait que les agresseurs sexuels adolescents ont commencé plus jeunes qu'auparavant à commettre leurs crimes.

Les données de l'Institut de la statistique du Québec (ISQ) ont montré que les adolescentes sexuellement précoces sont plus susceptibles que les autres de subir de la violence psychologique, physique ou sexuelle. De fait, 67 % des filles qui ont eu leur première relation sexuelle à 13 ans ou moins ont connu un épisode de violence dans le cadre de leur relation amoureuse, tandis que, chez celles qui ont eu leur première relation sexuelle à partir de 14 ans, 40 % ont vécu au moins un type de violence dans leur relation amoureuse.[71] En outre,

68. Lise Julien et Isabelle Saint-Martin, *L'Inceste envers les filles: état de la situation,* Conseil du statut de la femme, Gouvernement du Québec, 1995.

69. Statistique Canada, *Enquête sur les homicides,* Centre canadien de la statistique juridique, Ottawa, 1994.

70. Fabienne Lagueux et Marc Tourigny, *État des connaissances au sujet des adolescents agresseurs sexuels,* ministère de la Santé et des Services sociaux, Québec, 1999.

71. Institut de la statistique du Québec, *Enquête sociale et de santé 1998, op. cit.,* p. 476.

20 % des jeunes filles de 14 à 16 ans ont déclaré avoir consenti à des relations sexuelles qu'elles ne désiraient pas![72]

La multiplication des études de cette nature est d'abord liée à la poussée du mouvement féministe, qui a imposé des interventions radicalement différentes dans le domaine des agressions sexuelles, notamment en ce qui concerne les droits des victimes, et a obligé les gouvernements à élaborer des stratégies de prévention et à mettre sur pied des services spécialisés, dont des refuges, des maisons d'hébergement et des lignes téléphoniques d'écoute. Les études rétrospectives qui en ont découlé et qui ont été menées auprès d'agresseurs sexuels adultes ont contribué à jeter un éclairage significatif en montrant qu'une proportion importante d'entre eux (de 50 à 80 % selon les études) commencent leur carrière criminelle à l'adolescence.

La pédophilie est définie en fonction des fantasmes ou des actes qui concernent l'exploitation sexuelle d'enfants âgés de moins de 13 ans.[73] Pour les autres, plus âgés, le terme n'est

72. Conseil des ministres de l'Éducation, *Étude sur les jeunes, la santé sexuelle, le VIH et le sida au Canada*, Santé Canada, (http://www.cmec.ca/publications/aids/index.html, site consulté le 13 mai 2008), p. 122.

73. Dans la Classification statistique internationale des maladies et des problèmes de santé connexes (OMS, 10e révision, German Institute of Medical Documentation and Information, http://www.dimdi.de/dynamic/en/klassi/diagnosen/icd10/htmlfren/fr-icd.htm, site consulté le 15 mai 2008), la pédophilie est définie comme un « trouble de la préférence sexuelle ». Elle est décrite comme une préférence sexuelle d'adultes pour les enfants généralement d'âge prépubère ou au début de la puberté. Certains pédophiles sont uniquement attirés par les garçons, d'autres uniquement par les filles, certains par les enfants des deux sexes. Les hommes qui gardent une préférence pour les partenaires sexuels adultes, mais qui se tournent de manière répétitive vers les enfants, sont également pédophiles. Selon le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, établi par l'Association américaine de psychiatrie (AAP, DSM-IV-TR, *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux*, Masson, Issy-les-Moulineaux, 1996), la pédophilie, qui est traitée dans le chapitre des « paraphilies », est caractérisée principalement par une relation sexuelle avec un enfant prépubère, généralement âgé de 13 ans et moins. L'AAP inclut l'inceste dans la pédophilie, ce qui n'est pas le cas de l'OMS. Elle précise que le pédophile peut limiter ses activités à ses propres enfants, à ses petits-enfants ou à ses parents proches.

pas médicalement utilisé, même si médiatiquement il l'est. C'est l'âge de la puberté qui importe. Le fait que la pédophilie ne concerne que les enfants impubères pose un certain nombre de problèmes, et a un impact sur certaines pratiques. Ainsi, les forces policières québécoises qui traquent la pornographie infantile sur le web se préoccupent des victimes les plus jeunes, pour l'essentiel les enfants impubères.[74] Ils n'appliquent donc que partiellement les lois canadiennes, qui interdisent l'utilisation dans la pornographie de personnes âgées de moins de 18 ans.

Lors d'une expérience, Kurt Freund a montré que le volume du pénis des hommes hétérosexuels « normaux », c'est-à-dire qui ne sont pas pédophiles, change lors du visionnement de « diapositives couleurs de nus féminins et masculins de différents âges ». Cette expérience a révélé que les hommes hétérosexuels « normaux » sont stimulés davantage par les femmes adultes que par les enfants, bien que les enfants les excitent. Cette expérience a aussi montré que les hommes hétérosexuels « normaux » sont davantage stimulés par les jeunes filles que par les garçons de différents âges.[75]

Les hommes « normaux » éprouvent donc une certaine excitation sexuelle en regardant des images de jeunes filles. Ce que confirme une enquête auprès d'étudiants américains, sur la base d'un échantillon de 193 jeunes hommes. Elle révélait qu'un peu plus du cinquième des étudiants montraient une attirance sexuelle pour les « jeunes enfants », que 9 % avaient des fantasmes de rapports sexuels avec une enfant, que plus de la moitié de ceux qui avaient de tels fantasmes, soit 5 % de l'échantillon total, s'étaient déjà masturbés en fantasmant sur les enfants et que 7 % aimeraient expérimenter une relation sexuelle avec une enfant s'ils étaient sûrs d'échapper aux rigueurs de la loi.[76] D'autres recherches

74. Intervention d'un représentant de l'escouade contre la cybercriminalité de la Sûreté du Québec à la journée de formation régionale des juges de l'Abitibi-Témiscamingue, palais de justice, Amos, 15 mai 2008.

75. Kurt Freund, « Assessment of pedophilia », article cité, p. 161 et 162.

76. John Briere et Marsha Runtz, « University males'sexual interest in children... », article cité, p. 71.

américaines arrivent à des conclusions similaires. L'une d'elles estimait que de 10 à 15 % des étudiants envisageaient une relation sexuelle avec une enfant s'ils étaient certains de ne pas être sanctionnés.[77] Une étude norvégienne, qui portait sur un groupe de 710 jeunes hommes âgés de 18 et 19 ans, révélait que 19,1 % d'entre eux étaient disposés à avoir des relations sexuelles avec des filles de 13 ou 14 ans. Certains (5,9 %) envisageaient même des relations sexuelles avec des préadolescentes de 12 ans et moins. L'étude notait également que le sous-groupe attiré par les jeunes filles à peine adolescentes consommait fréquemment de la pornographie, et que leur cercle d'amis consommait de la pornographie infantile et de la pornographie violente. Ce sous-groupe de jeunes hommes contraignait plus volontiers leurs partenaires afin d'obtenir des « faveurs sexuelles ».[78]

Ces études confirment qu'un pourcentage significatif d'hommes « normaux » éprouve une attirance sexuelle pour les enfants, surtout les fillettes. « Les données actuelles confirment que l'attirance sexuelle masculine pour les enfants est relativement commune dans la société, y compris chez les hommes "normaux" (non incarcérés et sans traitement) »[79], c'est-à-dire qui ne sont pas à proprement parler des pédophiles.

Pour Park Dietz et Alan Sears, il « n'est pas clair que notre culture, qui proscrit l'activité sexuelle avec des personnes n'ayant pas l'âge du consentement sexuel, ne condamne pas l'attirance sexuelle pour ces personnes »[80]. Se référant au marché impressionnant de pornographie pseudo-infantile et infantile, Philip Jenkins, qui en déduit que l'attirance sexuelle pour les adolescentes et les enfants est considérable, affirme qu'un nombre important d'hommes « normaux » montrent une attirance sexuelle qui va au-delà des bornes sociales.

77. Diana H. Russell, *Dangerous Relationships. Pornography, Misogyny, and Rape, op. cit.*

78. Kristinn Hegna, Svein Mossige et Lars Wichstrom, « Older adolescents'positive attitude toward younger adolescents as sexual partners », *Adolescence*, vol. 39, n° 156, 2004, p. 627-652.

79. *Ibidem.*

80. Park E. Dietz et Alan E. Sears, « Pornography and obscenity sold in "adult bookstores"... », article cité.

En conséquence, affirme-t-il, les consommateurs de cette pornographie ne devraient plus être considérés comme des « hommes normaux »[81].

Le terme « pédophilie » pose plus de problèmes qu'il n'en résout. Cliniquement, la pédophilie n'affecte qu'une très petite minorité d'hommes, même si les recherches montrent que cette minorité n'est pas si petite que cela. Le terme est impropre pour décrire des phénomènes comme le tourisme de masse pédocriminel ou pour expliquer l'importance du système de la prostitution des enfants à travers le monde, ou encore pour comprendre le succès de la pornographie infantile et pseudo-infantile. Son usage immodéré détourne l'attention du fait que ce sont avant tout des hommes sans « trouble de préférence sexuelle » particulier – des « messieurs Tout-le-monde » – qui jouissent de l'exploitation sexuelle d'enfants.

La pornographie a également des répercussions importantes sur les enfants et les jeunes consommateurs, ce que nous explorons dans le prochain chapitre. Comme la pornographie n'est pas que consommation, qu'elle est aussi production, nous nous attarderons maintenant à cet aspect relativement peu documenté.

## Prostituées, danseuses nues et hardeuses

L'assimilation de la femme à la putain est l'une des assises de la pornographie hétérosexuelle. Chez les femmes prostituées, cela prend d'autres dimensions tangibles.

Selon Mimi Silbert et Alya Pines, 38 % des 200 femmes prostituées interviewées par elles ont été l'objet d'une utilisation pornographique dans leur enfance.[82] Dans l'étude de Kelly Weisberg, c'était également le cas de 27 % des adolescents prostitués.[83] Selon une étude de Melissa Farley et de Howard Barkan, 49,2 % des femmes prostituées interrogées

81. Philip Jenkins, *Beyond Tolerance: Child Pornography on the Internet*, *op. cit.*, p. 27 et 30.

82. Mimi Silbert et Ayala Pines, « Pornography and sexual abuse of women », *Sex Roles*, vol. 10, nº 11-12, 1984, p. 857-868.

83. Kelly Weisberg, *Children of the Night. A Study of Adolescent Prostitution*, Lexington Books, Lexington (Massachusetts), 1985.

ont participé à une production pornographique et 32,3 % ont subi une ou plusieurs tentatives de clients prostitueurs de les contraindre à reproduire ce qu'ils avaient vu dans la pornographie.[84] Quelque 56 % des femmes prostituées interviewées en Afrique du Sud, 48 % en Thaïlande et 47 % en Zambie ont également subi des tentatives de contrainte dans le but de reproduire des scènes pornographiques prisées par les clients.[85] Somaly Mam, une survivante de la prostitution, explique dans son témoignage, *Le Silence de l'innocence*, que l'arrivée des films pornographiques « a entraîné une recrudescence et une dégradation des séances de sadisme » pour les jeunes filles prostituées du Cambodge.[86] Dans une autre étude, 24 % des femmes prostituées qui ont été violées ont fait mention de l'utilisation par leur assaillant de pornographie au cours de l'agression.[87]

Pour Raffaëla Anderson, être « actrice de X et pute, c'est pareil. Seul le décor change »[88]. Ce jugement sévère, qui va à l'encontre de la starification et de la glorification des hardeuses par les médias de masse (pornographiques ou non), qui sont essentielles à la promotion de l'industrie du sexe, se réfère à sa propre expérience. Outre le fait que les hardeuses sont constamment traitées de putain par les producteurs pornocrates lorsqu'ils publicisent leur camelote et par les hardeurs qui les tringlent, il y a, en effet, non seulement de grandes similarités dans les conditions d'exercice de l'activité avec celles de la prostitution, mais aussi de nombreux traits communs en ce qui concerne les modalités de recrutement, sans compter les conséquences physiques et psychologiques.

84. Melissa Farley et Howard Barkan, « Prostitution, violence and posttraumatic stress disorder », *Women & Health*, vol. 27, n° 3, 1998, p. 37-49.

85. Melissa Farley, Isin Baral, Merab Kiremire et Ufuk Sezgin, « Prostitution in five countries. Violence and posttraumatic stress disorder », *Feminism & Psychology*, vol. 8, n° 4, 1998, p. 415-426.

86. Somaly Mam, *Le Silence de l'innocence*, Anne Carrière, Paris, 2005.

87. Elizabeth Cramer *et alii*, « Violent pornography and abuse of women : theory to practice », article cité.

88. Raffaëla Anderson, *Hard*, Grasset, Paris, 2001.

Les témoignages qui ne sont pas de simples glorifications du « métier » sont relativement peu nombreux, mais ils commencent à se multiplier. Une journaliste québécoise, qui a pu assister à un tournage, raconte une scène où la hardeuse se plaint : « Ça va déchirer ! » On lui redonne du lubrifiant et, malgré les larmes, le hardeur recommence à la besogner comme si de rien n'était.[89] Isabelle Sorente décrit l'une des scènes du film *Shocking Truth* : « Cookie devait tourner une double pénétration. Elle s'est mise à pisser le sang. Il a fallu couper. Les producteurs et les autres acteurs ont donné des kleenex à Cookie pour qu'elle s'essuie, en la traitant de conne parce qu'elle gâchait le film. Après cinq minutes de pause, le tournage a repris et on lui a fait finir la scène. Elle est payée pour ça, n'est-ce pas ? »[90]

« Dans les scènes hard, elles [les filles] ont plus souvent des tics de souffrance que de jouissance », explique l'ancienne hardeuse Coralie Trinh Thi.[91] La violence sexuelle, physique et psychologique subie lors des tournages est chose banale. Jenna Jameson explique dans son autobiographie que « la plupart des filles obtiennent un premier contrat dans un *gonzo* [...]. Un studio merdique [...]. Pénétrée dans chaque trou possible par un trou-du-cul abusif qui pense que son nom est "chienne". Et ces filles retournent après à la maison et espèrent ne plus jamais le faire de nouveau parce que c'était une expérience épouvantable. Mais, malheureusement, elles ne peuvent pas changer le passé, donc elles vivent le reste de leurs jours dans la crainte que leurs parents, leurs collaborateurs ou leurs enfants découvrent ce qu'elles ont fait, ce qui arrive inévitablement. »[92] Dans *Hard*, Raffaëla Andreson raconte : « J'ai vu ces filles souffrir et pleurer [...]. Prenez une

89. Jane Bond, *Au cœur du porno*, 2002 (http://www.canoe.qc.ca/artdevivresociete/aout19_02_porno_a-can.html, site consulté le 3 mars 2003).

90. Isabelle Sorente, *Gang bang. La Pornographie, bagne sexuel industriel*, L'Attention, 2004 (http://www.lattention.com/article.asp?ArtID=9&lk=sexe, site consulté le 19 avril 2004).

91. Les Furies, *Le Vrai Visage de la prostitution* (http://lesfuries.chez.tiscali.fr/prostitution.htm, site consulté le 28 avril 2004).

92. Jenna Jameson et Neil Strauss, *How to Make Love Like a Porn Star...*, *op. cit.*

fille sans expérience [...], faites-lui faire une double pénétration, un *fist* vaginal, agrémenté d'un *fist* anal, parfois les deux en même temps, une main dans le cul, parfois deux. Tu récoltes une fille en larmes, qui pisse le sang à cause des lésions, et qui généralement se chie dessus [...]. Après la scène qu'elles n'ont pas le droit d'interrompre, et de toute manière personne ne les écoute, les filles ont deux heures pour se reposer. Elles reprennent le tournage. »[93]

Aujourd'hui, ce n'est plus tant le corps féminin qui est mis en scène que ses orifices, sur lesquels s'attardent les gros plans. Comme si la femme s'effaçait derrière l'orifice qui est pénétré violemment de toutes parts, avec tout et n'importe quoi, et n'importe comment. « La chair déchirée de l'actrice des films "hard" et "ultrahard" met en scène [...] un corps "à ouvrir", un corps "orificiel", un corps "trou" », analyse Michela Marzano.[94] Sweet, une hardeuse, explique que les orifices du corps des femmes sont pénétrés par toutes sortes d'objets, « un sèche-cheveux, des canettes, des matraques... »[95] Il n'est donc pas étonnant que plusieurs aient eu le sexe et l'anus détruits et que certaines anciennes hardeuses doivent porter des couches.

Rectums fissurés, vagins déchirés, utérus rompus – les hardeurs y vont toujours avec force –, sans compter les cystites, l'hépatite, la chlamydiose rectale, la blennorragie de la gorge et les autres effets sur la santé physique. Comment imaginer, avec la mode de la double pénétration, que les hardeuses puissent s'en sortir sans des cystites à répétition ? Le site web de l'organisation sans but lucratif *Adult Industry Medical Health Care Foundation*, dédié aux personnes actives dans l'industrie « pour adultes », dresse une liste impressionnante des risques pour la santé des actes sexuels habituellement tournés dans la pornographie.[96] Il précise que les scènes dans lesquelles un ou des hommes éjaculent sur le visage d'une femme sont extrêmement risquées puisque

93. Raffaëla Anderson, *Hard, op. cit*, p. 66 et 130.

94. Michela Marzano, *La Pornographie ou l'épuisement du désir, op. cit.*, p. 51.

95. Dans Frédéric Joignot, *Gang Bang, op. cit.*

96. http://www.aim-med.org.

« l'œil conduit directement dans le système sanguin ». Le site dresse également une liste d'associations pour cesser de consommer de la drogue ou de l'alcool, aussi bien qu'une liste de réseaux d'aide aux survivants de l'inceste et aux agressions sexuelles, ce qui suggère – comme des hardeuses ont pu en témoigner – que les problèmes d'ordre psychologique sont importants dans le milieu.

Les infections transmises sexuellement (ITS) sont épidémiques. De 2001 à 2003, 483 hardeurs et hardeuses américains ont été testés sur une base volontaire : 40 % avaient une ITS. Beaucoup sont décédés du sida.[97] En 2005-2006, aux États-Unis, plus de 600 cas de VIH et autres ITS ont été rapportés dans le milieu du X.[98] La pornographie, qu'elle soit gay ou hétérosexuelle, pratique souvent le sexe *bareback*, c'est-à-dire sans préservatif, au nom de la liberté individuelle (choix) des hardeurs et des hardeuses ! Le *Journal de Montréal* annonçait le 19 avril 2004 que « le porno québécois était sous le choc » car Lara Roxx, une jeune Montréalaise de 21 ans, nouvelle venue dans l'industrie du film X, qui avait tourné le 24 mars à Los Angeles une scène avec deux hommes sans préservatif, comme dans la plupart des productions américaines, avait été testée VIH positive. Les scènes tournées avec le hardeur Darren James, connu « pour ses performances très hard », se sont avérées si dures que la jeune femme, à son retour, a dû se faire soigner pour blessures. Plus de 40 hardeuses et hardeurs nord-américains ont été placés en quarantaine pour deux mois.[99] Cette expérience a fait réaliser à la jeune hardeuse qu'elle avait fait « confiance à ce système qui n'est pas digne de confiance ». Elle n'est pas la seule.

Virginie Despentes met en évidence d'autres aspects souvent passés sous silence : les mauvaises conditions dans lesquelles travaillent les hardeuses, « les contrats aberrants qu'elles signent, l'impossibilité de contrôler leur image quand

97. Frédéric Joignot, *Gang Bang*, *op. cit.*

98. Deborah Cohan, A. Lutnick, P. Davidson, C. Cloniger, A. Herlyn, J. Breyer, C. Cobaugh, D. Wilson et J. Klausner, « Sex Worker Health : San Francisco Style », *Sexually Transmitted Infections*, vol. 82, n° 5, 2006, p. 418-422.

99. David Santerre, « Le porno québécois en état de choc », *Journal de Montréal*, 19 avril 2006.

elles quittent le métier ou d'être rétribuées » quand l'industrie s'en sert pour produire des compilations sur DVD et pour faire mousser ses produits sur le web. Le fait également que la reconversion est très difficile, voire quasi impossible, que le marquage social ou la stigmatisation, qui pèse très lourdement sur elles, a pour résultat que les hardeuses « payent le prix fort »[100]. De plus, comme dans le cas des personnes prostituées, il n'existe pas de services appropriés ni de soins spécialisés tant pour les hardeuses en activité que pour les anciennes. Ces femmes commencent jeunes sinon très jeunes, et les conséquences à long terme leur apparaissent n'avoir guère de sens à ce moment-là. Comme dans le cas des personnes prostituées, il y a de nombreuses séquelles physiques ou psychologiques d'intensité variable selon les personnes.

La société des hommes jouit de leur exploitation puis les jette, après éjaculation, comme un mouchoir taché de sperme. Comme si ce n'était pas suffisant, elle s'acharne à les stigmatiser, elles qui au fond n'ont joué que le jeu de la séduction féminine au profit du plaisir masculin.

Ces dernières années, les agences qui se spécialisent dans le recrutement de jeunes femmes pour l'industrie pornographique se sont multipliées. Elles promettent argent facile et vedettariat. L'argent est, en effet, fortement incitatif pour bon nombre de jeunes femmes de milieux populaires qui font face à des choix limités étant donné la dureté de la compétition dans l'économie actuelle. Ce facteur et le fait que la pornographie apparaît désormais comme une activité glamour expliquent que l'industrie recrute plus facilement qu'auparavant des jeunes femmes. Cependant, l'un des principaux facteurs facilitant le recrutement, comme dans la prostitution, reste l'agression sexuelle dans l'enfance et ses séquelles.

« Lors de leur entrée dans cette industrie, je les ai vues revivant leurs expériences d'enfants. Elles cherchaient l'attention d'hommes agréables et étaient abusées. Et c'est tout ce qu'elles connaissent [...]. Beaucoup de ces femmes revivent ce qu'elles ont déjà vécu et expérimenté », explique une ancienne danseuse nue.[101] Les témoignages de Jenna

100. Virginie Despentes, *King Kong théorie*, *op. cit.*, p. 102 et 103.

101. Taylor Lee, « In and out: A survivor memoir of stripping », *in* Christine Stark et Rebecca Whisnant (sous la direction de), *Not for*

Jameson, de Raffaëla Anderson[102] et de bien d'autres font état d'une expérience traumatisante qui leur est commune : les agressions sexuelles dans l'enfance. Cependant, pour Jennifer Wesley, l'expérience la plus commune chez les danseuses nues est leur sexualisation précoce. Elles apprennent enfants qu'être sexy, belles et désirées est ce qui est le plus important pour une fille. Elle cite à cet égard de nombreux témoignages de danseuses nues qui auraient appris dès la tendre enfance à n'être valorisées que par le regard des hommes. Pour cette chercheuse, l'agression sexuelle subie dans l'enfance ne constitue que l'une des facettes de la sexualisation précoce.[103]

Quoi qu'il en soit, l'agression sexuelle est un facteur important. Une recherche menée à Winnipeg évalue à 65 % le taux d'agression sexuelle des danseuses dans l'enfance.[104] Une autre recherche menée dans la région d'Ottawa-Gatineau révélait que 80 % des danseuses interviewées, dont 16 % étaient mineures, avaient été agressées sexuellement.[105] Cette enquête montrait également que les danseuses étaient fières de danser, du moins au début de l'activité, car elles se voyaient représenter la femme par excellence, celle qui déclenche le désir, celle qui existe comme femme dans sa féminité, par son corps, dans son corps. Ce corps qui fut souvent la source de leurs ennuis dans leur jeunesse et qui devenait dans la danse nue la source de leur réussite.[106] Après quelques mois, le discours changeait : « Un cul, c'est un cul » ;

*Sale. Feminists Resisting Prostitution and Pornography*, Spinifex, North Melbourne, 2004, p. 56-63.

102. Raffaëla Anderson, *Tendre enfance*, JC Lattès, Paris, 2006.

103. Jennifer K. Wesley, « Growing up sexualized », *Violence against Women*, vol. 8, n° 10, 2002, p. 1182-1207.

104. Colin A. Ross, Melissa Farley et Harvey L. Schwartz, « Dissociation among women in prostitution », *in* Melissa Farley (sous la direction de), *Prostitution, Trafficking and Traumatic Stress*, The Haworth Press, Bringhampton, 2003, p. 199-212.

105. Richard Poulin, *Le Sexe spectacle*, *op. cit.*

106. Ce que met également en évidence Jennifer K. Wesley (« Growing up sexualized », article cité), ainsi que Milaine Alarie, *Les Danseuses nues*, communication, colloque « Pornographie contemporaine et société », Ottawa, Université d'Ottawa, 10 avril 2008.

leur corps n'était plus singulier, il était interchangeable, ce n'était plus lui qui attisait le désir mais *le* corps féminin. Un corps qui devait en outre être transformé pour durer dans l'activité.

Plusieurs recherches font état de la « double personnalité » qui caractérise les personnes actives dans la pornographie. Après une certaine période, les danseuses nues n'arrivent plus à distinguer leur vraie personnalité du rôle qu'elles jouent.[107] En choisissant de transformer leur corps, elles tentent de représenter l'image de la femme-fantasme. Cependant, en se soumettant aux standards de beauté de l'industrie, ces femmes réalisent qu'elles finissent par toutes se ressembler et ressentent une érosion de leur spécificité individuelle.[108] D'autre part, leur réduction à des attributs physiques a pour effet d'estomper l'individualité propre à chacune. Enfin, ces modifications corporelles ne cessent de les trahir et de les ramener à l'activité pornographique : « Si vous avez des seins énormes, vous semblez déplacée pendant le jour. Ils ne sont bons, comme le G-string, que dans un club de strip-tease. »[109]

L'objectivation sexuelle est un élément central de l'identité des danseuses, laquelle est grandement issue de leur sexualisation précoce, y compris à travers les agressions sexuelles subies dans l'enfance. Si la sexualisation précoce et les agressions sexuelles dans l'enfance sont des facteurs facilitant le recrutement par les industries du sexe, que devons-nous penser des tendances sociales actuelles, qui ont accentué, tout en la généralisant, la sexualisation publique des filles et des femmes ? D'autant que les codes pornographiques, qui sont au cœur de cette sexualisation, sont intégrés dès le plus jeune âge, tant par les filles que les garçons, par une consommation des produits de cette industrie.

107. Tina Deshotels et Craig J. Forsyth, « Strategic flirting and the emotional tab of exotic dancing », *Deviant Behavior*, vol. 27, n° 2, 2005, p. 223- 241.

108. Jennifer K. Wesley, « Exotic dancing and the negociation of identity: The multiple uses of body technologies », *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 32, n° 6, 2003, p. 643-669.

109. *Idem*, p. 662.

CHAPITRE VII

# LES IMPACTS DE LA PORNOGRAPHIE SUR LES JEUNES CONSOMMATEURS

Confrontés à des images pornographiques, les jeunes ressentent un éventail d'émotions allant de l'excitation à l'agressivité en passant par la curiosité et le désir de ne plus voir ce type d'images. Peu importe le sentiment éprouvé, une certitude demeure : l'image consommée a un impact. Le psychothérapeute américain James Wright constate que les enfants qui ont été exposés à la pornographie sont plus dépressifs, centrés sur eux-mêmes et caractériels. Ils présentent soit des troubles affectifs, soit ils ne font montre d'aucune émotion.[1] Pour le pédopsychiatre Stéphane Clerget, « le contact précoce et répété avec la sexualité des adultes via le porno est à l'origine de nouveaux comportements chez les jeunes, caractérisés notamment par l'absence de gradation »[2]. Sexe buccal, baiser, relation vaginale et anale, tout se mêle.

1. James E. Wright, *The Sexualization of America's Kids and How to Stop It*, Writers Club Press, New York, Lincoln, Shanghai, 2001, p. 71.

2. Stéphane Clerget, *Ils n'ont d'yeux que pour elle. Les enfants et la télé*, Fayard, Paris, 2002.

La sexualité ne se construit pas, elle est immédiate et consumériste. Après avoir tout expérimenté dès les premiers pas, que reste-t-il après ? Les expériences sexuelles extrêmes ? Cela n'engendre-t-il pas, par ailleurs, une sexualité en mal d'amour ?[3]

Notre enquête révèle que la pornographie inspire et influence les pratiques sexuelles des jeunes et qu'elle a une incidence sur les modifications déjà opérées sur leur corps et sur celles qu'ils voudraient y apporter. La pornographie est leur principal lieu d'information sexuelle et sert de modèle, ce qui n'est pas sans conséquence à la fois sur l'estime de soi des jeunes femmes et les rapports sociaux entre les sexes. La consommation commence jeune.

## L'IMITATION OU L'INCIDENCE DE LA PORNOGRAPHIE SUR LES COMPORTEMENTS DES JEUNES

Selon la théorie de l'exemplification de Dolf Zillmann, l'ensemble des actes sexuels dépeints dans la pornographie se présente comme ce que serait la réalité de la sexualité, facilitant du coup la généralisation de comportements qui lui sont associés.[4] Ainsi, les images pornographiques qui montrent des femmes criant d'extase lorsqu'elles subissent une pénétration anale induisent chez le consommateur l'idée que la pénétration anale est très agréable – même sans la préparation technique et la lubrification indispensable –, et que les femmes réagiront de la même manière que les hardeuses.[5] Les jeunes qui s'essayent se posent des questions : « Pourquoi, quand on essaie de sodomiser une fille, ça fait mal au pénis, genre il se tord ? », demande un adolescent.[6] « Est-on obligé de faire les trois trous la première fois ? », questionne une

3. Selon l'expression de la sexologue Jocelyn Robert, *Le Sexe en mal d'amour*, *op. cit.*

4. Dolf Zillmann, « Exemplification theory of media influence », *in* Jennings Bryant et Dolf Zillmann (sous la direction de), *Media Effects. Advances in Theory and Research*, Lawrence Erlbaum Associates, New Jersey, 2002.

5. Pamela Paul, *Pornified...*, *op cit.*, p. 18.

6. Agathe Fourgnaud, *Les Jeunes et le sexe*, Presses de la Renaissance, Paris, 2006, p. 35.

adolescente.[7] « Dois-je prendre la piste de boue si la route est ensanglantée ? », interroge un jeune homme de 16 ans.[8]

De nombreux cas d'imitation d'actes pornographiques ont été portés à l'attention du public. Leur multiplication est certainement un indicateur de l'influence de la pornographie sur les jeunes.

En 2001, une jeune Américaine âgée de 11 ans a été accusée d'avoir masturbé un enfant de 5 ans alors qu'elle le gardait. La toute jeune fille a avoué à son thérapeute qu'elle n'avait que reproduit les actes vus en compagnie de sa sœur alors qu'elles naviguaient sur l'internet.[9] En 2003, en Ontario, un garçon et une fille, tous deux alors âgés de 13 ans, ont commis des agressions sexuelles sur d'autres jeunes. Le jeune adolescent a eu une relation sexuelle avec une fillette de 7 ans pendant qu'il la gardait. Pour sa part, la fille a fait des attouchements sur plusieurs enfants qu'elle gardait. Lors de l'interrogatoire, les policiers ont appris que ces jeunes avaient été inspirés par la pornographie vue en ligne et à la télévision par câble.[10] En 2004, une étudiante du primaire à New York s'est filmée en train de masturber et de simuler une fellation sur un balai, ce qui s'est retrouvé sur le web.[11] Au Québec, des fillettes offrent des fellations dans les cours d'école en échange d'argent.[12] En 2006, quelques images de pornographie juvénile mettant en scène des élèves d'une école secondaire de Coaticook, au Québec, ont été diffusées à l'intérieur des murs de la polyvalente (équivalent au collège et aux premières années du lycée en France).[13]

7. Marie Allard, « Sexe et ados. Fleur bleue ou gang bang », *La Presse*, 6 décembre 2003.

8. Louisa Allen, « "Looking at the Real Thing" : Young men, pornography, and sexuality education », *Discourse : Studies in the Cultural Politics of Education*, vol. 27, n° 1, 2006, p. 73.

9. Agathe Fourgnaud, *Les Jeunes et le sexe*, *op. cit.*, p. 68.

10. Pamela Paul, *Pornified...*, *op. cit.*, p. 187.

11. *Idem*, p. 141.

12. Marie-Andrée Chouinard, « Alice au pays du porno », *Le Devoir*, 16-17 avril 2005.

13. René-Charles Quirion, « Un reflet de la sexualité proposée aux ados », *La Tribune*, 2 octobre 2006.

En raison du rôle central joué par la pornographie dans les actes sexuels de ces jeunes, ces exemples ne peuvent pas être interprétés uniquement à travers le prisme de l'éveil sexuel adolescent. Ils mettent en lumière le problème de l'usage des images pornographiques à titre de modèle ou d'inspiration.

L'adolescence est une période marquée par la recherche de modèles identificatoires, surtout en matière de rapports sexuels. Ce que souligne le psychanalyste Gérard Bonnet, pour qui l'attrait de la pornographie se trouve dans le fait que ces images présentent des « recettes » qui sont à la fois infaillibles, simplistes et directes.[14] Toutefois, le modèle identificatoire qu'elle offre pose problème, car il invite les enfants et les jeunes à la reproduction d'actes sexuels adultes comme si cela allait de soi.[15]

La pornographie est une source d'inspiration pour les rapports sexuels chez les jeunes. Les données de notre enquête indiquent que plus d'un répondant sur quatre (27,4 %) déclare avoir déjà demandé à sa partenaire de reproduire un acte vu dans la pornographie ; les jeunes hommes sont plus nombreux à l'avoir fait que les jeunes femmes (40,3 % contre 21,6 %). Plusieurs aimeraient pouvoir demander à leur partenaire de reproduire certains actes pornographiques. Plus la consommation est fréquente et régulière, plus les jeunes déclarent désirer pouvoir demander à leur partenaire de reproduire les actes vus (34 % des jeunes hommes contre 26 % des jeunes femmes). Ils aimeraient également convaincre leur partenaire de consommer de la pornographie (70,8 %).

Les images pornographiques ont engendré l'idée que la relation typique mise en scène – fellation, rapport sexuel, éjaculation – ne suffit plus. Dès les premières expériences sexuelles, les jeunes essaient d'imiter les actes vus, car la pornographie a été, pour eux, un lieu d'apprentissage des comportements féminins et masculins. Dans ces conditions, les jeunes deviennent rapidement blasés en matière de rapports sexuels et cherchent à pousser l'expérience plus loin. Sans compter que les rapports de domination mis en scène par la pornographie sont reproduits dans les rapports sexuels et amoureux des jeunes.

14. Gérard Bonnet, *Défi à la pudeur...*, *op. cit.*, p. 139.

15. *Idem*, p. 140.

Par ailleurs, le caractère prescriptif de la pornographie peut rapidement devenir cause d'anxiété et de questionnements, notamment chez les jeunes filles. Un manque d'information sur le développement physique et sexuel génère chez elles, notamment quand elles sont prépubères, des complexes physiques. Ce que montrent les témoignages suivants tirés du site Tel-Jeunes[16]. Une jeune fille de 13 ans questionne: « Doit-on raser ou pas les poils pubiens avant une relation sexuelle ? Parce que, des fois, je regarde sur des sites de pornographie mais les poils sont parfois raser [*sic*] et sur d'autres photos ils ne le sont pas [...] et l'autre fois vous m'avez dit que [...] je devais pas trop me fier au site pornographique !!!! Alors je répète ma question est: doit-on raser ou pas les poils pubiens avant une relation sexuelle et surtout si c'est la première ??? »

Si les poils pubiens inquiètent les filles, que dire maintenant des petites lèvres du vagin. Une adolescente de 14 ans écrit: « Bonjour, ma question c'est que jai un chum [petit ami], depui tres longtemp, et jai eu des relation sexuelle avec lui. Mais le probleme cest que jai jamais voulu lui montrer ma vulve parce que jai vrm un gros clitoris et des grosse levre. Je me demande si cest normale ? Et si sa va raptisser un jour, pasce mes amies semble dire que elle on des petites levres et un petit clitoris. Merci. [*sic*] » Une fille de 15 ans témoigne: « Mais moi mon problème c'Est que je comprend pas pourquoi mais les lèvre supposé petite de mon vagin sont vraiment grosse genre quand je suis debout elles pendent de komme ½ cm ou plus je ne sais pas trop j'ai regarder des photos et je ne suis pas comme les autres... je voudrais juste savoir si c'est normal ou si y'a une anormalie ??? Et aussi pour les poil on les enleve comment au complet ??? Parce qu'a la cire ça doit faire mal et au rasoir ca repousse trop vite et ça donne des voutons rouge ! [*sic*] » Pour une fille de 16 ans: « Bin moi cest que jvoulais savoir si stais normal que ma vulve

16. Tel-Jeunes est un organisme qui offre un service téléphonique et internet anonyme aux jeunes. Ces derniers peuvent poser, en tout anonymat, leurs questions. Les questions ne traitent pas uniquement de la sexualité, mais aussi de la santé, des relations parentales, etc. En 2006-2007, 35 085 jeunes ont consulté Tel-jeunes (www.teljeunes.ca, site consulté le 15 avril 2008).

l'a, bin que les petites levres soit plus longues genre p-e ke sa sort d'environ 1 cm ou 1,5 cm... Pke je trouve sa laite pi les autre ça fait pas ça... Jvoudrais que sa soit comme quand on était petites la toute égal. Ça me gêne qu'un gars me voit toute nue a cause de ça pke je trouve ça laid et sa me gêne. J'ai une autre question aussi : jusqu'à quel âge nos seins poussent ? L'a j'ai 16, sa la commencé il ya 2 ans peut-être, et je porte du 34 B. J'aimerais en avoir plus, ke mes seins soit plus rapprochés Merci. [*sic*] »

Les seins sont une préoccupation, même lorsque la fille est très jeune. Une adolescente de 14 ans demande si elle est normale : « Bonjour je faudrait savoir si je suis normal je suis ds le 34 c ou 36c et on dirais de mes seins sont pendant que le maleon est plus vers le bas et quand je regarde les site porno mais ca arrive la leur mamelon sont plus haut. Que faire aidez-moi svp. Je vx savoir si je suis normal. [*sic*] »

Pour d'autres, ce sont les positions sexuelles de la pornographie qui sont le sujet de préoccupation. Une jeune fille de 12 ans écrit : « Mon chum veut que je fasse des position qui a vu sur les sites, et moi, je ne sais pas si je devrai. Ça me tente pas vrmt. Jé peur qui me lais si je dis non, quoi faire ????? [*sic*] »

Non seulement les questions posées illustrent le rôle qu'occupe la pornographie dans l'éveil sexuel, mais elles montrent aussi toutes les difficultés avec lesquelles les jeunes filles se débattent. Quels sont les comportements sexuels adéquats ? Quel corps faut-il avoir ? Faut-il se faire opérer les seins et réduire les petites lèvres du vagin ? Quand doit-on s'épiler (et non : doit-on s'épiler) ?

Ces questionnements sont symptomatiques d'une société envahie par la pornographie.

## L'INCIDENCE DE LA PORNOGRAPHIE SUR LES PRATIQUES SEXUELLES DES JEUNES

La désocialisation, la désaffiliation et la déshumanisation de la sexualité sont aujourd'hui une réalité qui pèse lourd.[17] La pornographie contemporaine y est certes pour quelque

17. Jean-Claude Guillebaud, *La Tyrannie du plaisir*, Seuil, Paris, 1999, p. 475.

chose, puisqu'elle présente l'acte sexuel uniquement sous sa forme mécanique et qu'elle fait fi des relations entre les partenaires avant et après le rapport sexuel. Cela laisse place à une logique d'échangisme, laquelle permet aux adeptes de la baise pour la baise de se succéder en série et sans engagement.[18] Les jeunes font une distinction nette entre le rapport amoureux et le rapport sexuel. En effet, 93,4 % des jeunes hommes et 84,3 % des jeunes femmes qui ont répondu à notre questionnaire pensent que l'on peut avoir une relation sexuelle sans être amoureux. Ces données rejoignent un phénomène en croissance que bien des sexologues et des psychologues ont constaté : les *fuck friends*[19], c'est-à-dire des amis de baise. Ce phénomène est révélateur d'un comportement de consommateur axé sur le plaisir individuel momentané sans engagement. « Un jeune m'a un jour confié que, pour lui, c'est du sexe récréatif. Plutôt que d'aller voir un film ou d'aller faire une randonnée, les jeunes font du sexe. C'est un moyen de communication comme n'importe quel autre. [...] C'est vraiment en ce sens qu'ils le font, il n'y a pas de réflexion derrière, c'est leur façon de communiquer », rapporte Franziska Baltzer.[20] Cette réduction du rapport sexuel permet d'appréhender en partie l'enjeu de la banalisation de la sexualité par la pornographie : l'incapacité de nouer une relation amoureuse stable et la présence de comportements sexuels à risques. Ce type de relation permet également le renforcement du stéréotype de la « fille facile », la *fuck friend*, pour la baise et de la « fille compliquée » pour la relation durable.

Les entrevues réalisées dans le cadre de notre enquête nous permettent d'affirmer que la consommation d'images pornographiques facilite l'exercice de certaines pratiques sexuelles tout en rendant d'autres plus acceptables. Par

18. Divina Frau-Meig, « La téléréalité et les féministes. La norme d'internalité et les (en)jeux de genre et de sexe », *Recherches féministes*, vol. 18, n° 3, p. 63.

19. Expression qui désigne la ou le partenaire avec qui on partage le lit sans autre engagement affectif. Jocelyne Robert, *Le Sexe en mal d'amour*, *op. cit.*, p. 9.

20. Franziska Baltzer, « Sexualisation précoce des adolescent-es et abus sexuels », article cité.

exemple, un jeune homme de 20 ans nous a affirmé que la pornographie lui a permis de connaître l'existence de la relation anale. Il a donc voulu l'essayer afin de voir quel plaisir il était possible d'en tirer. De son côté, une jeune femme de 21 ans a déclaré avoir pratiqué l'éjaculation faciale. Avant de passer à l'acte, elle considérait ce geste dégradant pour la femme. Maintenant qu'elle l'a essayée, elle juge cet acte acceptable, même s'il ne lui apporte aucun plaisir.

La pornographie occupe une place importante dans la modélisation du rapport sexuel. C'est à travers ces images que les jeunes recherchent une certaine confirmation de la normalité des comportements hétérosexuels. L'enquête révèle que 40,8 % des jeunes puisent dans la pornographie des idées pour le rapport sexuel, 30 % y trouvent des informations sur la sexualité et 25,8 % tirent de ces images un modèle de rapport sexuel. D'une manière générale, les jeunes hommes sont plus nombreux à investir dans l'apprentissage des comportements sexuels par la pornographie. Selon Pamela Paul, plusieurs d'entre eux, particulièrement les plus jeunes, pensent que la pornographie permet de savoir ce que les femmes désirent et espèrent d'un rapport sexuel.[21] À en croire un sondage réalisé en 2004 par l'Institut Kinsey (États-Unis), ils ne sont pas les seuls à penser ainsi : 86 % des répondants ont affirmé que la pornographie peut éduquer et 68 % ont répondu qu'elle permet une attitude plus ouverte à l'égard de la sexualité.[22]

L'inquiétude quant à la normalité de ses propres comportements hétérosexistes a été repérée aussi par Michela Marzano et Claude Rozier dans le discours des jeunes qui ont répondu à leur questionnaire.[23] L'incertitude vécue par les jeunes les fragilise et permet ainsi à la pornographie de jouer le rôle d'éducateur sexuel. Michela Marzano relève les risques de cet apprentissage pornographique : déstabilisation et falsification de la rencontre avec l'autre, effacement du mystère, de l'étonnement et de la surprise, incapacité à gérer ses réactions et celles des

21. Pamela Paul, *Pornified...*, *op. cit.*

22. *Idem*, p. 18.

23. Michela Marzano et Claude Rozier, *Alice au pays du porno...*, *op. cit.*

autres dès qu'elles sortent des schémas pornographiques « enregistrés »[24].

Alain Braconnier et Daniel Marcelli soutiennent que la normalité des exigences sexuelles peut être une source d'anxiété ou d'angoisse dans l'exploration de la sexualité à l'adolescence. Ils considèrent également que le discours normatif de la pornographie sur la sexualité a une incidence négative sur leur imaginaire sexuel, puisqu'il masque le registre plus personnel des fantasmes sexuels.[25] Ce type de discours sur le sexe peut être préjudiciable, car il permet la perpétuation des stéréotypes sexuels et de la pensée machiste. Ce que souligne Michela Marzano, pour qui « la pornographie est porteuse d'un discours normatif sur le sexe, discours où sont à l'œuvre des relations de pouvoir qui transforment l'individu en chose à maîtriser »[26].

Dans un même ordre d'idées, notre enquête témoigne de l'incidence des images pornographiques sur l'imaginaire sexuel des jeunes. Près de six répondants sur dix sont d'avis que la pornographie inspire leur vie sexuelle (58,6 %), leurs désirs et leurs fantasmes (59,6 %). Les désirs et les fantasmes des hommes sont davantage influencés par la pornographie : plus de trois hommes sur quatre (75,8 %) contre une femme sur deux (52,5 %).

Il apparaît en outre que 68,7 % des répondants qui ont consommé avant l'âge de 14 ans sont d'avis que la pornographie inspire leurs désirs et leurs fantasmes contre 49,4 % des répondants qui ont consommé à partir de 14 ans. Autrement dit, plus la consommation commence jeune, plus elle influence les consommateurs.

La précocité de l'initiation pornographique risque fort d'avoir des effets permanents, entre autres, par une cristallisation de fantasmes liés à une mise en rapport des sexes où tout est construit en faveur du plaisir masculin. En outre, aux stéréotypes sexuels véhiculés par la pornographie s'ajoute la

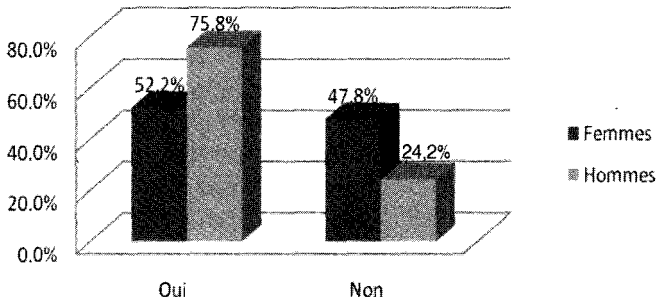
24. Michela Marzano, *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, *op. cit.*, p. 261.

25. Alain Braconnier et Daniel Marcelli, *L'Adolescence aux milles visages*, Odile Jacob, Paris, 1998, p. 114.

26. Michela Marzano, *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, *op. cit.*, p. 23.

*Graphique 2.*

**Influence de la pornographie sur les désirs et les fantasmes selon le sexe**
**En pourcentage (N=198)**




pression médiatique qui normalise la pratique pornographique, qui hypersexualise les comportements et les corps féminins, et qui féminise les enfants. Il n'est donc pas surprenant qu'un pourcentage appréciable d'étudiants se disent attirés sexuellement par les adolescentes mineures.[27]

La précocité de l'expérience pornographique est une variable indicatrice de certaines pratiques sexuelles chez les jeunes. Les répondants qui ont consommé leurs premières images avant l'âge de 14 ans sont plus susceptibles de pratiquer la sodomie et le sexe avec un ou des objets, sans compter qu'ils ont un éventail plus large de pratiques sexuelles. La masturbation est pratiquée par 89,7 % des jeunes hommes et 74,3 % des jeunes femmes de notre enquête. Elle s'effectue souvent dans un contexte de consommation pornographique: 39 % des jeunes, plus particulièrement 61,3 % des hommes et 29,8 % des femmes, se masturbent lorsqu'ils consomment de la pornographie. Le sexe avec un ou plusieurs objets est pratiqué par 31,7 % des répondants, quoique cette tendance soit plus importante chez les femmes (35,5 %) que chez les hommes (22,4 %). L'âge de la première consommation a un

27. John Briere et Marsha Runtz, « University males'sexual interest in children... », article cité.

impact sur la pratique du sexe au moyen d'objets. Près de quatre répondants sur dix (40,2 %) qui ont consommé de la pornographie à 13 ans et moins déclarent pratiquer le sexe avec des objets contre 22,5 % des répondants qui avaient consommé à partir de l'âge de 14 ans.

Cette pratique est influencée par la culture pornographique, laquelle soutient qu'une vie sexuelle riche et épanouie passe inévitablement par l'utilisation de jouets ou d'accessoires sexuels. D'une part, il y a l'idée que pour « être une vraie femme » et donc vivre pleinement sa sexualité, elle doit avoir recours aux accessoires sexuels. D'autre part, il y a l'idée que la « femme libérée » est celle qui sait faire usage de sa créativité pour plaire à l'homme. S'ajoute à ces deux impératifs le discours sur l'importance des accessoires pour la satisfaction sexuelle d'un couple.

Les vibromasseurs, les godemichés et autres gadgets sexuels seraient aujourd'hui utilisés par 27 % de la population sexuellement active à Seattle, aux États-Unis, âgée de 18 à 39 ans.[28] En 2004, un sondage en ligne auprès de 1 600 Américaines indiquait que 40 % d'entre elles avaient utilisé ou utilisaient un jouet sexuel.[29] En 1976, d'après le rapport Shere Hite, seulement 1 % des répondantes avaient utilisé un vibromasseur.[30] En 1996, un sondage représentatif de la population auprès des Suédoises âgées de 18 à 74 ans indiquait que 19 % des femmes avaient utilisé un gadget sexuel. Toutefois, le pourcentage des femmes âgées de 25 à 34 ans ayant utilisé un *sex toy* était de 30 %.[31] Ce marché a donc connu

28. Carissa Miller, « Survey links drugs to sex toys », *The Michigan Daily*, 3 août 2006. Cette étude épidémiologique arrivait à la conclusion que les personnes qui utilisaient fréquemment des jouets sexuels et des lubrifiants avaient des comportements sexuels plus à risque en ce qui concerne, d'une part, les infections transmissibles sexuellement et, d'autre part, la consommation de drogues et d'alcool.

29. Miranda Hitti, *Sex Toys More Common in Women in Relationships*, WebMD, 2004 (http://www.webmd.com/sex-relationships/news/20041007/sex-toys-more-common-in-women-in-relationships, site consulté le 25 avril 2008).

30. Shere Hite, *The Hite Report*, Macmillan, New York, 1976.

31. Kerstin S. Fugl-Meyer, K. Öberg, P. O. Lundberg *et alii*, « On orgasm, sexual techniques, and erotic perceptions in 18- to 74 year-old

une expansion importante. Si nous prenons en compte la publicité accrocheuse, comme c'est le cas dans les magazines féminins, l'épanouissement personnel des lectrices passerait nécessairement par l'utilisation des « jouets sexuels ».

Les jouets sexuels ne sont pas sans conséquence pour la santé. Une étude danoise qui a examiné la composition des matériaux des vibromasseurs et des godemichés trouvés en sex-shops et fabriqués principalement en Chine et aux États-Unis constate la présence d'éléments chimiques nocifs pour la santé. Un usage répété accroît le danger. Cependant, c'est surtout la pénétration par ces gadgets – les muqueuses étant des parties très sensibles permettant une ingestion directe des substances chimiques – qui augmente le danger.[32]

Toute la pression médiatique qui normalise l'utilisation des « jouets sexuels » et les codes pornographiques actualise les vieux stéréotypes visant les femmes, sans compter qu'elle affecte l'estime de soi des femmes. Elle les affecte, en outre, psychologiquement et physiquement. Dans les cabinets gynécologiques, les filles se plaignent de plus en plus souvent de frigidité ou font état de douleurs. « Les plaintes les plus fréquentes en matière de sexualité viennent des adolescentes et des femmes de moins de 30 ans, constate la gynécologue Anne de Kervasdoué. Plus de 50 % trouvent les rapports douloureux. »[33] En outre, on constate chez les filles une multiplication de pathologies où le corps dit non à la place de la tête : mycoses à répétition, inflammations, douleurs inhabituelles.

La sodomie est pratiquée par 20,1 % des répondants de notre questionnaire. Plus particulièrement, 18,4 % des jeunes femmes de notre enquête affirment avoir eu au moins une relation anale contre 24,1 % des jeunes hommes. À l'instar

Swedish women », *Journal of Sexual Medicine*, vol. 3, n° 1, 2006, p. 56-68.

32. Nils H. Nilsson, Bjørn Malmgren-Hansen, Nils Bernth, Eva Pedersen et Kirsten Pommer, « Survey and Health Assessment of Chemicals Substances in Sex Toys », *Survey of Chemical Substances in Consumer Products*, n° 77, Danish Environmental Protection Agency, Ministery of the Environment, 2006.

33. Dans Blandine Kriegel, *La Violence à la télévision*, *op. cit.*

de récentes enquêtes menées en France[34] et en Suède[35], la pratique de la sodomie reste minoritaire. Les chercheurs français et suédois notent cependant qu'elle est en hausse. Par ailleurs, notre enquête révèle que la pratique du sexe anal est influencée à la fois par l'âge de la première consommation ainsi que par la fréquence de consommation. 28,2 % des répondants qui ont consommé du porno avant l'âge de 14 ans ont pratiqué la sodomie contre 9,9 % des répondants qui ont découvert la pornographie à partir de cet âge. 45 % des jeunes hommes et des jeunes femmes qui ont eu une relation anale consomment régulièrement de la pornographie. Aujourd'hui, la plupart des films pornographiques contiennent une ou plusieurs scènes de pénétration anale. Cette pratique apparaît comme allant de soi. Il n'est donc pas étonnant de voir une relation entre la fréquence de consommation et la pratique de la sodomie.

Le cunnilingus est pratiqué par 35,2 % des répondants tandis que 72,5 % des jeunes femmes pratiquent la fellation. Contrairement au cunnilingus, la fellation est quasi une norme, il n'y a donc aucun lien significatif entre cette pratique et l'âge de la première consommation de pornographie.

Une vague d'articles a déferlé sur le Québec. Ils visaient à dénoncer la pratique des fellations par les jeunes dans les cabinets de toilette, les autobus scolaires et les cours d'école en échange parfois d'argent.[36] Cette pratique est si courante que certaines jeunes filles font des fellations avant même de

34. La pénétration anale est pratiquée par 37 % des femmes et 45 % des hommes. Nathalie Bajos et Michel Bozon (sous la direction de), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé,* La Découverte, Paris, 2008.

35. En Suède, 47 % des femmes ont déjà essayé la pénétration anale. Christina Rogala et Tanja Tyden, « Does pornography influence young women's sexual behavior ? », *Women's Health Issues,* vol. 13, n° 1, 2002, p. 39-43.

36. Philippe Beauchemin, *Pipe à 10 $ dans les cours d'école,* Montréal Express, 22 août 2007 (http://www.montrealexpress.ca/article-129731-Pipe-a-10-dans-les-cours-decole.html, site consulté le 17 septembre 2007) ; Marie Allard, « Sexe et ados. Fleur bleue ou Gang bang », article cité.

donner leur premier baiser.[37] Selon un rapport du Conseil des ministres de l'Éducation du Canada (CMEC) paru en 2003, 21 % des jeunes Canadiens du troisième secondaire (correspondant à la classe de quatrième en France) ont eu un rapport sexuel complet, alors qu'ils sont 30 % à avoir eu au moins un rapport sexuel buccal.[38] La popularité de la fellation est indicatrice du fait que les jeunes filles ressentent davantage de pression pour faire plaisir aux garçons. Comme l'a souligné en entrevue un jeune homme de 20 ans : « Je n'ai jamais entendu dire un gars qui a obligé la fille de faire la fellation. [...] On dirait que c'est dans les préalables pour elle. Sûrement qu'elle a été éduquée à la manière des films porno : fellation, pénétration, éjaculation. » Il aime bien que ses copines pratiquent la fellation, en revanche, il se dit incapable de leur faire un cunnilingus, « mes lèvres ne vont pas dans le Sud », assène-t-il.

Enfin, le sexe en groupe et l'échange de partenaire sont des pratiques minoritaires, bien que non négligeables eu égard à leur âge et à leur expérience sexuelle, chez les jeunes de notre enquête : 7,8 % des jeunes femmes et 17,2 % des jeunes hommes ont pratiqué le sexe en groupe et 4 % des répondants ont pratiqué l'échange de partenaire.

Il importe de souligner que l'argot pornographique est largement employé par les jeunes rencontrés. Lors des interviews, aucun ne connaissait le terme « cunnilingus » et une forte majorité nous ont demandé un synonyme pour « fellation » et « sodomie ». Il nous fallait utiliser les mots de la pornographie pour nous faire comprendre. Les jeunes parlent définitivement du sexe à la manière des pornocrates.

## L'INCIDENCE DE LA PORNOGRAPHIE SUR LES MODIFICATIONS CORPORELLES

La pornographie surexpose et morcelle le corps des hardeuses. Il y a quelques années à peine, le canon de la beauté dans la pornographie se caractérisait par une poitrine

37. Marie-Andrée Chouinard, « Alice au pays du porno », article cité.

38. Conseil des ministres de l'Éducation du Canada, *Étude sur les jeunes, la santé sexuelle, le VIH et le sida au Canada, op. cit.*

volumineuse. Aujourd'hui, le sexe totalement épilé et une vulve à petites lèvres en font partie. Le bombardement d'images exhibant des sexes et des corps, en apparence parfaits, affecte l'estime de soi des jeunes femmes.

Notre enquête montre que cinq jeunes sur dix se disent « moyennement satisfaits » de leur corps, alors que quatre sur dix expriment leur satisfaction et un sur dix une insatisfaction. Les femmes sont plus nombreuses à être « moyennement satisfaites » (55,6 % contre 34,4 % des hommes) et les hommes déclarent en plus grand nombre être « satisfaits » de leur corps (57,4 % contre 36,1 % des femmes). La satisfaction médiocre des femmes à l'égard de leur corps transparaît dans les réponses sur les questions portant sur les régimes amaigrissants et la chirurgie plastique. 47,6 % des femmes et 15,3 % des hommes ont suivi ou suivent un régime amaigrissant. En outre, la majorité des répondants vont dans un centre de remise en forme; la plupart indiquent que c'est pour maigrir ou pour maintenir leur poids.

27,2 % des jeunes femmes et 10,2 % des jeunes hommes ont répondu qu'ils aimeraient modifier leur apparence.[39] Le fait d'avoir consommé de la pornographie a une influence indéniable sur le désir de transformer le corps: 2,2 % des répondants qui aimeraient avoir une chirurgie plastique ne consomment pas tandis que 97,8 % des jeunes qui aimeraient modifier leur corps ont consommé. Selon nos répondants, la pornographie met en scène des idéaux physiques. Quatre jeunes femmes sur dix sont d'avis que la pornographie est susceptible de leur donner des complexes (41,7 % des femmes contre 29 % des hommes). Rappelons que l'âge moyen de la première consommation d'images pornographiques est de 12 ans chez les jeunes hommes et de 13 ans chez les jeunes femmes. À cet âge, l'expérience pornographique peut induire le développement d'une identité centrée sur l'image.

Les jeunes femmes interviewées se disent plus critiques qu'auparavant à l'égard des images présentées dans la pornographie. Elles reconnaissent que les hardeuses « font semblant » et qu'elles ont souvent recours à la chirurgie plastique ou à des techniques de maquillage pour obtenir des

39. En ordre décroissant: une augmentation mammaire, une chirurgie au ventre ou à l'abdomen, une modification du nez.

corps idéaux. Cependant, ce sens critique n'a pas toujours existé. Les jeunes femmes nous ont toutes affirmé que l'image de la femme dans les films pornographiques a contribué au développement d'une faible estime d'elles-mêmes au cours de leur adolescence. À l'instar des témoignages des jeunes filles sur le site de Tel-Jeunes, les jeunes femmes interviewées ont constaté qu'il y avait un décalage entre l'image projetée et leur développement corporel. Une jeune femme de 22 ans a déclaré qu'à l'adolescence son corps la « décevait ». Une autre âgée de 23 ans a affirmé qu'au début elle croyait à la réalité des images pornographiques, elle pensait que son corps devait ressembler aux modèles présentés, ce qui lui a valu une faible estime de soi à l'adolescence. Une jeune femme de 21 ans expliquait que, si sa préoccupation à l'égard de son poids a été influencée par ses pairs et ses parents, son désir d'avoir recours à la liposuccion et aux implants mammaires a été directement lié à la pornographie.

Une conclusion se dégage des entrevues réalisées auprès des jeunes femmes : celles qui ont consommé à un âge tardif et qui ne consomment pas régulièrement de la pornographie sont moins susceptibles d'être influencées par ces images.

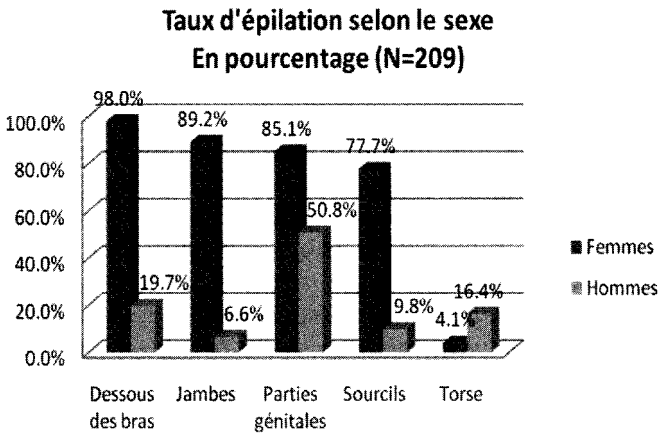
Pour avoir un corps parfait et sexy, il faut s'épiler les parties génitales. Popularisée par *Playboy*, *Penthouse* et *Hustler* au début des années 1990, l'épilation totale des poils pubiens est maintenant la norme dans l'industrie. C'est l'une des techniques d'infantilisation pornographique des femmes. Cette technique a également pour fonction de mieux montrer les parties génitales.

L'épilation totale du pubis efface toute distinction entre la femme adulte et la fillette, comme si la femme mise en scène était d'âge prépubère. Comme si la femme ne devait pas être une femme, mais se devait de rester une fillette. Dans notre enquête sur la consommation de pornographie par les jeunes, nous avons posé des questions sur les pratiques épilatoires. Les résultats sont parlants : plus de quatre femmes sur cinq et un homme sur deux s'épilent les parties génitales. Ces pratiques épilatoires dérivent directement du porno et montrent son influence sur les pratiques sociales et intimes.

Aujourd'hui, chez 85 % des étudiantes, l'épilation du pubis est une activité courante. Pour des raisons d'hygiène, prétendent-elles, comme si le corps naturel de la femme était

« sale ». Ce préjugé ne tombe pas du ciel, il suffit de regarder le nombre de publicités qui enjoint aux femmes de se laver, de se parfumer, de se « déodorer », de s'épiler, de tarir tout fluide émanant de leur corps. Hier synonyme de sexualité chez les femmes, le poil pubien est désormais anti-érotique. De nos jours, les poils pubiens sont associés à la souillure, aux mauvaises odeurs, à l'animalité. Le sexe glabre (ou presque) est une norme. Déjà, en mai 1994, le magazine *Vingt Ans* donnait ses instructions pour l'épilation à la jeune fille qui, venant à peine d'achever sa puberté, se retrouvait à traquer ses poils pubiens.

*Graphique 3.*




La docteure Franziska Baltzer confirme que la pratique de l'acomoclitisme (fétichisme de l'épilation totale) est largement pratiquée. Elle va plus loin, elle considère qu'elle est une règle et pas seulement une mode : « À la clinique, lorsque nous procédons à un examen gynécologique, nous sommes surpris lorsqu'une fille a encore du poil pubien ! C'est l'exception ! Ce phénomène date d'environ trois ans [2002]. Il est apparu subitement et, maintenant, tout le monde le fait. Aujourd'hui, il y a des filles qui se rasent le poil pubien aussitôt qu'il apparaît. Cette semaine, par exemple, j'ai vu une fille de 12 ans qui avait son poil pubien rasé. Il y en avait une

autre, il y a environ deux ou trois semaines, qui avait 10 ans et elle était rasée. »[40]

Ce phénomène est également à noter chez les hardeurs qui s'épilent en partie ou totalement la région du bas-ventre et du scrotum. Aussi, 51 % des jeunes hommes de notre enquête s'épilent les parties génitales. Ils s'épilent également d'autres parties du corps : dessous des bras, jambes et torse. Cette pratique est en croissance chez les jeunes hommes.

Les jeunes hommes trouvent non érotique un pubis non épilé.

Dans la pornographie actuelle, un pubis non épilé fait partie des bizarreries, au même titre que la zoophilie et la scatologie. Sur les sites pornographiques, cette catégorie est nommée « *hairy* » en anglais et « poilues » ou « hirsutes » en français. Les marchands de pornographie constatent que les « cassettes de femmes poilues ne se vendent plus »[41].

S'il est commun pour les hardeuses de s'épiler entièrement ou presque, il est également courant de passer au bistouri de la chirurgie plastique. Nombre de corps ont été sculptés pour que les seins deviennent énormes, durs et, chez certaines, difformes comme chez Lolo Ferrari[42]. Ils ont été remplis de silicone ou d'eau salée pour qu'ils puissent remplir l'espace. Toutes, les unes après les autres, surtout si elles arrivent à faire plus que quelques films, tendent à transformer cette partie du corps comme si, autrement, elles n'attisaient plus le désir et ne pouvaient plus poursuivre leur « carrière ». Les corps ont été modifiés par des artifices afin de satisfaire une « idée » de ce que ces corps devraient être. Or, s'il était important à la fin des années 1980 de distinguer le corps pornographique des autres corps, tout comme il était nécessaire pour une personne prostituée sur le trottoir de se vêtir de façon à ce que le client puisse la repérer, désormais, cette distinction s'efface avec la popularisation des normes pornographiques.

40. Franziska Baltzer, « Sexualisation précoce des adolescent-es et abus sexuels », article cité.

41. Xavier Deleu, *Le Consensus pornographique*, *op. cit.*, p. 126.

42. À la suite de nombreuses opérations, son tour de poitrine a atteint 180 cm, chacun de ses seins pesait 2,8 kg. Ses énormes et difformes seins l'empêchaient de dormir sur le dos et sur le ventre.

## L'AMPLIFICATION DE LA CONSCIENCE DU CORPS

Comme les hardeuses et les danseuses nues des années 1980 et du début des années 1990, les jeunes femmes d'aujourd'hui se font tatouer, percer, gonfler les seins et les lèvres de la bouche et, pour quelques-unes, réduire les petites lèvres du vagin. Le corps distinctif visible dans les films X et les clubs de danseuses est maintenant universel.

Certes, le tatouage comme les autres transformations du corps féminin n'ont pas une origine pornographique. Les punks et les skinheads se sont emparés du tatouage, à l'époque un signe négatif, pour se démarquer de la société. La mode punk a également été récupérée par les grands couturiers. À l'origine, le tatouage féminin se retrouve essentiellement chez les femmes prostituées pour ensuite émigrer chez les hardeuses et les danseuses nues. Sa sortie de la marginalité, son expansion et son universalisation sont, par ailleurs, liées à l'expansion et à l'universalisation de la pornographie.

Les transformations corporelles ne sont pas qu'un phénomène de mode. Elles ont plus d'une fonction. Pour France Borel, qui a étudié les transformations et les mutilations de l'anatomie humaine à travers l'histoire et les sociétés, de telles métamorphoses du corps « stimulent les impressions physiques et visuelles, et mettent le corps à distance pour en faire un objet et un spectacle »[43]. Il y a plus, bien sûr, car, dans le cas qui nous intéresse, l'activité pornographique pénètre littéralement dans la peau. Il y a là inscription pour capter le regard du consommateur. Les seins modifiés et distendus attirent de façon irrésistible « justement parce que l'anatomie s'y fait représentation ». « L'artifice gonfle le corps, lui donne une dimension symbolique plus vaste. Par lui, le corps se signale et occupe l'espace. »[44] Il devient tout. Ce goût pour ces anomalies physiques et sexuelles constitue une mise en relief non seulement de la parcelle du corps transformé, mais aussi de ce qu'est le corps pornographique féminin : un corps amplifié. C'est une fusion totale avec l'objet. Dans cette

43. France Borel, *Le Vêtement incarné, les métamorphoses du corps*, Calmann-Lévy, Paris, 1992, p. 20.

44. *Ibidem.*

mutilation, le fantasme s'incarne, ainsi que la sexualisation du corps et, au-delà du corps, de la femme.

Par de telles métamorphoses physiques, il n'y a pas qu'amplification de certaines parties du corps, il y a aussi amplification de la conscience du corps, de son existence. Et ce corps est définitivement voué à la sexualité. L'amplitude donnée aux seins interdit tout autre regard, y compris dans la quotidienneté de la vie sociale. Les femmes sont les principaux protagonistes de ces modifications incarnées, les hommes moins (même si eux aussi subissent de plus en plus de transformations corporelles). Elles miment sans cesse la mise en scène des apparences de leur corps. Elles tentent de maîtriser l'univers symbolique, et cette tentative de maîtrise les éloigne du pouvoir, car le pouvoir représente la maîtrise de l'univers réel. « Séduire, c'est mourir comme réalité et se produire comme leurre », soutenait Baudrillard[45]. Autrement dit, elles tentent de maîtriser symboliquement leur corps et, du même souffle, dans l'univers du réel, ce corps tombe en servitude. Cette servitude comporte un autre aspect qui lui est corollaire : l'insatisfaction chronique pour bon nombre de préadolescentes, d'adolescentes et de jeunes femmes de leur corps. Cette insatisfaction est présentée par les magazines comme une « condition féminine inéluctable ». Les mutilations-transformations corporelles n'en sont qu'un des effets visibles. C'est le règne des apparences inscrites dans la chair. Ces corps artificiellement construits incarnent les processus de séduction et en matérialisent les stigmates.

La pornographie ne fonctionne pas tant sur l'image du corps féminin que sur son morcellement. L'amplification de certaines parties du corps permet justement de mieux le morceler : il est désormais à la fois corps enfant (pour les parties génitales) et corps hyperféminin (pour la poitrine).

Le corps pornographique féminin ne se contente pas de la nudité, il se doit d'être « encore plus nu ». Cette opération exige un cérémonial où tous les accessoires sont possibles, des bas résille au string en passant par les obligatoires souliers à talon aiguille ou à plate-forme, jusqu'à la (re) sculpture du corps, son perçage et son tatouage. Le visage est très maquillé, le corps paré de nombreux bijoux, notam-

45. Jean Baudrillard, *De la séduction*, Galilée, Paris, 1979, p. 98.

ment autour de la taille, et les ongles des doigts sont souvent tellement longs que les mains ne peuvent servir à rien ; elles sont une parure supplémentaire et signe de l'hyperféminité. Le corps est voué au sexe. C'est le nu vêtu, une sorte d'emballage cadeau d'un corps de femme qui n'existe que pour la séduction. Ce nu sert également de définition identitaire, de définition sexuée. Bien sûr, la lingerie « fine » ou « érotique » est avant tout destinée au genre féminin, responsable de la séduction ; peu d'hommes éprouvent le besoin de parer leur nudité d'artifices vestimentaires pour enflammer le désir de l'autre. Leur virilité se suffit à elle-même, tandis que la féminité doit constamment se marquer par des artifices inscrits dans la peau ou qui revêtent des endroits du corps pour mieux mettre en évidence ses parties sexualisées.

Bref, le corps pornographique féminin est morcelé, gonflé, « emblématisé », charcuté. C'est un corps qui se fige dans l'anatomie et dans ses parties. La femme n'existe plus que par son corps devenu non-lieu du sujet, devenu image de corps. Et cela attise le désir masculin !

Comme les hardeuses, les jeunes femmes d'aujourd'hui se font tatouer et percer. Cette mode a pris de l'ampleur. Aux États-Unis, 30 % des étudiantes ont le nombril percé[46] et 22 % des étudiantes qui ont répondu à notre enquête. En France, les filles sont deux fois plus tatouées et percées que les garçons, et cette pratique concerne environ une adolescente sur cinq.[47]

Dans notre enquête, il y a un lien étroit entre l'âge de la consommation de la pornographie et les transformations corporelles : plus l'âge de la consommation est jeune, plus la proportion de jeunes ayant un tatouage ou un perçage[48] est élevée. Quelque 62 % des jeunes qui ont un tatouage ou un piercing ont vu leurs premières images pornographiques avant l'âge de 14 ans et 88 % avant l'âge de 17 ans.

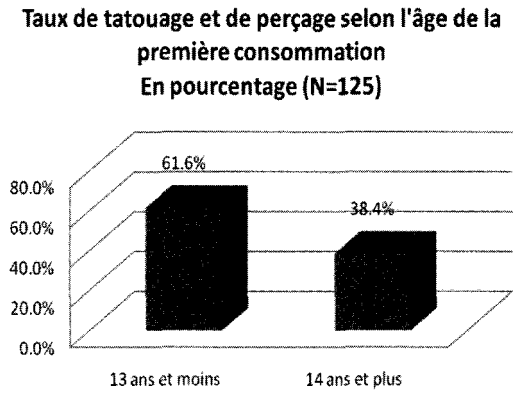
Les transformations corporelles affectent davantage les jeunes femmes que les jeunes hommes. La pratique du

46. Richard Poulin et Amélie Laprade, « Hypersexualisation, érotisation et pornographie chez les jeunes », article cité.

47. Xavier Pommereau, *Ado à fleur de peau*, *op. cit.*, p. 104.

48. Les oreilles percées ne sont pas prises en compte, sauf lorsqu'il y a plus d'un perçage.

*Graphique 4.*




perçage est nettement plus populaire que celle du tatouage : 56,9 % de nos répondants ont un piercing et 20,6 % ont un tatouage. Dans les deux cas, les jeunes femmes sont plus nombreuses à rapporter une ou plusieurs modifications corporelles. Trois femmes sur quatre ont un piercing et près d'une femme sur quatre (24,3 %) un tatouage.

Tant pour les jeunes hommes que pour les jeunes femmes, le piercing et le tatouage ont essentiellement une fonction esthétique. Mais lorsque nous examinons l'endroit où se situe le piercing et le tatouage des femmes, nous constatons qu'ils revêtent davantage une fonction érotique que chez les hommes.

## L'incidence de l'hypersexualisation sur les jeunes

Si, pour certains, l'hypersexualisation induite par les images pornographiques n'est pas une mauvaise chose[49], il

49. Nous faisons référence, entre autres, à un commentaire journalistique paru dans le magazine *Adorable* du mois de juin 2007. Son auteur, Gil Thériault, écrit : « Certains avanceront que la pornographie encourage l'hypersexualisation des jeunes. Peut-être. Et puis ? Est-on bien sûr que ce soit une mauvaise chose ? Le problème, c'est plutôt de développer une vision erronée des relations sexuelles, mais

n'en demeure pas moins qu'un large consensus se dégage chez les experts quant aux effets négatifs directs et à long terme de l'hypersexualisation sur les comportements et les attitudes des jeunes[50]. Particulièrement ceux qui concernent la précocité des relations sexuelles, l'augmentation du nombre de partenaires et des comportements sexuels à risque, les attentes et les perceptions biaisées de l'expérience sexuelle, l'expérimentation d'une large gamme d'activités sexuelles, les relations sexuelles avec des partenaires plus âgés et l'effet de « maturation » sexuelle[51].

Le tableau suivant schématise les impacts de l'hypersexualisation et montre que ceux-ci transcendent la seule question de la sexualité.

Selon Natasha et Pierrette Bouchard, la sexualisation précoce accroît la vulnérabilité des jeunes filles, car le développement de leur identité est uniquement axé sur l'importance du paraître.[52] Elles deviennent ainsi prisonnières du regard et de l'approbation des autres, ce qui, du coup, les place dans une situation de dépendance. De plus, ce type de comportement centré sur l'image et le désir de plaire facilite les dérapages puisqu'il vulnérabilise les jeunes filles face à l'abus sexuel, à la pédophilie, à la prostitution, à la pornographie, aux relations sexuelles précoces, au comportement excessif de consommation, à la toxicomanie et au tabagisme.[53] Selon Michela Marzano, dès qu'un individu se voit réduit à la disponibilité de son corps et que ce dernier est présenté comme consommable et morcelé, il est inévitable que tout devienne possible.[54]

ça, ça tombe dans le privé. De grâce, n'allez pas blâmer la société pour un problème de communication familiale. »

50. APA, *Report of the APA Task Force on the Sexualization of Girls*, *op cit.* ; Pierrette Bouchard, Natasha Bouchard et Isabelle Boily (sous la direction de), *La Sexualisation précoce des filles*, *op cit.* ; Geneviève Gagnon, « Quand la séduction chez les adolescentes = pouvoir, agir sexuel et provocation », *Ça s'exprime*, n° 5, hiver 2006.

51. Pierrette Bouchard, *Consentantes ?...*, *op. cit.*, p. 42 et 80.

52. Natasha et Pierrette Bouchard, « La sexualisation précoce des filles peut accroître leur vulnérabilité », article cité.

53. *Ibidem.*

54. Michela Marzano, *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, *op. cit.*, p. 752.

*Tableau 2 : Conséquences de l'hypersexualisation.*

| Domaine affecté | Conséquences directes | Effets à long terme |
|---|---|---|
| Apprentissage cognitif | L'attention chronique portée à l'apprentissage physique mène à la fragmentation de la conscience.<br>Comparer continuellement son corps aux idéaux culturels perturbe les capacités intellectuelles.<br>L'esprit est accaparé. | Baisse de la réussite scolaire.<br>Maintien des femmes dans un rôle de séduction et d'objet sexuel en limitant leur liberté de penser. |
| Performance physique | L'accent mis sur l'image du corps distrait de la performance en modifiant l'efficacité des mouvements du corps. | Activités physiques limitées, éventuel abandon de l'activité physique et des sports.<br>Plus grande difficulté à se défendre contre une agression. |
| Image corporelle | La honte de son propre corps et conséquemment de tout son être.<br>L'anxiété : ne sachant pas quand ni comment le corps sera évalué, il y a surveillance et modification continuelles de l'apparence.<br>Le dégoût : impression d'être moche, laid, voire répugnant. | Désir de se cacher, de disparaître.<br>L'anxiété grandit avec le nombre de modèles « parfaits » diffusés dans les médias.<br>Impression de ne jamais pouvoir satisfaire les exigences de la société. |
| Santé mentale | Vulnérabilité aux troubles de comportements alimentaires, dont l'anorexie.<br>Recherche constante d'approbation par les autres, des garçons surtout.<br>Faible estime de soi, sentiments négatifs et symptômes de dépression. | Dépression. |

| | | |
|---|---|---|
| Santé physique | Conséquences des régimes, de l'anorexie et du manque d'exercice physique pouvant aller de carences alimentaires jusqu'à la mort. | Conséquences de l'adoption de comportements compulsifs.<br>Augmentation de l'usage du tabac. |
| Attitudes et croyances | Déviation du concept de féminité.<br>Conviction que le caractère « sexy » de l'apparence est un « plus ».<br>Croyance que tout ce qu'elles ont à offrir c'est leur corps.<br>Croyance que leur avenir repose sur leur aptitude à séduire.<br>Apprentissage de la soumission. | Croyance que la séduction est un jeu et que l'homme et la femme sont des adversaires.<br>Confirmation du stéréotype de la femme-objet sexuelle, de la fille séductrice, tentatrice.<br>Acceptation du contrôle social qui dit que ce sont les garçons qui mènent la relation.<br>Acceptation de la violence dans les relations amoureuses. |
| Sexualité | Quête d'identité sexuelle trouble.<br>Activités sexuelles précoces.<br>Comportements sexuels à risques : diminution de l'usage du condom et de la contraception.<br>Dépendance affective.<br>Usage de la sexualité pour obtenir de l'attention, de la reconnaissance, de l'amour. | Une méconnaissance de ses désirs sexuels et une difficulté à les affirmer.<br>Une vie sexuelle axée sur les désirs du partenaire.<br>Moins d'intérêt pour les pratiques sexuelles où le corps peut être vu.<br>Plus de dysfonctions sexuelles. |

*Source : Sylvie Pinsonneault, « Anxiété, anorexie, dépression, l'hypersexualisation fait des ravages », À Babord !, été 2007, p. 25.*

« Toutes les filles n'adoptent pas des comportements sexualisés, loin de là, mais toutes voient, entendent et subissent les messages répétitifs et insistants de l'objectivation de leur corps », explique la sexologue Sylvie Pinsonneault.[55] Des jeunes n'hésitent pas à utiliser des images racoleuses inspirées des codes pornographiques dans le dessein de provoquer et de séduire. Or, ces représentations ne sont pas sans conséquence. À travers les comportements observés en société, les jeunes apprennent ce qui est attendu d'eux et comment interagir avec les autres.

Selon l'American Psychological Association[56], les médias ne sont pas les seuls responsables de la sexualisation des jeunes, il y a aussi l'entourage immédiat, notamment les parents. « Quant aux mères qui s'amusent à déguiser leur fillette en "sexy doll", il faudrait pouvoir les convaincre qu'elles contribuent ainsi non seulement à pousser cette dernière dans le culte de l'apparence, mais aussi à la chosifier en position d'objet de désir, en lui dérobant au passage un peu de naïveté d'enfance », déclare Xavier Pommereau.[57]

Certes, les parents ont leur responsabilité, d'autant que 14 % des jeunes de notre enquête ont commencé à consommer avec du matériel pornographique appartenant aux parents, mais cela ne doit pas faire oublier le fait que la pornographisation de la culture rend difficile et complexe leur intervention. Comment peuvent-ils contrôler constamment l'accès à la télévision et à l'internet tant à la maison qu'ailleurs ? Comment peuvent-ils empêcher les jeunes filles de consommer les magazines qui promeuvent l'hypersexualisation ? Comment déjouer l'influence des pairs ? Comment résister à l'achat de vêtements qui sont offerts à toutes au risque de faire passer leurs filles pour des ringardes ? Comment contrer l'« éducation sexuelle » de la pornographie quand les pouvoirs publics ont démissionné et qu'à l'école l'éducation sexuelle est quasiment absente des programmes ? Comment une mère ayant elle-même adopté une apparence sexy, ce qui est un

55. Sylvie Pinsonneault, « Anxiété, anorexie, dépression, l'hypersexualisation fait des ravages », *À Babord !*, été 2007, p. 25.

56. APA, *Report of the APA Task Force on the Sexualization of Girls*, *op. cit.*

57. Xavier Pommereau, *Ado à fleur de peau*, *op. cit.*, p. 56.

vœu de son conjoint, peut-elle la refuser à sa fille ? Comment priver les fillettes de jouets à la mode comme les poupées Bratz, leurs vêtements ultrasexy et l'attitude consumériste qui sont leur marque de commerce ? Vraisemblablement, la marge de manœuvre des parents est limitée dans une société hypersexualisée et imprégnée par les codes pornographiques. « Les adolescents et adolescentes n'ont pas inventé cette culture de l'exhibitionnisme et de la conformité avec leur pouvoir créateur encore novice. Ils ne sont que de miniatures reflets de notre culture », écrit Ariel Levy.[58]

Sans prétendre que la pornographie modélise complètement la sexualité des jeunes, imaginer après cela que les enfants, dont l'âge moyen de consommation est très bas, ne sont pas influencés par cette industrie relève de l'aveuglement. D'autant plus qu'aux stéréotypes sexuels véhiculés par la pornographie s'ajoute la pression médiatique qui normalise la pratique pornographique, qui hypersexualise les comportements et les corps, avant tout féminins, et qui féminise les enfants.

Malgré tout, 84 % des jeunes femmes et 75 % des jeunes hommes estiment que la pornographie présente des rapports inégaux entre les hommes et les femmes, et 51 % d'entre eux pensent que les rapports raciaux dans la pornographie sont inégaux. Pour les jeunes, les hardeuses subissent davantage de violence que les hardeurs : 77 % pensent que les hardeuses subissent de la violence contre 28 % pour les hardeurs. Du même souffle, 60 % des jeunes pensent que les hardeuses éprouvent du plaisir lors des tournages contre 87 % pour les hardeurs ; ils croient en outre, à 86 %, que les hardeurs ont du pouvoir contre 43 % pour les hardeuses. Enfin, si 93 % des jeunes se sentiraient en situation de dégradation ou d'humiliation à la place des hardeuses, ce taux chute à 58 % dans le cas des hardeurs. Malgré leur conscience de la présence de rapports de domination entre les sexes dans la pornographie, 74 % des jeunes prétendent que la pornographie n'influence pas socialement les relations entre les hommes et les femmes.

Ces paradoxes sont intéressants à plus d'un titre. D'autant que, dans notre enquête, 68 % des jeunes femmes se disent

58. Ariel Levy, *Female Chauvinist Pigs*, *op. cit.*

féministes et que 48 % des jeunes hommes se déclarent proféministes. En même temps, 49 % des jeunes déclarent aimer la pornographie, tandis que 51 % disent ne pas l'aimer. Évidemment, les jeunes hommes aiment davantage la pornographie que les jeunes femmes (80 % contre 35,5 %) qu'ils consomment plus fréquemment et régulièrement. Plus ils ont commencé à consommer jeune, plus ils déclarent aimer la pornographie : près des trois quarts (73 %) des jeunes qui déclarent aimer la pornographie ont débuté leur consommation avant l'âge de 14 ans. Les jeunes qui ont découvert la pornographie à partir de 14 ans sont moins susceptibles de consommer régulièrement.

Si les jeunes comprennent que la pornographie est sexiste, cela ne les empêche pas de la consommer. Ils semblent cantonner la pornographie dans une sorte de lieu clos, sans influence notable sur la société dans son ensemble. Mais, du même souffle, 77 % des jeunes qui déclarent aimer la pornographie sont d'avis qu'elle influence leur vie sexuelle. Plus ils ont commencé tardivement à consommer, moins ils déclarent que leur vie sexuelle est influencée par la pornographie.

Fait révélateur, les jeunes nés dans un pays du tiers-monde consomment beaucoup moins fréquemment et régulièrement que les jeunes nés en Occident. D'une part, ils ont commencé plus tardivement à consommer, ce qui, comme nous l'avons montré, a une incidence majeure sur la régularité et la fréquence de consommation. D'autre part, la pornographie met en œuvre des fantasmes occidentaux conçus par des Blancs pour des mâles blancs.

Notre enquête révèle que plus la consommation commence jeune, plus elle a une incidence sur les rapports sexuels et sur le corps. Le rapport à soi et le rapport à l'autre sont formés ou transformés par la consommation pornographique. Si, en effet, nous pouvons considérer le tatouage et le perçage comme des signes d'identité[59], alors pourquoi de tels signes s'imposent-ils davantage chez les jeunes, plus particulièrement chez les jeunes femmes, qui ont commencé tôt à consommer de la pornographie ?

59. David Le Breton, *Signes d'identité*, Paris, Métailié, 2002.

***

La précocité de l'expérience pornographique est désormais un fait établi. Elle n'est pas sans conséquence, comme nous l'avons vu. Les codes pornographiques et l'air du temps apprennent aux jeunes femmes et aux fillettes que leur corps doit nécessairement être transformé, mis en valeur, sexualisé, pour plaire et séduire, sinon leur valeur est faible ou nulle. Les jeunes hommes commencent aussi à subir des pressions pour transformer leur corps, mais elles ne sont pas aussi vives que celles éprouvées par les filles.

Les tendances actuelles de la mode, le discours des magazines féminins, les vidéoclips, les jeux vidéo, la publicité, etc., ainsi que la banalisation de la pornographie agissent tous à leur façon sur la sexualisation précoce des jeunes. Cette sexualisation, qui semble être à la fois l'avenir des jeunes filles et l'étalon de leur réussite de séductrices, est également leur geôle. Elle implique la satisfaction des désirs d'autrui par la subordination aux désirs masculins.

Il y a eu inscription d'une « norme » sexuelle largement inspirée de la pornographie. Les intérêts du marché libéral et les commandements de l'argent permettent la « permissivité ambiante »[60] et dotent la pornographie d'une influence incomparable. « On cherche à précipiter les adolescents dans la sexualité de plus en plus tôt. Sans doute la société pousse-t-elle dans ce sens pour ouvrir de nouveaux segments de marché. »[61] Un vaste dispositif marchand a été mis en place, lequel a profité de la mondialisation néolibérale. L'ironie de ce dispositif est qu'il nous fait croire qu'il en va de notre « libération »[62]. La pornographie est, en effet, perçue par de nombreux clercs comme un élément de la libération sexuelle, non comme une nouvelle forme de soumission sexuelle due à la marchandisation accrue des humains, aux rapports de sexe inégalitaires et au racisme.

60. Jean-Claude Guillebaud, *La Tyrannie du plaisir*, *op. cit.*, p. 103.

61. Claude Allard cité par Agathe Fourgnaud, *Les jeunes et le sexe*, *op. cit.*, p. 41.

62. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, tome I: *La Volonté de savoir*, Gallimard, Paris, 1976, p. 211.

CONCLUSION

# SOUCI DE SOI, DOMINATION ET PORNOGRAPHIE

En 1974, Diana Russell nous avertissait dans *The Politics of Rape* (les politiques du viol) que « si la libération sexuelle ne s'accompagne pas d'une libération des rôles sexuels traditionnels, il peut s'ensuivre une oppression des femmes encore plus grande qu'auparavant »[1]. Cette prophétie semble réalisée. Les phénomènes d'hypersexualisation et de pornographisation, mis en lumière dans ce livre, montrent que, dans les domaines de la sexualité et des corps, l'oppression des femmes s'est accentuée. L'expansion considérable des industries du sexe à l'échelle mondiale est un facteur important d'aggravation de cette oppression.

Les années 1970 ont remis en cause les rôles traditionnels et ont permis aux femmes de se libérer du contrôle infantilisant imposé par la société masculine sur leur vie – rappelons qu'elles étaient des mineures devant la loi, le mari ayant tous

1. Diana H. Russel, *The Politics of Rape. The Victim's Perspective*, Stein & Day, New York, 1974.

les pouvoirs en tant que chef de la famille – et sur leur corps, notamment avec le droit à l'avortement. Le mouvement féministe a transformé radicalement la conception du viol, lequel était légal lorsque perpétré par le mari sur son épouse, et a imposé la notion de consentement. Le viol est désormais un viol même si la victime est vêtue de façon « provocante », n'est plus vierge, etc. La compréhension traditionnelle des magistrats pour les violeurs au détriment des victimes a été remise en cause.[2] Enfin, la dissociation de la sexualité et de la reproduction a permis de lever ce poids qui a toujours pesé lourdement sur les femmes : la hantise de la grossesse non désirée.

Les années 1980 ont vu apparaître un nouveau discours qui a remplacé peu à peu la liberté sexuelle par le devoir de la performance, tout en mettant en place le diktat de la jeunesse, de la sveltesse anorexique et de la féminité exacerbée. La mode unisexe cédait la place à une sexualisation figée des attributs. La libération sexuelle était de moins en moins un élément de la libération des femmes. La domination masculine se renouvelait en s'avançant « masquée, sous le drapeau de la liberté sexuelle »[3].

Les années 1990 ont fait du corps des femmes un temple du marché, l'objet de transactions et un support commercial. Leur autonomie plus grande, une conquête essentielle du mouvement féministe, a été transformée au fil du triomphe des relations marchandes et du néolibéralisme en une soumission accentuée aux plaisirs sexuels masculins. C'est l'ère des légalisations du proxénétisme et de la prostitution des jeunes femmes en bordels et dans des zones dites de tolérance. C'est également l'époque de l'explosion de la production et de la consommation pornographiques. L'injonction « libératrice » est désormais individualisée et non plus collective. Elle a réintroduit par la fenêtre ce qui avait été chassé par la porte, l'obligation d'un lourd entretien féminin sexualisé des corps, lequel est devenu très onéreux. Les ventes de lingerie féminine progressent de 10 %

2. Depuis 1992, en France, la qualité de conjoint est retenue comme circonstance aggravante en cas de violences conjugales, et la jurisprudence reconnaît le viol conjugal.

3. Anne-Marie Sohn, « Le corps sexué », *in* Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (sous la direction de), *Histoire du corps*, tome III, Seuil, Paris, 2006, p. 93-128.

par an depuis les années 1990. L'essor de la chirurgie plastique est phénoménal. « Le nombre d'interventions réalisées mondialement a grimpé vertigineusement. »[4] La juvénilité obligée du corps féminin l'infantilise : nymphoplastie, resserrement des parois vaginales, épilation totale des poils pubiens, etc.

Les nouvelles prescriptions sont corporelles. Le corps féminin transformé et mutilé est plus que jamais une surface d'inscription de l'idéologie dominante, à la fois bourgeoise et sexiste. Le corps est désormais traité comme une propriété individuelle, dont chacun est responsable. Le contrôle individuel sur le corps suggère un contrôle sur la vie, laquelle sera par conséquent épanouie. Enjeu commercial, la beauté féminine doit, en outre, impérativement se dévoiler pour exister : ce corps dénudé fait partie des représentations quotidiennes et sature l'espace public.

Dans la nouvelle mouture du capitalisme, le contrôle de soi est la condition à la vente de soi, laquelle est elle-même une condition de la réussite sociale. Aujourd'hui, la « revendication de ne pas être une chose, un instrument, manipulable et marchandisable, serait passéiste et non une condition de dignité du sujet »[5]. L'apparence est décisive dans le travail sur soi pour sa propre mise en valeur. Du coup, le nouvel esprit du capitalisme fait reculer les frontières de ce qui est commercialisable, légitimant de plus en plus la vente et la location du corps et du sexe des personnes, c'est-à-dire la marchandisation des femmes et des enfants.

Les régressions sont à la fois symboliques (retour à la femme-objet[6]) et tangibles (exploitation sans précédent des corps féminins par les industries du sexe, reculs sur le droit à l'avortement, pauvretés et inégalités accrues à l'échelle mondiale, etc.).

Les nouvelles prescriptions sont également sexuelles. Performatives, elles s'inspirent de la pornographie et de ses

4. Angelika Taschen (sous la direction de), *La Chirurgie esthétique*, Taschen, Cologne, 2005, p. 10.

5. Véronique Guienne, « Savoir se vendre : qualité sociale et disqualification sociale », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 43, janvier 2007, p. 13.

6. Christine Détrez et Anne Simon, *À leur corps défendant. Les femmes à l'épreuve du nouvel ordre moral*, Seuil, Paris, 2006, p. 12.

codes, devenus le nouveau manuel de la libération sexuelle. En 1981 est « découvert » le point G, cette zone intravaginale ultrasensible au-dessus de l'os pubien. Cette trouvaille débouche sur une optimisation des performances coïtales et l'obligation des jouissances multiples. Elle fraye la voie au nouvel « enrégimentement sexuel »[7]. L'injonction de jouir, une preuve de la réussite sexuelle, est désormais une condition de la santé et de l'équilibre mental.

Cette biopolitique[8] inédite du corps impose un contrôle intériorisé contraignant pour tous, mais avant tout pour les femmes, qui sont ses cibles charnelles privilégiées. « Plutôt qu'à une disparition des contraintes, on assiste à une intériorisation des maîtrises et des surveillances », explique Philippe Perrot, qui poursuit : « Par étapes successives, accompagnant la montée de l'individualisme, les normes cessent de s'imposer brutalement pour s'exercer insidieusement, en souplesse, par la voie d'un chantage déguisé en sollicitude, en invite à l'épanouissement et au bien-être. »[9] L'intériorisation des contraintes sociales est de plus en plus reliée aux codes pornographiques.

L'invasion des représentations sexuelles pornographiques débouche sur un nouveau conformisme. « L'industrialisation de l'image sexuelle [...], de la pornographie à la publicité, reconduit les normes de genre les plus réactionnaires (androcentrisme et hétérosexisme) et le vieux contrôle des corps, surtout des corps féminins », conclut François Cusset.[10]

Pour être belle, une femme doit être jeune et le rester.[11] À partir des années 1980, la jeunesse n'est plus associée à la révolte et aux idées nouvelles bouleversant les cadres archaï-

7. François Cusset, *La Décennie. Le grand cauchemar des années 1980*, La Découverte, Paris, 2008, p. 273.

8. Concept développé par Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, *op. cit.*

9. Philippe Perrot, *Le Travail des apparences. Le corps féminin, XVIII^e-XIX^e siècle*, Seuil, Paris, 1984, p. 206 et 207.

10. François Cusset, *La Décennie...*, *op. cit.*, p. 274.

11. Jean-Claude Kaufmann, *Corps de femmes, regards d'hommes. Sociologie des seins nus*, Nathan, Paris, 1998, a montré la force de l'ostracisme encouru par les personnes âgées dans ce lieu de liberté apparente et de tolérance affichée, la plage.

ques et rigides. L'audace juvénile se limite à un idéal corporel uniformisant, impérieux et commercial. « Sois audacieuse » serinent aux adolescentes les magazines qui s'empressent de compléter leur injonction par un « consomme » tel ou tel produit, par un « sois sexy », une garantie de bien-être, et par un « ose tout » décliné pornographiquement. Alors, l'audace paiera et, en retour, l'adolescente pourra atteindre sa plénitude sexuelle et, par conséquent, personnelle.

Pour les femmes d'âge adulte, le « c'est décidé, je me fais du bien » (*Cosmopolitan*, septembre 2005), signifie le plus souvent faites-vous faire un lifting du visage, des injections de Botox, une liposuccion, adoptez des régimes miraculeux, surtout avant l'été, apposez des crèmes antirides, raffermissantes et anticellulite, faites quotidiennement des exercices physiques, etc. Libérez-vous ! Restez jeune dans votre corps et dans votre tête ! Consommez, consommez, consommez ! Soyez de votre temps : inspirez-vous dans les sex-shops, visionnez de la pornographie, apprenez à faire un strip-tease afin d'attiser le désir déclinant de votre homme, dont vous êtes responsable. Bref, restez jeune, vous serez jolie et, par conséquent, intéressante... au regard d'autrui.

« Le jeunisme est un ressort idéologique majeur des années 1980. »[12] On le voit en œuvre partout. La norme dans la pornographie, la publicité et la mode (notamment avec son utilisation de mannequins très jeunes) est largement « adocentriste ». Mais si les jeunes, particulièrement les jeunes femmes et les adolescentes, sont parmi les principales cibles des vendeurs de biens de consommation, ils sont également des biens de plus en plus consommables. On constate à l'échelle mondiale un rajeunissement des personnes prostituées et une explosion de la pornographie pseudo-infantile et infantile. L'un ne va sans doute pas sans l'autre. On constate également une sexualisation précoce des filles imprégnées de références sexuelles adultes. Les garçons, s'ils n'adoptent pas le style vestimentaire *pimp* (maquereau), s'attendent à ce que les filles reproduisent les actes et les attitudes consommés dans la pornographie, ainsi que les pratiques corporelles qui lui sont liées comme l'épilation. Un pubis non épilé provoque la rupture, ont témoigné des jeunes femmes. Les contraintes ont changé

12. François Cusset, *La Décennie...*, *op. cit.*, p. 280.

de nature. La nouvelle morale sexuelle, tout aussi normative que l'ancienne, impose un nouvel ordre sexuel tyrannique, lequel se traduit dans des normes corporelles et des rapports sexuels focalisés sur le plaisir masculin et la génitalité. Le nouveau conformisme est tonitruant tout en rendant docile. Il est sexiste et raciste, infantilisant et pornographique. Le discours permissif sans précédent dans l'histoire qui caractérise les sociétés occidentales[13] s'accompagne d'une violence accrue. Dans la pornographie contemporaine, cela s'exprime, entre autres, par une humiliation accentuée des femmes et une brutalité davantage tangible et normalisée.

## L'influence sociale pornographique

La pornographie est un lieu de cristallisation idéologique où s'exprime la philosophie d'une époque[14] et qui, en retour, agit sur l'époque en fortifiant certains de ses traits. La pornographie emblématise les corps féminins comme des objets-fantasmes mis au service sexuel fantasmagorique des hommes et exploités réellement par les industries du sexe. Elle féminise les enfants tout en infantilisant les femmes.

Officiellement, l'exploitation sexuelle des enfants est condamnée, bien que les petites filles soient exhibées en tant qu'objets sexuels et que les mineures soient les vedettes d'une bonne partie de la pornographie. La répression de la pornographie infantile, lorsqu'elle s'exerce, s'attaque davantage à celle qui utilise les enfants prépubères. L'impunité des producteurs et des consommateurs de la pornographie des filles mineures, mais pubères, est très grande. C'est à la fois un élément de preuve de la normalisation sociale de l'exploitation sexuelle des adolescentes, souvent à peine pubères, et un facteur concourant à sa normalisation. La mise en scène de la sensualité de ces filles, des tentatrices, des séductrices et des corruptrices, excite de nombreux hommes qui se masturbent en les regardant sur écrans interposés.

13. Jean-Claude Guillebaud, *La Tyrannie du plaisir, op. cit.*, p. 36 et 37.

14. Concept repris de l'analyse de la littérature populaire d'Antonio Gramsci, « Littérature populaire », *Œuvres choisies*, Éditions Sociales, Paris, 1959.

Ce que nous avons nommé la « pédophilisation » rend compte à la fois du jeunisme comme ressort idéologique qui s'est imposé à partir des années 1980, du processus de rajeunissement du recrutement par les industries du sexe, de sa mise en scène par la pornographie et de l'« adocentrisme » de ces représentations. Il rend également compte des techniques d'infantilisation employées par l'industrie. Cependant, le rajeunissement constaté n'est pas que la conséquence des modalités actuelles de la production des industries du sexe, il joue également dans la consommation. Désormais, on consomme très jeune. La pornographie devient le principal lieu d'« éducation » sexuelle et un modèle pour les relations sexuelles. Plus les jeunes consomment tôt, plus ils sont influencés dans leur sexualité et dans leur rapport au corps. Plus leurs désirs, leurs fantasmes et leurs pratiques s'inspirent des codes pornographiques. Plus ils consomment jeunes, plus leurs corps sont modifiés, tatoués, percés et épilés. Plus ils consomment jeunes, plus ils demandent à leur partenaire de consommer et de reproduire les actes sexuels qu'ils ont vus. Plus ils consomment jeunes, plus ils consomment avec régularité et fréquence.

Il ressort également que la consommation par les jeunes filles affecte leur estime de soi. Par ailleurs, plus l'estime de soi est faible, plus les jeunes filles sont précocement actives sexuellement. L'enquête de Statistique Canada sur la santé montrait que « les filles dont l'image de soi était faible à l'âge de 12 ou 13 ans étaient plus susceptibles que celles qui avaient une forte image de soi de déclarer, dès l'âge de 14 ou 15 ans, avoir déjà eu des relations sexuelles »[15]. Alors que 10,9 % des filles qui affichent une bonne estime de soi déclarent avoir eu des relations sexuelles avant 15 ans, la proportion est presque deux fois plus importante (19,4 %) chez celles qui affichent une piètre estime de soi.[16]

15. Statistique Canada, *Les Relations sexuelles précoces*, 3 mai 2005 (http://wwwstatcan.ca/Daily/Français/05053/q05053a.htm, site consulté le 15 mai 2005).

16. L'Enquête sociale et de santé auprès des enfants et des adolescents québécois (Institut de la statistique du Québec, *op. cit.*) indique que 61 % des filles de 16 ans qui ont fréquenté un garçon dans l'année qui a précédé le sondage et qui avaient une faible estime de soi ont

Bref, plus la consommation est jeune, plus elle a de conséquences tangibles et durables.

Notons également que ce sont les jeunes Québécois de 15 à 24 ans qui sont le plus touchés par une infection sexuelle transmissible. Pour la chlamydiose, 72 % des cas féminins déclarés et 49 % des cas masculins se trouvent dans ce groupe d'âge.[17] En ce qui concerne l'infection gonococcique, les données les plus récentes indiquent que, de 2004 à 2006, le nombre de cas déclarés a augmenté de 68 %. Cette hausse est 3,5 fois plus élevée chez les femmes que chez les hommes. En fait, ce sont les adolescentes âgées de 15 à 19 ans qui ont vu leur taux grimper en flèche, avec un accroissement de 250 %.[18]

## Les femmes à l'épreuve de la beauté

Nous avons discuté dans ce livre des répercussions de la con sommation de pornographie ainsi que des conséquences physiques et psychologiques affectant les enfants qui sont exploités pour la produire. Nous n'avons pas, par ailleurs, examiné les conséquences sur la santé des femmes des diktats de la beauté et du jeunisme qui lui sont associés. Nous ne pouvons pas ici explorer l'ensemble des répercussions. Quelques exemples suffiront.

Nous avons noté que, plus que jamais, les pratiques liées à la beauté féminine sont invasives. Les impératifs actuels de la beauté féminine requièrent le (dé)coupage de la peau, les injections, le réarrangement ou l'amputation de parties du corps, l'introduction de corps étrangers sous la peau, etc.[19] Les femmes et les adolescentes souffrent pour devenir

subi de la violence. Chez les filles qui affirmaient avoir une estime d'elles-mêmes élevée, ce taux se situait à la moitié, soit 30 %.

17. Agence de santé publique du Canada, *supplément au Rapport de surveillance canadien 2004 sur les infections transmises sexuellement*, mai 2007 (http://www.phac-aspc.gc.ca/publicat/ccdr-rmtc/07vol33/33s1/index_f.html, site visité le 25 juin 2007).

18. Bureau de surveillance et de vigie du ministère de la Santé et des Services sociaux, *Portrait des infections transmissibles sexuellement et par le sang (ITSS) au Québec, année 2005 (et projections 2006)*, ministère de la Santé et des Services sociaux, Québec, 2006, p. 6.

19. Sheila Jeffreys, *Beauty and Misogyny...*, *op. cit.*, p. 149.

belles. Au quotidien, elles font subir à leur corps un nombre important de stress. Elles utilisent des produits de beauté – savon, shampoing, revitalisant, fixatif, gel, crème hydratante, maquillage, déodorant et parfum – qui contiennent des agents nocifs pour la santé[20], sans compter qu'elles portent des souliers à talon haut, lesquels engendrent des dommages parfois irréversibles au dos, au talon d'Achille, aux muscles des mollets, à la forme du pied et des orteils et qui produisent à la longue des varices qui exigeront plus tard une chirurgie réparatrice. Les colorants pour les cheveux sont parmi les produits les plus nocifs pour la santé. Les régimes alimentaires auto-administrés représentent 7 % environ des causes de retard de croissance et de puberté anormale.[21]

L'impératif de la beauté est tellement contraignant que de plus en plus de femmes et d'adolescentes soumettent leur corps à la chirurgie plastique. Elles en subissent certaines conséquences inhérentes comme des infections, des saignements, des ecchymoses, des cicatrices, des nausées, des vertiges, de la fièvre, des démangeaisons, des tensions cutanées et le syndrome du choc toxique. Dans le cas de l'augmentation du volume mammaire, on repère un certain nombre d'effets, dont les infections liées à l'opération, des cancers plus fréquents, de la nécrose, de l'extrusion, de l'adénopathie, de la fibromyosite, des problèmes neurologiques, de la contracture capsulaire, etc.,[22] sans compter la douleur lors de l'intervention, laquelle peut persister. Comme les implants mammaires ne durent pas toute la vie – beaucoup

20. Plusieurs produits, notamment des marques Cover Girl, Pantene, Secret, Dove, Revlon, Suave, Clairol, Estée Lauder et Calvin Klein, contiennent du phthalate, une toxine nocive qui a des effets à long terme sur la santé. Pour de plus amples informations sur le sujet de l'industrie pharmaceutique, voir Stacy Malkan, *Not Just a Pretty Face. The Ugly Side of the Beauty Industry*, New Society Publishers, Gabriola Island, 2007.

21. Sandrine et Alain Perroud, *La Beauté à quel prix ?*, Favre, Lausanne, 2006.

22. INAMED, *Information importante pour les femmes envisageant une augmentation mammaire au moyen des implants remplis de gel de silicone Style 410*, 2006 (http://www.natrelle.ca/landing_pdf/final/Can%20AUG%20410%20PatLab%20French%20Clean%20FINAL.pdf, site consulté le 22 mai 2008).

se rompent au cours des trois premières années –, ils devront un jour être remplacés. Lors du remplacement, le risque de futures complications pour la santé augmente par rapport à la première intervention. À la suite de l'implantation, les seins subissent de nombreux changements qui sont irréversibles, ce qui empêche souvent la patiente de revenir à l'état naturel. Enfin, les implants mammaires rendent les mammographies de dépistage du cancer du sein plus difficiles à interpréter.

Les impératifs normatifs de la beauté, qui se sont massifiés et qui pèsent lourdement sur les femmes et les filles, exigent un travail sans cesse recommencé. Un temps important lui est consacré. L'absolu de la minceur et du ventre plat – garder la ligne à tout prix – fait plonger certaines adolescentes dans l'anorexie-boulimie. À cela s'ajoutent le sein haut et la bouche pulpeuse. Les cheveux sont longs, les poils ne sont plus. Pour rester dans la course à la beauté, « les adolescentes doivent développer une "écoute inquiète" de leur corps »[23]. Celles qui ne s'y conforment pas sont *out*, coupables et indignes. Elles n'ont aucune maîtrise sur elles-mêmes, ne savent pas se mettre en valeur et se vendre, sont donc peu performantes. « Sauver son corps de la disgrâce, le soustraire à la pénalisation sociale qu'elle entraîne, est devenu un nouveau tourment. »[24]

La prime à la beauté ouvre les portes mais, rendues à un certain niveau, pour les femmes, elles se referment. Parce que belles, elles sont soupçonnées d'avoir progressé grâce surtout à leur beauté, laquelle est également le signe d'une acuité intellectuelle moindre, d'où leur difficulté à progresser au-delà du « plafond de verre »[25].

Les femmes, les filles et même les fillettes maintenant sont poussées à l'exhibition, leur corps étant leur atout et leur destin. Ce devoir de paraître, qui exige beauté et jeunesse, est déguisé en droit au bien-être. Le corps doit être lisse, désirable, désirant et performant. Il est en même temps morcelé, ses parties sont offertes chacune leur tour, ce qui est particulièrement évident dans la publicité et, davantage, dans la

23. Caroline Moulin, *Féminités adolescentes*, *op. cit.*, p. 78.

24. Philippe Perrot, *Le Travail des apparences...*, *op. cit.*, p. 205.

25. Voir, à ce sujet, Jean-François Amadieu, *Le Poids des apparences. Beauté, amour et gloire*, Odile Jacob, Paris, 2005.

pornographie. La partie est préférée au tout et l'érotisme masculin contemporain se caractérise par un « fétichisme polymorphe », du sein en passant par les fesses jusqu'au pied. Par ailleurs, « la loupe portée sur tous les détails conduit d'abord à écarter les corps réels du corps idéal, les corps vécus du corps rêvé »[26]. Le corps féminin réel, malgré tous les efforts qui lui sont consacrés, déçoit fatalement, particulièrement les hommes qui ont commencé à consommer très jeunes.

Certains préfèrent les *real dolls* aux vraies femmes. Quelques clics de souris permettent aux clients de choisir le corps, le visage, le style de coiffure et de maquillage, la couleur des cheveux, des yeux, de la peau, bref de se construire un ersatz de la femme idéale. La poupée-réalité est alors livrée revêtue de lingerie, d'une robe sexy et d'escarpins. Elle a le sexe aussi étroit que celui d'une adolescente. Elle est belle, jeune, silencieuse, passive, toujours consentante. Elle est parfaite ! La poupée X, un support masturbatoire pénétrable, est pour Élisabeth Alexandre un symbole de la détestation des femmes[27], des vraies femmes en chair et en os. L'une des raisons invoquées par les hommes qui ont acquis des poupées X (ou des femmes par catalogues des agences matrimoniales et de rencontre) renvoie à leurs problèmes avec l'autonomie des femmes occidentales, laquelle semble faire obstacle à la relation « amoureuse véritable ». L'expression américaine « *real doll* » affublée à une jeune femme ou à une adolescente désigne une fille particulièrement mignonne et facile à vivre. Elle ne revendique pas, reste passive, ne vit que pour plaire... C'est ce qui la rend si attrayante.

Que des hommes soient capables de bander pour des objets synthétiques, totalement dociles, et jouir en dit sans doute long sur eux en particulier et sur la société masculine dans son ensemble. Puisque encore plus d'hommes sont capables de bander sur des corps de femmes, de filles et d'enfants par écrans interposés et jouir... comment arriver à comprendre cette pratique sociale qui s'élargit de jour en jour ? Cela ne renvoie-t-il pas à des fantasmes d'esclavage

26. Philippe Perrot, *Le Travail des apparences...*, *op. cit.*, p. 67.

27. Élisabeth Alexandre, *Des poupées et des hommes. Enquête sur l'amour artificiel*, La Musardine, Paris, 2005.

sexuel, à des désirs impérieux de domination ? Cela ne suggère-t-il pas que ce qui est mis en œuvre relève, au fond, de la question du pouvoir ?

## Pouvoirs

Les représentations des corps et les valeurs qu'elles induisent, le travail incessant des apparences pour s'y conformer, reproduisent à leur échelle les pouvoirs de la structure sociale. L'assise de la domination « passe par la maîtrise des usages du corps et l'imposition de ses normes »[28]. Les normes qui se sont imposées sont fortement corrélées historiquement à l'ascension de la bourgeoisie puis à sa victoire.[29] La domination masculine impose non seulement une division sexiste du travail et une essentialisation des rôles – à l'homme la raison et la sphère publique, à la femme la procréation, les émotions, le travail des apparences et la sphère privée –, mais également une maîtrise du corps féminin, laquelle est intériorisée par les principales concernées, les dominées.[30] Elle s'exprime, entre autres, par le vêtement, du corset magnifiant la féminité et étouffant le corps au string, à la lingerie et aux talons aiguille, en passant par les matériaux qui sont spécifiques aux vêtements féminins et qui réduisent la femme « à être une vitrine ostentatoire de la réussite sociale du mari »[31]. Si la domination masculine vêt les femmes – du voile à la haute couture –, elle les dévêt également dans la publicité, la pornographie et ailleurs. Pour Pierre Bourdieu, les femmes sont « sans cesse sous le regard des autres, elles sont condamnées à éprouver constamment l'écart entre le corps réel, auquel elles sont enchaînées, et le corps idéal dont elles travaillent sans relâche à se rapprocher »[32]. Ce sont les regards des hommes qui déci-

28. Christine Détrez, *La Construction sociale du corps*, Seuil, Paris, 2002, p. 173.

29. Voir, entre autres, Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, *op. cit.* ; Georges Vigarello, *Le Corps redressé*, Delarge, Paris, 2001 ; Alain Corbin, *Le Miasme et la Jonquille*, Aubier, Paris, 1982.

30. Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Seuil, Paris, 1998.

31. Christine Détrez, *La Construction sociale du corps*, *op. cit.*, p. 187.

32. Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, *op. cit.*, p. 95.

dent des corps des femmes.[33] Pourtant, les publicitaires, les magazines et les pornocrates prétendent inlassablement promouvoir la « libération » des femmes. Elles sont libérées de quoi exactement ? On ne le sait pas trop. Cette prétendue libération n'en entraîne pas moins une forme exacerbée du souci de l'apparence, un travail constant sur celle-ci et une perpétuelle surveillance de soi. Ce qui dans la pornographie atteint des sommets caricaturaux, puisque la féminité y est paroxystique. Elle implique de multiples transformations corporelles, du tatouage et du piercing obligés à la chirurgie plastique, des régimes répétés à l'usage des drogues (qui permettent par ailleurs de moins manger). Rester jeune s'avère là aussi un impératif catégorique, mais les corps pornographiques sous stress constant vieillissent très rapidement et mal, d'où une rotation exceptionnellement élevée des hardeuses dans l'industrie et, pour la très grande majorité, une espérance de vie dans le « métier » des plus courtes. Malgré cela, leurs prestations seront pérennes, car mises sur le web et repiquées sur DVD, conséquemment, elles subiront un marquage social longtemps après leur passage dans la pornographie.

Les corps sont des enjeux de pouvoir tout en étant leur symbolisation. L'époque actuelle inscrit systématiquement et massivement dans les corps les disparités sociales entre les sexes et les générations. Ce corps est une expression de la domination sociale masculine et marchande, laquelle est hétérosexiste et, de plus en plus, adocentriste. Dans ce cadre, la liberté sexuelle marchandisée « permet aux plus forts, plus riches, plus cyniques de cautionner leurs désirs criminels au détriment des plus faibles ou des plus pauvres »[34]. L'argent-roi donne accès aux femmes et aux filles partout à travers le monde ainsi que sur tous les supports médiatiques, tout en légitimant leur exploitation sexuelle.

Cette domination trouve une forme d'expression ultime dans les productions pornographiques qui pèsent considérablement sur les représentations collectives dominantes qu'elles « pédophilisent ». Dans son témoignage, Raffaëla

33. Jean-Claude Kaufmann, *Corps de femmes, regards d'hommes...*, *op. cit.*

34. Dominique Folscheid, *Sexe mécanique. La crise contemporaine de la sexualité*, La Table Ronde, Paris, 2002, p. 14.

Anderson raconte: « Elle termine en fin de me maquiller. Quand je vois ce que ça donne, je suis déçue. Je ressemble à une gamine de 12 ans. »[35] La symbolique est forte. Faire croire que la hardeuse est âgée de 12 ans est l'une des techniques de représentation de l'inceste ou de l'abus sexuel d'une mineure, « ce qui donne à penser au spectateur que la pratique manifestée n'est pas si terrible, si *anormale*, puisqu'elle a pu être produite, réalisée, vendue, diffusée »[36]. L'infantilisation pornographique rejoint une autre tendance sociale normalisée: le choix par de nombreux hommes de partenaires beaucoup plus jeunes qu'eux, ou plus fragiles, que ce soit au moyen d'agences matrimoniales et de rencontre ou non. Les hommes de pouvoir et d'argent ont souvent à leur bras des jeunettes. Cela leur permet, entre autres, d'exhiber leur pouvoir et de montrer leur capacité à dominer.[37]

Plaisir sexuel et pouvoir, pouvoir sexuel et plaisir se conjuguent: ils excitent et incitent.[38] Dans la pornographie, le pouvoir s'exprime sans retenue. Quand la fille sexy et libérée archétypale est représentée à quatre pattes, la langue sortie, les lèvres humides, avec des seins défiant la gravité terrestre, au corps tatoué et percé aux endroits les plus sexuels, lisse et sans poils, en attente du mâle viril qui la prendra et la pistonnera avec des *han* de labeur, peut-on être surpris que des préadolescents et des adolescents instrumentalisent sexuellement les jeunes filles ? Qu'ils les laissent choir si elles refusent l'anale ou si elles n'y trouvent aucun plaisir ? Qu'ils croient que tout leur est dû et qu'elles sont à leur service sexuel ?

Le préadolescent et l'adolescent d'aujourd'hui sont gavés de pornographie. Ils sont accoutumés à une vision sexiste des rôles sexuels avant même d'atteindre la maturité sexuelle. Leur imaginaire sexuel est nourri par les produits de cette industrie et puisque le sentiment et la tendresse sont tabous dans la pornographie, puisque le sexe mécanique est valorisé, l'objectivation et l'instrumentalisation des femmes et des

35. Raffaëla Anderson, *Hard, op. cit.*, p. 17.

36. Pascal Le Rest, *Des rives du sexe*, L'Harmattan, Paris, 2003, p. 56.

37. Janine Mossuz-Lavau, *La Vie sexuelle en France,* La Martinière, Paris, 2002, p. 49.

38. Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, op. cit.*, p. 66.

filles s'en trouvent socialement renforcées. Ils voient dans les filles de leur âge des objets sexuels potentiels. Les garçons affichent des conduites de contrôle sexuel, assure le psychothérapeute James Wright. Ces attitudes et les comportements qui en découlent commencent très tôt, habituellement à la fin de l'école primaire, et sont étroitement imbriqués à leur perception de la masculinité[39], laquelle est déterminée par l'environnement social au sein duquel la pornographie joue certainement un rôle. Une enquête auprès de 3 000 élèves de huit écoles secondaires de Montréal, Kingston et Toronto, au Canada, a révélé que « trois élèves sur quatre » se font harceler sexuellement par leurs pairs.[40] Le harcèlement sexuel est épidémique : 98,7 % des filles d'un échantillon de 315 étudiantes ont été la cible de harcèlement sexuel avant l'âge de 18 ans.[41] Dans une société où la sexualité, surtout celle des jeunes femmes, est un bien de consommation qui sert à vendre des marchandises et à exciter sexuellement les hommes, il n'apparaît pas étonnant que l'on constate des taux élevés de harcèlement et d'agressions sexuels et que la cible des agressions soit avant tout des adolescentes.

Dans la pornographie, « la femme crie et jouit de la jouissance de l'homme »[42]. L'adéquation est parfaite entre l'homme qui veut et la femme qui accepte d'être à son service sexuel. « La femme doit apprendre à aimer son corps, afin de pouvoir donner du plaisir. »[43] Voilà peut-être le fin mot de l'histoire : le plaisir c'est bien, mais à la condition qu'il profite à l'homme. Mettre en valeur son corps pour faire plaisir s'apprend tôt et, aujourd'hui, le corps des fillettes se forme en se conformant aux modèles dominants.

39. James E. Wright, *The Sexualization of America's Kids and How to Stop It, op. cit.*

40. Citée par Pierrette Bouchard, *Consentantes ?..., op. cit.*, p. 52.

41. Julia Whealin, « Women's report of unwanted sexual attention during chilhood », *Journal of Child Sexual Abuse*, vol. 11, nº 1, 2002, p. 75-94.

42. Matthieu Dubost, *La Tentation pornographique*, Ellipses, Paris, 2006, p. 66.

43. France Inter, 5 juin 2005, *in* Christine Détrez et Anne Simon, *À leur corps défendant..., op. cit.*, p. 245.

## Résistances

Les discours justifiant la domination masculine sont multiformes. Une partie d'entre eux s'appuient sur le fait que ce sont les femmes qui la promeuvent en étant sexy et séduisantes, en consommant les produits de l'industrie de la « beauté » et de la mode et en transformant leur corps au moyen de la chirurgie. Cette argumentation n'est pas très éloignée du discours qui responsabilise les femmes et les filles du viol subi ou, dans le cas des fillettes, de l'inceste, ou qui affirme que les jeunes femmes et les filles optent volontairement et rationnellement pour une « carrière » dans la prostitution et la pornographie. Bref, ce sont les femmes qui adoptent une posture d'objet sexuel et qui décident de se réaliser en tant que femmes en se plaçant au service sexuel des hommes. Ces derniers n'apparaissent donc responsables de rien, puisque ce sont les femmes qui le sont, et ils auraient alors raison de croire que les femmes sont des salopes et des putains en puissance.

Le pouvoir est toujours confronté à une capacité d'indifférence et de résistance aux modèles dominants. Nombreuses sont les formes de résistance plus ou moins explicites contre la domination masculine, qui contestent et rejettent les normes de beauté et de minceur de la publicité et des médias tant publiquement que dans la vie quotidienne, en groupe ou individuellement. Les discours dominants ne produisent pas des effets unilatéraux, même si leurs « conséquences comportent une grande part de contingence »[44]. Les luttes féministes ont eu à ce niveau un impact majeur même si, depuis le milieu des années 1980, on constate des reculs, ce qui n'est pas le seul fait du mouvement des femmes, puisque l'ensemble des mouvements sociaux ont été placés dans une position défensive et ont eu peine à résister à l'offensive néolibérale.

Le cas de la pornographie est emblématique. La fin des années 1970 et le début des années 1980 ont été marqués en Amérique du Nord par une importante mobilisation féministe contre la pornographie. Elle a débuté en raison du traitement réservé aux femmes par *Hustler*, qui, en 1978, publiait

44. Bryan S. Turner, *The Body and Society. Explorations in Social Theory*, Sage, Londres, 1996.

en couverture une photo d'une femme dans un hache-viande. On voyait le bas du corps nu dépassant de l'instrument, tandis que le haut du corps était transformé en viande hachée. Pourtant, le propriétaire misogyne de *Hustler*, Larry Flint, a alors été perçu comme une icône et un héros de la liberté d'expression. Le réalisateur Milos Forman en a même fait l'objet, en 1996, d'un film à succès, *Larry Flint, the People v. Larry Flynt*. À la suite de l'agitation médiatique entourant ce film, beaucoup ont vu la pornographie comme le prix à payer pour préserver la liberté d'expression. Il était désormais inapproprié de discuter de questions comme qui paye le prix de cette liberté et qui empoche les profits.

Au Canada, la mobilisation féministe a connu son apogée lors de l'arrivée de la télévision payante en janvier 1983. Rapidement, elle s'est étiolée. Dès le milieu des années 1980, les luttes contre la pornographie étaient choses du passé. Ce fut une défaite importante pour le mouvement des femmes, qui en est ressorti profondément divisé. Aujourd'hui, l'un de ses courants, le féminisme libéral, a cessé d'appréhender la prostitution et la pornographie comme des institutions d'oppression des femmes. Il réduit la question à un choix opéré librement par les femmes qui y œuvrent. Comme c'est un choix relevant de l'autonomie des femmes, il se refuse à envisager la question sous l'angle de l'exploitation sexuelle. Il y aurait exploitation sexuelle uniquement quand une femme est forcée de « se » prostituer ou de tourner dans une production pornographique. L'université nord-américaine, un milieu libéral par excellence, donne l'impression que ce courant domine totalement la sphère publique. Bien qu'il soit influent, il ne domine certainement pas. Les organisations féministes hors université, surtout celles qui travaillent avec les femmes victimes de violences masculines, qu'elles soient sexuelles ou « domestiques », s'opposent à ce courant. Elles appréhendent la prostitution et la pornographie, l'hypersexualisation et la sexualisation précoce des filles comme un ensemble qui relève de l'oppression des femmes et de l'exploitation sexuelle qui lui est intrinsèque. C'est ce courant, souvent décrit comme radical, qui anime les résistances.

Plusieurs initiatives communautaires, régionales et provinciales ont vu le jour au Québec sur la question de l'hypersexualisation publique et de la sexualisation précoce.

En 2005, un groupe d'étudiantes du collège André-Laurendeau a produit un documentaire intitulé *Salopettes*. Le terme faisait référence aux jeunes filles qui jouent aux « salopes ». Il montrait certaines des conséquences de la culture hypersexualisée sur le comportement des filles.[45] En 2008, la réalisatrice Sophie Bissonnette a réalisé un documentaire-choc, produit par l'Office national du film (ONF), sur l'hypersexualisation et la sexualisation précoce, *Sexy Inc.* Il a été réalisé avec la collaboration du Y des femmes de Montréal, un organisme sans but lucratif qui s'est donné le mandat de lutter contre les effets de l'hypersexualisation. À la suite de recommandations formulées lors d'une journée de réflexion sur le sujet, en mai 2005, le Y des femmes de Montréal a produit une série d'outils, notamment un guide d'accompagnement sur la sexualisation précoce conçu spécialement pour les parents des préadolescentes.[46] En décembre 2006, un débat public sur l'hypersexualisation des jeunes, tenu à l'université du Québec, à Montréal, était enregistré sur DVD et diffusé à de nombreuses reprises à la télévision sur une chaîne par câble.

Le Centre d'aide et de lutte contre les agressions à caractère sexuel (CALACS) de Rimouski organisait, en mai 2007, un forum régional qui a réuni trois cents personnes pour discuter des liens entre l'hypersexualisation, la sexualisation précoce et les agressions sexuelles.[47] Une série de propositions d'actions régionales, locales et sectorielles y ont été élaborées. Les conférences du forum ont été diffusées à plusieurs reprises à la télévision régionale. Devant le succès de ce forum, le sous-comité Promotion-Prévention du comité régional de concertation intersectorielle en matière d'agression sexuelle, en partenariat avec l'agence de la santé et des services sociaux des Laurentides et le CALACS de cette région, a décidé de

45. Lisa Marie Noël, « Encore fillettes, déjà "salopes" », *La Gazette des femmes*, septembre-octobre 2005.

46. Il est possible de se procurer les actes de la journée de réflexion sur l'hypersexualisation ainsi que le guide d'accompagnement sur le site internet du Y des femmes (www.ydesfemmesmtl.org).

47. Les participants provenaient de divers milieux et professions, soit des intervenants, des infirmières, des psychologues, des commerçants, de jeunes étudiants qui travaillent dans des maisons de jeunes, dans des écoles, à la municipalité, etc.

rééditer l'événement en avril 2008. Le nombre d'inscriptions aux ateliers et aux conférences a largement surpassé les attentes, signe de l'intérêt et de la préoccupation des citoyens. D'autres CALACS ont organisé des conférences sur ces thèmes lors de la Journée internationale d'action contre la violence faite aux femmes. Aujourd'hui, l'impact de ce travail est suffisamment important pour que des dirigeants d'école, des juges et d'autres responsables qui sont aux prises avec des cas de sexualisation précoce et d'agressions sexuelles d'adolescents veulent en savoir plus et organisent des formations sur la question de l'hypersexualisation et de la pornographie juvénile. En 2007, des représentantes de groupes de femmes, de syndicats et de groupes communautaires ont créé une Coalition nationale contre les publicités sexistes.[48]

D'autres initiatives attestent du sens critique des jeunes et de leur résistance. Le 8 mars 2006, les élèves du Mont-Notre-Dame de Sherbrooke ont dit non à la publicité sexiste et à l'hypersexualisation. Les élèves ont voté à 90 % pour le retrait des magazines pour filles des rayons de leur bibliothèque.[49] En février 2008 paraissait le premier numéro du magazine des « vraies filles », *Authentik*. Créé par la maison des jeunes de Bordeaux-Cartierville de Montréal, ce magazine propose une vision alternative aux jeunes filles. Il refuse de promouvoir et de faire la publicité des produits qui participent à la sexualisation des filles.

À l'échelle mondiale, l'exploitation sexuelle commerciale des enfants préoccupe les organisations internationales, de nombreux gouvernements et des organisations non gouvernementales. La cible reste toutefois circonscrite aux enfants, surtout ceux qui sont d'âge prébubère. Au Québec, ce sont les phénomènes d'hypersexualisation et de sexualisation

48. En France, la Meute contre la publicité sexiste (http://www.lameute.fr/index/), animée par Florence Montreynaud, combat depuis plusieurs années la publicité sexiste et a inspiré la création d'un groupe similaire au Québec en 2002. Ce qu'il y a de nouveau au Québec, c'est l'implication récente de centrales syndicales et de groupes communautaires dans la lutte contre la publicité sexiste. Ce n'est plus un combat limité aux seuls groupes de femmes.

49. Marie-Claude Bourdon, « Dehors les magazines pour filles ! », *La Gazette des femmes*, septembre-octobre 2006.

précoce qui sont dans le collimateur de groupes de femmes, de groupes communautaires et de syndicats.

## Une question de genre

Avec la mondialisation des industries du sexe, aujourd'hui, « les femmes, les enfants et les adolescents sont considérés comme des objets sexuels par un patriarcat qui rend légitime que les hommes puissent acheter le sexe et exploiter sexuellement les mineures d'âge [...]. Les hommes comparent les femmes et les mineurs [...] à de la marchandise et à des objets comme des automobiles notamment. Ils justifient ainsi la soumission de personnes mineures à des activités sexuelles commerciales sur la base de réflexion du style "pourquoi acheter un vieux modèle si l'on peut en acheter un neuf" »[50].

La structure patriarcale de la société n'implique pas uniquement l'exploitation sexuelle des femmes, mais également l'assujettissement sexuel des enfants, qu'ils soient de sexe féminin ou de sexe masculin, aux hommes. En fait, les industries du sexe exploitent indifféremment les femmes et les enfants. Parce que les femmes et les enfants (les filles comme les garçons) partagent le même statut d'objet sexuel. Mais aussi parce que « le droit de regard sur le corps féminin est indissociable de l'infériorité du statut des femmes. Celles-ci sont censées penser constamment à leur féminité, donc à leur apparence. Les hommes, en revanche, sont libres de ne pas penser à leur masculinité [...]. Les femmes savent que celles qui transgressent l'obligation de surveiller leur apparence et se "laissent aller" risquent les insultes, le mépris ou l'invisibilité »[51]. En outre, l'infériorité des femmes se traduit par une infantilisation sociale et économique, laquelle était formalisée jusqu'à tout récemment dans les codes de lois occidentaux, ainsi que par une infantilisation des apparences liée, entre autres, au diktat de l'allure corporelle jeune. Tandis que, dans un même mouvement, on sexualise les jeunes filles.

50. Bente Sorenson, « Amérique centrale : traite et commerce des enfants », *in* Richard Poulin (sous la direction de), *Prostitution, la mondialisation incarnée, op. cit.*, p. 169.

51. Ilana Löwy, *L'Emprise du genre. Masculinité, féminité, inégalité*, La Dispute, Paris, 2006.

Dans son étude pionnière, Florence Rush a souligné que les femmes et les enfants (les garçons comme les filles) ont été classés traditionnellement ensemble.[52] Ils ont partagé le statut de mineurs, ont été exploités en tant que domestiques, serfs, esclaves salariés ou non ; et pendant la plus grande partie de l'histoire, ils ont porté les mêmes vêtements afin de pouvoir être identifiés par rapport aux adultes de sexe masculin. Comme les femmes, les enfants ont été idéalisés, parés de vertus romantiques, sexualisés ou désexualisés. Femmes et enfants ont été mis dans le même panier – faiblesse, dépendance, impuissance – et ils partageaient un même statut (genre féminin) et, par conséquent, ont été exploités sexuellement. Dans l'Antiquité grecque, les hommes ont fait un usage sexuel des enfants des deux sexes. Ce n'était pas le caractère masculin des garçons qui déclenchait le désir de l'homme, assure Florence Rush, mais leur ressemblance physique avec les femmes, ainsi que leur timidité d'esprit, leur modestie et leur besoin d'être instruits et aidés. Bref, leur statut d'enfants impubères leur conférait les mêmes caractéristiques que celui des femmes libres ce qui, à Athènes, ne valait guère plus que celui des esclaves.[53] À leur puberté, à l'apparition des poils, les garçons étaient rejetés par leurs « pédagogues », dont la tâche était de les éduquer sur tous les aspects de la vie, y compris le sexe. Le rapport sexuel avec un garçon impubère de naissance libre n'était pas considéré comme un acte homosexuel ; l'homosexualité étant socialement condamnée. Parce que l'homosexualité n'était définie qu'en fonction de la naissance libre et par l'âge de la puberté des garçons, les rapports sexuels avec les esclaves et les affranchis masculins, qu'ils soient de jeunes garçons ou de jeunes hommes n'étaient pas réprimés comme actes homosexuels.[54] L'utilisation sexuelle des femmes, des garçons impubères, des esclaves des deux sexes était « naturelle » dans un monde forgé pour l'homme de l'élite de naissance libre.

La plupart des pédocriminels attirés par les garçons se définissent comme hétérosexuels. À leurs yeux, le jeune

52. Florence Rush, *Le Secret le mieux gardé*, *op. cit.*

53. Richard Poulin, *Enfances dévastées*, *op. cit.*, p. 53.

54. Voir, entre autres, Géraldine Puccini-Delbey, *La Vie sexuelle à Rome*, Tallandier, Paris, 2007.

garçon est tout simplement incorporé au genre féminin. Le fait qu'il soit impubère lui confère un statut féminin. Ces prédateurs rejettent, en règle générale, les garçons qui atteignent leur puberté.

***

Avec l'accroissement du tourisme sexuel et de la pornographie infantile, il est évident que nous avons assisté à l'échelle internationale à une multiplication d'actes sexuels criminels commis sur les enfants.

Le libéralisme sexuel n'implique donc pas seulement l'acceptation et la promotion de la mise sur le marché mondial de la prostitution de femmes recrutées très jeunes, victimes de la traite à des fins d'exploitation sexuelle ou embrigadées localement, mais également une attitude permissive à l'endroit de l'exploitation sexuelle des jeunes femmes dans la pornographie pseudo-infantile et de celle des teenagers. Des barrières morales plus solides subsistent dans le cas de l'exploitation sexuelle d'enfants de 12 ans et moins.

La pédophilie est aujourd'hui une véritable préoccupation des pouvoirs publics et un sujet d'inquiétude pour l'opinion publique, ce qui s'est traduit par la création d'un certain nombre d'associations. Toutefois, dans ce processus, il apparaît moins grave et important de lutter contre l'exploitation sexuelle des teenagers – groupe qui est pourtant la proie privilégiée des agresseurs sexuels – parce que l'exploitation sexuelle des jeunes enfants revêt un caractère horrible. Cependant, avec la pratique de l'épilation totale des poils pubiens, qui peut véritablement distinguer une fillette prépubère d'une fille pubère ? Avec le maquillage dont on les pare pour leur donner un air plus vieux et déluré, comment réussir à tracer la ligne de démarcation ? La lutte contre l'exploitation sexuelle peut-elle se limiter aux très jeunes enfants ? Une telle limitation ne justifie-t-elle pas l'exploitation sexuelle des adolescentes et des femmes ?

***

Dans les sociétés d'hyperconsommation, l'enfant est non seulement devenu une cible des publicitaires, mais égale-

ment un moyen de faire vendre. Par le biais de publicités « semi-érotiques », on habitue le consommateur « à considérer le corps de l'enfant comme accessible »[55]. La valorisation sexuelle des fillettes et des filles participe du même phénomène.

L'accroissement des activités pédocriminelles est en lien direct avec ces tendances sociales qui ont engendré une aggravation de la soumission sexuelle du genre féminin au genre masculin. Ce que nous avons nommé la « pédophilisation » rend compte d'un processus en cours. Elle ne peut pas être réduite à un simple épiphénomène venant se greffer sur une société de consommation. Ce n'est pas un hasard si la femme-enfant et l'enfant-femme sont devenus des idéaux de la féminité. Aujourd'hui, la « pédophilisation » est l'un des facteurs de la pornographisation des imaginaires sociaux, des comportements et des attitudes. Elle implique une recrudescence de l'exploitation sexuelle des femmes et des enfants.

55. Paul Ariès, *Déni d'enfance*, Golias, Villeurbanne, 1997, p. 89.

# TABLE DES MATIÈRES

Introduction . . . . . 9
Domaine controversé et pauvreté des recherches . . . . . 12
L'enquête . . . . . .15

Chapitre premier. Sexualisation
et nouvel ordre pornographique. . . . . .21
Industries du sexe et « pédophilisation » . . . . . 26
Facteurs dans le rajeunissement
des personnes exploitées sexuellement. . . . . 28
Les agences matrimoniales et de rencontre . . . . . 32
La sexualisation publique et la pornographisation . . . . . 36
La tyrannie du nouvel ordre sexuel . . . . . 40
La saturation sexuelle et sexiste de l'espace public . . . . . 42
L'expansion irrésistible de la pornographie . . . . . 45
Célébrité et pornographie. . . . . .48
De l'intimité surexposée . . . . . .51
Conclusion . . . . . .55

Chapitre II. La pornographisation de la culture . . . . . .57
Les magazines féminins. . . . . 58
La publicité. . . . . 63
La mode hypersexualisée . . . . . 68
La musique populaire . . . . . 72
Les jeux vidéo . . . . . .76
Le sport . . . . . 82
D'autres produits . . . . . 83
Conclusion . . . . . .84

Chapitre III. L'industrie pornographique contemporaine . . . . . 87
La pornographie sur le web . . . . . 89
La téléphonie sans fil . . . . . 92
Les foires et les salons commerciaux . . . . . 94
La mondialisation et l'universalisation de la consommation . . . . . 96
La mondialisation pornographique et l'essor des industries locales . . . . . 103
Crime organisé et pornographie . . . . . 108
Secteurs économiques traditionnels et pornographie . . . . . 114

Chapitre IV. Pornographie pseudo-infantile et infantile . . . . . 117
L'ampleur de la pornographie infantile . . . . . 118
La pornographie pseudo-infantile . . . . . 126
La promotion de l'inceste . . . . . 134
Les sites de fillettes non dénudées . . . . . 137
Des tabous à faire tomber... depuis belle lurette . . . . . 140
Consentement ? . . . . . 143

Chapitre V. La pornographie contemporaine . . . . . 147
Communautés en ligne et réseautage personnel . . . . . 148
Les catégories de la pornographie facilement accessible . . . . 151
Sites de rencontre pour « adultes » . . . . . 153
Violence et humiliation . . . . . 154
Banalisation du viol . . . . . 156
Le gonzo . . . . . 159
La fureur de l'orifice . . . . . 162
La pornographie courante : les femmes aiment la brutalité et l'humiliation . . . . . 164
Pornographie et racisme . . . . . 167
Complicité pornographique . . . . . 173

Chapitre VI. La pornographie, ses impacts sur les hommes, les femmes et les enfants . . . . . 177
Des conséquences de la consommation de pornographie chez les hommes. . . . . 180
Des conséquences pour les femmes . . . . . 188
Des conséquences de la pornographie infantile . . . . . 196
L'attirance sexuelle des hétérosexuels « normaux » pour les fillettes et les adolescentes . . . . . 203
Prostituées, danseuses nues et hardeuses . . . . . 209

Chapitre VII. Les impacts de la pornographie sur les jeunes consommateurs. . . . . 217
L'imitation ou l'incidence de la pornographie sur les comportements des jeunes . . . . . 218
L'incidence de la pornographie sur les pratiques sexuelles des jeunes . . . . . 222
L'incidence de la pornographie sur les modifications corporelles . . . . . 230
L'amplification de la conscience du corps . . . . . 235
L'incidence de l'hypersexualisation sur les jeunes . . . . . 238

Conclusion. Souci de soi, domination et pornographie. . 247
L'influence sociale pornographique. . . . . 252
Les femmes à l'épreuve de la beauté. . . . . 254
Pouvoirs . . . . . 258
Résistances. . . . . 262
Une question de genre . . . . . 266

Achevé d'imprimer en octobre 2009
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery
58500 Clamecy
Dépôt légal : octobre 2009
Numéro d'impression : 910123

*Imprimé en France*

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert®

*Legenredumonde*

est une série dirigée par Danièle Kergoat. Sous ce label sont publiés des livres qui, en explorant les rapports hommes-femmes, contribuent à renouveler la compréhension des sociétés.

La pornographie est désormais une industrie multinationale générant près de 100 milliards de dollars par année, qui exploite des jeunes femmes, des adolescents, des fillettes, et influence profondément la culture et la société. Après avoir analysé l'expansion de l'industrie de la pornographie ainsi que ses transformations, tant dans sa production que dans sa consommation, l'auteur met en évidence son influence dans les médias, notamment les magazines pour femmes et adolescentes, la mode, la publicité, la musique, les jeux vidéo. Il met ainsi en évidence l'une des tendances de fond de la pornographie actuelle : l'infantilisation des femmes et la sexualisation des enfants, plus particulièrement des fillettes. Ce que Richard Poulin nomme ainsi la « pédophilisation » rend compte à la fois du processus de rajeunissement du recrutement par les industries du sexe, de sa mise en scène par la pornographie et de « l'adocentrisme » de ses représentations.

En partant de la question des facteurs individuels et sociaux qui poussent des personnes à œuvrer dans l'industrie pornographique, et au terme d'une enquête sociologique détaillée, l'auteur peut ainsi conclure en mettant en exergue les effets, parfois dramatiques, de la consommation de pornographie sur les hommes, les femmes, et les enfants.

Cet ouvrage, au-delà de la description et de la dénonciation de ces tendances, propose ainsi des perspectives éclairantes sur des questions régulièrement abordées dans les médias, dont la pédophilie, le viol ou encore les diverses manifestations actuelles d'hypersexualisation et d'exposition publique de l'intimité.

LA DISPUTE

09.XI 983206.2 24€
9 782843 031878